



LES VIES

DES

SAINTS DU POITOU.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Pour nous conformer au décret du 13 mars 1625 d'Urbain VIII, de très-pieuse mémoire, nous protestons qu'en ce qui concerne les grâces extraordinaires et les miracles cités dans ce livre, aussi bien que les titres de *saint* ou de *bienheureux* donnés dans ce livre aux serviteurs de Dieu non encore canonisés, nous n'entendons y attribuer d'autre autorité qu'une autorité purement humaine, à l'exception de ce qui a été confirmé par l'Église catholique romaine et par le saint-siége apostolique, dont nous nous déclarons le fils obéissant ; et c'est pour cela que nous soumettons à son jugement nous et tout ce que nous avons écrit dans ce livre.

Poitiers.— Typ. de A. Dupré.

LES VIES

DES SAINTS DU POITOU

ET

DES PERSONNAGES D'UNE ÉMINENTE PIÉTÉ

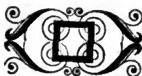
QUI SONT NÉS OU QUI ONT VÉCU DANS CETTE PROVINCE

PAR

CH. DE CHERGÉ
Membre de la Commission archéologique diocésaine de Poitiers, etc.

Ouvrage dédié

A S. G. Mgr Ed. PIE, évêque de Poitiers.





POITIERS
IMPRIMERIE DE A. DUPRÉ
Rue de la Mairie, 10.

1856.

APPROBATION

De Mgr l'Évêque de Poitiers.

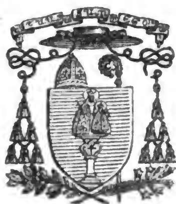
Louis-François-Désiré-Édouard PIE, par la grâce de Dieu et du Siége apostolique, évêque de la sainte Église de Poitiers, comte romain, assistant au trône pontifical.

Le culte des saints, et particulièrement de ceux qui ont prêché l'Évangile et pratiqué à un degré éminent les vertus chrétiennes dans la contrée que nous habitons, nous offre une source abondante de lumières et de grâces. Rien de plus encourageant pour les fils que les exemples domestiques de leurs pères dans la foi. C'est pourquoi, ayant pris connaissance par nous-même, et nous étant fait rendre compte d'un ouvrage intitulé Les Vies des Saints du Poitou et des Personnages d'une éminente piété qui sont nés ou qui ont vécu dans cette province, accompagnées de l'Histoire des Congrégations religieuses d'origine poitevine, composé par M. Charles de Chergé, l'un des membres de notre commission archéologique diocésaine, nous en recommandons la lecture à tous les fidèles.

Ils y trouveront, outre l'érudition de l'historien et le style facile de l'écrivain, l'accent religieux et convaincu du chrétien dans sa foi et dans sa piété. Ils remercieront le Seigneur de les

avoir fait naître dans une contrée qui n'a cessé d'enfanter, à toutes les époques, de si grandes vertus et de si admirables dévoûments, et ils s'appliqueront à marcher sur les traces de tant d'illustres devanciers.

Donné à Poitiers, en notre palais épiscopal, le dimanche de la sainte Trinité, 18 mai 1856, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire.



✝ L.-E., év. de Poitiers.

Par mandement de Monseigneur,

BERNAUD,
Chanoine honoraire.

A

Monseigneur L.-E. Pie,

Évêque de Poitiers.

MONSEIGNEUR,

Ce petit livre a pour objet de raconter les vies des saints du Poitou et de célébrer les gloires religieuses de cette terre privilégiée. Chacune de ses pages a dû, pour être vraie, mêler un nom qui nous est bien cher aux noms des serviteurs de Dieu, et dire quels pieux hommages Votre Grandeur rend à leurs restes vénérés, quelle place elle a pris soin de restituer à plusieurs d'entre eux dans le culte public, quels monuments elle élève à leur mémoire.

D'autres diront plus tard comment l'héritage de nos gloires religieuses s'est conservé jusqu'à nos jours, comment le présent a su maintenir les saintes traditions du passé, comment surtout le siége du grand Hilaire brille encore de cette gloire incomparable qui lui vient de l'éminence de la doctrine et de la défense intrépide de la vérité.

Le lecteur fera souvent de lui-même des rapprochements que j'ai dû m'interdire; mais ce qu'il comprendra le mieux en voyant l'imperfection de mon travail, c'est la pensée qui m'a

fait rechercher pour cet humble livre le haut patronage que Votre Grandeur lui a si gracieusement accordé ; c'est surtout ma profonde reconnaissance pour la main bienveillante qui daigne étendre sur mon œuvre et sur moi ce manteau protecteur qu'un de nos saints les plus aimés jetait autrefois sur les épaules nues du pauvre d'Amiens.

Daignez, Monseigneur, agréer ici l'expression de ce sentiment que je vous dois encore à tant d'autres titres, et accepter l'hommage du respect filial avec lequel je suis,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

CH. DE CHERGÉ.



AVERTISSEMENT.

Lorsqu'en 1838 la confiante amitié de M. Beauchet-Filleau crut devoir nous associer à la publication du *Dictionnaire biographique, historique et généalogique des familles de l'ancien Poitou* (1), et nous charger plus spécialement de la partie biographique de ce long ouvrage, nous eûmes à examiner d'abord si l'histoire des saints qui ont honoré notre province pouvait y trouver convenablement sa place. Nous pensâmes que cela n'était pas possible. Notre cadre était déjà fort étroit pour contenir tout ce que nous devions y mettre, et il n'eût permis qu'une sèche et froide esquisse de ces belles figures dont la plupart brillent des reflets d'une double auréole. D'ailleurs, l'écrivain se fût senti mal à l'aise sous la dure loi de l'ordre alphabétique qui rompt l'harmonie de l'ensemble et brise les rapports intimes que Dieu met dans

(1) Suivant la loi que nous nous étions imposée dans ce premier ouvrage, nous n'avons pas réduit notre cadre aux proportions mesquines que les révolutions ont données au diocèse de Poitiers. Nous n'avons tenu aucun compte des mutilations qu'il a subies ; pour nous, c'est toujours l'antique province du Poitou, la sainte Eglise de Poitiers, et les grands souvenirs historiques qu'elles rappellent, qui doivent fournir les éléments de nos récits. C'est ce qui explique comment d'autres diocèses, tels que ceux de Maillezais, Luçon, etc., trouveront dans notre livre des faits et des noms qui semblent leur appartenir aujourd'hui plus qu'à nous.

toutes ses œuvres; et ces rapports merveilleux se révèlent assurément dans l'apparition des saints et du cortége glorieux qui les suit *toujours* à l'heure précise où leur mission devient nécessaire au monde. Pourquoi nous serions-nous exposé à ne tenir aucun compte de ces liens providentiels(1)? Et puis, comment placer à côté de ces familles, honorables sans doute, mais dont les plus illustres, après avoir fourni les éléments de quelques degrés exhumés avec peine d'une poussière douteuse par la main hésitante des généalogistes, sont allées s'abîmer dans l'oubli; comment, disons-nous, placer convenablement à côté d'elles cette glorieuse famille des saints qui, participant de la perpétuité solennellement promise par J.-C. à son Église, établit le premier degré de sa noble filiation en regard du nom de saint Martial, le disciple du Sauveur, l'apôtre de l'Aquitaine, jalonne les siècles avec ses générations de grands hommes : saint Hilaire, saint Martin, saint Fortunat, saint Léger, etc., et qui, pour prouver au monde l'éternelle fécondité de son inépuisable séve, enfante encore aujourd'hui des martyrs?

Il nous parut donc nécessaire et convenable que *les vies des saints du Poitou* devinssent l'objet d'un travail à part, et qu'à côté du *livre d'or* de la province où les illustrations qui se rattachent au passé iront rechercher, pour les suivre, les honorables traces des ancêtres, le *livre d'or* du chrétien pût offrir à la grande famille chrétienne les exemples et les enseignements qu'elle doit y puiser.

Telle est la pensée qui a produit notre humble livre.

Certes, nous ne nous sommes point dissimulé combien il eût été à souhaiter que ce livre fût composé par d'autres; il est des noms, en effet, qui eussent offert, en sembla-

(1) L'ordre chronologique nous a offert de plus l'avantage de présenter à nos lecteurs comme une sorte d'abrégé de l'histoire religieuse de notre vieux Poitou.

ble matière, des garanties que le nôtre ne saurait présenter; mais pour nous excuser de ce que l'on pourrait être tenté, et avec raison, d'appeler une *grande témérité*, nous pouvons dire que les plus capables et les plus dignes ont été les premiers à nous encourager de leurs vœux, à nous aider de leurs conseils; que les mieux placés pour bien faire ont tendu une main amie à celui qui ne pouvait après tout qu'esquisser à grands traits ce qu'ils devront eux-mêmes peindre plus tard. Nous pouvons dire que l'éminent et modeste ecclésiastique auquel S. G. Mgr l'évêque de Poitiers a confié l'examen de notre œuvre, lui a consacré des soins tellement consciencieux, que nous ne savons lequel, du chrétien ou de l'écrivain, doit le plus à sa critique aussi bienveillante qu'éclairée ; nous pouvons dire qu'un échange de communications, dont la plus grande part assurément a été faite à l'auteur, établit une homogénéité complète entre ses récits et ceux qui ont été adoptés pour la rédaction du nouveau *Propre* du diocèse; enfin il nous suffirait sans doute d'invoquer l'approbation si paternelle qui nous est donnée et l'honneur insigne du patronage qui nous est accordé, pour nous faire pardonner un essai téméraire.

A ces encouragements si doux et si flatteurs nous avons pu joindre ceux que nous avons reçus dans un autre ordre d'idées et de faits. Ainsi, nous voulions que notre ouvrage reproduisît, avec le récit des vertus de nos saints, quelques-unes des nobles figures de ces glorieux personnages; nous voulions que l'histoire des congrégations religieuses, enfantées en si grand nombre par notre Poitou, fût accompagnée des portraits de leurs fondateurs, et que les costumes divers de ces congrégations différentes fussent exactement reproduits par le burin: en souhaitant toutes ces choses, nous ne faisions point acte de vanité d'auteur, nous voulions seulement opposer une innocente séduction aux tristes entraînements qu'un art perfide a semés autour des plus honteuses pages d'une

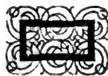
littérature corruptrice; mais le nombre de ces gravures eût exigé des dépenses devant lesquelles nous eussions été forcé de reculer, si M. l'abbé Migne ne nous eût offert un coopérateur qui a largement payé l'humble collaboration que nous lui prêtons (1).

C'est ainsi que nous sommes parvenu à compléter les éléments du petit ouvrage pour lequel il ne nous reste plus, maintenant qu'il a vu le jour, qu'à réclamer de nos concitoyens une indulgence égale à la bienveillante faveur dont ils l'ont entouré avant même qu'il fût né.

Ce sentiment lui est bien nécessaire ; puisse-t-il lui être largement accordé !

(1) Nous serions ingrat si nous ne disions pas ce que nous devons aussi au désintéressement rare de M. Godard, habile graveur d'Alençon, chargé des gravures les plus importantes.

Qu'il nous soit aussi permis de remercier tous ceux qui, de près ou de loin, étrangers ou hôtes du foyer domestique, ont mis à notre disposition les précieuses ressources d'une inépuisable complaisance.



1



SAINT MARTIAL

Apôtre de l'Aquitaine.



LES VIES

DES

SAINTS DU POITOU.

Ier SIÈCLE.

SAINT MARTIAL, ÉVÊQUE DE LIMOGES ET CONFESSEUR, APÔTRE DE L'AQUITAINE.

Avant de retracer la vie touchante du grand saint qui fut incontestablement l'apôtre de notre Aquitaine, nous ne pouvons ni ne voulons éluder l'examen d'une question grave qui se dresse devant nous de toute sa hauteur et avec l'appareil imposant des nombreuses autorités sur lesquelles s'appuient les deux systèmes différents qu'elle a fait naître.

Cette question est celle-ci : « A quelle époque la foi » chrétienne fut-elle généralement prêchée dans les » Gaules, et plus particulièrement dans l'Aquitaine ? »

Une phrase échappée à la plume de saint Grégoire de Tours, et admise avec trop peu de réflexion dans des temps déjà éloignés de nous, avait porté quelques écrivains anti-traditionnalistes à fixer vers le milieu du IIIe siècle l'époque de cette prédication.

Cette opinion, injurieuse au zèle des premiers disciples de J.-C., et que combattent du reste plusieurs autres textes formels de l'illustre historien qu'on invoque pour la soutenir, avait trouvé, surtout dans le XVIIe siècle, de zélés défenseurs ; mais elle a dû passer au creuset de la critique moderne, à laquelle on ne peut contester le mérite d'avoir éclairé bien des points obscurs ; et, comme

tant d'autres vérités déchues, cette opinion nous paraît condamnée par cette dernière et décisive épreuve (1).

La Providence divine, si admirable dans son action invisible et pourtant incessante, n'avait pas sans desseins réuni le monde sous la main d'Auguste ; quand elle faisait l'univers presque tout entier romain, c'était pour qu'il pût devenir plus promptement chrétien, c'était pour

(1) Au XIe siècle, on souleva la question de l'apostolat de saint Martial, non pas en ce sens que sa mission ne lui eût pas été donnée au Ier siècle par saint Pierre, car la tradition était universelle et constante sur ce point, mais pour savoir si l'on devait lui conserver le *titre d'apôtre* qui lui était attribué par d'anciens martyrologes, ou bien s'il ne devait être honoré que du titre plus modeste de *confesseur-pontife*. La discussion, commencée d'abord dans des assemblées de princes et de prélats, à Paris, en présence du roi Robert (1023), et à Poitiers, en présence du duc d'Aquitaine, Guillaume IV (1024), prit une telle importance, que l'on convoqua un concile provincial à Limoges pour l'examiner (1028). La décision des Pères fut que l'on devait honorer saint Martial du *titre d'apôtre* ; elle fut sanctionnée par des lettres du pape Jean XIX (1031), et le décret du souverain pontife fut promulgué la même année par les conciles de Bourges et de Limoges. Cependant les dissertations en sens contraire que le XVIIe siècle produisit ayant motivé quelques doutes sur ce point si important de notre histoire ecclésiastique, S. G. Mgr Buissas, actuellement évêque de Limoges, lorsqu'il s'agit en 1854 de la rédaction du propre des saints de son diocèse, dut insister pour que son Église fût autorisée à continuer d'honorer saint Martial *du titre et de l'office d'apôtre*. La cause, instruite avec la prudence et le soin que la cour de Rome se fait un rigoureux devoir d'employer en pareille matière, fut solennellement plaidée devant le tribunal de la Sainte Congrégation des Rites, où siégeaient quinze cardinaux, et sa décision, rendue à *l'unanimité*, fut que l'on devait confirmer le privilége de l'antique Église de Limoges (8 avril 1854). — Un décret du souverain pontife Pie IX (18 mai 1854) ratifia cette décision.

Voir, au sujet de cette importante question, un ouvrage de notre savant confrère, M. l'abbé Arbellot, chanoine honoraire de Limoges, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest; il est intitulé : ***Dissertation sur l'apostolat de saint Martial et sur l'antiquité des églises de France***, in-8° de 248 p., 1855. Ce livre, qui est, à notre avis, un modèle du genre, ne laisse rien à souhaiter à l'esprit du lecteur le plus consciencieux et le plus exigeant. Composé à l'appui de la demande formulée par Mgr l'évêque de Limoges près du saint-siége, invoqué plus d'une fois textuellement dans le cours du procès, à la solution duquel il a puissamment contribué, ce livre a été pour nous la source abondante où nous avons puisé à pleines mains.

que la mission donnée aux apôtres, « *euntes docete omnes gentes,* » pût être, selon les vues purement humaines, rendue relativement plus facile. Eh bien ! nous n'admettrons jamais que la source de la foi ait pu bouillonner presque inerte et sans vertu, concentrée dans l'étroite enceinte de Rome, alors que le sol des contrées voisines, desséché par les arides doctrines du paganisme, avait soif des eaux vivifiantes qui devaient le féconder et lui faire produire des fruits de sanctification; nous n'admettrons jamais que les peuples de la Gaule aient été déshérités, pendant près de trois siècles, du bienfait auquel ils avaient droit plus que tous les autres peuples, eux qui, semblables à ces nobles races physiquement dégénérées, mais auxquelles il reste encore des traces de leur illustre origine, avaient conservé l'idée d'un Dieu unique mêlée aux grossières fictions du polythéisme grec altéré et aux sanglantes immolations de leurs druides, et qui vénéraient dans le plus célèbre de leurs sanctuaires *l'image de la Vierge qui devait enfanter*.

Avec Tertullien nous dirons que, « dès l'origine, les diverses nations des Gaules, celles-là même que Rome n'avait pu soumettre, comptaient des âmes soumises à la loi du Christ; » avec les plus éminents évêques du VI[e] siècle écrivant à notre sainte reine Radégonde nous dirons que, « dès la naissance du christianisme, la vraie foi avait commencé à respirer dans les pays de la Gaule. » Et comme il est incontestable que notre premier apôtre fut saint Martial, pleins de respect et de confiance pour la tradition qui le met au nombre des soixante-douze disciples du Sauveur, nous nous écrierons, non pas avec la vanité puérile de ces parvenus satisfaits qui se cherchent des ancêtres, mais avec le saint orgueil de chrétiens justement fiers de leur noble origine :

C'est d'un compagnon même de J.-C. que nous avons reçu la prédication évangélique; pour arriver jusqu'à nos heureux pères, l'enseignement du divin Maître n'emprunta pas d'autre intermédiaire que la voix inspirée d'un de ses disciples, écho fidèle de la parole qu'il avait recueillie lui-même sur les lèvres du Sauveur; c'est à cette source immédiate et pure que nous avons puisé la

doctrine, et c'est peut-être à cette faveur insigne que nos populations religieuses ont dû cette foi robuste qui, aux jours des plus lâches et des plus universelles défaillances, enfantait chez nous des héros chrétiens, des confesseurs et des martyrs !

Selon les traditions immémoriales acceptées par nos pères et transmises de siècle en siècle avec un soin pieux à leurs enfants, saint Martial naquit dans la ville de Rama en Palestine, où des voyageurs dignes de foi voyaient dans des siècles reculés une église bâtie en son honneur. La tradition attribuait la construction de cette église à Charlemagne. Ce prince aurait voulu honorer par ce témoignage de sa piété les lieux à qui la France devait l'un de ses plus illustres apôtres. On sait du reste que le puissant empereur consacrait chaque année des sommes importantes à la construction et à l'embellissement des sanctuaires de la terre sainte ; mais on s'expliquerait difficilement comment une église aurait été placée sous le vocable de notre apôtre dans ces contrées lointaines, et précisément en ce lieu même, si ce lieu n'eût été désigné à la piété du monarque français par une tradition déjà ancienne que devait sanctionner sa munificence.

Un grand nombre d'écrivains du moyen âge, dont quelques-uns font autorité par la sainteté de leur vie et par la profondeur de leur science, rapportent sur saint Martial deux traditions trop glorieuses pour que nous puissions les passer sous silence.

Selon eux, lorsque le divin Sauveur commença la prédication de sa doctrine, Martial se joignait souvent à la foule qui se pressait sur les pas de l'Homme-Dieu, et ce fut ce qui lui valut l'insigne honneur de fournir à J.-C. les éléments de l'un de ses miracles les plus éclatants : nous voulons parler du miracle de la multiplication des pains et des poissons. Martial serait, en effet, celui dont André, frère de Simon-Pierre, dit à Jésus, lequel feignait de s'inquiéter des moyens de nourrir la foule immense qui l'avait suivi sur la montagne : « Seigneur, il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et

deux poissons ; mais 'qu'est-ce que cela pour tant de monde ? »

Plus tard, et dans une occasion bien solennelle, Martial aurait servi de texte au divin prédicateur, et ce serait à la vue de son air innocent et modeste que J.-C. aurait dit à ses disciples pour confondre leur orgueil : « Si vous » ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme » de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume » des cieux. » Et à ce sujet, saint François de Salles, après Anselme de Laon, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Durand de Mende, Nicolas de Lyre et un grand nombre d'écrivains du moyen âge, ajoutant au laconisme du texte sacré, s'écrie dans son langage si naïf et si tendre : « Martial, que vous êtes heureux d'estre saisi, pris, » porté, uny, joint et serré sur la poictrine céleste du » Sauveur, et baisé de sa bouche sacrée, sans que vous y » coopériez qu'en ne faisant pas résistance à recevoir ces » divines caresses ! »

Admis, dès l'origine, au nombre des disciples du Sauveur, Martial dut assister comme témoin à la plupart des événements qui signalèrent les dernières années de la vie de l'Homme-Dieu.

Il s'attacha depuis à saint Pierre, son parent, son père dans le baptême ; et voici comment un texte bien respectable raconte la part que notre saint prit dès l'origine à la prédication évangélique :

« Après l'ascension de N.-S. J.-C., le bienheureux apôtre Pierre, semant çà et là la parole de Dieu, confirmait par des miracles et par des prodiges continuels ce qu'enseignait sa bouche. Ni la malice des démons ni l'habileté des philosophes ne pouvaient résister à ses prédications : c'est pourquoi le nombre des chrétiens se multipliait sans cesse, et la foi du Christ s'étendait sur la terre. Donc saint Pierre, étant venu à Antioche, y confondit la fourberie de Simon le Magicien, qui, par suite, fut expulsé de cette ville, et vint à Rome pour s'y faire regarder comme dieu; et en effet il fut accueilli favorablement par l'empereur et par le sénat, qui lui décernèrent des honneurs divins. A cette nouvelle, saint Pierre, assemblant un concile de frères, annonça qu'il voulait

aller à Rome pour y faire détester ce coupable imposteur, et pour y prêcher la foi de N.-S. J.-C. Il partit donc, et il fut suivi d'une grande troupe de disciples et de fidèles, et il prêchait en public et sans relâche la foi du Christ, guérissant les malades et faisant tous les jours des miracles... Il fut accompagné entre autres du bienheureux Martial, disciple de J.-C., qui prêchait avec lui la foi chrétienne par les rues et les places publiques, et faisait beaucoup de conversions; et ainsi le nombre des fidèles augmentait de plus en plus dans la ville. Or saint Pierre demeurait ordinairement avec les principaux de Rome qui admiraient sa nouvelle doctrine; mais saint Martial logeait dans un autre quartier de la ville, dans le lieu qui est appelé *Via lata*, où il construisit un petit oratoire, dans lequel il célébrait les saints mystères et répandait des prières avec les autres fidèles du Christ; et faisant jaillir de son cœur des paroles suaves sur la foi du Christ, il baptisait un grand nombre de néophytes....

» Mais saint Pierre, voyant que la foi était fondée et affermie dans Rome, et que la ville était remplie de pieux docteurs, résolut de faire annoncer l'Evangile aux provinces adjacentes et d'amener les infidèles à la foi. C'est pourquoi il envoya le bienheureux Martial à Ravenne et dans les pays au delà des monts, pour y prêcher la foi de Jésus-Christ.

» L'oratoire du bienheureux Martial resta au bienheureux Paul et à Luc l'évangéliste : c'est là qu'ils persévéraient dans la prière; c'est de là que l'Apôtre écrivait aux diverses provinces; c'est là qu'il prêchait, qu'il baptisait et qu'il enseignait le peuple.... »

Illustré par de nombreux miracles et par le souvenir de ses hôtes, ce lieu vénéré des premiers fidèles fut décoré du nom d'oratoire de saint Paul et de saint Luc *in Viâ latâ,* puis à ce nom succéda celui de *Sainte-Marie in Viâ latâ,* parce qu'on y conservait le célèbre et miraculeux portrait de la mère de Dieu attribué au peintre évangéliste. Cette église primitive reçut plus tard un titre de cardinal-diacre au temps du pape Sergius qui vivait à la fin du VIIe siècle, et la tradition constante qui s'attache à ce sanctuaire, l'un des plus anciens et des plus vénérables

de la ville sainte, mérite tout notre respect. Elle a, en effet, cette autorité imposante que comportent les traditions de ce genre, lesquelles ont à Rome une consistance particulière, lorsqu'elles sont relatives aux traces qu'y ont laissées les deux fondateurs de l'Église romaine.

Quant à Martial, obéissant à l'ordre de son maître, il avait quitté Rome, et il était parti, emmenant avec lui deux prêtres nommés Alpinien et Austriclinien. Arrivé en un lieu qui s'appelle aujourd'hui *Colle di val d'Elsa* (près de Sienne en Toscane), Austriclinien succombe aux fatigues de la route et du saint ministère. Martial, accablé de douleur, fait déposer le corps de son disciple bien-aimé dans une tombe, et retourne à Rome implorant la puissante intervention du chef des apôtres. Celui-ci, ému de pitié, remet à Martial son bâton pour qu'il en touche Austriclinien et qu'il lui commande, au nom du Seigneur, de se lever et de prêcher la foi de J.-C. Et, confiant dans la vertu de ce gage précieux, Martial retourne près du corps inanimé de son disciple. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'il reposait dans la froide pierre; mais, au seul attouchement du bâton miraculeux, Austriclinien se réveille, et désormais c'est autour d'un tombeau vide, mais puissant par le souvenir de la victoire remportée au nom de J.-C. sur la mort, que les populations converties viendront recevoir en foule le baptême des mains de celui qui ressuscite ainsi les morts.....

Nous voyons sourire à notre naïve crédulité... Eh bien! oui, ce récit, qui édifia dans des temps bien reculés nos prédécesseurs dans la foi, nous l'acceptons avec confiance parce qu'il est empreint du cachet de la vérité. En présence des miracles nombreux et avérés de St Martial et de sa mort plus miraculeuse peut-être encore que sa vie, rien n'était plus facile que *d'inventer* un premier prodige; mais cette invention eût été tout autre: St Martial eût tout simplement ressuscité le compagnon de ses travaux.... Mais les choses ne se passent pas ainsi. Le saint débute dans la carrière de l'apostolat, il n'a pas la conscience de cette vertu puissante qu'il recèle pourtant en lui, et dont il donnera plus tard des preuves éclatantes; mais il sait qu'à Rome réside celui qui naguère faisait

marcher le boiteux de la *Belle-Porte*, qui frappait de mort Ananie et Zaphyre, qui guérissait Enée et ressuscitait Tabithe, et quoique plusieurs journées de marche le séparent du glorieux thaumaturge, il entreprend cette longue course, payée bientôt après d'un prix bien cher à son cœur; et voilà justement comment le vrai procède et comment n'eût pas procédé la fiction (1).

Mais poursuivons : sur les lieux témoins de la résurrection miraculeuse, les populations converties élèvent une église en l'honneur de St Martial, et, tandis que dans toute l'Italie on ne connaît aucun temple, aucun oratoire qui soit dédié au nom glorieux de ce saint, l'église de *Colle di val d'Elsa* montre pendant des siècles le tombeau vide d'Austriclinien, et offre aux fidèles, dans des peintures pieusement conservées, l'histoire de son patron. Puis plus tard, au milieu des discordes qui agitent l'Italie, si les habitants de *Colle* triomphent de leurs voisins dans la plaine de St-Martial, c'est à la puissance de ce nom qu'ils attribuent la victoire. Lorsque la question de l'apostolat de St Martial agite au XI[e] siècle l'Aquitaine toute émue, on invoque à l'appui de sa croyance l'antique et respectable tradition de la petite ville italienne qui serait inconnue sans le témoignage qu'elle rend elle-même à une vérité contestée. Plus tard encore cette renommée la protége auprès des souverains pontifes et lui fait obtenir l'honneur d'un siége épiscopal; enfin, de nos jours et sous nos yeux, elle est fréquentée par un grand concours des peuples voisins, elle est sans cesse visitée tant à cause des indulgences dont elle a été enrichie qu'à cause des grâces nombreuses qui y sont sans cesse obtenues.

En présence de tant de faits constatant d'une manière irréfragable la croyance continue et universelle qu'ils monumentent, nous ne nous sentons pas assez esprit fort pour la répudier, et ce que nous acceptons comme vrai, nous l'offrons à ceux qui nous lisent :

Credidi, propter quod locutus sum...

(1) Les anciens actes de St Martial s'expriment ainsi : « Ideo » factum quis ambigat, nisi ut beati Petri fides claresceret impe- » rantis? »

Après avoir arraché Austriclinien au tombeau, l'apôtre poursuit sa route, semant partout sur son passage dans les Gaules la doctrine nouvelle et enseignant la foi de J.-C. Il pénètre enfin dans l'Aquitaine, qui doit être plus spécialement le théâtre de ses travaux.

Il évangélise la ville de Toulx, y délivre de la possession du démon la fille de l'un des principaux du pays, et rend la vie au fils de Nerva, chef de la cité; ces miracles enfantent partout des chrétiens. De là notre infatigable apôtre se rend avec ses compagnons au pays d'Ahun. Il y est accueilli par des persécutions; maltraité, frappé de coups, il oppose à ses bourreaux sa résignation et les prodiges que Dieu fait éclater sous ses pas; là encore c'est une semence féconde de disciples du Christ qui germera plus tard et produira d'abondantes moissons.

Enfin l'apôtre arrive à Limoges, cité importante dès cette époque, et à laquelle le nom de Martial restera désormais attaché comme le plus beau fleuron de sa couronne. Il y signale sa présence en délivrant du mal qui le tourmentait depuis de longues années un pauvre frénétique, et à la vue de ce miracle opéré par la seule efficacité du signe de la croix, de nombreuses conversions s'opèrent. Deux femmes illustres, Susanne et Valérie sa fille, sont des premières à abandonner le culte des faux dieux; elles se font instruire des vérités de la foi et reçoivent le baptême avec toute leur maison.

Or Valérie, jeune, belle et riche, avait été promise en mariage au gouverneur de la province de Limoges. Sa bonne mère l'avait nourrie dans les préceptes de la sagesse telle que la pratiquaient alors les âmes privilégiées qui, sans avoir le bonheur de connaître le vrai Dieu, faisaient pourtant, suivant la naïve et juste expression d'un auteur, « grande gloire de certaines louables habitudes ou vertus morales qui sont comme les sauvageons sur lesquels on ente heureusement les plus beaux fruits de toutes sortes de vertus chrétiennes. »

Valérie vivait donc ainsi sous l'aile de sa pieuse mère, attendant pour ainsi dire la rosée bienfaisante qui devait féconder un germe précieux, lorsque la Providence, qui voulait que la mère et la fille devinssent les lumières de

l'Eglise naissante de Limoges, toucha leurs cœurs déjà si bien préparés à devenir chrétiens.

En recevant des mains de saint Martial l'eau du baptême, Valérie s'empressa de vouer sa virginité au nouvel époux que lui offrait l'apôtre, et, quand le fiancé terrestre vint réclamer la foi promise, la douce jeune fille le supplia d'un ton ferme et modeste de vouloir bien permettre que par un choix volontaire, et qui ne devait point le blesser, elle lui préférât le fils du roi du ciel, le fils du maître du ciel et de la terre. Outré de colère à ces mots, le gouverneur, n'écoutant que sa fureur, ordonne à l'un de ses officiers d'entraîner Valérie et de lui donner la mort. La douce victime subit la terrible épreuve sans faiblesse et sans murmure; elle arrose de son sang généreux une terre désormais féconde en chrétiens, et bientôt la cité reconnaissante adoptera pour patronne la première martyre de l'Aquitaine.

Cependant, avant de mourir, Valérie avait prédit à son bourreau qu'il serait bientôt frappé lui-même; et en effet, à peine avait-il rendu compte à son maître de l'exécution fidèle de ses ordres cruels et de la menace terrible qui l'avait accompagnée, qu'il tombait mort à ses pieds. A cette vue, le gouverneur épouvanté envoyait quérir saint Martial, dont on lui avait raconté les miracles, et, touché de son repentir, le saint rendait la vie au coupable meurtrier de Valérie, et convertissait à la foi de J.-C. tous les témoins de cette résurrection merveilleuse. Cependant la persécution ne s'arrête pas à la vue des miracles sans nombre qui attestent les vérités annoncées par le saint. Ses compagnons et lui sont maltraités, mis en prison; mais Dieu les protége, et c'est en ouvrant les yeux aux plus ardents persécuteurs de sa loi qu'il en assure le succès. Touchés par la grâce, deux des grands prêtres des idoles brûlent ce qu'ils ont adoré, adorent ce qu'ils ont brûlé, et deviennent sous la main de Martial des instruments puissants de conversion; ce que voyant le saint apôtre, il institue selon les formes apostoliques l'Eglise de Limoges, y fixe son siége épiscopal, et place sous l'invocation du premier martyr saint Etienne le premier temple élevé à la gloire du vrai Dieu.

Mais d'autres contrées sollicitent le zèle infatigable de Martial, car elles sont plongées dans les ténèbres épaisses du paganisme, et il a été dit qu'il devait être l'apôtre d'une grande partie des Gaules. Il se rend donc à Poitiers. La capitale des Pictons accueille la prédication évangélique. Une église bien humble s'élève sur les lieux mêmes où brille aujourd'hui une cathédrale immense, et si elle est placée dès le principe sous l'invocation de saint Pierre le chef des apôtres, c'est qu'au moment où le temple saint était dédié au Très-Haut, une révélation miraculeuse apprenait au disciple fidèle que son noble maître scellait de son sang dans la capitale de l'univers chrétien les vérités qu'il avait annoncées au monde.

Martial poursuit sa course apostolique; Saintes et Bordeaux entendent sa parole puissante, rendue plus puissante encore par d'innombrables miracles. Là encore s'élève une église; elle sera appelée au travers des siècles église de *St-André*, du nom du saint apôtre dont Martial, instruit de Dieu, vient d'apprendre le glorieux martyre...

Le saint ne s'effraye point en voyant de quel prix Dieu paye les travaux de ses serviteurs. Il parcourt en tous sens le midi des Gaules, depuis les monts Pyrénéens jusqu'aux rives de la Loire et du Rhône; et c'est après 28 années de fatigues, de courses et de prédications, que le saint apôtre termine en paix, au sein de sa ville épiscopale, une vie pleine de mérites et de gloire. Ceci arriva le 30 juin.

Si l'on s'étonne qu'un zèle si ardent, un prosélytisme si chaleureux, n'aient pas été couronnés de la palme du triomphe chrétien, nous dirons avec l'émotion réelle que nous a fait éprouver cette réflexion touchante empruntée en substance à une légende latine : c'est sans doute parce qu'en assistant aux scènes de la passion de son divin maître et au long martyre de la croix, le disciple fidèle avait déjà subi son martyre !!...

Son corps vénérable fut placé avec honneur dans une crypte consacrée, et si le souvenir de ce précieux dépôt avait pu se perdre dans la mémoire des hommes, les miracles éclatants et continus qui s'opérèrent par l'inter-

cession du saint auraient empêché ce scandale d'ingratitude.

Plus tard les reliques, objet de l'universelle vénération des peuples, ayant acquis une célébrité méritée par les bienfaits dont elles étaient la source intarissable, Louis le Pieux, fils de Charlemagne, fit construire près de la crypte primitive une vaste église décorée dans les chartes de ses successeurs du titre d'église royale, et enrichie des dons de leur munificence. Ce temple achevé, le corps de saint Martial y fut solennellement transféré, le 10 octobre de l'an 802, en présence de Louis le Pieux et de sa cour, au milieu d'un immense concours des populations reconnaissantes.

Placé sous l'invocation du saint Sauveur, le monument élevé par les soins de Louis le Pieux devint plus tard l'église abbatiale de Saint-Martial. Mais elle ne posséda pas continuellement le précieux dépôt que lui avait confié le fils de Charlemagne; des calamités publiques, suivies de l'invasion des Normands et des guerres cruelles du moyen âge, firent transférer plusieurs fois les reliques dans des lieux plus cachés ou plus sûrs. Lorsque la paix fut rendue à ces contrées, les habitants de Limoges réclamèrent avec énergie leur trésor, et il fut accueilli avec la solennité et la joie dont il était digne.

L'Église de Limoges célèbre le 10 octobre, sous le rit double-majeur, la fête de ces translations diverses que signalèrent toujours d'éclatants miracles.

Nous ne pouvons reproduire dans cet abrégé d'une vie si pleine de grandes œuvres tous les récits merveilleux que nous a légués l'histoire, mais il en est un que nous ne saurions taire, sans priver nos lecteurs du plaisir que nous avons éprouvé nous-même à en rassembler les véridiques détails.

C'était vers la fin du xe siècle, l'an 994; un phénomène effrayant avait été vu dans les airs par les peuples saisis d'horreur.

Une maladie cruelle, une peste affreuse avait suivi de près ce signe précurseur de la vengeance de Dieu irrité, et la France désolée avait vu disparaître au milieu d'af-

freuses tortures un grand nombre de ses enfants. Ceux qui étaient atteints de ce mal funeste assistaient pour ainsi dire à la destruction successive et lente de leurs corps ; leurs membres, leurs os mêmes, rongés par une humeur cancéreuse mêlée de gangrène, se décomposaient peu à peu, tombaient en poussière, et ne laissaient plus qu'une masse putréfiée, informe et sans nom. Heureux, mille fois heureux les malades que cette lèpre dévorante enlevait à la suite d'une rapide et violente dissolution ; ils n'avaient pas du moins, au milieu d'horribles souffrances physiques, à pleurer sur la répugnance, hélas ! trop peu dissimulée, qu'inspiraient à leurs amis, à leurs proches, des soins nécessaires et pourtant inutiles. C'était, suivant l'expression énergique d'un auteur du temps, « un » enfer portatif et terrestre, » destiné à faire craindre et à faire fuir un enfer plus réel. La nature de ce mal lui avait fait donner le nom de *feu sacré*, et l'on disait attaquées du *mal des ardents* les victimes qui en étaient atteintes.

Après avoir tenté, mais en vain, les remèdes que leur offrait la science humaine, les peuples d'Aquitaine, contre lesquels sévissait avec plus de fureur cet horrible mal, se tournèrent vers le Dieu de qui viennent la guérison et le salut, et dans leur confiance, souvent justifiée, en l'intercession puissante de leur apôtre, ils s'adressèrent à lui avec ferveur. Eldoin était alors évêque de Limoges ; il réunit auprès de lui tous les prélats d'Aquitaine ; un jeûne de trois jours fut ordonné, et les précieuses reliques de saint Martial furent déposées dans un lieu éminent de la ville, afin qu'elles fussent plus facilement exposées aux regards des fidèles.

Parmi les princes de l'Eglise accourus autour du tombeau de saint Martial, figurait avec honneur Gombaud, archevêque de Bordeaux. Animé d'une foi vive, pressé d'une ardente charité pour ses peuples souffrants, il alla s'agenouiller des premiers au pied du saint tombeau; là, entouré d'une multitude inquiète et éplorée, mêlant ses larmes et ses gémissements à ceux des fidèles, il prononça à haute voix cette prière fervente et énergique

qui nous a été conservée par l'histoire, et qui méritait assurément de l'être :

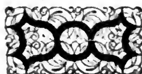
« O pasteur d'Aquitaine, vous qui l'avez éclairée des lumières de la foi, levez-vous pour secourir votre peuple... Ne permettez pas que ces tortures infernales règnent auprès de votre corps sacré ! O Martial ! miroir des vertus, ô prince des pontifes, où est donc ce que nous lisons de vous, que vous avez été le disciple de celui qui, dans la Judée, fortifiait toute langueur et guérissait toute infirmité ?... O gloire des évêques, honneur des Églises, où est donc ce que nous lisons de vous, que vous avez été dans la cène le ministre du Sauveur, quand il lavait les pieds à ses disciples ?... Certainement la *tradition de nos anciens pères* nous a transmis que vous aviez reçu le don des grâces avec les autres apôtres.... Ne croyons-nous pas que notre ville épiscopale, la cité de Bordeaux, a été par vous conquise à J.-C., et qu'une femme que vous aviez baptisée, imposant votre bâton pastoral sur le chef de la cité, l'a guéri d'une horrible maladie ?... Montrez-vous donc le disciple de celui qui est la source de la miséricorde ! — Oui, j'en prends à témoin tous ceux qui m'écoutent, si, avant que je m'éloigne de cette ville, vous n'éteignez pas cette flamme dévorante dans le corps de ceux qui sont présents, si je ne vous vois pas guérir cette multitude, je ne croirai plus rien des choses admirables qu'on lit de vous ! jamais plus je ne reviendrai dans cette cité pour implorer votre patronage ! C'est en vain pour moi qu'on vous appellera disciple du Seigneur, en vain qu'on me dira que vous êtes l'apôtre envoyé de Dieu même aux peuples d'Occident.... en vain qu'on affirmera que le peuple de Bordeaux, dont je suis l'évêque, vous doit le bienfait du baptême ; non, je ne croirai plus rien de toutes ces choses, si je n'obtiens pas la faveur que j'implore pour le salut de cette multitude affligée. Votre bâton pastoral, que l'on a conservé jusqu'à ce jour dans ma ville épiscopale comme un précieux trésor, ne sera plus à mes yeux qu'un objet vil et sans prix, si vous ne réjouissez pas mon cœur par la guérison de tous ces pauvres malades... »

Pressé par ce témoignage d'une foi à remuer les montagnes, le Seigneur accorda les grâces si énergiquement demandées à son serviteur, et le terrible fléau disparut aux acclamations de l'Aquitaine reconnaissante ; à dater de ce jour aussi, l'éminence sur laquelle avaient été exposés les restes vénérés du saint reçut le nom significatif de Montjauvy, et pour que le souvenir de cet éclatant miracle ne fût pas effacé par le temps, ce cruel ennemi de la reconnaissance, une chapelle commémorative fut élevée au même lieu et fut placée sous le vocable du saint apôtre de l'Aquitaine.

L'Eglise de Limoges célèbre encore aujourd'hui, le 12 novembre, et sous le rit double-majeur, la fête de la translation de saint Martial, en mémoire du célèbre miracle désigné dans l'histoire religieuse sous le nom de *miracle des Ardents*.

Quant à la fête de notre apôtre, elle se célèbre dans l'Église de Poitiers le 3 juillet, sous le rit double-majeur.

L'ancien diocèse de Poitiers comptait 1 prieuré, 6 cures et 1 chapelle placés sous le vocable de saint Martial, et une chapelle dédiée à sainte Valérie.



Ier SIÈCLE.

SAINTE SOLINE, VIERGE ET MARTYRE.

Soline naquit dans cette portion du pays d'Aquitaine qui fait aujourd'hui partie du diocèse de Poitiers; elle est nôtre du reste par le culte qui lui fut rendu dès les premiers temps, et qui fit placer sous son vocable l'une de nos églises.

Les parents de Soline figuraient aux rangs les plus élevés de la société, mais ils avaient le malheur d'être païens, et leur entêtement dans les pratiques superstitieuses ne pouvait faire prévoir qu'ils dussent donner le jour à l'une des premières martyres chrétiennes. Il en fut pourtant ainsi, et Soline, convertie dès son plus jeune âge à la foi de J.-C., grandit en perfection au milieu des obstacles, comme croissent les roses au sein des ronces et des épines.

La première pensée de la sainte enfant avait été de se consacrer à Jésus-Christ, « lui assurant du fond de son cœur, » dit le texte latin, « qu'elle ne voulait point d'autre époux que lui sur la terre, et qu'elle lui appartiendrait toujours, non-seulement par l'amour de son âme, mais aussi par l'intégrité de sa chair. »

Pour accomplir fidèlement ce vœu, Soline eut à soutenir de rudes combats. En effet, la jeune fille réunissait en elle toutes les qualités que l'on aime à trouver dans une épouse; noble, riche, douée d'une beauté dont sa modestie virginale rehaussait encore le brillant éclat, elle faisait l'orgueil de ses parents, et mille partis se présentèrent : ce fut autant d'épreuves pour la jeune vierge; mais ni les prières, ni les larmes, ni les menaces, ni les coups même, ne purent lui faire oublier la promesse qu'elle avait faite à son Dieu. Et cependant, les obsessions devenant plus pressantes, Soline résolut de s'y soustraire par la fuite. Elle partit donc seule, sans appui, sans secours, sans projet arrêté d'avance, mais se confiant à la Providence qui devait guider ses pas.



SAINTE SOLINE

Vierge et Martyre.

Cheminant ainsi à la garde de Dieu, la pauvre enfant arrive, à travers mille dangers, dans la ville de Chartres. Cette cité importante avait été pendant longtemps le centre du culte païen dans les Gaules; mais la grotte célèbre au fond de laquelle les druides invoquaient *la vierge qui devait enfanter*, venait de se changer alors en un modeste oratoire dédié par les chrétiens à *la Vierge mère*, et c'était à l'ombre de ce sanctuaire vénéré que Soline allait placer sa virginité et conquérir la couronne due à sa vertu.

Or, dans ce temps-là, une persécution cruelle venait aussi de sévir à Chartres contre le nom chrétien. Quirinus, gouverneur de la ville, irrité des progrès de la religion nouvelle au sein de l'antique métropole du paganisme, avait fait jeter dans les fers saint Savinien, saint Potentien, disciples des apôtres de Jésus-Christ, et leurs compagnons, qui étaient venus prêcher la foi avec d'immenses succès. Il avait même fait massacrer impitoyablement un grand nombre de fidèles réunis dans une crypte sacrée, et par son ordre leurs corps avaient été jetés dans un puits proche de l'autel. Sa rage n'avait pas épargné la jeune et sainte vierge Modeste... Modeste sa propre fille!!! Mais Dieu, irrité de tant de crimes, avait frappé le monstre : il était mort de la mort des impies. Les apôtres sauvés du supplice qui les attendait étaient allés porter ailleurs, à Sens, à Orléans, la semence féconde de leur sainte parole, laissant aux disciples qu'ils avaient formés à Chartres le soin de propager leurs doctrines.

Ce fut en ce moment même que Soline arriva près du sanctuaire de Marie. Son zèle succéda bientôt à celui des missionnaires de Jésus-Christ, et, prêchant par des paroles et par des exemples la foi au Dieu fait homme et l'amour de la virginité, elle conquit au Seigneur tous ceux qui purent entendre ses accents et être témoins de ses œuvres.

Les succès et la renommée de Soline parviennent bientôt jusqu'au nouveau gouverneur, qui charge ses licteurs de s'emparer de la pieuse vierge et de la conduire aux pieds de son redoutable tribunal.

Soline s'avance avec la confiance et la force que donne la vertu, et, lorsque le terrible juge l'accuse de répandre la doctrine du Christ, et, par amour pour un des principes

odieux de cette secte nouvelle, de détourner les jeunes filles du mariage, elle répond avec fermeté qu'elle est chrétienne et qu'elle n'aura jamais d'autre époux que J.-C.

Etonné d'un tel courage dans une fille si jeune encore, le persécuteur hésite ; il emploie pour la vaincre les promesses, les séductions, les menaces ; tout est inutile. Jetée en prison, Soline subit le lendemain un nouvel interrogatoire ; mais, plus ferme que la veille dans sa confession, elle est condamnée au dernier supplice. La sainte enfant reçoit courageusement la mort en livrant elle-même sa tête au fer du bourreau, et va recevoir dans les cieux la palme du martyre.

On ignore la date précise de ce triomphe ; mais comme la tradition constante des Eglises de Chartres et de Sens attribue à saint Pierre l'envoi dans les Gaules de saint Savinien et de saint Potentien, cette autorité respectable permet de placer le martyre de sainte Soline vers la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne. On sait du reste qu'il arriva le 17 d'octobre, jour où la plupart des martyrologes de l'Eglise gallicane font mention de la sainte.

Le corps de la douce victime fut recueilli secrètement par les fidèles, qui l'enterrèrent au lieu où fut élevée depuis la célèbre abbaye de St-Père-en-Vallée, et il plut à Dieu d'honorer la mémoire de sa chaste épouse par une puissance de miracles telle, que les siècles ne purent affaiblir la confiance que toute la contrée avait en son intercession. Mais la fête de la sainte n'était nulle part plus solennelle que dans l'église abbatiale de St-Père, qui avait le privilége de posséder son corps entier. Trois jours dans l'année lui étaient consacrés : le premier (17 octobre) était celui de l'anniversaire de son martyre; le second (27 août) était celui de l'invention et de la translation de ses reliques ; le troisième enfin (5 mars) était celui de leur retour après plus d'un siècle d'absence.

On avait conservé jusqu'à la révolution un de ces usages antiques dont le moyen âge nous a transmis tant d'exemples : à la messe solennelle de la fête de sainte Soline, après le chant de l'offertoire et avant les encensements, le fermier de la terre de Preaux (paroisse de Vert), précédé des huissiers de l'église, présentait à l'offrande

une oie blanche ayant une gousse d'ail suspendue au cou par un fil de soie rouge.

Sainte Soline était invoquée d'une manière toute spéciale dans les grandes calamités publiques, pour les nécessités du royaume ou de l'Eglise, pour les biens de la terre en souffrance et contre les intempéries de l'air. Ses reliques étaient alors portées aux processions générales. Quand une sécheresse trop continue menaçait les récoltes, on exposait à la cathédrale de Chartres la châsse de saint Taurin, évêque d'Evreux, et à l'église abbatiale de Saint-Père la châsse de sainte Soline, et les nombreux et irrécusables miracles obtenus à la suite de cet acte de pieuse confiance dans l'intercession des saints autorisaient les populations reconnaissantes à traduire leur pensée par l'épithète naïve et bien significative qu'elles donnaient à ces châsses vénérées : elles les appelaient les *deux aqueducs* du pays chartrain.

Les précieux restes de sainte Soline existaient encore en 1790 ; ils étaient enfermés dans un remarquable reliquaire du XIVe siècle. Reliquaire, cendres, tout a disparu; mais la dévotion des fidèles a survécu à la perte de ce regrettable trésor, et, au moment où elle tendait à s'affaiblir sous la triste action du temps, elle s'est ravivée à la lecture d'un écrit tracé par une plume consacrée à redire toutes les gloires du pays dont elle est elle-même une gloire (1).

Sainte Soline a été constamment et solennellement honorée dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers; et c'est sans doute ce qui a fait dire par des hagiographes trop confiants qu'elle y avait été ensevelie.

Une paroisse du nom de Ste-Soline est actuellement comprise dans l'archiprêtré de Melle (Deux-Sèvres) ; son église est un monument très-intéressant, qui, sous la bienfaisante main de notre évêque, reprendra le caractère que les mauvais jours lui avaient fait perdre. Une autre paroisse de ce nom existe aussi au diocèse d'Angoulême.

L'Église de Poitiers célèbre aujourd'hui la fête de sainte Soline le 16 octobre, sous le rit semi-double.

(1) Notice par Mgr Pie, alors vicaire général de Chartres.

IIe SIÈCLE.

SAINT SIMPLICIEN, MARTYR.

Nous ne saurions préciser l'époque à laquelle naquit saint Simplicien, mais il résulte des monuments les plus respectables de notre histoire qu'il était fils du chef de la cité de Poitiers sous les empereurs romains, persécuteurs de l'Église, et qu'ayant embrassé la religion de Jésus-Christ, il la confessa jusqu'au martyre.

En vain son père essaya-t-il par ses caresses et par ses menaces de l'ébranler dans sa foi; le saint demeura également inaccessible aux séductions et à la crainte. Il paya de sa vie son attachement à la vérité; son père eut la cruauté de le condamner à mort et de faire exécuter cette horrible sentence.

La tradition constate que saint Simplicien eut la tête tranchée, et que son martyre eut lieu près des murailles de la ville, dans un pré situé à gauche du pont de Saint-Cyprien en sortant de Poitiers.

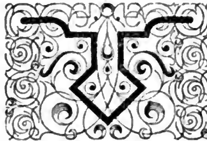
On montrait autrefois dans ce lieu un trou que le poids de la tête du saint avait creusé, et, au jour de la fête du martyr, un grand nombre de pèlerins venaient de plusieurs lieues à la ronde *mettre la tête au trou*, et toucher du front l'excavation miraculeuse. Cette pratique de dévotion avait primitivement pour but la guérison de certaines maladies spéciales, telles que la migraine et autres affections analogues. Cet usage disparaît chaque jour, et c'est malheureusement l'indice d'un affaiblissement de la foi que les cœurs sincèrement religieux peuvent regretter, au risque de passer pour des esprits faibles et superstitieux.

Dès l'origine, saint Simplicien fut l'objet d'un culte public qu'autorisait assurément sa mort courageuse pour la foi; une église paroissiale fut bâtie en son honneur à peu de distance du lieu de son martyre. Elle n'existe plus.

Les restes précieux du saint, déposés plus tard dans une

châsse d'argent, furent offerts à la vénération des fidèles dans l'église cathédrale, et ils étaient portés avec confiance dans les processions générales qui se faisaient pour obtenir de Dieu la cessation des pluies nuisibles aux biens de la terre.

Sa fête se célèbre sous le rit double le 31 mai.



IIIe SIÈCLE.

SAINT CLAIR, MARTYR.

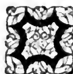
Il est fait mention de saint Clair, d'après le texte d'un martyrologe gallican, à la suite des *litanies poitevines* de Mgr de la Rocheposay, évêque de Poitiers.

Saint Clair serait originaire de Poitiers, où il aurait reçu la palme du martyre en confessant la foi de J.-C. sous le règne de l'empereur Gallien (de l'an 260 à 268).

Des ouvrages hagiographiques assurent que ce saint était honoré à Loudun comme martyr. Ce qui est bien certain, c'est qu'une cure de l'archiprêtré de Loudun et du nom de St-Clair-le-Grand figure dans l'ancien pouillé du diocèse de Poitiers. Ce fait confirmerait la tradition respectable sur laquelle nous n'avons pu recueillir aucuns renseignements dignes d'être offerts à nos lecteurs.

Deux chapelles, l'une dans la paroisse du Puy-Notre-Dame (archiprêtré de Thouars), et l'autre dans la paroisse de Vouhé (archiprêtré de St-Maixent), étaient aussi placées sous l'invocation de St Clair.

Sans indiquer précisément un jour de fête pour ce saint personnage, Mgr de la Rocheposay place son nom sous le 1er janvier.



IIIe SIÈCLE.

SAINT VICTORIN, ÉVÊQUE DE POITIERS ET MARTYR.

Saint Victorin est indiqué en tête de la liste des saints évêques de Poitiers auxquels Mgr de la Rocheposay assigne une place dans ses litanies poitevines.

Saint Jérôme le cite avec honneur parmi les écrivains illustres de l'Église de J.-C.; et il mérite doublement cet hommage, car, après avoir défendu la foi contre les attaques de l'hérésie, il la confessa hautement devant les persécuteurs, et scella de son sang la doctrine qu'il enseignait à ses ouailles fidèles.

Le martyre du saint évêque eut lieu sous l'empire de Dioclétien, vers l'an 303.

Une faute de copiste a fait attribuer à un saint Victorin qui aurait été évêque de *Pettau* une partie de ce qui se rapporte à notre saint évêque de *Poitiers*. Les autorités les plus respectables nous permettent de revendiquer pour nous cette gloire littéraire, que rehausse encore la couronne du martyre. Sa fête est indiquée dans les litanies poitevines au 2 novembre.



IIIe SIÈCLE.

SAINT AGON, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

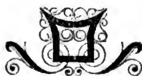
St Agon est, suivant les traditions de l'Église de Poitiers et selon quelques chronologistes, le cinquième évêque connu de Poitiers, et il est le second auquel on ait rendu un culte public.

L'histoire ne nous a rien transmis au sujet de ce saint personnage « duquel, a dit un auteur, ne reste autre mé» moire que les précieuses remarques d'une chapelle con» sacrée à son nom. »

Cette chapelle, qui existait encore au XVIIe siècle à Poitiers, et portait alors tous les caractères d'une respectable antiquité, se trouvait près du cimetière de l'église paroissiale de Ste-Triaise?

St Agon gouverna son Église avec sainteté vers le IIIe siècle, et dès les temps les plus reculés sa fête était célébrée le 18 d'août.

On fait aujourd'hui mémoire de ce saint et des saints évêques de Poitiers le 20 janvier.





SAINT AGON

Evêque de Poitiers.

IIIe SIÈCLE.

SAINT JUSTIN, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

St Justin est regardé par d'anciens chronologistes comme le sixième évêque connu de Poitiers, et il est le troisième qui ait reçu les honneurs d'un culte public.

On ne sait rien des actes de son épiscopat, mais son zèle dut s'employer surtout à la prédication de l'évangile au sein des populations encore obstinées dans les pratiques de l'idolâtrie ; et comme alors Dieu permettait que la parole sainte fût appuyée par les faits miraculeux qui en démontraient la vérité, il paraît certain que St Justin, doué du don des miracles, acquit une réputation qui le désigna spécialement à la vénération des fidèles.

Il vivait, comme St Agon, vers le IIIe siècle.

Sa fête se célébrait le 26 août.

On fait aujourd'hui mémoire de ce saint et des saints évêques de Poitiers le 20 janvier.



IVe SIÈCLE.

SAINT MAXENCE ou MAIXENT, évêque de Poitiers et confesseur.

Saint Maxence ou saint Maixent, né vers la fin du IIIe siècle, à Sillé, près Loudun (aujourd'hui Mouterre-Silly, *Monasterium-Sigiliacense*), occupe, au dire de certains chroniqueurs, la 8e place dans l'ordre des évêques connus de Poitiers, et il est le 4e qui ait été honoré d'un culte public.

Il était, dit-on, frère aîné de saint Maximin, évêque de Trèves. Il gouverna saintement l'Eglise de Poitiers, préparant le terrain que devait féconder bientôt par son éloquence et ses vertus le grand docteur de l'Église saint Hilaire, son successeur.

Son nom est indiqué, à la suite des litanies de Mgr de la Rocheposay, après saint Thaumast, au 1er janvier.



IVe SIÈCLE.

SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES ET CONFESSEUR.

Saint Maximin, évêque de Trèves, était frère puîné de saint Maxence, évêque de Poitiers, qui précède. Il naquit vers la fin du IIIe siècle, à Poitiers selon quelques-uns, et selon d'autres à *Sillé*, aujourd'hui *Mouterre-Silly*, près de Loudun. Nous sommes porté à adopter la dernière opinion, qui paraît étayée des autorités les plus respectables. Sa famille était distinguée par sa position dans le pays. Dès sa jeunesse, s'étant rendu à Trèves, il se mit sous la direction de saint Agrice, évêque de cette ville, dont les vertus étaient dignes de servir de modèle au pieux élève. Saint Agrice accueillit Maximin avec bonté, prit soin de son éducation, l'attacha d'abord à sa personne, puis à son Église, en lui conférant les saints ordres, et plus tard la vie exemplaire du disciple lui valut l'honneur de succéder à son maître, qui le désigna lui-même. Il obéissait à l'inspiration divine dont un ange avait été l'interprète.

Elevé sur le siége épiscopal de Trèves en 332, aux applaudissements du clergé et des évêques voisins, Maximin déploya tout le zèle d'un saint et eut le bonheur de témoigner au grand Athanase les sentiments de respect et d'admiration que lui inspirait le courage de cet intrépide défenseur de la foi. En effet, lorsque le docteur fut exilé à Trèves (336), Maximin l'accueillit, non pas comme un homme déchu et tombé dans la disgrâce, mais comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ.

Saint Athanase passa quatre années à Trèves, et il loue dans ses écrits la vigilance, la piété, le zèle et la vie exemplaire de saint Maximin, que Dieu avait doué dès lors du don des miracles.

Le saint évêque de Trèves semblait destiné à ouvrir ses bras à tous ceux que la puissance des ariens condamnait à

l'exil. Saint Paul, évêque de Constantinople, trouva en lui un hôte et un défenseur (340), lorsqu'il eut été chassé de son siége.

Maximin, pénétré de la doctrine orthodoxe, mit tout son zèle à empêcher que l'empereur Constant n'imitât son frère Constance et ne se laissât séduire par les artifices des ariens. Il dévoila toutes les ruses des disciples d'Arius; aussi fut-il un des obstacles les plus sérieux à la propagation des erreurs de cette secte impie, et mérite-t-il de voir son nom si honorable pour notre Poitou cité à côté des noms glorieux des Athanase et des Hilaire, ses contemporains.

Au concile de Milan (346), au concile de Cologne dont il avait conseillé la réunion, et où fut déposé Euphrate, évêque de cette ville, qui attaquait l'incarnation du Verbe (346), au concile de Sardique (347), saint Maximin fut un des plus fermes défenseurs de la foi de Nicée, et il eut l'honneur d'être compris avec saint Athanase et le pape Jules dans la prétendue sentence d'excommunication que les ariens prononcèrent à Philippopolis, où ils s'étaient retirés pendant la tenue régulière du concile. Malgré cette condamnation, si honorable du reste, l'influence que la vertu de saint Maximin exerçait sur l'esprit de l'empereur Constant contribua beaucoup au rétablissement de saint Athanase et de saint Paul sur leurs siéges.

Deux ans après le concile de Sardique (349), saint Maximin, étant venu visiter sa famille à Sillé, fut atteint d'une grave maladie et y mourut le 12 septembre.

Son corps, déposé d'abord à Sillé, fut ensuite transporté avec grande pompe à Trèves par les soins de saint Paulin, son successeur. Ces reliques précieuses pour les fidèles furent placées d'abord dans l'église de Saint-Jean, où elles opérèrent, selon le témoignage de saint Grégoire de Tours, d'innombrables miracles. Saint Hidulphe les fit transférer plus tard dans l'église abbatiale devenue célèbre sous le nom de Saint-Maximin.

Au temps de la funeste invasion des barbares, elles furent soustraites à leur fureur, puis découvertes en 888,

et ce fut à l'occasion de cet événement que s'opérèrent de nombreux miracles dont les auteurs les plus respectables nous ont transmis la relation fidèle.

L'église de Mouterre-Silly, près de Loudun, est placée sous le vocable de saint Maximin; nous n'osons décider si ce patron est le saint évêque de Trèves, ou bien si c'est un évêque de Poitiers du même nom, et dont nous redirons plus tard les vertus. Nous inclinons cependant à penser qu'en raison de la renommée de l'hôte de saint Athanase, c'est à lui qu'il faut attribuer cet honneur.

Sa fête se célèbre à Poitiers le 29 mai, sous le rit double.



IVe SIÈCLE.

SAINT MESME OU MAXIME, ABBÉ.

Saint Mesme ou Maxime (*Maximus*) naquit, suivant de respectables autorités, à Sillé (aujourd'hui Mouterre-Silly) en Loudunois (1), où nous avons déjà vu naître saint Maixent, évêque de Poitiers, et saint Maximin, évêque de Trèves. Il appartenait même à la famille patricienne de ces saints personnages, et plusieurs auteurs le regardent comme le frère des deux saints évêques, lesquels portaient en effet un nom qui a beaucoup d'analogie avec le sien. C'est aussi à cause de ces liens de parenté très-présumable que nous ne les séparons pas dans notre récit, malgré les motifs qui nous devraient porter à renvoyer son histoire après celle de saint Martin, son maître dans la vie religieuse.

Ce fut en effet près de ce grand saint que le jeune Mesme puisa les premières leçons; ce fut dans son intimité qu'il apprit les secrets de la perfection, et ce fut sans doute à son instigation que, renonçant plus complétement au monde, il se retira dans le monastère de l'île Barbe, près de Lyon.

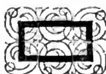
Ses vertus le désignèrent bientôt au choix des pieux habitants de ce séjour, qui le prièrent de les gouverner; mais son humilité et les préoccupations matérielles que lui causait cette charge, rendue bien lourde par la présence des barbares toujours menaçants, lui ayant fait prendre le parti de s'en démettre, malgré les instantes prières de saint Eucher, évêque de Lyon, il quitta vers

(1) M. l'abbé Auber nous a fait observer avec beaucoup de justesse que cette origine est complétement prouvée par ce fait, que la mense de la collégiale de Saint-Mesme de Chinon jouissait encore en 1789 des terres que le fondateur avait laissées à ses religieux au village de *Mouterre-Silly*, et qu'au XVIIe siècle une famille Mesmin figure comme défenderesse dans un procès entamé par un de ses membres en faveur de ses droits de fondateur sur l'église de Mouterre-Silly.

l'an 434 son monastère, et se réfugia dans une solitude à Chinon. La renommée de ses mérites attira bientôt près de lui de nouveaux compagnons, et il fonda pour eux (de 434 à 446) un monastère qu'il gouverna avec sagesse jusque dans une vieillesse très-avancée; à sa mort, arrivée vers le milieu du ve siècle, le corps du saint abbé fut déposé dans l'église du monastère, et les nombreux miracles obtenus par son intercession autorisèrent les religieux à placer plus tard cette église sous son invocation.

Le monastère, devenu abbaye de Saint-Mesme, subit, à l'époque de l'invasion normande, le sort des édifices religieux situés sur les bords de la Loire (1); mais les reliques de son saint patron furent transportées par les soins d'un seigneur du pays, nommé Hezel ou Hezeb, à Bar-le-Duc (avant 995). Une partie de ces reliques se trouve encore, disent quelques hagiographes, dans cette ville, où notre saint est honoré sous le nom de saint Maxe. Sa fête est indiquée au 20 août.

(1) Les restes de l'abbaye, qui fut au XIIe siècle transformée en collégiale, appartiennent aujourd'hui à la ville de Chinon, et servent de logement aux bons frères des Ecoles chrétiennes. Un de nos amis (le comte de Galembert) a signalé récemment (1856), par un écrit fort remarquable, l'abandon regrettable dans lequel on laisse l'ancienne église de St-Mesme, que recommanderaient pourtant, ne fût-ce qu'au seul point de vue de l'étude de l'art, de précieuses peintures murales.



IVe SIÈCLE.

SAINT JOUIN, ABBÉ.

On pense que le lieu précis de la naissance de saint Jouin fut le village de Sillé (aujourd'hui Mouterre-Silly), où nous avons déjà vu naître trois saints dont nous venons de dire l'histoire; si l'on en croit même quelques hagiographes, il était leur frère; mais nous inclinons à penser qu'il n'était que le parent, peut-être le neveu des saints évêques de Poitiers et de Trèves.

C'est aussi à cause de cette parenté que nous le plaçons, comme St Mesme, immédiatement à la suite de ces saints personnages, au lieu de le renvoyer après saint Hilaire, dont il fut le disciple.

Il paraît en effet qu'il fut du nombre de ceux que la réputation du saint docteur attira près de ce grand homme, et que, dans les nombreux voyages qu'il fit à Poitiers pour recevoir les leçons de ce maître dans la science divine, il eut à éprouver plus d'une fois les heureux effets de sa protection contre les ruses et les tentations de l'esprit du mal.

Saint Jouin apprit bientôt à mépriser les délices de la vie mondaine, et il se retira dans une solitude profonde, située près de la Dive, entre Loudun et Poitiers. Ce lieu sauvage s'appelait alors Ansion.

Le bruit de ses vertus extraordinaires ayant appelé près de lui de nombreux disciples, il les réunit tous sous sa direction, et fonda avec eux un monastère devenu depuis fort célèbre sous le nom de son fondateur. Telle fut en effet l'origine de Saint-Jouin-de-Marnes, qui fut comme la souche vigoureuse et féconde d'où sortirent bientôt de nombreux et puissants rameaux.

Le pieux cénobite gouverna sa famille religieuse avec une sagesse incomparable, et sous son administration paternelle elle atteignit à un haut degré de perfection.

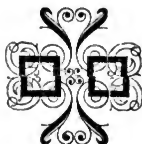
Accablé de vieillesse, grand aux yeux des hommes par sa réputation et aux yeux de Dieu par ses mérites, saint

Jouin mourut de la mort des justes vers la fin du IVe siècle, peu après son maître saint Hilaire.

Il fut enseveli dans la basilique de Saint-Jean-l'Evangéliste, où ses reliques, signalées par de grands miracles, furent précieusement conservées jusqu'au IXe siècle.

Outre l'abbaye du nom de saint Jouin, le diocèse de Poitiers comptait trois églises paroissiales placées sous le vocable du saint.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 1er juin, sous le rit double.



IVe SIÈCLE.

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, confesseur, docteur de l'Église, et on peut dire martyr de la foi, est assurément le plus grand homme dont puisse s'enorgueillir le Poitou. Saint, il a sanctifié son siége par ses vertus; athlète infatigable et victorieux, il l'a rendu glorieux par sa propre gloire.

De l'aveu de tous les auteurs ecclésiastiques venus après ce saint docteur, c'est à lui, à lui seul que la Gaule dut, au IVe siècle, la conservation de sa foi au milieu du monde ébranlé dans sa foi; et si la plus terrible hérésie qui ait menacé l'Église de Jésus-Christ n'entraîna pas l'Occident tout entier dans la négation de la divinité même du fils de Dieu, c'est-à-dire dans l'abandon réel du christianisme par la répudiation de son dogme essentiel, c'est à notre grand évêque que fut dû cet immense résultat.

On ne sera donc point étonné que nous consacrions des développements plus larges à redire cette belle histoire, et que notre plume se complaise à reproduire avec amour des traits si nobles et si justement aimés des Poitevins.

Hilaire naquit à Poitiers, dans les premières années du IVe siècle, d'une famille noble mais encore païenne. Ses parents ne négligèrent rien pour que son éducation répondît aux espérances qu'il avait fait concevoir et au rang distingué qu'ils occupaient eux-mêmes dans la cité; et, bien que l'histoire se taise sur ce point, il y a lieu d'espérer que ce fils chéri sut payer les tendres soins dont il avait été l'objet, en obtenant pour ses parents bien-aimés la grâce de partager sa conversion et le bonheur de n'être point séparés de lui dans l'éternité.

Son père se nommait Francaire. Ses restes et ceux de



SAINT HILAIRE

Évêque de Poitiers, Docteur de l'Eglise.

son épouse ont été retrouvés, vers le commencement du XVIe siècle, dans l'église paroissiale de Saint-Hilaire de Cleiré, près Passavant. On ignore le nom de la mère de notre saint; mais ce qu'on sait, c'est qu'elle s'associa aux efforts de son époux afin de rendre leur fils digne du rôle auquel l'appelait sa naissance.

L'enfant, de son côté, fit de rapides progrès dans l'étude des belles-lettres, et, après avoir fréquenté les plus célèbres écoles de la Gaule, il alla puiser à celles d'Italie ces saines traditions littéraires dont on retrouve dans ses écrits remarquables les traces éclatantes.

C'est sans doute à ce séjour dans la patrie des grands écrivains de Rome que le saint docteur dut, suivant la remarque de saint Jérôme, cette gravité qui chez lui tempère la richesse éclatante du génie gaulois.

Mais Dieu, qui voulait en faire une des plus brillantes lumières de son Église et le plus intrépide défenseur de ses dogmes, lui inspira l'idée féconde de rechercher ailleurs que dans les auteurs profanes les beautés littéraires dont son esprit était avide, et quoiqu'il fût encore plongé dans les erreurs du paganisme, il se livra avec une heureuse ardeur à l'étude de la langue hébraïque. Bientôt il put lire les saintes écritures dont cette langue privilégiée, mais alors peu connue, avait conservé le dépôt sacré.

Saint Hilaire nous a laissé lui-même le récit de sa conversion ; il l'a écrit en tête de son admirable *Traité de la Trinité*, qui est son chef-d'œuvre. On va voir comment cette âme de bonne foi se voit conduite à la connaissance de la vérité qu'elle cherche avec ardeur (1).

« Je me demandais, dit-il, en réfléchissant à la vie humaine et aux devoirs religieux qu'elle impose, l'état qui, d'après les inspirations de la nature ou les enseignements des sages, peut fournir à notre intelligence un bonheur digne du bienfait qui lui a été accordé par la bonté

(1) Le lecteur trouvera peut-être cette citation un peu longue, mais elle nous a paru nécessaire pour que les idées qu'elle contient pussent conserver leur enchaînement, et motiver les déductions logiques qui en découlent.

divine. Je trouvai que, selon l'opinion générale, plusieurs choses paraissaient rendre cette vie utile et désirable, et, entre ces choses, celles surtout qui, aujourd'hui comme toujours, ont été tenues parmi les hommes préférables à toutes les autres, je veux dire le repos uni à l'opulence; car, séparés l'un de l'autre, ces biens sont plutôt une source de maux qu'une cause de bonheur. En effet, le repos dans la pauvreté est considéré comme une sorte d'exil de la vie, et l'inquiétude dans l'opulence nous cause d'autant plus de mal qu'elle nous prive d'une façon plus cruelle des trésors dont nous avons désiré et recherché plus vivement la possession. Or, quoique ces deux choses renferment en elles les plus grands et les plus doux charmes de la vie, elles ne semblent pas cependant différer beaucoup des plaisirs de l'animal qui erre dans les bois et dans les gras pâturages, et dont le repos sans travail et l'herbe à satiété font les seules jouissances. Si en effet on regarde comme le meilleur emploi de la vie de vivre dans le repos et l'abondance, il suit nécessairement de là que le même bonheur, dans la proportion de la faculté sensitive de chaque espèce, nous est commun avec les animaux privés de raison, qui tous reçoivent de la nature toutes choses en abondance et sécurité, sans se donner de peine pour les faire naître.

» Mais la plupart des hommes semblent pourtant repousser loin d'eux et accuser dans les autres ces habitudes d'une vie qui ne convient qu'aux animaux et aux êtres sans raison ; et ce sentiment s'explique par ce motif que, fidèles aux inspirations de la nature elle-même, ils regardent comme indigne d'un homme de se croire né seulement pour la paresse et les grossières satisfactions de la table; indigne de lui de ne pas voir qu'il a été mis dans cette vie pour faire de belles actions ou s'adonner aux arts utiles, et que cette vie elle-même, enfin, ne nous a été accordée que comme moyen de parvenir à l'éternité. Et en effet, cette vie, qui oserait songer à l'appeler un bienfait de Dieu, si, accablée de tant d'angoisses, chargée de tant de misères, elle devait se consumer ainsi elle-même et sans conséquences ultérieures, depuis l'ignorance du premier âge jusqu'au délire de la vieillesse? Or, voilà ce

qui faisait croire qu'employer sa science et son activité à pratiquer quelques vertus, comme la patience, la chasteté, la clémence, c'était bien agir et bien penser, et par conséquent bien vivre; qu'il était impossible de songer que la vie ne nous eût été donnée par un Dieu immortel que pour la perdre par la mort, impossible de comprendre qu'un bienfaiteur si généreux ne nous eût accordé la jouissance si délicieuse de vivre que pour nous livrer à la crainte si cruelle de mourir.

» Et cependant, bien que je trouvasse raisonnable et utile l'enseignement de ceux qui conseillent de conserver son âme pure de toute faute, et d'avoir la prudence de prévoir toutes les contrariétés de la vie humaine, ou l'adresse de les éviter, ou le courage de les supporter avec résignation, ceux-là n'étaient pas encore, à mon avis, des maîtres assez habiles dans l'art de bien vivre et d'être heureux; ils établissaient seulement quelques points communs de doctrine, conformes, il est vrai, au sens intime de l'homme, qu'on ne pouvait refuser d'admettre sans ressembler à la brute, et ne pas pratiquer sans surpasser les fureurs mêmes de la bête sauvage. Mais il tardait à mon âme, non-seulement de faire ce qu'on ne peut omettre sans se rendre criminel et sans s'attirer des maux mérités, mais de connaître Dieu, l'auteur de tant de bienfaits, à qui cette âme se devrait tout entière, dont elle regarderait le service comme son plus beau titre de noblesse, vers lequel se dirigeraient toutes ses pensées toutes ses espérances, dans la bonté duquel elle pourrait, au milieu des calamités sans nombre de la vie présente, trouver le repos comme au sein du port le plus doux et le plus sûr. Le comprendre, ce Dieu, le connaître, tel était donc le désir le plus ardent de mon âme.

» Alors, en effet, il y avait beaucoup de savants qui inventaient de nombreuses familles de dieux incertains, et qui, attribuant l'un et l'autre sexe à ces natures divines, en racontaient la naissance et les généalogies. D'autres proclamaient les dieux majeurs, les dieux mineurs, différant entre eux par la puissance. Quelques-uns affirmaient qu'il n'y avait pas de Dieu; ils n'adoraient que la nature, qui, disaient-ils, existait par suite du mouve-

ment et de la rencontre fortuite des atômes. La plupart accordaient à l'opinion publique l'existence d'un Dieu; mais ils le faisaient insouciant et ne s'occupant aucunement des choses humaines. Il y en avait qui adoraient les formes matérielles et visibles des créatures dans leurs éléments terrestres et célestes. Enfin d'autres allaient jusqu'à prendre pour leurs dieux des représentations d'hommes, d'animaux sauvages ou domestiques, d'oiseaux, de serpents, et à renfermer le Dieu de l'univers, le père de l'infini, sous les contours étroits d'un métal, d'une pierre, d'un tronc d'arbre. Ils ne me paraissaient pas dignes d'être les interprètes de la vérité, ceux qui, professant des dogmes ridicules, honteux et impies, n'étaient pas même d'accord entre eux dans leurs opinions sur les doctrines les plus frivoles. Mon âme, inquiète et agitée au milieu de cette vaine théogonie, prit une voie sûre et nécessaire pour arriver à la connaissance de son Seigneur. Voyant que l'insouciance de Dieu par rapport à ses créatures était indigne de lui, et ne comprenant pas comment la différence des sexes et les successions d'enfants et de descendants pouvaient convenir à la nature toute-puissante et incorruptible de la Divinité, mon âme tenait pour certain d'autre part que la Divinité et l'éternité ne différaient pas l'une de l'autre, et n'étaient qu'une seule et même chose, parce que ce qui est à soi-même le principe de sa propre existence n'a point dû laisser en dehors de soi ce qui eût été la plus belle prérogative de son être. Elle en concluait donc que la toute-puissance et l'éternité étaient une seule et même chose, parce que la notion de la toute-puissance repousse l'idée du plus fort et du plus faible, de même que l'éternité ne saurait laisser admettre l'idée d'antériorité ou de postériorité; qu'enfin rien en Dieu ne serait digne de nos adorations s'il n'était tout-puissant et éternel.

» Pendant que je repassais dans mon esprit ces pensées et beaucoup d'autres semblables, je tombai par hasard sur les livres que la religion juive attribuait à Moïse et aux prophètes, et dans lesquels sont écrites ces paroles où le Dieu créateur rend ainsi témoignage de lui-même : « *Je suis celui qui suis;* » et plus loin : « *Vous direz aux enfants d'Israël : celui qui est m'envoie vers vous.* » Je fus

ravi d'une définition si complète et dont les termes nous révélaient la notion incompréhensible de Dieu d'une manière si admirablement proportionnée à l'intelligence humaine. Dieu, en effet, n'a pas d'attribut qui lui soit plus propre que l'être, car l'être même n'appartient ni à celui qui a un commencement, ni à celui qui a une fin ; mais, existant de toute éternité avec la puissance d'une béatitude incorruptible, il n'a jamais pu et ne pourra jamais ne pas être, parce que tout ce qui est divin n'est sujet ni à la naissance ni à la mort. Et comme l'éternité ne manque à Dieu dans aucun de ses attributs, il ne peut nous montrer de digne de lui que ce qui est, que ce qui laisse subsister son incorruptible éternité.

» Ces paroles, « *Je suis celui qui suis*, » me parurent une définition complète de l'infini ; mais il me restait à comprendre la magnificence et le pouvoir de Dieu. Je savais que l'être était l'essence même de Dieu, qui ne pouvait avoir ni commencement ni fin ; et je lus ces paroles dignes du Dieu éternel et incorruptible parlant de lui-même : « *C'est lui qui tient le ciel dans la paume de sa main et la terre sur son poing ;* » et plus loin : *Le ciel est mon trône, et la terre est mon marchepied. Quel palais construirez-vous pour moi? Quel sera le lieu de mon repos? N'est-ce pas ma main qui a fait toutes ces choses ?...* »

Ces magnifiques images développées par saint Hilaire dans les pages suivantes lui donnent une juste idée de Dieu, de la grandeur de ses œuvres, du désir que l'homme doit avoir de posséder ce Dieu après l'avoir connu, et de la certitude que ce Dieu n'a pas pu vouloir refuser le bonheur de sa possession après s'être fait connaître, n'a pas pu vouloir enfin que l'homme mourût tout entier.

Ces pensées agitaient violemment l'âme de saint Hilaire, lorsque, complétant la connaissance qu'il venait d'acquérir de la loi et des prophètes par l'étude de la doctrine des apôtres et de l'Évangile, il lut ces mots : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*, » etc. Alors son âme inquiète, tremblante, trouvant dans ces mots la source d'une espérance plus grande encore qu'elle n'avait osé croire, comprit Dieu

le père, le Verbe fait chair, la doctrine évangélique tout entière. De ce jour saint Hilaire fut chrétien.

Quand on se fait une juste idée de la haute capacité de cet homme et des vastes connaissances qui l'avaient initié aux secrets de la littérature, de la science et de la philosophie antiques; quand on assiste par la pensée au travail sérieux qui se fit dans cette grave et pure intelligence, mise avec une si touchante bonne foi au service de la vérité entrevue et qu'elle veut découvrir, la vie de saint Hilaire s'explique; cette vie, toute de lutte et de sacrifice, n'a plus rien qui étonne.

Sa vie, c'est sa conversion, cette conversion froidement raisonnée qui ne laisse plus de prise aux retours subits d'un entraînement irréfléchi, qui met le philosophe païen en possession d'une vérité longuement, péniblement conquise, qu'il tiendra désormais pour si certaine, que rien au monde ne pourra le faire chanceler un instant, et qu'il bravera tout, les reproches, les persécutions, l'exil, pour faire partager, pour imposer aux autres, s'il le faut, sa sainte conviction.

Qu'on parle maintenant de sa fougue, de son impétueuse rudesse, de son intolérance; qu'on dise qu'il ne sut ménager ni les clercs, ni les prêtres, ni les évêques, ni les empereurs. C'est que le jour où ces puissances, respectables à tant de titres, eurent méconnu la vérité formulée dans son plus sacré symbole, Hilaire ne dut plus voir en elles que ce qu'elles étaient réellement, les ennemies de la vérité. Etonnez-vous donc que cet homme, l'apôtre le plus dévoué de la vérité, qu'il avait payée de tant de fatigues et de sueurs, se soit armé du fouet vengeur de sa rude parole, et qu'il en ait flagellé clercs, prêtres, évêques et empereurs...

Hilaire, fait chrétien par l'examen approfondi d'une religion qui proclamait un Dieu unique, devint donc un inébranlable défenseur de la foi nouvelle que sa raison lui avait fait accepter; et comme il jouissait dès lors d'une réputation de science justement méritée, sa conversion produisit les plus heureux effets.

Il était engagé dans les liens du mariage; il fit baptiser

sa femme et sa fille Abre, et tout porte à croire que sa famille suivit un exemple aussi précieux.

Bientôt il devint la lumière de l'Eglise de Poitiers, au milieu de laquelle il se fit remarquer par un zèle ardent uni à la régularité de conduite la plus chrétienne; aussi le peuple, touché des vertus éminentes de cet homme de bien, voulut-il l'avoir pour chef, et l'éleva-t-il bientôt à l'épiscopat à la place de l'évêque Maxentius, décédé.

C'était vers l'an 350 ou 355, à une époque de tristes luttes au sein de l'Eglise. Arius, le plus fameux hérésiarque qui ait paru dans les premiers siècles du christianisme, avait soutenu cette doctrine que J.-C., fils de Dieu, avait été tiré du néant, et qu'il était sujet au péché; il avait nié par conséquent la *consubstantialité* du Verbe et la divinité même de J.-C. C'était détruire par sa base l'Eglise même, c'était nier J.-C.

Quoique condamné dans divers conciles, et notamment au fameux concile œcuménique de Nicée, où se formula si admirablement le symbole de la foi catholique (325), Arius, frappé par la main de Dieu, en mourant de la mort misérable des impies, avait laissé d'ardents sectateurs de ses doctrines. On en comptait un grand nombre parmi les hommes puissants du monde, et, il faut bien l'avouer, un grand nombre aussi parmi les chefs et les pasteurs de l'Eglise. La cour des empereurs en avait été infectée, et Constance, prêtant l'oreille à leurs perfides conseils n'épargnait aux catholiques fidèles ni les menaces ni les persécutions.

Se mêlant activement à ces luttes déplorables, l'empereur avait mis sa puissance au service de l'erreur, et, d'autant plus dangereux ennemi qu'il affectait les dehors d'un zèle plus pieux, il avait séduit par ses caresses, entraîné par l'appât de ses faveurs, les hommes faibles, les ambitieux cupides. Son intervention avait eu cela de fâcheux que, confondant ses droits certains, comme chef temporel, avec ceux qu'il prétendait s'arroger sur les consciences, il ne consentait à admettre aucune opposition aux symboles de foi qu'il avait au moins sanctionnés, quand il ne les avait pas formulés lui-même. Aussi à ses yeux toute hésitation était-elle une offense, tout scrupule

manifesté, un acte de révolte, toute protestation, un crime de lèse-majesté.

Dans un monde corrompu comme l'était alors l'empire romain, au milieu de peuples avilis par l'habitude d'un servilisme complet, l'empereur hérétique c'eût été l'univers chrétien s'abîmant dans l'hérésie, si un homme préparé par Dieu ne se fût trouvé tout à coup pour arrêter un si grand mal.

Cet homme fut saint Hilaire. Son premier soin, après son élection comme évêque de Poitiers (355), fut d'adresser à l'empereur Constance une requête pour qu'il mît fin aux injustes persécutions dont les catholiques étaient l'objet de la part des ariens tout-puissants.

Cet acte d'énergie, au milieu de l'affaissement général des caractères et des consciences, désigna de suite Hilaire à la reconnaissance des bons et à la haine des méchants. Cette haine s'augmenta de toute la honte que fit éprouver le noble refus du saint évêque d'acheter, au prix d'un lâche silence, ce qu'il appellera bientôt lui-même « les honneurs d'une déshonorante servitude... »

Au concile de Milan (355) (1), l'année suivante au concile de Béziers (356), saint Hilaire se montra l'héroïque défenseur de la foi de Nicée; mais, dans ce dernier con-

(1) L'empereur Constance assistait au concile de Milan, où se trouvaient réunis plus de 300 évêques; il y présenta un formulaire arien, qui fut rejeté. Il demanda nettement la condamnation de saint Athanase; quelques évêques lui ayant représenté que ce qu'il exigeait était contraire aux lois de l'Église, « *ce que je veux*, répondit-il, *doit passer pour règle : les évêques de Syrie trouvent bon que je parle ainsi*. Les prélats orthodoxes insistant avec plus de fermeté, l'empereur s'emporta jusqu'à tirer l'épée contre eux. La majorité, intimidée, consentit à la condamnation d'Athanase, mais saint Hilaire ne partagea pas cette honteuse faiblesse. Loin de là, nous sommes autorisés, par l'opinion des savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, à croire que, peu après le concile de Milan, les évêques catholiques de la Gaule, réunis en concile *à Poitiers*, se séparèrent de la communion de Saturnin d'Arles, de Valens et d'Ursace, et accordèrent à leurs partisans un délai pour revenir de leur égarement. Ce concile est indiqué sous le nom générique de *Gallicanum*, et le docte Mansi dit *à Poitiers* ou à Toulouse. Si on songe au rôle éminent que joua dans cette grande question notre illustre docteur, on peut croire que sa ville épiscopale eut les honneurs de cette imposante manifestation.

cile, son éloquence chaleureuse ne put triompher de la majorité arienne, et Saturnin, évêque d'Arles, redoutant la vigueur d'un tel adversaire qui avait déjà publiquement dévoilé les trames des fauteurs de l'hérésie, obtint contre lui, pour toute réponse à ses irréfutables raisons, un arrêt d'exil.

Avant de partir pour les déserts de la Phrygie, où le déportait la sentence impériale, saint Hilaire avait resserré l'union parfaite qui liait entre eux la plupart des évêques de la Gaule, et ce fut ce faisceau vigoureux, entretenu avec un soin religieux par la main de saint Hilaire du fond même de son exil, qui opposa une digue puissante à l'erreur et assura le triomphe complet de la vérité. On peut dire en effet, à l'éternel honneur de notre Église des Gaules, qu'en se maintenant, comme elle le fit alors, dans une communion parfaite avec les évêques orthodoxes, elle établit le seul contre-poids numérique qui pût donner à réfléchir à l'autorité séculière et aux chrétiens simples et de bonne foi.

Du fond de son exil, Hilaire écrivit à ses frères de la Gaule pour les confirmer dans leur attachement inébranlable à la foi de Nicée; il composa plusieurs traités sur les dogmes controversés, discutant les doutes, signalant les erreurs avec une sûreté de doctrine, avec une force de raisonnement et une véhémence de style qui contribuèrent efficacement au triomphe de la vérité.

Parmi ces ouvrages, le plus remarquable sans contredit, ainsi que nous l'avons avancé déjà, est celui que saint Hilaire intitula *les XII livres de la Trinité*. Dans ce traité, dont nous avons précédemment donné un extrait, le saint évêque établit le mystère de la très-sainte Trinité, et réfute les objections dont il avait été l'objet. Les anciens mettaient, et avec raison, ce livre, admirable pour le fond et la forme, à la tête de tous ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi en la sainte Trinité, se précautionner contre les piéges de l'hérésie et en deviner les ruses perfides.

A cette œuvre capitale, composée de l'an 356 à l'an 359, les évêques orthodoxes des Gaules répondirent par des consolations bien douces au cœur de l'exilé. Elles conte-

naient l'expression de leur foi, de cette foi dans laquelle ils étaient heureux et fiers de persévérer avec lui, avec lui pauvre proscrit qui n'en continuait pas moins, comme il le disait lui-même, à gouverner son Église par ses prêtres, et qui gouvernait aussi réellement, quoique sans le dire, la Gaule chrétienne par ses écrits.

Saint Hilaire paya ces témoignages d'affection et de dévoûment si précieux pour lui par son livre *des Synodes*, ou *de la Foi des Orientaux* (vers 359), dans lequel, indiquant les variations des ariens au sein des conciles qui se sont succédé, il éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jérôme reconnaissait à ce livre un tel mérite, qu'il le copia tout entier de sa main. Il fut dédié par son auteur « aux évêques des deux Germanies, des deux Bel-
» giques, des deux provinces lyonnaises, de l'Aquitaine,
» de la Novempopulanie, au peuple et au clergé de Nar-
» bonne et Toulouse, aux évêques des provinces de
» Bretagne. »

Au milieu de ces travaux gigantesques et des préoccupations si vives de cette âme ardente, on ne verra pas sans un étonnement mêlé d'une douce émotion la sollicitude paternelle et pleine de tendresse de l'énergique docteur pour sa fille chérie. Il l'avait confiée en partant aux mains de sa mère, de celle « qui n'aurait pas de plus
» grande joie que de l'avoir engendrée à Dieu par ses
» vertus; » mais il lui écrivait néanmoins pour lui donner ses conseils et lui faire supporter patiemment les longueurs de l'exil, les ennuis de l'absence, et aussi pour lui faire répudier les couronnes périssables du monde en vue des trésors incorruptibles de l'éternité.

Une de ses lettres nous a été conservée, et après l'avoir lue, après avoir essayé d'en traduire, quoique imparfaitement, la charmante expression, en écrivant la vie de la bienheureuse fille du saint évêque, nous n'avons pu nous étonner que les plus habiles critiques en aient fait l'éloge. A cette lettre étaient jointes deux hymnes : l'une pour le matin, l'autre pour le soir. La première seule est parvenue jusqu'à nous.

Nos lecteurs trouveront, quelques pages plus loin, ce précieux monument de la tendresse paternelle de saint

Hilaire, dans lequel les grâces du style le disputent au charme des plus doux sentiments de l'âme.

En lisant cette composition suave, après avoir parcouru l'exposition du livre de la Trinité qui précède, et l'invective à Constance qui va suivre, le lecteur aura une idée complète du caractère de l'homme qui traça ces lignes, tour à tour imposantes d'ampleur et de majesté, brûlantes de rudesse et de véhémence, séduisantes de mansuétude et de grâces.

Et, en effet, tous les auteurs s'accordent sur ce point que saint Hilaire était aussi doux et aussi pacifique dans ses relations privées, qu'il était impétueux et énergique dans la défense publique des droits de la vérité. Son âme aimante recélait autant de candeur et de charité que d'ardeur et de feu : tolérant pour ceux qui se trompaient, il ne l'était point pour l'erreur; elle trouvait en lui un ennemi implacable, un adversaire sans pitié.

Saint Hilaire était depuis plus de trois ans dans son exil, lorsqu'il fut appelé au concile de Séleucie (en 359); c'était par une sorte d'ironie, car la composition du concile garantissait d'avance le triomphe de l'arianisme vainqueur (1). Saint Hilaire ne crut pas cependant devoir déserter le champ de bataille ouvert à ses armes fidèles; il répondit à l'appel. Dès le début du concile, il lui fut demandé quelle était la foi de cette prétendue Eglise or-

(1) Ce concile, tenu par les Orientaux, en même temps que celui de Rimini par les Occidentaux, eut lieu le 27 novembre. Il s'y trouva 105 demi-ariens, 45 anoméens ou purs ariens, et environ 15 catholiques. Le concile se réduisit à des disputes entre les semi-ariens et les anoméens, qui rejetaient le *semblable en substance*, et il n'y fut, à proprement parler, rien conclu. Les députés des uns et des autres allèrent à Constantinople trouver l'empereur, qui y assembla un nouveau concile (360). On y fit signer aux évêques la formule arienne de Rimini, en y ajoutant une défense de se servir de l'expression de *semblable en substance*. Cette formule fut envoyée de là à tous les évêques de l'empire, et causa des troubles effroyables et de déplorables prévarications. Ce fut alors que saint Hilaire, qui avait refusé son adhésion, demanda audience à l'empereur par l'écrit dont nous allons parler. Il y démontrait l'absurdité de tant de nouvelles formules de foi, offrant du reste de la prouver en présence du concile. C'est à cette demande qu'il fut répondu par l'ordre de retourner en Gaule.

thodoxe des Gaules. A cette question blessante, le saint docteur répondit par une magnifique exposition de la foi de Nicée, dans laquelle son éloquence atteignit les plus sublimes hauteurs. Seul, il eut, au milieu d'une assemblée d'évêques chrétiens, l'honneur de défendre la *consubstantialité du Verbe* que niait la majorité du concile, et de développer avec une chaleur de style et une dialectique irrésistible le dogme essentiel de la doctrine catholique. Pour compléter son œuvre, il démasqua sans pitié les artifices et la fourbe des hérétiques, et, couronnant cet acte d'énergie par un acte plus énergique encore, il se rendit à la cour, foyer le plus ardent de l'arianisme, où il fit sur la divinité du Verbe une confession publique dont les blasphèmes des hérésiarques ameutés contre lui ne purent étouffer le retentissement.

Par une deuxième requête à l'empereur, œuvre remarquable et célèbre dans l'antiquité, et qu'il remit lui-même aux mains de Constance, saint Hilaire ne craignit point de réclamer une conférence avec l'auteur de son exil, avec Saturnin, évêque d'Arles. Il voulait confondre en lui l'impiété de l'hérésiarque et les artifices du persécuteur; il voulait aussi disputer publiquement contre les fauteurs des conciles ariens de Rimini et de Séleucie; mais, redoutant l'éloquence du saint évêque et la vigueur des coups de cet intrépide athlète, les ariens parvinrent à lui faire donner l'ordre de retourner au plus tôt dans les Gaules, « comme perturbateur du repos public. » Il leur était plus facile de l'injurier que de lui répondre; aussi, en lui infligeant ce *nouvel exil* (dans leur pensée, c'en était un véritable), songèrent-ils avant tout à se débarrasser d'un adversaire et à briser un obstacle. Hilaire, sans s'inquiéter des terribles conséquences de sa sainte hardiesse, partit en lançant à ses ennemis, qui étaient aussi ceux de Dieu, un trait mortel. Il composa son *Invective contre Constance*, œuvre célèbre aussi, et dont nous essayerons de donner une idée par les extraits suivants :

« Il est temps de parler, parce que le temps de se taire est désormais passé. Soyons dans l'attente du Christ, puisque l'Antechrist règne. Que les pasteurs élèvent la voix, puisque les mercenaires se sont enfuis loin de leur trou-

peau. Exposons notre vie pour nos ouailles, puisque les voleurs sont entrés dans la bergerie, et que le lion rugissant rôde autour de sa proie. Courons au martyre par ces paroles, puisque l'ange de Satan s'est transfiguré en ange de lumière... Soyons fermes devant les juges et les puissances pour défendre le nom de J.-C., car heureux celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. Ne craignons pas l'ennemi, qui peut tuer le corps, mais non l'âme; craignons plutôt celui qui peut tuer le corps et l'âme et les plonger dans le feu éternel... »

Après avoir exprimé son regret de n'avoir pas vécu au temps des Néron et des Dèce, et de n'avoir pu confesser la foi de J.-C. au milieu des tourments, à la face des bourreaux, dans les flammes, sur la croix, dans les flots écumants de la mer, le saint évêque s'écrie :

« Mais aujourd'hui nous avons à combattre un persécuteur hypocrite, un ennemi qui flatte ses victimes, Constance enfin, Constance l'antechrist; Constance dont la main ne déchire pas les reins, mais chatouille par d'indignes caresses (1), qui ne proscrit point pour la vie, mais qui sait enrichir pour la mort; Constance qui ne sait pas jeter dans les cachots ses victimes qu'il rendrait libres par ses chaines mêmes, mais qui leur offre dans son palais les honneurs de la plus déshonorante servitude; Constance qui ne tourmente pas les corps, mais qui tyrannise les cœurs, qui ne coupe pas les têtes avec le glaive, mais qui tue les âmes avec l'or; Constance qui ne menace point le monde chrétien de la flamme des bûchers, mais qui sait allumer pour chaque fidèle la gehenne éternelle; Constance qui n'ose engager franchement le combat, de peur d'être vaincu, mais qui flatte afin de pouvoir dominer. Il confesse le Christ, mais c'est pour le nier; il se charge de maintenir l'unité, mais c'est pour que la paix ne puisse se faire; il réprime les hérésies de peur qu'il n'en sorte des chrétiens; il comble le sacerdoce de ses honneurs, mais c'est pour que les membres du sacerdoce oublient qu'ils sont évêques; il construit des temples, mais il détruit la foi.. ..

(1) Nous sommes forcés de renoncer à rendre l'énergique crudité de ce texte... *qui non dorsa cædit, sed ventrem palpat.....*

Et qu'on ne nous taxe ni de mauvaise foi ni de mensonge. C'est aux MINISTRES DE LA VÉRITÉ qu'il appartient de dire la vérité. Si j'accuse à tort, que l'opprobre et l'infamie punissent mes paroles ; mais si je prouve tout ce que j'avance, je ne dépasse point les limites de la liberté et de la réserve apostoliques, lorsque, après un long silence, je parle pour accuser.... »

Après s'être excusé de l'emploi fréquent qu'il a fait de l'épithète d'antechrist, que justifiaient à cette époque le sens attribué à ce mot et la nature même du prince auquel il l'applique, saint Hilaire continue :

« Je vous parlerai donc hautement, Constance ; je vous dirai ce que j'aurais dit à Néron, ce que Dèce et Maximin eussent entendu de ma bouche : vous combattez contre Dieu, vous déchirez son Église, vous persécutez ses saints, vous poursuivez de votre haine les apôtres du Christ, vous tuez la religion, et si votre tyrannie ne pèse pas sur les choses humaines, elle sévit contre les choses de Dieu. Jusqu'à présent voilà sur quels points vous ressemblez à ces princes cruels ; voici maintenant ce qui vous est propre : vous vous dites chrétien, mais vous ne l'êtes pas, vous êtes un nouvel ennemi du Christ ; précurseur de l'antechrist, vous travaillez sourdement à ses œuvres ténébreuses ; vous prétendez formuler le vrai symbole de la foi, et vous vivez contre la foi. Docteur habile dans les choses humaines, vous ignorez les choses de la religion. Vous donnez les évêchés à vos créatures ; les bons évêques sont obligés de céder leurs siéges aux mauvais évêques. Vous incarcerez les prêtres, vous employez vos armées à tenir l'Église sous le poids de la terreur, vous enchaînez les conciles, vous poussez l'Occident à l'oubli de sa foi... Sous la toison de l'agneau, nous découvrons le loup ravisseur... Vous accueillez les ministres de Dieu avec un baiser ; c'est par un baiser que fut trahi le Christ ; vous courbez humblement la tête sous leurs bénédictions, afin de mieux fouler leur foi sous vos pieds ; vous les admettez à l'honneur de votre table ; ce fut au sortir de la table de J.-C. que le traître Judas alla vendre son maître... »

Après une longue et énergique énumération de tous les actes qui justifient les reproches sanglants adressés à

l'empereur, le saint docteur termine en l'adjurant d'admettre la saine interprétation des Ecritures, de confesser la foi que confessait son père et de ne pas se montrer indigne de ce précieux héritage.

En faisant entendre à l'empereur Constance l'exposé de la vraie doctrine et les dures vérités que rendaient nécessaires les sourdes et hypocrites persécutions du prince, le saint évêque s'est-il laissé emporter trop loin par son zèle dans cet écrit plein de véhémence, ou bien n'a-t-il fait, comme il le dit lui-même, qu'user de la liberté apostolique? Cette question ne saurait en être une pour l'écrivain impartial qui sait tenir compte des circonstances au milieu desquelles se trouvait saint Hilaire et du danger sérieux que courait la foi dont il était le plus intrépide défenseur. Et, comme nous l'avons dit plus haut, s'il fut rude et intolérant, c'est qu'apôtre de la vérité avant tout, il ne pouvait voir dans les adversaires de cette vérité si péniblement conquise par ses travaux, que ce qu'ils étaient réellement, c'est-à-dire les ennemis de son Dieu...

Avant de retourner dans sa patrie, Hilaire passa par l'Italie, et ce fut à Rome que saint Martin, le futur disciple du grand docteur, accourut des rivages de la mer de Ligurie pour se trouver à sa rencontre; mais ayant appris que saint Hilaire poursuivait sa route vers la Gaule, il l'y suivit aussitôt.

A peine le glorieux défenseur de la foi eut-il franchi les Alpes, que les populations enthousiastes se pressèrent sur ses pas, et l'Eglise des Gaules le reçut, suivant l'énergique expression de saint Jérôme, « comme un héros sortant de » l'arène illustrée par ses combats » (360).

Mais, s'il fut accueilli triomphalement par les Gaules émues, quelles ne durent pas être les acclamations de son peuple chéri et de son Eglise bien-aimée, depuis quatre ans veuve du pasteur qui faisait sa gloire. Aussi est-il permis de croire que ce fut à l'occasion de son retour au milieu de ses enfants que le grand docteur, saisi d'un saint enthousiasme, évoquant les majestueuses images répandues dans ses écrits, dut entonner le *Te Deum laudamus*, que quelques auteurs lui attribuent. Cette hymne magnifique, qui exprime aux jours de leurs triomphes la reconnais-

sance des peuples chrétiens pour le Dieu des armées, n'exprimait-il pas aussi heureusement le triomphe et la reconnaissance de l'évêque confesseur.

Peu après son retour, le saint évêque, au milieu des vertueux épanchements du père et de l'époux, sollicité par sa fille et sa femme de leur procurer la prompte possession du céleste bonheur, obtint par ses prières une douce mort pour ces femmes courageuses.

En racontant bientôt la vie de sainte Abre, nous ferons le récit de ce double miracle.

Rendu à son troupeau, saint Hilaire lui consacra ses soins les plus constants sans cesser d'être ce qu'il avait été, c'est-à-dire la sentinelle vigilante de la vérité dans les Gaules.

L'empereur Julien l'Apostat avait, au commencement de son règne, rendu la liberté au catholicisme; saint Hilaire en profita pour réunir dans les Gaules plusieurs conciles dans lesquels il fit condamner les erreurs admises comme points de foi par les conciles ariens de Rimini et de Séleucie. A sa voix, Saturnin, évêque d'Arles, son persécuteur, et Paterne, évêque de Périgueux, furent frappés d'anathème; puis il resserra plus fortement que jamais les liens qui unissaient les évêques des Gaules dans une foi commune, au point qu'ils durent proclamer eux-mêmes que c'était à lui qu'ils devaient la conservation de la foi dans leurs Églises. Bientôt après il se rendit en Italie pour confirmer dans la vérité des populations incertaines, visiter les Églises et combattre l'hérésie partout où elle avait laissé des sectateurs. Aussi, en parlant des immenses travaux de saint Hilaire et de saint Eusèbe de Verceil, un historien compare-t-il ces défenseurs de la foi à « deux flambeaux magnifiques illuminant l'Illyrie, l'Italie et les Gaules de leur brillante splendeur, et chassant les ténèbres de l'hérésie de leurs asiles les plus secrets et les plus obscurs. »

En 364, un édit de l'empereur Valentinien Ier avait ordonné aux habitants de Milan de recevoir Auxence pour évêque; saint Hilaire écrivit à l'empereur contre ce prélat qu'il accusait d'être arien, et, dans une conférence publique, il le força lui-même à confesser la *consub-*

stantialité du Verbe. Mais Auxence n'acceptant pas du fond du cœur la doctrine que ses lèvres avaient professée, saint Hilaire le fit bientôt après chasser de son siége, et il ne cessa de poursuivre de ses écrits celui qu'il n'avait pu convaincre par sa parole. Saint Jérôme loue grandement l'ouvrage composé par saint Hilaire à cette occasion. C'est là que le grand docteur, dévoilant l'astucieuse tactique de son adversaire, caractérise ainsi l'une des phases de l'*ancien arianisme*, si bien copié de nos jours par l'*arianisme moderne*, ainsi que l'a fait remarquer naguère avec tant de justesse le successeur d'Hilaire (1) :

« La stratégie du moment consiste à s'abriter sous le voile spécieux de l'orthodoxie évangélique, de telle sorte que Jésus-Christ semble être annoncé alors même qu'il est nié... Ils ont introduit un nouveau Christ sous le couvert duquel l'antechrist pût se glisser ; car ce Christ de leur façon, ils ne lui accordent pas la divinité : c'est assez qu'il soit une créature plus excellente que les autres... De cette manière, ils ont réussi à tromper les simples qui pensent que les mots renferment les croyances qu'ils enseignent, et qui ne découvrent pas la ruse de ces écritures composées en style d'antechrist... »

Après ces immenses travaux apostoliques, saint Hilaire put goûter au milieu de ses ouailles chéries un repos qu'il avait conquis par de rudes fatigues; mais ce repos lui-même ne fut que la continuation des mêmes soins pour son Église, du même zèle pour le salut des âmes. Bâtir des temples, administrer les sacrements, composer des hymnes et des traités dogmatiques (2), consoler les affligés,

(1) Lettre synodale de Mgr Pie, évêque de Poitiers, 7 juillet 1855.

(2) Outre les grands ouvrages cités dans le cours de notre récit, saint Hilaire a composé : 1° des commentaires sur une partie des psaumes ; 2o un commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu ; 3° divers fragments; 4° des commentaires sur Job; 5° sur les épîtres à Timothée et aux Romains ; 6° le livre des Hymnes et des Mystères ; 7° un écrit contre Diocore ; 8° plusieurs lettres qui étaient connues au temps de Sulpice Sévère; 9° le livre de l'*Unité*, cité par saint Éphrem d'Antioche, pour la défense des deux natures en Jésus-Christ.

Plusieurs des hymnes composées par saint Hilaire, et qui avaient été admises dans les offices religieux, sont aujourd'hui perdues ;

prêcher à tous la loi du Seigneur, régler les différends, juger les contestations, et, de cette voix puissante qui avait fait trembler les empereurs, défendre les faibles et les opprimés; de cette main habile qui avait écrit tant de livres sublimes, copier les textes sacrés sur des manuscrits devenus précieux par leur sujet et par leur auteur, telles furent les occupations de saint Hilaire, rendu à la paix qu'il avait lui-même donnée à l'Église.

Qui nous dira les scènes touchantes qui durent signaler la fin de cette noble vie, lorsque, assis au milieu de ses enfants, leur expliquant dans des instructions familières, dans des homélies transmises jusqu'à nous, les grands mystères qu'il avait confessés, les saintes Écritures dont il avait si bien fixé le sens, il prodiguait à tous, aux plus humbles et aux plus petits, les trésors de cette éloquence admirée du monde entier?

Qui nous dira encore le charme de ces conversations intimes entre le saint docteur et Martin, son disciple fidèle, qui apprenait alors dans la vie retirée de son ermitage de Ligugé le secret des miracles, et qui, sous la direction de son maître, traçait à ses propres disciples les règles monastiques? C'est à l'un de ces miracles du solitaire de Ligugé qu'une pauvre mère dut l'inspiration qui lui fit arracher à saint Hilaire lui-même, par une sorte de violence bien pardonnable, un témoignage de la puissance merveilleuse que Dieu avait mise en lui.

Au moment où le saint évêque, traversant les rues de sa ville épiscopale, passait au lieu où se trouve aujourd'hui situé l'hôtel de ville, cette mère désolée alla se jeter à ses pieds en lui présentant le corps de son enfant mort sans le baptême, et lui adressa cette prière naïve: « Martin, votre disciple, qui n'est qu'un commençant, a ressuscité

mais des auteurs lui attribuent celle qui se chante encore aux vêpres du dimanche, *Lucis creator optime*. Les idées sont, en effet, à peu près les mêmes que celles qui sont développées dans l'hymne adressée de Phrygie à sa fille. Un auteur a dit aussi que l'hymne magnifique du jour du vendredi saint, *Pange lingua gloriosi lauream certaminis*, était l'œuvre de saint Hilaire; mais il semble plus juste, comme nous le verrons plus tard, de l'attribuer à saint Fortunat, l'un de ses successeurs.

un catéchumène; vous, pontife du Seigneur, rendez-moi mon fils, ou du moins rendez-le au baptême!... » Saint Hilaire, attendri, se prosterna en prière en présence de tout le peuple, et ne se releva qu'avec l'enfant rendu au baptême et à sa mère.

Certes, ce fut une vie bien pleine que celle de notre saint docteur, et, après les rudes combats qui la signalèrent, après les miracles incontestables dont elle fut semée, elle méritait de finir par un miracle.

Les auteurs racontent, à ce sujet, que saint Hilaire, sentant sa fin prochaine, rassembla ses disciples, leur donna ses conseils afin qu'ils suivissent après lui la droite voie, et, les ayant congédiés, il ne garda près de lui que Just et Lienne, les confidents de ses pensées les plus intimes; puis il se mit en prières. La nuit venue, comme il entendait le bruit que faisaient au dehors de la maison les fidèles inquiets de la santé de leur père, il dit à Lienne de s'enquérir des causes de ce bruit.

Plus tard, vers l'heure de minuit, le saint commanda à son disciple de s'enquérir encore s'il y avait quelque tumulte, et à son retour Lienne aperçut une resplendissante lumière qui inondait la chambre de son maître et qui disparut peu à peu avec le dernier soupir du saint (368).

La mort et les funérailles du grand évêque furent accompagnées et suivies de miracles sans nombre, attestés par les plus graves historiens, et qui rendirent son tombeau célèbre dans la chrétienté déjà remplie du bruit de son nom. Et, comme si cet indomptable vainqueur de l'arianisme pendant sa vie eût dû continuer son œuvre après sa mort, ce fut au-dessus de sa tombe vénérée que s'éleva le globe de feu qui, près d'un siècle et demi plus tard, fut pour Clovis le signal de la victoire dans les plaines de Voulon, près Poitiers, où le roi des Francs tua de sa propre main Alaric, le chef de l'arianisme dans les Gaules (507).

Exposées à la vénération des fidèles, les reliques saintes du grand évêque furent menacées au temps des invasions normandes, et les soins que l'on prit à les sauver de la main cruelle de ces barbares ne purent empêcher que la

plus grande partie de ces restes précieux ne disparussent dans les mauvais jours. Néanmoins l'église de Saint-Hilaire de Poitiers en conserve une portion insigne, objet du juste respect de tout cœur chrétien.

La renommée de saint Hilaire fut telle au sein des Gaules, qu'un grand nombre d'églises furent placées sous son vocable, et que plusieurs bourgs importants, situés sur tous les points de la France actuelle, portent encore ce nom vénéré (1).

Plût à Dieu que le monument destiné plus spécialement à la gloire de ce grand homme eût pu conserver la splendeur de son passé, et qu'après avoir été le berceau magnifique d'une institution célèbre dans l'histoire ecclésiastique de la Gaule, l'église de Saint-Hilaire de Poitiers n'eût pas été mutilée de manière à n'être plus digne du nom qu'elle porte. Espérons que les vœux de tous les hommes intelligents et pieux seront exaucés, et que, répondant bientôt avec enthousiasme à l'appel du successeur d'Hilaire (2), la génération qui s'élève s'honorera par un acte de réparation dont ses pères n'auraient pas dû lui laisser l'honneur.

Le moment serait d'autant mieux choisi, que l'Église elle-même s'est plu, dans ces derniers temps, à ajouter un nouveau rayon à l'auréole qui brillait déjà au front de notre saint évêque. Jusqu'ici, en effet, saint Hilaire n'avait été honoré comme Docteur que par un certain nombre d'Églises, et, malgré la juste renommée de cet intrépide athlète, malgré le nombre et l'importance de ses écrits, malgré cette vénération profonde qui avait fait inscrire, comme on le trouve dans les anciens sacramentaires, son nom au canon de la messe peu après celui des

(1) Nous ne saurions entreprendre la statistique complète de ces monuments de la gloire de notre saint patron ; nous nous bornerons à indiquer les fondations qui, dans l'ancien diocèse de Poitiers, s'honoraient du nom de saint Hilaire. On y comptait : 1 chapitre royal et 1 abbaye, 12 prieurés, 69 cures et 3 chapelles.

(2) L'État fait exécuter en ce moment (1856) d'importants travaux de restauration dans l'église de Saint-Hilaire. Pour les compléter, il entre dans les intentions de Mgr Pie de faire reconstruire deux des anciennes travées des nefs, et de les faire précéder d'une façade qui rendrait à l'antique abbatiale une partie de sa splendeur.

martyrs, ce nom glorieux n'était pas pour l'Église universelle le nom d'un Docteur; mais, sur la demande des PP. du concile provincial de Bordeaux (1850), la sacrée congrégation des rites a formulé un rescrit (29 mars 1851), approuvé par le Souverain Pontife (4 avril 1851), promulgué le 13 mai 1851, qui confère au défenseur de la foi dans les Gaules le titre de Docteur de l'Église, et ordonne qu'il soit honoré comme tel par l'Église universelle.

Et certes cet honneur était mérité; car, sans parler ici des brillantes qualités de saint Hilaire comme écrivain, de cette véhémence, de cette impétuosité qui l'ont fait comparer par saint Jérôme au plus rapide de nos fleuves, quand il l'appelle *le Rhône de l'éloquence latine*, sans rappeler cette énergie de style pleine d'ampleur et de majesté, cette dialectique serrée, nerveuse, ces expressions vives et pathétiques qui ornent ses discussions théologiques les plus sèches, il est un éloge que nous répétons après les plus grands saints, c'est que, dans l'ardeur d'une lutte bien vive, son impétuosité n'ait jamais pu l'entraîner, comme tant d'autres, en dehors du vrai, en matière de foi, à tel point que, selon saint Jérôme, on peut parcourir ses nombreux écrits sans se heurter une seule fois le pied, et sans y soupçonner une ombre d'erreur.

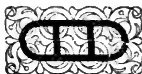
Nos pères n'avaient point attendu la décision solennelle du chef de la catholicité pour déférer au vainqueur de l'arianisme un titre qui lui semblait incontestable, et leur reconnaissance pour sa puissante intervention dans leurs malheurs et leurs dangers avait fait élever à sa gloire de nombreux monuments. Il ne reste plus aujourd'hui dans sa ville épiscopale qu'une pyramide mutilée, à la base de laquelle fut sculptée la scène miraculeuse dont nous avons donné plus haut le récit à propos de la résurrection d'un enfant mort. Sur cette pyramide on lisait autrefois cette inscription simple mais énergique :

« A saint Hilaire, évêque de Poitiers, le défenseur le plus fidèle, le plus assidu, le plus certain de notre cité. »

Puisse-t-il, aujourd'hui comme autrefois, ne pas oublier les enfants de ceux qu'il engendra à la foi chrétienne!

puisse-t-il les protéger dans les jours mauvais, si les jours mauvais devaient revenir! et puissions-nous, en imitant, bien imparfaitement sans doute, les vertus dont il fut le plus parfait modèle, mériter la protection que nous sollicitons de son amour!

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de St Hilaire le 13 janvier, sous le rit double de 1re classe avec octave. La fête de l'anniversaire et de la translation de ses reliques se célèbre le 26 juin, sous le rit double de 2e classe.





SAINTE ABRE

Vierge.

IVe SIÈCLE.

SAINTE ABRE, Vierge.

Sainte Abre, fille de saint Hilaire, évêque de Poitiers, était née lorsque ce grand homme fut appelé à l'épiscopat. Nourrie par ses pieux parents dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, douée des perfections du corps et de l'esprit, elle fut une source de consolations pour son père, dont la sollicitude s'étendit sur elle avec amour du fond même des déserts de Phrygie.

En effet, le saint évêque, en partant pour l'exil, ne s'était pas borné à la recommander aux soins tendres de sa bonne mère ; il veillait de loin sur elle, et Dieu veillait avec lui Une révélation miraculeuse apprit à l'exilé que sa fille chérie était recherchée en mariage pour sa beauté par un jeune homme, fils du gouverneur de la ville de Poitiers, et, désirant qu'elle n'eût pas d'autre époux que Jésus-Christ, Hilaire lui écrivit une longue lettre où respire la tendresse paternelle mêlée à la gravité pieuse de l'évêque.

Voici cette lettre, telle qu'elle nous a été conservée et qu'elle fut écrite du fond de la Phrygie, vers la fin de l'année 358, au milieu des luttes courageuses du saint confesseur, et des préoccupations vives que lui causaient les dangers de l'Église et les nombreux ouvrages composés pour sa défense :

« Hilaire à sa bien-aimée fille Abre, salut dans le Seigneur.

» J'ai reçu tes lettres qui me font comprendre combien tu souhaites de me revoir. Je sens en effet moi-même combien est désirable la présence de ceux que l'on aime. Et c'est parce que je sais tout ce que te fait souffrir mon absence, c'est dans la crainte de te voir attribuer sa prolongation à un abandon cruel, que je veux excuser près de toi et mon départ et mes délais, afin que tu comprennes que, si je te manque, ce n'est point par un sentiment coupable envers toi, mais pour ton bien. Car, de même

que tu es, ô ma fille, mon unique enfant, ainsi tu es, autant qu'il est en moi, l'objet de toutes mes affections, et je voudrais te voir la plus belle et la plus sage des femmes.

» Or, il m'a été annoncé qu'un jeune homme possédait une perle et un manteau d'un prix si inestimable, que celui qui mériterait de les recevoir de lui serait riche au delà de toutes les richesses humaines, et serait sauvé par delà le salut même. A cette nouvelle, je suis parti pour aller trouver ce jeune homme; après avoir suivi des voies nombreuses, longues et difficiles, je suis parvenu jusqu'à lui, et, en le voyant, je me suis aussitôt jeté à ses genoux; car ce jeune homme est si beau que nul mortel n'oserait soutenir l'éclat de son regard. Dès qu'il me vit prosterné à ses pieds, il m'ordonna de lui dire ce que je voulais, ce que je demandais; et moi je répondis que j'avais entendu parler de son manteau et de sa perle, qu'ils étaient l'objet de mon voyage, et que s'il ne me jugeait pas indigne de les posséder, j'avais une fille chérie, à laquelle je serais heureux d'offrir ce manteau et cette perle. Et cependant, prosterné la face contre terre, je versais d'abondantes larmes, gémissant nuit et jour, et suppliant le jeune homme de daigner écouter mes prières.

» Alors le jeune homme, qui est la bonté même, me dit avec une douceur incomparable : « Comment as-tu » connu ce manteau et cette perle que tu me pries avec » larmes d'accorder à ta fille? » Et moi je lui répondis : « Seigneur, je les ai connus en écoutant la parole, et j'y » ai cru par la foi; et je sais que ce manteau et cette » perle sont la meilleure des choses, et que celui-là aura » le vrai salut qui couvrira ses épaules de ce manteau et » ornera son front de cette perle. » Et aussitôt le jeune homme ordonna à ses serviteurs de me montrer ce manteau et cette perle, et incontinent il fut obéi. Et d'abord je vis le manteau, je vis, ma fille, je vis ce que je ne puis te redire. La soie n'est-elle pas près de lui un grossier tissu? la neige ne cesse-t-elle pas d'être blanche, comparée à sa blancheur? l'or ne pâlit-il pas auprès de ses feux étincelants? Ce manteau, en effet, brille de mille couleurs, et rien de ce qui pourrait lui être comparé ne

saurait l'égaler. Après le manteau je vis la perle précieuse, et à sa vue je tombai prosterné. Mes yeux ne purent soutenir l'éclat de sa radiante couleur. Les formes les plus séduisantes que recèlent les cieux, la mer, le monde entier, n'ont rien de comparable à la beauté de cette perle.

» Et comme je gisais toujours prosterné, quelqu'un des assistants me dit : « Je vois que tu es un bon et tendre » père, et que tu désires ce manteau et cette perle pour » ta fille ; mais, afin que tu les souhaites avec plus d'ar- » deur encore, je vais te montrer toutes les qualités de » ce manteau et de cette perle. Ce manteau n'est jamais » rongé par les vers, il ne se détériore point par l'usage, » aucune souillure ne l'atteint, la violence ne le déchire » point, un accident ne peut le faire perdre; mais il » reste toujours inaltérable tel qu'il est en ce moment ; » quant à cette perle, telle est sa vertu, que celui qui » la porte ne souffre pas, ne vieillit pas, ne meurt pas. » Elle ne recèle rien en elle-même qui soit nuisible au » corps ; mais à celui qui s'en sert il n'arrive rien qui » puisse donner la mort, infliger la vieillesse ou empê- » cher la santé. » En entendant ces paroles, ô ma fille, je brûlais d'un plus vif désir de posséder pour toi ce manteau et cette perle ; et comme je restais toujours prosterné dans la poussière, mêlant un torrent de larmes à mon ardente prière, je suppliais le jeune homme en disant : « Seigneur, Seigneur, exaucez ma prière, ayez pitié » de ma sollicitude, pitié de ma vie. Car, si vous ne » m'accordez pas ce manteau et cette perle, je serai mal- » heureux, puisque ma fille, quoique vivante, sera » perdue pour moi ; accordez-moi ce manteau et cette » perle, et qu'en échange de ces dons je meure. Vous » savez, Seigneur, que je ne vous mens pas. »

» Après avoir entendu ma voix, le jeune homme m'ordonna de me relever et il me dit : « Tes prières et tes lar- » mes m'ont touché et tu as bien fait de croire toutes ces » choses, et puisque tu te dis prêt à donner ta vie pour » obtenir cette perle, je ne puis te la refuser ; mais il faut » que tu saches mes desseins et ma volonté. Le vêtement » que je te donnerai est tel qu'il ne doit point être porté

» par celle qui voudra se parer d'étoffes de soie et d'or
» aux brillantes couleurs; mais je le donnerai à celle qui
» saura se complaire non dans les habits de soie, mais
» dans les humbles tissus que n'auront point altérés des
» couleurs factices, et où la pourpre n'étalera point les
» splendeurs que lui emprunte la mode de nos jours.
» Quant à la perle que tu me demandes, il est de son
» essence de ne pouvoir appartenir à qui en posséderait
» une autre : les autres perles sont en effet un produit de
» la terre ou de la mer; mais la mienne, comme tu le
» vois, précieuse, étincelante, est incomparable et céleste,
» et elle ne saurait se trouver là où se trouvent les autres
» perles indignes d'elle. Les choses de l'homme s'accor-
» dent mal avec les choses qui sont miennes, car celui qui
» se sert de mon habit et de ma perle demeure éternel-
» lement sain; il n'est point consumé par la fièvre,
» meurtri par les blessures, changé par les années, ré-
» duit en poussière par la mort; il demeure toujours le
» même, il reste éternel. Cependant j'accorderai ce man-
» teau et cette perle à ta prière pour que tu les portes à
» ta fille; mais, auparavant, tu dois savoir ce qu'elle
» veut. Si elle veut se rendre digne de mon manteau et
» de ma perle, c'est-à-dire renoncer aux vêtements de
» soie brillants de couleurs et d'or et répudier toute autre
» pierre précieuse, alors je te donnerai les trésors que tu
» me demandes. »

» A ces mots, ô ma fille, je me suis relevé plein de joie, et je confie à cette lettre le secret de mon cœur, te suppliant avec d'abondantes larmes d'accorder la préférence au manteau et à la perle, et de ne pas causer par ta faute le malheur d'un vieillard, en répudiant cette perle précieuse. Je prends à témoin le Dieu du ciel et de la terre, ô ma fille chérie, que rien au monde n'est plus précieux que ce manteau et cette perle, et tu as le droit de les porter. Seulement, si l'on te présente d'autres vêtements, des vêtements de soie, de pourpre et d'or, réponds à celui qui te les offrira : « J'attends d'autres parures que mon
» père a conquises pour moi dans le lointain exil qui
» nous sépare depuis si longtemps, et je ne serais plus
» digne de les porter si j'acceptais les vôtres. Cette laine

» de ma brebis, cette couleur qu'elle reçut de la nature, » ce tissu simple qu'elle a fourni, tout cela suffit à mes » besoins; et d'ailleurs j'attends d'autres vêtements, des » vêtements qui ne périssent, ni ne s'usent, ni ne se dé- » chirent. » Mais si quelqu'un t'offre une perle pour la suspendre à ton cou, ou la mettre à ton doigt, réponds encore : « Ne me chargez pas de ces inutiles et grossières » pierreries; j'en attends une, et c'est la plus précieuse, » la plus belle et la plus utile de toutes; je crois en mon » père comme il a cru lui-même en celui qui lui a promis » cette perle précieuse, objet de ses vœux si ardents, » qu'il m'a dit vouloir mourir pour la gagner; je l'at- » tends, je la désire, cette perle qui me donnera le salut » et l'éternité. »

» Viens donc, ô ma fille, au secours de ma sollicitude; lis et relis cette lettre, et renonce à tout pour te parer de ce manteau et de cette perle. Et toi, sans en rien dire à personne, écris-moi de ta propre main et comme tu le pourras si tu veux te vouer à porter ce manteau et cette perle, afin que je sache ce que je devrai répondre au jeune homme, et que je puisse, si tu désires, si tu attends ces parures précieuses, songer moi-même à mon heureux retour vers toi : lorsque tu m'auras écrit, alors je te dirai quel est ce jeune homme, quel est son nom, ce qu'il veut, ce qu'il promet, ce qu'il peut. En attendant, je t'envoie une hymne du matin et une hymne du soir pour que tu te souviennes sans cesse de moi. Mais si ton jeune âge ne te permettait pas de saisir le sens de ces hymnes et de cette lettre, demandes-en l'explication à ta mère, qui n'aurait pas de plus grande joie que de t'avoir engendrée à Dieu par ses vertus. Que Dieu, qui t'a donné la vie, te garde aujourd'hui et dans l'éternité; je le souhaite, ô ma fille bien-aimée. »

Des deux hymnes qui accompagnaient cette gracieuse et touchante lettre, une seule, celle du matin, est parvenue jusqu'à nous; elle ne peut que nous faire regretter celle du soir, qui ne nous a pas été conservée.

En voici la traduction imparfaite (1) :

(1) Nous avons adopté le texte qui se trouve dans les œuvres de St Hilaire, de préférence à celui qui a été suivi dans le nouveau Bréviaire.

« Splendide dispensateur de la lumière, toi dont le doux éclat dissipe les ténèbres de la nuit et ouvre le jour qui nous est rendu ;

» Toi, la véritable étoile du monde, non celle qui, messagère du jour naissant, brille de la pâle lumière d'un astre bien petit ;

» Mais celle qui, plus resplendissante que le soleil lui-même, tout entière jour et lumière, illumine les replis les plus profonds de nos cœurs ;

» Viens, auteur de toutes choses, gloire de la splendeur paternelle ; nos cœurs aspirent aux faveurs de la grâce qui leur est offerte.

» Pleins de ton esprit, portant Dieu en eux-mêmes, puissent-ils ne jamais s'ouvrir aux insinuations du perfide ravisseur des âmes ;

» Afin qu'au milieu des préoccupations du siècle que les besoins de la vie nous imposent, nous vivions sous tes lois, exempts de tout péché.

» Que la chasteté de notre cœur triomphe des honteuses passions de la chair, et que notre corps, pur de toute souillure, soit digne d'être le temple de l'Esprit-Saint ;

» Tel est l'espoir de l'âme qui te prie, telles sont les grâces objet de ses vœux ; le matin, que ta lumière soit son guide, qu'elle soit sa sauvegarde pour la nuit.

» Gloire à toi, le Père, gloire au Fils unique, à l'Esprit consolateur, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il ! »

Si l'on en croit certains auteurs, la fille de saint Hilaire avait treize ans à peine lorsqu'elle reçut la lettre et les hymnes pieuses de son père ; mais son intelligence, développée par les soins touchants dont elle avait été l'objet et aussi par la grâce toute-puissante de Dieu, comprit sans peine le sens caché sous les mystérieuses enveloppes de ces écrits chers à son cœur, et dès ce moment elle ne pensa plus qu'à posséder le manteau et la perle de virginité qui lui étaient offerts.

Après le retour de saint Hilaire, sa fille, qui soupirait ardemment pour les immortelles fiançailles auxquelles il l'avait conviée, lui ayant demandé de jouir au plus tôt de

l'époux céleste qu'il lui avait promis, le saint évêque, refoulant au fond de son cœur les sentiments naturels qui pouvaient lui défendre un tel sacrifice, se mit en prières, et bientôt après sa fille chérie allait recevoir, au milieu des anges, le manteau et la pierre précieuse de l'immortalité.

La mère, ayant manifesté le même désir que sa fille, obtint la même grâce et la même couronne, et saint Hilaire confia de ses propres mains leurs dépouilles mortelles à la terre dans une église qu'il avait fait construire, disent les auteurs, en l'honneur de saint Pierre et saint Paul. Ceci arrivait vers l'an 360.

On montre encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers le couvercle en marbre blanc d'un tombeau qui fut, dit-on, celui de sainte Abre.

L'Église de Poitiers célèbre sa fête le 2 décembre, sous le rit double.



IVe SIÈCLE.

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR.

Bien que la gloire de saint Martin ait brillé d'une plus vive lumière par les œuvres de son épiscopat, et qu'elle appartienne en ce sens plutôt à l'Eglise de Tours qu'à l'Eglise de Poitiers, celle-ci peut revendiquer avec justice l'honneur d'avoir en quelque sorte enfanté ce grand homme à la vie chrétienne. C'est en effet près de saint Hilaire que Martin vint puiser comme à une source féconde les inspirations qui en firent plus tard l'évêque, le saint par excellence; c'est près de l'éloquent docteur qu'il apprit les vertus dont il fut le plus parfait modèle; c'est sous ses yeux, sous sa direction qu'il créa l'œuvre immense d'où s'écoulèrent bientôt sur l'Occident les flots de la prière qui le purifièrent des souillures du paganisme et de l'hérésie; c'est à Poitiers enfin que, s'essayant aux miracles, le thaumaturge des Gaules sut préparer les conquêtes qui ont rendu son nom immortel.

A tous ces titres, Martin devait occuper dans ces pages une grande place, et nous eussions manqué au premier de nos devoirs si nous eussions oublié de la lui faire. Seulement, comme cette vie si magnifique et si pleine se divise en deux parts bien distinctes, l'une qui appartient plus en propre à l'Eglise de Poitiers, l'autre à l'Eglise de Tours, nous suivrons dans notre récit la loi que ce fait nous impose. A l'une donc les détails plus multipliés, plus intimes, à l'autre l'exposé plus rapide, les traits plus saillants.

Saint Martin naquit à Sabaria en Pannonie (vers 316), mais il fut élevé en Italie près du Tésin; des auteurs pensent que ce fut à Pavie. Ses parents n'étaient pas les derniers selon le monde, mais ils étaient païens. Son père fut d'abord soldat, puis tribun. Lui-même, dans sa jeunesse, suivit la carrière des armes, contre son gré, il est vrai, car, dès l'âge de 10 ans, il se réfugia dans l'Eglise,



SAINT MARTIN

Evêque de Tours.

et se fit admettre parmi les catéchumènes. A peine âgé de 12 ans, il voulait déjà mener la vie du désert, et il eût accompli son vœu, si la faiblesse de l'enfance n'y eût mis obstacle.

Un édit impérial ayant ordonné d'enrôler les fils de vétérans, son père le livra sans hésiter; il fut donc enlevé, chargé de chaînes et engagé dans le serment militaire. Mais, renonçant aux douceurs que se donnaient les soldats romains dégénérés, il se contenta d'un seul esclave, et souvent c'était le maître qui servait cet esclave, lui déliant sa chaussure et le lavant de ses propres mains; leur table était commune, et telle était la tempérance du maître, qu'on le regardait déjà non comme un soldat, mais comme un religieux.

Pendant un hiver plus rude que de coutume, et qui faisait mourir beaucoup de monde, il rencontre à la porte d'Amiens un pauvre entièrement nu; le misérable suppliait tous les passants, et tous se détournaient. Martin n'avait que son manteau, il avait donné le reste; il prend son épée, le coupe en deux, et en donne la moitié au pauvre transi de froid. Quelques-uns des assistants se mirent à rire de voir le soldat ainsi demi-vêtu et comme écourté; mais, la nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut couvert de cette moitié de manteau dont avait été revêtu le pauvre, et il disait aux anges qui l'entouraient : « C'est » Martin qui n'est encore que catéchumène qui m'a cou- » vert de ce manteau. »

Cet acte de touchante charité a été saisi par les sculpteurs et les peintres comme un des traits les plus caractéristiques de saint Martin, qui est généralement représenté sur la toile ou la pierre au moment où il partage avec le pauvre mendiant le seul vêtement que lui eût laissé sa charité.

Lorsque les barbares envahirent la Gaule, l'empereur Julien rassembla son armée et fit distribuer le *donativum;* on appelait ainsi les largesses que le prince faisait à ses soldats dans des circonstances solennelles pour se les rendre favorables. Quand vint le tour de Martin, comme il achevait alors ses 24 ans de service : « Jusqu'ici, dit-il » à César, je t'ai servi; permets-moi de servir Dieu; je

» suis soldat du Christ, je ne puis plus combattre sous » d'autres drapeaux que les siens. Si l'on pense que » j'agisse ainsi non par foi, mais par lâcheté, je viendrai demain sans armes au premier rang; et au nom » de Jésus, mon Seigneur, protégé par le signe de la croix, » je pénétrerai sans crainte dans les bataillons ennemis. » Le lendemain, les barbares envoyaient demander la paix, se livrant corps et biens; et l'historien ajoute: « Qui pourrait douter que ce fût là une victoire du saint, qui fut ainsi dispensé d'aller sans armes au combat? »

Jusqu'ici nous avons suivi le récit de Sulpice Sévère, auteur contemporain du personnage illustre dont il écrivait la vie; nous allons emprunter à une autre plume les traits les plus remarquables de cette touchante histoire.

Martin, décidé à ne plus servir que son Dieu, n'écoute ni les prières de ses compagnons d'armes, attachés à lui par ce respect affectueux qui va jusqu'à la vénération, ni les nouvelles instances de son tribun, qui l'affectionnait d'une amitié particulière, et qui le retenait depuis deux ans par la promesse de le suivre et d'abandonner avec lui les vanités du monde. Se sentant appelé par une voix plus puissante, il fit violence à ses propres sentiments, et prit enfin congé de lui à Worms pour se diriger vers Poitiers. Le nom de l'évêque Hilaire remplissait alors les Gaules. C'était le seul guide qui convînt à un tel disciple : aussi vint-il avec empressement se mettre sous sa conduite pour se consacrer tout entier au service de Dieu.

Le maître était digne de l'élève, et l'élève digne du maître. Celui-ci comprit d'abord tout ce qu'il y avait de générosité dans cette âme qui s'offrait à lui avec tant d'abandon. Rendre gloire à Dieu et à la vérité, c'était la grande passion de saint Hilaire... Quelle joie pour son âme de trouver les mêmes sentiments avec la même ardeur dans ce nouveau disciple .. Aussi chercha-t-il bientôt à se l'attacher par les liens du sacré ministère. Il veut l'élever au diaconat; mais là il rencontre dans son humilité un obstacle insurmontable. En vain il le presse; le disciple oppose son indignité à la sublimité de ces fonctions augustes. Tout ce que saint Hilaire peut obtenir de lui, c'est qu'il accepte l'ordre d'exorciste.

Après l'avoir ainsi incorporé au clergé de Poitiers, le saint évêque lui permit de faire un voyage dans sa patrie, pour travailler à la conversion de ses parents, toujours engagés dans les ténèbres du paganisme ; mais ce ne fut pas sans le conjurer avec larmes de revenir auprès de lui. Saint Martin, qui l'aimait comme son père, le quitta avec peine, dit Sulpice Sévère, ému par de tristes pressentiments. Ils furent bientôt justifiés par les périls qui traversèrent son voyage, et surtout par l'exil de saint Hilaire, que la faction arienne parvint à faire reléguer au fond de la Phrygie.

Lorsqu'il eut rempli, auprès de sa famille, sa mission de zèle, saint Martin, se rapprochant de la Gaule, et toujours poussé par son attrait pour la vie solitaire, s'était retiré d'abord à Milan, puis sur une petite île ou plutôt sur un rocher de la mer de Ligurie. Il y vaquait avec un prêtre de grande vertu aux exercices de la contemplation, vivant de racines sauvages, lorsqu'il apprit, en 360, le retour de saint Hilaire en Occident.

A cette nouvelle, il quitte sa retraite et vole au-devant de lui jusqu'à Rome. Mais déjà saint Hilaire était passé, traversant rapidement l'Italie, pour se dérober aux honneurs du triomphe que l'enthousiasme des peuples décernait au grand défenseur de la vraie foi. Le saint évêque arrivait à Poitiers ; il revoyait enfin avec ravissement cette Église fidèle, qui, gouvernée par ses prêtres durant son exil, n'avait jamais voulu reconnaître d'autre pasteur que lui; il jouissait des transports de son clergé, lorsque l'arrivée de saint Martin, qui l'avait suivi de près, vint mettre le comble à sa joie. Les splendeurs de Rome n'avaient point ébloui l'humble solitaire... Il ne s'y était arrêté qu'autant de temps qu'il lui en avait fallu pour vénérer les tombeaux des saints apôtres, puis il s'était mis en marche pour rejoindre l'homme de Dieu qu'il révérait comme son père. C'était toujours sous sa conduite qu'il voulait vivre ; c'était de sa bouche qu'il attendait les ordres du ciel...

Or, saint Martin était destiné à servir éternellement de modèle aux solitaires et aux pasteurs de l'Eglise, et à cimenter par la vénération universelle de son nom l'al-

liance salutaire de ces deux grandes puissances du moyen âge. Les hommes de la solitude et les hommes du gouvernement ecclésiastique devaient se retrouver dans le grand homme, dans le destructeur de l'idolâtrie, dans le thaumaturge qui était tout à la fois moine et évêque ; et pour leur servir de modèle, il fallait qu'il fût moine par choix et évêque par violence.

Saint Hilaire, l'homme de Dieu, fut donc fidèle à sa mission, en secondant l'attrait de saint Martin pour la vie solitaire. Mais, pour ne pas se priver lui-même et son Eglise du fruit des exemples et des travaux de son disciple, il eut soin de fixer sa demeure à une petite distance de sa ville épiscopale. Il lui désigna lui-même sur ses domaines la belle vallée du Clain, au lieu appelé aujourd'hui Ligugé. Telle est l'origine du premier monastère des Gaules et même de tout l'Occident...

Saint Martin, qui ne s'était pas retiré seul dans sa retraite, s'occupa d'abord avec ses disciples à construire de petites cellules de bois..... Cet assemblage de cabanes distinctes pour chaque solitaire était une imitation des *laures* des moines d'Orient. Tout le genre de vie des nouveaux religieux était copié sur les mêmes modèles : c'étaient le renoncement à toute propriété privée, la pauvreté dans le vêtement, les longs jeûnes, l'abstinence de vin et de chair, hors le cas de maladie, le partage du temps entre l'étude et la prière, le silence habituel, cette grande règle si propre à mûrir les esprits et à élever l'âme à une haute perfection. Bientôt il fallut bâtir de nouvelles cellules, non pas seulement pour les chrétiens fervents qui venaient apprendre de saint Martin les règles de la vie parfaite, mais encore pour des catéchumènes qui venaient se faire instruire de la doctrine du christianisme, et se préparer dans le recueillement aux bienfaits du baptême.

Malgré son amour pour sa chère solitude, saint Martin n'hésitait pas cependant à la quitter pour aller prêcher l'Evangile dans les campagnes encore livrées à toutes les superstitions de l'idolâtrie... Et en effet sa mission propre, celle que la Providence lui avait assignée, c'était la conversion des peuples des campagnes, de ces masses immo-

biles qui jusque-là avaient résisté à tous les efforts des évêques et des prédicateurs... de cette immense multitude de Gaulois répandus dans les bois, dans les plaines, qui restaient attachés à l'ancien culte avec toute la ténacité religieuse propre de la nation. Vis-à-vis de telles hommes, les controverses suivies étaient impossibles ; les discussions savantes n'avaient sur eux aucune prise. Il fallait un moyen de persuasion plus prompt et plus efficace : pour frapper ces peuples et les convaincre, il ne fallait rien de moins que la vertu du miracle. Aussi, quand l'heure de la miséricorde fut venue pour les Gaulois, Dieu leur envoya saint Martin armé de toute la puissance des premiers apôtres (1)...

Une seule chose peut expliquer la conversion subite de peuples entiers longtemps endurcis, l'éclat prodigieux du nom de saint Martin et le culte accordé à sa mémoire : c'est l'impression profonde qu'avaient produite sa sainteté et ses innombrables miracles. Eh bien ! ce ministère si éclatant, c'est à Ligugé qu'il l'a commencé.

« C'est là, dit encore l'écrivain que nous aimons à citer, c'est là qu'il a opéré le premier et le plus célèbre de ses prodiges, et la tradition a conservé fidèlement le souvenir du lieu précis où Dieu glorifia la sainteté de son serviteur, et donna à ses prédications le sceau de l'autorité divine par la résurrection d'un catéchumène. Plus d'une fois je me suis donné à moi-même et j'ai procuré à de pieux pèlerins la consolation de lire dans cette petite chapelle, aux pieds de la statue du saint, le récit si animé et pour ainsi dire si vivant de Sulpice Sévère.

» Sous l'impression de cette lecture, je croyais voir encore dans cette petite cellule le corps du pauvre jeune homme étendu sans vie, tous les frères assemblés autour dans le plus triste silence, déplorant par de sourds gémissements la surprise d'une mort si lamentable, puis redoublant leurs cris à la vue de leur père vainement attendu depuis trois jours; celui-ci ne répondant d'abord que par

(1) *Mémoire sur le plus ancien monastère des Gaules, etc.*, par M. l'abbé A. Cousseau (aujourd'hui évêque d'Angoulême).— Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1839.

ses larmes et ses sanglots, puis tout à coup, averti par une inspiration intérieure de la vertu que Dieu mettait en lui, commandant à tout le monde de sortir de la cellule, pour vaquer seul à cette prière puissante qui devait remporter sur la mort un triomphe éclatant. Comme autrefois le prophète, il se prosterne sur le cadavre; il se relève et prie encore : le regard toujours attaché sur les yeux éteints du jeune homme, il attend avec pleine confiance l'effet de la miséricorde de Dieu. Mais voilà que ces yeux s'animent tout à coup et semblent revoir la lumière; en même temps, les membres glacés font un léger mouvement. A cette vue, le saint pousse vers Dieu un cri de reconnaissance qui retentit hors de la cellule. Les frères, qui attendaient à la porte dans un profond silence, s'y précipitent aussitôt. O merveille! celui qu'ils avaient laissé mort, le voilà vivant : il se jette dans leurs bras, il leur raconte avec transport la céleste vision où Dieu lui a fait connaître que c'est aux prières de Martin qu'il doit son retour à la vie. »

On imagine aisément l'effet que dut produire au loin le récit de ce miracle répété par de nombreux témoins et surtout par le jeune homme ressuscité, qui vécut encore plusieurs années après. Ce fut alors, dit Sulpice Sévère, que commença la grande célébrité de saint Martin.

Elle s'accrut encore par la résurrection d'un autre mort, pauvre esclave appartenant à un riche seigneur appelé Lupicin.

Appliqué, sous l'autorité de saint Hilaire, au gouvernement de la communauté, Martin continuait l'œuvre de son apostolat, et son nom, de plus en plus célèbre, le désignait à l'admiration de la Gaule, étonnée de ses innombrables prodiges, lorsqu'il fut enlevé à sa chère retraite et aux saintes délices que lui procuraient le voisinage et les fréquentes visites de son maître dans la vie religieuse.

Les habitants de Tours venaient de perdre leur évêque; ils songèrent aussitôt à mettre Martin à sa place; mais, redoutant un refus que son humilité rendait certain, Ruricius, l'un d'eux, se rendit à Ligugé, se jeta aux pieds du saint, implorant sa bénédiction pour son épouse menacée de mort par une maladie cruelle. Le saint se rendit

au vœu de cet homme ; puis, comme la foule du peuple s'était échelonnée sur la route, ce fut avec cette sorte d'escorte d'honneur que Martin fut conduit à sa ville épiscopale. En arrivant, il fut porté au sein de l'assemblée des évêques et des fidèles réunis pour l'élection, et il fut, malgré ses protestations, placé sur le siége de saint Gatien, au milieu des acclamations populaires.

Devenu évêque, l'ancien solitaire de Ligugé ne changea point sa manière de vivre ; il demeura pendant quelque temps dans une cellule attenant à son église ; mais, ne pouvant se soustraire aux visites nombreuses dont il était l'objet, il se construisit un monastère à 2 milles de Tours, dans un lieu désert, fermé d'un côté par le lit de la Loire, et de l'autre par un rocher escarpé. Peu après, le nombre de ses disciples s'élevait à quatre-vingts. Telle fut l'origine du célèbre monastère de Marmoutiers. Fondé et dirigé à l'exemple de celui de Ligugé, ce monastère fut lui-même le modèle de ceux qui s'établirent dans la Gaule avec une telle rapidité, qu'au dire de Sulpice Sévère, moins de 40 ans après la fondation de Ligugé, lorsque Martin fut enseveli, près de 2,000 moines accompagnèrent de leurs prières le corps de celui qu'ils regardaient à juste titre comme leur maître et leur père.

Le goût qu'il avait pour la vie solitaire n'empêchait pas saint Martin de remplir avec un zèle ardent tous les devoirs de la charge épiscopale. Prêcher et convertir les païens, détruire leurs autels, renverser leurs idoles, au péril même de sa vie souvent menacée ; obtenir par ses éclatants miracles ce que sa parole ne pouvait imposer à une obstination déraisonnable, tel fut son rôle dans la vaste contrée confiée à sa vigilance. Quant au dehors, il ne négligea pas non plus les grands intérêts qu'il avait mission de défendre. Il fit à ce sujet plusieurs voyages près des empereurs Valentinien et Maxime, soit pour obtenir des grâces, soit pour faire de sévères remontrances ; et ces visites, toujours accompagnées de nombreux prodiges, produisirent aussi de merveilleux effets. Sa charité évangélique surpassait encore, si c'est possible, ses autres vertus, et il en donna des preuves singulières, notamment lorsqu'il obtint, par ses supplications, que l'on ne puni-

rait point de peines corporelles, de l'exil, de la mort, les partisans de l'évêque hérétique Priscillien, chef des priscillianistes.

L'âge avait à peine refroidi cette énergique activité, et Martin venait d'atteindre sa 81e année, lorsqu'il apprit que des troubles sérieux s'étaient élevés à Candes, à l'extrémité de son diocèse. Il s'y rendit aussitôt, et sa mansuétude apostolique, jointe à l'influence de son caractère, eut bientôt ramené la paix. Il se disposait à revenir à Tours; mais se sentant à bout de forces, prévoyant que l'heure de sa mort était venue, il l'annonça à ses disciples attendris; puis, s'adressant à Dieu dans une fervente prière: « Seigneur, dit-il, si je suis encore utile à votre peuple, je ne refuse pas le travail, mais que votre volonté soit faite. » Quoique consumé par la fièvre, il se fit mettre sur la cendre et le cilice, et refusa tout soulagement à ses souffrances. Le démon, qui n'avait épargné au saint évêque, pendant sa vie, ni les menaces, ni les séductions, ni les frayeurs que peuvent causer les plus horribles apparitions, osa tenter un dernier effort sur cette âme inaccessible à la crainte d'un ennemi qui pouvait rugir, mais qui était sans force contre sa vertu : « Que fais-tu là, bête cruelle? lui dit avec indignation le mourant; tu ne trouveras rien en moi qui puisse me ravir au sein d'Abraham ouvert pour me recevoir; » et il exhala son dernier soupir : c'était le 8 ou le 11 novembre de l'an 400. Le saint évêque atteignait sa 81e année et la 26e de son épiscopat.

Voici comment un de nos plus illustres historiens, saint Grégoire de Tours, raconte les événements qui suivirent; ils ont un rapport trop intime avec notre Poitou pour que nous puissions les passer sous silence :

« Dès que le serviteur de Dieu eut commencé à être malade, les gens de Poitiers se réunirent à ceux de Tours pour suivre son convoi. A sa mort, il s'éleva entre les deux peuples une vive altercation. Les Poitevins disaient : « C'est notre moine, il a été notre abbé; nous vous l'avions prêté; nous exigeons qu'il nous soit rendu. Qu'il vous suffise d'avoir joui de sa parole tandis qu'il était évêque dans ce monde, d'avoir participé à ses repas,

» d'avoir été affermis par ses bénédictions, et, par-dessus
» tout, réjouis par ses miracles. Que toutes ces choses
» vous suffisent donc, et qu'il nous soit au moins permis
» d'enlever son corps inanimé. » A cela les habitants de Tours répondaient : « Vous dites que les miracles qu'il
» accomplit chez nous doivent nous suffire; mais sachez
» donc que, pendant qu'il était parmi vous, il en opéra
» davantage : car, sans parler de beaucoup d'autres mi-
» racles, il ressuscita deux morts parmi vous; chez nous,
» un seul; et, comme il le disait souvent lui-même, sa
» puissance fut plus grande avant qu'après son épiscopat.
» Il est donc nécessaire que ce qu'il ne fit pas chez nous
» pendant sa vie, il l'accomplisse après sa mort. Dieu
» vous l'a enlevé, et Dieu nous l'a donné. D'ailleurs, si
» l'on observe l'usage anciennement établi, la ville où il
» fut sacré doit, selon la volonté de Dieu, posséder son
» tombeau.... »

» Pendant cette contestation, le soleil s'étant couché, il se fit nuit. Le corps fut placé en séquestre ; on ferma les portes à clef, et les deux peuples veillèrent à sa garde. Le lendemain il devait être enlevé de force par les Poitevins; mais Dieu tout-puissant ne voulut pas que la ville de Tours fût dépouillée de son patron. Au milieu de la nuit, toute la troupe des Poitevins fut accablée par le sommeil, sans qu'un seul de toute cette multitude restât éveillé. Dès que ceux de Tours les voient endormis, ils prennent le corps du saint ; les uns le descendent par la fenêtre, les autres le reçoivent en dehors; ils le placent ensuite dans un bateau, et suivent tous avec lui le cours de la Vienne. Lorsqu'ils furent entrés dans le lit de la Loire, ils se dirigèrent vers la ville de Tours, en chantant à pleine voix des hymnes et des psaumes. Les Poitevins, réveillés par ces chants, et n'ayant plus rien du trésor qu'ils cherchaient, s'en retournèrent chez eux dans une grande confusion. »

Les Tourangeaux déposèrent ce glorieux trophée de leur victoire aux lieux témoins des dernières vertus du saint évêque, et autour de son tombeau d'innombrables merveilles appelèrent, avec la reconnaissance des peuples, les riches dons de la puissance, les largesses et le respect

des rois. Tous ces hommages ne surent pas néanmoins le protéger toujours contre de tristes profanations.

Telle fut la renommée de ce saint personnage, telle fut la profonde vénération attachée à sa mémoire, que nos rois firent porter à la tête de leurs armées la chape de saint Martin comme un étendard présage assuré de la victoire, et qu'ils adoptèrent la couleur de ce précieux vêtement pour en décorer le champ de leur royal écusson.

Et maintenant, le lecteur veut-il pénétrer avec nous plus avant encore dans la vie intime, dans les vertus cachées du thaumaturge des Gaules; il y découvrira certainement le secret de cette puissance irrésistible devant laquelle s'inclinait toute autre puissance, même celle de la mort.

Ecoutons l'historien du saint évêque, celui qui eut le bonheur de converser avec lui, et qui nous a transmis, dans une œuvre digne à tous égards d'un tel sujet, l'impression que lui avaient fait éprouver ses rapports avec l'homme dont il redit si bien les vertus.

« Sur le bruit de sa sainteté, dit Sulpice Sévère, brûlant du désir de le voir et aussi d'écrire son histoire, nous avons entrepris, pour l'aller trouver, un voyage qui nous a été agréable. Il ne nous a entretenus que de l'abandon qu'il fallait faire des séductions de ce monde et du fardeau du siècle pour suivre d'un pas libre et léger Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oh ! quelle gravité, quelle dignité il y avait dans ses paroles et dans sa conversation! Quelle force, quelle facilité merveilleuse pour résoudre les questions qui touchent les divines Écritures! Jamais le langage ne peindra cette persévérance et cette rigueur dans le jeûne et dans l'abstinence, cette puissance de veille et de prière, ces nuits passées comme les jours, cette constance à ne rien accorder au repos ni aux affaires, à ne laisser dans la vie aucun instant qui ne fût employé à l'œuvre de Dieu; à peine même consacrait-il au repos et au sommeil le temps que la nature exigeait. O homme vraiment bienheureux, si simple de cœur, ne jugeant personne, ne condamnant personne, ne rendant à personne le mal pour le mal. Et, en effet, il s'était armé contre toutes les injures d'une telle patience, que, bien qu'il occupât le plus

haut rang dans la hiérarchie, il se laissait outrager impunément par les moindres clercs, sans pour cela leur ôter leurs places ou les exclure de sa charité. Personne ne le vit jamais irrité, personne ne le vit troublé, personne ne le vit s'affliger, personne ne le vit rire; toujours le même, et portant sur son visage une joie céleste; en quelque sorte, il semblait supérieur à la nature humaine. Il n'avait à la bouche que le nom du Christ, il n'avait dans le cœur que la piété, la paix, la miséricorde; le plus souvent même il avait coutume de pleurer pour les péchés de ceux qui le calomniaient, et qui, dans la solitude de la retraite, le blessaient de leur venin et de leur langue de vipère..... »

Si saint Martin est devenu justement célèbre par ses actes, si sa parole, rendue plus efficace par les miracles qui l'accompagnaient, a produit des fruits abondants de conversion dans le monde chrétien, l'histoire ne nous dit rien des écrits de ce grand homme, lequel, du reste, agit et parla sans doute beaucoup plus qu'il n'écrivit. Il ne nous reste de lui, selon quelques auteurs, qu'une confession ou profession de foi sur le mystère de la très-sainte Trinité. Ce morceau a trouvé place parmi les écrits des Pères de l'Eglise, et c'est à raison de ce fait que nous allons essayer d'en traduire ici le sens, d'après une autorité respectable. On y trouvera d'incontestables points de ressemblance, non pas avec le style, mais avec la pensée de saint Hilaire, telle que nous l'avons vue exprimée par le grand docteur sur le même sujet.

Confession, ou profession de foi de saint Martin sur le mystère de l'unité de Dieu en trois personnes et de la Trinité des personnes en une seule et même Divinité.

« La très-douce Trinité, c'est un seul et unique Dieu; mais, éclairés par les lumières de la foi, il nous est donné de découvrir à travers ses voiles quelques points de ce mystère. L'unité se parfait et se consomme par celui et en celui qui est le Saint-Esprit; le Saint-Esprit, par qui et en qui se consomme l'unité; le Père, ou celui qui est principe sans principe, et le Fils unique sont, dans la Trinité de leurs personnes, une même nature divine, une même lumière,

un même esprit, un seul Dieu en un mot, existant par lui-même, et qui, étant la majesté, la puissance, la force, la lumière divine et substantielle, est par conséquent à lui-même, par le propre de sa nature, la source de son être.

» Un même Saint-Esprit est dans les deux autres personnes et toutes les deux sont en lui. Le Père est dans le Fils, le Fils est dans le Père, unis dans le Saint-Esprit.

» Ainsi nous confessons, dans les trois personnes, celui dont la toute-science est la substance même, qui est au-dessus de tout et qui comprend tout dans l'infinité de son être.

» C'est donc sur cette croyance fondamentale que repose la certitude de ce fait mystérieux, à savoir, que tout ce qui a été créé a été tiré de rien, et n'est le produit d'aucun germe antérieur : mystère insondable qui est au-dessus des conceptions de l'esprit et des expressions du langage de l'homme; mystère qui, le monde entier fût-il plein de livres, est au-dessus de toutes les explications que pourraient contenir ces innombrables volumes; car la science divine est inexplicable, et ses secrets échappent à tous nos développements.

» Nous croyons de même que Dieu, dans sa perfection infinie, est ineffable, qu'aucune bouche ne peut redire la parole qu'il profère dans son sein dès l'éternité, et qu'aucun esprit ne peut comprendre la substance de sa divinité; nous croyons qu'il est la source et le principe de sa divine lumière, de sa propre splendeur, de sa substance et de sa nature.

» Que notre langue donc renonce aux ressources de l'éloquence, parce qu'il n'y a point de parole qui puisse exprimer celui qui est ineffable; et quand l'esprit humain a épuisé tout ce qu'il peut concevoir et dire de la majesté divine, il ne fait encore que commencer.

» Nul ne connaît l'étendue de la divine clémence, sinon celui qui engendre de toute éternité, et nul ne pénètre les secrets du Père, sinon celui en qui la nature même de son être ne permet pas qu'on assigne un commencement à sa naissance. Que les plus habiles eux-mêmes écoutent donc avec une humble docilité la leçon du prophète, et qu'ils disent, pleins de confiance en l'autorité divine : « *J'ai cru, et c'est pour cela que j'ai parlé.* » (Ps. 115, 1).

» Or, pour que notre profession de foi, participant au mystère d'unité, soit une, comme le fondement de l'Eglise, inébranlablement édifiée par la main des apôtres, est un, elle se peut résumer tout entière dans cette parole de salut : « Qu'on ne me demande rien de plus : je crois en J.-C., et

en J.-C. crucifié; » car, en confessant le Fils de l'homme, on confesse en même temps le Saint-Esprit, puisque c'est du Saint-Esprit et de la Vierge Marie que le divin médiateur est né. En confessant le premier né, on confesse nécessairement celui qui rend témoignage du Fils unique et qui est lui-même unique et seul sans principe. On confesse donc, en troisième lieu, la personne du Père, source permanente de toute divinité et de toute lumière. Un même Saint-Esprit, dans l'ineffable essence de la nature divine, est, je le répète, dans les deux autres personnes, et toutes deux sont en lui. Le Père est dans le Fils, le Fils est dans le Père unis dans le Saint-Esprit, et les trois sont un dans la sainte Eglise, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il! »

En terminant le récit de cette vie aussi glorieuse que sainte, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion qui, du reste, trouvera, nous l'espérons, de l'écho dans le cœur de nos chers Poitevins.

Le nom de saint Martin a été bien grand dans les Gaules, bien grand dans le monde chrétien tout entier, et il semblait que, résumant en lui, pour ainsi dire, l'idée la plus complète que l'homme puisse se faire de la puissance du miracle mise par Dieu dans ses saints, ce nom ne perdrait jamais, au milieu des populations qu'il avait plus miséricordieusement protégées, aucun des rayons de sa brillante auréole. Il n'en a point été pourtant ainsi. De terribles orages, en détruisant chez nos voisins les monuments matériels du passé qui redisaient si haut la gloire du thaumaturge, ont desséché en même temps les sources vivifiantes qu'ils alimentaient, et avec les ossements vénérés de saint Martin, avec son monastère renommé, avec son tombeau redouté des parjures, avec sa basilique aimée des rois, le vent des révolutions a emporté toute autre chose que des cendres!! Demandez plutôt à la Touraine, à cette terre de prédilection, à cette terre fortunée qui dut tant jadis à son glorieux patron; que lui garde-t-elle aujourd'hui?

Moins heureux autrefois que cette province privilégiée, notre Poitou dut se borner alors à mettre des populations entières sous l'égide du nom du solitaire de Ligugé, et à

placer sous son invocation un tel nombre d'établissements religieux, que la gloire même du grand Hilaire paraît pâlir devant celle de son disciple (1); mais aujourd'hui, seul héritier, semble-t-il, des souvenirs vivants du saint dont il disputait autrefois les restes à ses rivaux, il ravive chez lui le feu sacré qui s'éteint ailleurs. Aux pèlerins pieux qui s'arrêtent à Ligugé comme aux voyageurs qui passent insouciants emportés par la vapeur rapide, Ligugé montre avec orgueil la chapelle élevée sur les fondements mêmes de la cellule où Martin accomplit le plus éclatant et le plus incontestable de ses miracles (2); puis, à côté de cette chapelle et de l'élégante basilique imprégnée des souvenirs et du nom qu'elle rappelle, un monastère... Et ce monastère, bâti sur les ruines du premier monastère de l'Occident, vient de ressusciter en plein XIXe siècle, en face de l'arianisme moderne, à la voix puissante d'un successeur d'Hilaire, d'Hilaire le vainqueur de l'arianisme ancien, d'Hilaire le maître de Martin (3)...

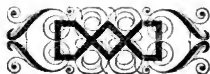
Et c'est ainsi que nous prenons notre revanche de la confusion qu'éprouvèrent autrefois nos pères en se voyant ravir le trésor qu'ils étaient dignes de posséder, puisque, après eux, leurs enfants ont si pieusement conservé au travers des siècles le sentiment de son inappréciable valeur!...

(1) L'ancien diocèse de Poitiers comptait quatre paroisses du nom de St-Martin et sous son vocable, douze prieurés, soixante-douze cures et quinze chapelles. Une de ces dernières était placée sous l'invocation collective de la sainte Vierge, de saint Hilaire et de saint Martin. On a fait du reste la remarque qu'après la très-sainte Vierge Marie et saint Pierre, le prince des apôtres, saint Martin est le saint sous le vocable duquel un plus grand nombre d'églises ont été placées dans le monde chrétien.

(2) Les vitraux de cette chapelle, restaurée il y a peu d'années, portent les armoiries de NN. SS. l'archevêque de Tours, des deux derniers évêques de Poitiers et de l'évêque d'Angoulême. Ces signes héraldiques indiquent à quelle généreuse et haute coopération le zèle de M. le curé actuel de Ligugé doit le bonheur d'avoir pu faire opérer cette restauration, aidée du précieux concours des fidèles.

(3) C'est le 25 novembre 1853 que les RR. PP. bénédictins, appelés à Ligugé par S. G. Mgr Pie, évêque de Poitiers, ont été solennellement installés dans les bâtiments de l'ancien prieuré acquis par S. G.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Martin le 11 novembre, sous le rit double de 2e classe, avec octave, et celle de sa consécration le 4 juillet, sous le rit double-majeur.



IVe SIÈCLE.

SAINT LIENNE, PRÊTRE ET CONFESSEUR.

On ne sait rien sur l'origine, la naissance et les premières années de la vie de saint Lienne. On présume néanmoins qu'il était de Poitiers, et qu'il dut s'attacher de bonne heure à saint Hilaire, dont il devint le disciple.

Sous la direction d'un maître aussi parfait, Lienne fit de tels progrès dans l'étude des sciences divines et humaines, et la pureté de ses mœurs fut si exemplaire, que le saint évêque n'hésita pas à élever son disciple au sacerdoce.

Appréciant les devoirs que lui imposait son nouveau caractère, Lienne se fit remarquer par son zèle et ses soins à remplir la charge du ministère sacré, et il mérita l'insigne honneur de devenir l'ami particulier de saint Hilaire et le confident de ses plus secrètes pensées.

Il fut sans doute du nombre de ces aides fidèles sur lesquels le saint évêque s'appuya du fond de son lointain exil pour maintenir les peuples dans la foi, et dont il disait : « Quoique absent, je gouverne mon Eglise par mes prêtres ; » il dut être aussi des premiers à bénir le retour du pasteur au milieu de son troupeau bien-aimé, puisque ce retour lui rendait un chef et un ami.

Associé aux travaux apostoliques de saint Hilaire et aux œuvres plus spécialement appliquées à la direction de l'Eglise de Poitiers, saint Lienne fut admis par son évêque dans une intimité telle, qu'il eut le privilége, avec saint Just, autre disciple de saint Hilaire, de recueillir le dernier soupir de son maître, et de voir la lumière miraculeuse sous l'enveloppe de laquelle l'âme du bienheureux défenseur de la foi s'élança vers le ciel. Nous avons raconté cette touchante scène en parlant de la mort de saint Hilaire.

Privé de celui qui avait été tout à la fois son père, son maître et son ami, Lienne ne se livra qu'avec plus de zèle encore aux travaux qu'exigeait le troupeau confié à ses soins. L'absence de celui qui l'avait enfanté à la foi

semblait doubler son dévoûment aux âmes, qui sentaient un plus grand besoin d'être réconfortées par ceux que pouvaient inspirer encore les doctrines de leur maître. Enfin, vers la fin du IVe siècle, Lienne, accablé d'années, s'endormit dans le Seigneur, au jour précis que son saint évêque lui avait annoncé dans ses précieux entretiens.

Il fut enterré dans une chapelle attenant au monastère de Saint-Hilaire. Ses restes furent plus tard placés dans une châsse d'argent, et devinrent, par suite des nombreux miracles obtenus grâce à son intercession, l'objet d'une vénération très-grande de la part des fidèles.

Saint Lienne était invoqué pour un grand nombre de maladies, mais plus spécialement pour la goutte et la fièvre.

Cinq siècles après la mort du disciple de saint Hilaire, un seigneur de la Roche-sur-Yon, nommé Ingelenus, obtint, non sans peine, des chanoines de Saint-Hilaire la permission de faire transporter ces restes précieux dans une église de son domaine, et, en échange de ce don gracieux, il fut fondé à la Roche-sur-Yon un prieuré dépendant de la collégiale de Saint-Hilaire, qui fut plus tard cédé moyennant des redevances à la célèbre abbaye de Marmoutiers.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Lienne le 13 février, sous le rit semi-double.



IVe SIÈCLE.

SAINT JUST, PRÊTRE ET CONFESSEUR.

On est autorisé à penser que saint Just était originaire du Limousin, et qu'il était né dans la première partie du IVe siècle, de parents païens.

Après la mort de son père et de sa mère, il eut le bonheur d'être éclairé des lumières de la foi, et, après avoir longtemps soupiré pour le baptême, il obtint la grâce de le recevoir.

Aussitôt il fut enflammé du saint désir de se vouer tout entier au service de la vérité, et, pour en recevoir plus sûrement les préceptes, il ne crut pouvoir mieux faire que de venir se placer sous la direction de saint Hilaire, dont la renommée et les travaux apostoliques étaient déjà connus dans la Gaule.

Reçu par le saint docteur comme disciple, admis à sa familiarité, à sa table, initié par lui à ses sentiments les plus intimes, il fut élevé au sacerdoce et envoyé en Périgord pour y prêcher la foi que menaçait là plus qu'ailleurs l'hérésie arienne.

Inspiré par les leçons et les sublimes exemples de son maître, saint Just eut le bonheur de confirmer dans la foi des âmes chancelantes, de ramener à la vérité beaucoup de celles qui s'en étaient éloignées, et de convertir un grand nombre de païens à la loi de Jésus-Christ.

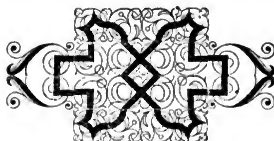
Rappelé par saint Hilaire au moment où le grand évêque sentit s'approcher sa fin, saint Just partagea avec saint Lienne, autre confident et disciple bien-aimé de leur maître, l'honneur d'assister aux derniers moments du saint et de voir la lumière miraculeuse qui parut envelopper l'âme de celui qui avait été lui-même la lumière de l'Eglise. Nous avons dit ces choses en parlant de saint Lienne et de la mort de saint Hilaire.

Après le décès de leur saint pasteur, les Poitevins jettèrent aussitôt les yeux sur son disciple, et ils voulurent unanimement nommer Just évêque de Poitiers; mais ce

saint prêtre, se croyant indigne d'un tel honneur et pensant qu'il ne pourrait supporter un aussi lourd fardeau, s'enfuit en Périgord, où il continua ses travaux évangéliques.

Enfin, accablé de fatigue et de veilles, il s'endormit dans le Seigneur vers la fin du IVe siècle.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 27 novembre, sous le rit semi-double, à volonté.



IVe SIÈCLE.

SAINTE FLORENCE, VIERGE.

Saint Hilaire se rendait au concile de Séleucie pour y défendre la foi; il s'arrêta, un jour de dimanche, dans une petite ville située sur sa route. Or, étant entré dans une église pour y faire des prières, il était prosterné dans le recueillement le plus profond, lorsqu'une jeune fille pénétra dans le saint lieu et s'écria : « L'Esprit de Dieu est là. » Puis, se jetant aux pieds du saint évêque, elle lui demanda le baptême.

Cette jeune fille se nommait Florence. Elle était née en Orient de parents païens, et habitait en Phrygie, où saint Hilaire avait été exilé, comme nous l'avons dit, par l'empereur Constance.

Le bruit des vertus du saint docteur, ses ouvrages, ses travaux apostoliques, et surtout la grâce de Dieu, avaient excité Florence à abandonner solennellement le culte des idoles, et c'était sa pensée pieuse de se consacrer à Dieu qui l'avait poussée vers saint Hilaire, auquel elle demanda avec larmes et prières de vouloir bien l'admettre au nombre de ses disciples.

Une foi si vive obtint l'objet de ses vœux les plus ardents, et bientôt après saint Hilaire baptisa Florence avec son père et toute sa famille.

Lorsque le saint confesseur retourna dans sa patrie, Florence abandonna la sienne pour le suivre à travers les mers, l'Italie, la Gaule, jusqu'à Poitiers. Là, saint Hilaire la consacra au Seigneur, et lui assigna une petite cellule à 6 lieues de sa ville épiscopale, en un endroit qui devint depuis le prieuré de Comblé, dépendant de l'abbaye de Nouaillé.

La sainte recluse vécut dans sa retraite au milieu des pratiques les plus austères, continuellement appliquée à la prière et à la contemplation, jeûnant et veillant sans cesse, jusqu'au jour heureux, qui brilla bientôt pour elle,



SAINTE FLORENCE

Vierge.

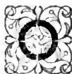
où il lui fut donné de recevoir la récompense de ses vertus.

Ceci arriva le 1er décembre 367 ; elle fut inhumée solennellement par saint Hilaire lui-même, et le lieu de sa sépulture, à Comblé, fut signalé par d'éclatants miracles.

Au XIe siècle, ses reliques précieuses furent retrouvées, après que les mauvais jours les eurent soustraites à la vénération des fidèles, et elles furent transportées avec grande pompe par l'évêque de Poitiers Isambert dans son église cathédrale (de 1028 à 1047). Plus tard, elles furent en partie détruites par les protestants lors du pillage de 1562; mais, le 26 janvier 1698, la portion notable qui avait été déposée au XIe siècle entre la chapelle de la Vierge et celle de Ste-Madeleine fut retrouvée et placée avec honneur sous le grand autel, où elle se trouve encore.

Sa châsse, « belle et riche, » disent les auteurs, était solennellement portée dans les processions générales « pour avoir pluie ou sérénité de temps, » et des témoins oculaires racontent les effets miraculeux de l'intercession puissante de la sainte près de celui qui donne à son gré les temps prospères et les jours calamiteux.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 1er décembre, sous le rit double dans le diocèse, et double de 2e classe à la cathédrale.



IVe SIÈCLE.

SAINTE TRIAISE, VIERGE.

On ignore le pays qui vit naître sainte Triaise ; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle était de noble et riche maison, et qu'ayant abandonné sa famille et ses biens pour se vouer à Dieu, elle se rendit près de saint Hilaire, dont la renommée attirait de nombreux disciples. Le grand évêque l'accueillit avec bonté, et, après avoir éprouvé les pieuses résolutions de la sainte fille, il l'instruisit dans la religion de Jésus-Christ et lui traça une règle de vie dont elle ne se départit plus.

A l'exemple de sainte Florence, elle reçut de St Hilaire une petite cellule située hors des murs de Poitiers, près de l'église de St-Jean et St-Paul, martyrs. Là, elle vécut dans une telle reclusion, « qu'elle demoura, » dit un vieil auteur, « sans plus voir homme jusques'à son trépas. » Saint Hilaire lui-même, quand il allait lui porter ses consolations et ses avis, ne franchissait point les limites de cette stricte clôture, et lorsque saint Martin, après la mort de son maître bien-aimé, vint visiter la recluse, il ne lui fut point donné de voir celle qui n'aspirait plus qu'à la possession de son Dieu.

Enfin, après de longues années passées dans la contemplation et la solitude la plus profonde, sainte Triaise s'endormit dans le Seigneur. C'était vers la fin du IVe siècle.

Elle fut enterrée dans la basilique de Saint-Jean et Saint-Paul, martyrs, et sur l'emplacement qu'avait occupé sa cellule, sanctifiée par ses vertus et rendue célèbre par ses nombreux miracles, s'éleva plus tard, à Poitiers même, une église paroissiale qui, de son nom, s'appela Sainte-Triaise.

L'Église de Poitiers fait mémoire de sainte Triaise le 16 août.

IVe SIÈCLE.

SAINT BENOIT, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

Benoît, né dans l'Orient, se distingua tellement par ses vertus, qu'il mérita d'être appelé au siége épiscopal de Samarie. Des persécutions violentes l'ayant assailli, il résigna sa haute dignité et, attiré par la glorieuse réputation de saint Hilaire, il se hâta de rejoindre le défenseur de la foi dès qu'il apprit son retour à Poitiers, à la suite de son glorieux exil en Phrygie.

Le saint docteur accueillit avec bonté Benoît, son prêtre Vivence et les 40 compagnons qui l'avaient suivi dans son voyage, et, pour répondre au vœu qu'ils manifestèrent de vivre près de lui, il leur assigna un ermitage situé en un lieu peu éloigné du château dit Château-Gravier, sur les bords du Clain et en vue de la ville de Poitiers.

A dater de ce jour, la vie de Benoît fut une vie de solitude et de pénitence. Il se creusa une retraite dans le roc, et il y demeura jusqu'au jour où il plut à Dieu de l'appeler à lui, ce qui arriva vers la fin du IVe siècle.

Sur sa tombe vénérée des peuples s'éleva plus tard un monastère qui, de son nom, s'appela Saint-Benoît de Quinçay.

Après avoir échappé aux atteintes des Normands, qui n'épargnèrent pas le monastère, les reliques de saint Benoît furent relevées le 5 janvier 1226 par Aymeri Ier, abbé de Quinçay; puis elles disparurent au milieu des ravages causés par les terribles guerres du moyen âge. Elles attendent peut-être une de ces révélations subites dont notre siècle a été déjà l'heureux témoin, et qui semblent présager pour les cœurs chrétiens de grands événements.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Benoît le 23 octobre, sous le rit semi-double.

IVe SIÈCLE.

SAINT VIVENCE, PRÊTRE ET CONFESSEUR.

Nous avons vu, dans le récit qui précède, comment Benoît, évêque de Samarie, avait quitté son pays pour venir demander à saint Hilaire un refuge près de lui. Il était accompagné d'un saint prêtre nommé Vivence, lequel, poussé par le désir de se retirer dans une solitude encore plus profonde, se sépara bientôt de son vénérable compagnon. Mais Dieu, qui voulait en faire un propagateur de la foi chrétienne, lui fit rencontrer dans sa course le disciple chéri de saint Hilaire, le grand saint Martin, au moment où il évangélisait les peuples infidèles. Il se joignit à lui sans hésiter, et ils convertirent bientôt des populations entières vaincues par la puissance de leurs miracles. Puis, sa mission remplie, il s'enfonça dans les déserts du Bocage et alla habiter une caverne près des lieux qui s'appellent aujourd'hui les Sables-d'Olonne, où il mourut plein de mérites et de jours. Ceci arriva, selon Jean de Beauvais, le 2 janvier, et Vivence était alors âgé de 120 ans.

Selon d'autres écrivains, notre saint mourut au Château-Gravier, au milieu de ses compagnons.

Ce n'est pas l'opinion de saint Maixent, lequel a écrit la vie de saint Vivence, dans laquelle un évêque du xe siècle (Agilmarus) aimait à puiser l'édification dont son âme avait soif.

Voici comment se terminait le récit de saint Maixent : « Une voix divine a révélé à saint Maixent que, lorsque l'archange Michel enleva l'âme de saint Viventius pour l'emporter dans les cieux, tout à coup, du fond du Nord, une horde infernale accourut en blasphémant. « Cette » âme nous appartient, criaient-ils; le lâche a perdu par » sa fuite la couronne du martyre, car le Christ a dit : » *Bienheureux celui qui souffre la tentation; après les* » *épreuves, il recevra la couronne que Dieu réserve à ceux* » *qui l'aiment.* Transgresseur des ordres de Dieu, il ne

» doit pas aller avec ses serviteurs, mais avec nous, dont » il a en cela imité la faute. » A ce cri menteur des cohortes de Lucifer, l'ange Gabriel arriva à la tête de nombreux bataillons; armé de la foudre, il dispersa la troupe des damnés et les précipita au fond des enfers; puis, au chant des hymnes et des cantiques, l'âme triomphante de Viventius reçut de la main des anges la couronne de la constance enfin victorieuse. »

Quoi qu'il en soit, ce qui paraît hors de toute contestation, c'est que les reliques de saint Vivence furent déposées à Saint-Benoît de Quinçay, près du corps de celui qui avait été le maître et l'ami du saint solitaire, et elles furent l'objet de la vénération profonde des fidèles. Mais en 868 l'invasion des Normands qui ravageaient le Poitou effraya les bons religieux de Quinçay, qui se réfugièrent en Auvergne en emportant ce précieux trésor. Agilmarus, évêque de Clermont, leur accorda une généreuse hospitalité, et leur bâtit un monastère dans le comté d'Amansus, près des bords de la Saône. Ce monastère, décoré du nom de saint Vivence, fut détruit peu après par les Normands; mais les reliques du saint patron avaient été enlevées et transportées dans le château fort de Vergy, près de Nuits en Bourgogne, près duquel on construisit plus tard une abbaye qui fut placée sous le vocable de saint Vivence, et qui, après des fortunes diverses, fut réduite au XVIIIe siècle à n'être plus qu'une simple celle dépendante de la grande abbaye de Cluny.

L'Eglise de Poitiers fait mémoire de saint Vivence le 16 janvier.



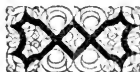
IVe SIÈCLE.

SAINT LUPIEN, CONFESSEUR.

Saint Lupien figure dans les litanies des saints du Poitou rédigées par Mgr de la Rocheposay, évêque de Poitiers (1). Il reçut, dit-on, le baptême des mains du grand saint Hilaire, et mourut peu de temps après avoir obtenu ce bienfait, qu'augmentait encore la main qui le donnait. Des miracles éclatants signalèrent son éminente vertu, et le tombeau qui lui fut élevé dans la ville principale du pays de Rais (Retz) fut le témoin de ces merveilles. On cite un aveugle, un paralytique et un muet qui recouvrèrent l'usage des sens qu'ils avaient perdus, au seul attouchement de la pierre qui renfermait les cendres du disciple d'Hilaire.

Ces faits, attestés par saint Grégoire de Tours, acquièrent un degré d'authenticité que l'on n'a jamais refusé à cette autorité si justement respectée.

(1) Après saint Génard, au 11 octobre.



IVe SIÈCLE.

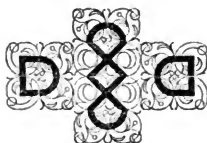
SAINT GELAIS, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

Saint Gelais, que l'on regarde comme le deuxième successeur de saint Hilaire sur le siége de Poitiers (IVe siècle), est le sixième évêque, dans l'ordre des temps, auquel on ait rendu un culte public.

L'histoire ne nous a conservé aucuns détails sur son épiscopat; mais le titre même dont il a été honoré doit prouver à nos yeux qu'il le justifia par ses vertus pendant sa vie, pour l'obtenir après sa mort. Ses restes reposaient dans l'église de St-Hilaire.

Un prieuré dépendant de Cluny et une cure, placés l'un et l'autre sous le nom de ce saint, figurent au pouillé du diocèse de Poitiers, archiprêtré d'Exoudun, près de Niort.

Il est fait mémoire de ce saint en même temps que des saints évêques de Poitiers le 20 janvier.



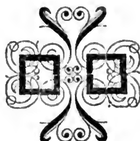
IVe SIÈCLE.

SAINT ANTHÈME, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

Saint Anthème, successeur de saint Gelais, mérita d'être honoré d'un culte particulier pour son zèle évangélique. Les auteurs disent qu'il était tout entier aux soins de la prédication dans la province de Saintonge, lorsqu'il mourut (IVe siècle).

Son corps fut enterré à Jonzac, où il repose. L'ancien bréviaire de Saintes accordait un office à sa mémoire vénérée.

Il est fait mémoire de ce saint en même temps que des saints évêques de Poitiers le 20 janvier.



Ve SIÈCLE?

SAINT THAUMAST, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

Saint Thaumast, évêque de..... (1), étant venu à Poitiers, y mourut et fut enterré non loin de l'église de Saint-Hilaire. L'annaliste Bouchet, qui écrivait au XVIe siècle, exprimait l'opinion que le tombeau de saint Thaumast était un de ceux que la piété des fidèles vénérait dans la chapelle de Saint-Barthélemy (détruite il y a peu d'années). Dès le temps de saint Grégoire de Tours, les personnes affectées de la fièvre ou du mal de dents cherchaient dans la poussière de la pierre de ce tombeau un remède contre leurs souffrances, et telle était, selon la croyance populaire, l'efficacité de cette pierre imprégnée des vertus du saint évêque, qu'à cette époque la tombe était déjà perforée en un endroit. Dans les derniers temps, les mères y portaient leurs jeunes enfants atteints de coliques.

Le récit de Grégoire de Tours semble nous autoriser à fixer vers le ve siècle l'époque où vivait ce saint personnage.

Mgr de la Rocheposay établit son nom, à la suite des litanies poitevines, immédiatement après celui de saint Clair, au 1er janvier.

(1) Le texte de Grégoire de Tours dit *Momociasensis urbis episcopus*.

Mgr de la Rocheposay, dans ses litanies poitevines, exprime l'opinion qu'il faut lire *Mimatensis*, et il s'appuie sur ce que la proximité des lieux où se sont opérés les miracles racontés par l'historien rend cette opinion présumable. Nous devons à la bienveillance de Mgr l'évêque de Mende d'avoir été mis en rapport, au sujet de cette question, avec M. l'abbé Baldit, chanoine honoraire, archiviste, auteur d'ouvrages très-estimés sur l'histoire ecclésiastique de son diocèse, et ce savant, après des recherches consciencieuses, nous a déclaré qu'il n'existait, à sa connaissance, « aucun document concernant saint Thaumast, que les catalogues des évêques de Mende n'en font aucunement mention, et que l'antique tradition du pays garde sur ce saint le plus profond silence. » (Lettre du 6 juillet 1855.)

Ve SIÈCLE?

SAINT SAVIN ET SAINT CYPRIEN, MARTYRS.

Savin et Cyprien naquirent dans cette partie de la Gaule lyonnaise qu'on nomme la Bresse. On ignore l'époque précise de leur naissance ; mais ce qu'on sait par la tradition, c'est qu'ils étaient issus de l'une des plus illustres familles du pays. Les deux frères, ayant eu le bonheur d'être initiés aux vérités évangéliques, voulurent à leur tour conquérir des âmes au Seigneur, et ils parcoururent diverses provinces, prêchant la foi de Jésus-Christ. Le ministère apostolique n'était point alors sans dangers, car, bien qu'on ne fût plus au temps où le nom chrétien était proscrit, les principaux dogmes de notre religion sainte comptaient encore des adversaires nombreux et passionnés qui, grâce à la barbarie de ces temps-là, pouvaient devenir impunément persécuteurs. L'un d'eux se mit à la poursuite des deux frères et les atteignit sur les bords de la Gartempe, non loin du lieu appelé alors Cerisier. Savin eut à subir le premier d'horribles tourments, à la suite desquels il fut décapité dans une île de la Gartempe appelée l'île du Gué-de-Sceaux. Cyprien, son frère, subit le même sort à peu de distance de là, à Antigny, et leurs précieuses reliques furent soustraites à la fureur de leurs meurtriers et déposées au lieu dit les Trois-Cyprès (aujourd'hui Mont-St-Savin). Elles y furent réunies jusqu'au jour où la piété des populations, étonnées de leurs miracles, en détacha les restes de Cyprien pour les transporter dans la capitale même du Poitou.

A défaut du récit détaillé des actes de ce glorieux martyre, on trouverait dans notre Eglise assez de monuments pour que sa vérité ne pût être révoquée en doute : ainsi, dès l'origine, une église paroissiale s'élevait à Poitiers en l'honneur de saint Savin ; plus tard, vers l'an 800, le puissant empereur Charlemagne fondait sur les lieux témoins du supplice des deux frères une abbaye devenue

bien célèbre depuis : cette abbaye était placée sous l'invocation de saint Savin, l'un d'eux, et l'antique appellation *du Cerisier* faisait place au nom du courageux confesseur de la foi. Enfin, un peu plus tard, une autre abbaye non moins célèbre s'élevait près des murs de Poitiers, et s'honorait du nom de saint Cyprien, dont elle possédait les reliques.

La remarquable église de Saint-Savin sur Gartempe renferme des peintures murales d'un haut prix; celles de la crypte creusée sous le grand autel représentent précisément le martyre de saint Savin et de saint Cyprien, avec des détails empruntés aux légendes pieuses qui faisaient les délices de nos pères et qui étaient pour eux un sujet de constante édification. Pour beaucoup aujourd'hui, ce n'est plus qu'un objet d'art servant à des comparaisons plus ou moins justes et à des appréciations auxquelles manque trop souvent le sens religieux, sans lequel de telles choses ne sauraient être bien appréciées.

La fête de saint Savin et de saint Cyprien se célèbre le 11 juillet, sous le rit double.



Ve SIÈCLE.

SAINT LUBIN, ÉVÊQUE DE CHARTRES ET CONFESSEUR.

Saint Lubin naquit à Poitiers, dans la dernière moitié du v[e] siècle. L'historien qui a écrit sa vie raconte que, dès son bas âge, il montra le plus grand désir de se livrer à l'étude, et qu'ayant rencontré dans les champs un moine de l'abbaye de Nouaillé, il le pria de lui enseigner ses lettres tandis qu'il garderait ses bestiaux; mais comme il n'avait à sa disposition ni cahier ni tablettes, il écrivit comme il put l'alphabet sur sa ceinture. Les légendes ajoutent qu'il eut le soin de le tracer sur l'envers, afin de n'être pas grondé par son père, lequel se souciait peu sans doute de faire de lui un homme de science, pensant, et avec quelque raison peut-être, que ses moutons n'en seraient pas mieux gardés. Cependant, lorsque ce père illettré s'aperçut des progrès que l'enfant avait faits grâce à son innocente supercherie, il s'y prêta lui-même en lui fournissant des tablettes.

Lubin s'abandonna dès cet instant à ses goûts studieux, et il sut faire de son temps une part pour le travail des mains et l'autre pour l'étude. Bientôt après il entra dans un monastère que quelques-uns croient être Ligugé, d'autres Nouaillé, et il devint promptement très-versé dans la connaissance des saintes Ecritures. Il s'en appliqua merveilleusement les préceptes et fit de grands progrès dans la perfection. Il était depuis huit années dans son monastère, lorsqu'il obtint de ses supérieurs la permission d'aller visiter saint Avit, qui s'était retiré en une profonde solitude dans le Perche. L'historien qui nous a laissé le récit de sa vie raconte que, sur sa route, Lubin rencontra un saint diacre nommé Carilèphe ou Calais, lequel, entre autres avis salutaires qu'il lui donna, lui conseilla surtout « de ne pas demeurer dans un petit monastère, parce que la vertu d'obéissance y est moins bien pratiquée, chacun aspirant à être le maître et à diriger les autres. »

Lorsque Lubin fut parvenu près du bienheureux Avit,

il lui demanda d'être admis à partager sa vie solitaire; mais le saint ermite lui conseilla d'aller passer encore quelques années dans un monastère, après quoi il pourrait revenir près de lui.

Obéissant à ces conseils, qui entraient dans les desseins de la Providence, Lubin partit avec l'intention de se retirer dans la fameuse abbaye de Lérins; mais, s'étant arrêté à l'Ile-Barbe, située près de Lyon, au milieu de la Saône, il se mit sous la direction de saint Loup, depuis évêque de Lyon, qui gouvernait alors la communauté de l'Ile-Barbe.

Peu après les Francs et les Bourguignons se déclarèrent la guerre, les religieux abandonnèrent leur monastère, où ils ne laissèrent qu'un vieillard et Lubin. Après la prise de l'Ile-Barbe, les Francs vainqueurs s'emparèrent du vieillard et voulurent savoir de lui où avaient été cachés ce qu'ils appelaient les trésors de la communauté. Le vieillard, effrayé, les renvoya à son compagnon de captivité; mais Lubin refusa énergiquement de livrer le secret de ses frères, et il eut à subir les plus indignes traitements. Ayant échappé aux mains de ses bourreaux, il rejoignit saint Avit, qui lui confia les fonctions de cellérier de son monastère. Après la mort du saint (430), le bon religieux reprit sa course, cherchant des lieux plus solitaires où il pût vivre éloigné du monde. Le désert de Charbonnières, situé aux extrémités de la forêt de Montmirail, lui offrit une retraite profonde où il demeura pendant cinq années, loin de tout commerce avec les hommes. Ce fut alors que l'évêque de Chartres, Ethérius, appréciant sa sainteté, lui conféra la prêtrise, et le fit abbé du monastère de Brou dans le Perche. Plus tard, saint Aubin, évêque d'Angers, allant visiter saint Césaire, évêque d'Arles, passa par le monastère de Brou et emmena avec lui saint Lubin. Celui-ci fut vivement tenté, par le voisinage de Lérins, de réaliser les projets qu'il avait formés autrefois; mais son compagnon de pèlerinage le détermina à retourner à son monastère.

Lorsque Ethérius, évêque de Chartres, vint à mourir, le peuple et le roi Childebert appelèrent Lubin à lui succéder; mais quelques-uns des évêques, sachant bien que

son humilité le porterait à refuser cet honneur, lui députèrent un envoyé chargé de lui demander de vouloir bien désigner celui de ses moines qu'il jugerait le plus capable de remplir la grande charge de l'épiscopat. Lubin fit ce choix, mais le bon moine qui en avait été l'objet ne voulut pas se rendre à l'assemblée sans être accompagné de son abbé, et Lubin dut se mettre en route avec lui. Pendant le voyage, le saint abbé eut un songe dont il ne comprit le sens qu'au moment où il fut proclamé évêque de Chartres par le consentement unanime de l'assemblée, auquel il obéit comme à la volonté de Dieu clairement manifestée (544). Il assista comme évêque de Chartres au 5e concile d'Orléans (549) et au 2e concile de Paris (551). Malgré sa profonde humilité qui lui faisait redouter tout éclat extraordinaire en ce monde, les nombreux miracles qu'il opéra, les malades qu'il guérit, les morts qui ressuscitèrent à sa voix, les prodiges de toute sorte qui signalèrent son épiscopat, proclamèrent au loin pendant sa vie ses vertus et son nom. Après sa mort, ce nom est demeuré cher aux habitants de Chartres, et, s'ils ne peuvent plus vénérer les reliques saintes que les fureurs des protestants (1568) et celles des révolutionaires modernes ont enlevées à leur piété, il leur reste encore du moins le souvenir des vertus de ce grand saint et la foi en sa puissante intercession près de Dieu.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 16 septembre, sous le rit double.



Ve SIÈCLE.

SAINT PATERNE, ÉVÊQUE D'AVRANCHES ET CONFESSEUR.

Paterne, vulgairement appelé saint Pair ou saint Patier, naquit vers la fin du ve siècle, à Poitiers, de parents qui y occupaient un rang élevé. Son père y remplissait même des fonctions importantes. Après la mort de celui-ci, Julite sa veuve éleva son fils dans les principes qu'une mère vertueuse peut inspirer à ses enfants, et le jeune Paterne fit de grands progrès dans la pratique de la loi chrétienne. Saint Fortunat, son historien, raconte que, dans son enfance, sa sainte mère, préparant à son fils une robe nouvelle, avait posé en dehors de sa maison l'étoffe destinée à ce vêtement. Un milan, dans son vol rapide, l'ayant enlevée, l'emporta dans son nid, où elle fut retrouvée, au bout d'une année, aussi neuve et aussi intacte qu'au premier jour. Le soleil, la pluie, les frimas n'avaient pu l'altérer. C'était un présage des vertus éminentes de cet enfant, dont le monde et ses mille tentations devaient respecter plus tard la sainteté.

Voulant atteindre la perfection chrétienne, Paterne se décida dès ses plus jeunes années à la vie religieuse; il quitta sa mère et prit l'habit monastique à Saint-Jouin-de-Marnes; mais, ce séjour ne lui paraissant pas encore assez retiré, il partit avec un de ses compagnons nommé Scubilion, et gagna la forêt de Sciey, au diocèse de Coutances.

Du fond de la caverne qui leur servait de retraite, les saints personnages parcouraient le pays qu'infectait encore le culte des idoles, et lorsque les peuplades païennes résistaient à leurs prédications, ils brisaient les vases des sacrifices et, leur montrant l'impuissance de leurs dieux à protéger l'objet de leur culte insensé, il les convertissaient à la foi.

Paterne était d'une charité qui ne connaissait pas de bornes, et un jour qu'il ne restait à lui et à son compagnon qu'un seul pain, il en donna la moitié à un pauvre;

et comme Scubilion, pressé par la faim, s'inquiétait des moyens de se procurer la nourriture au milieu de ce désert éloigné du commerce des hommes, d'abondantes provisions se trouvèrent tout à coup à sa disposition, et du sein de ces lieux arides et desséchés s'élança l'onde pure destinée à étancher leur soif. Les prières de Paterne avaient fait comme autrefois la verge miraculeuse de Moïse frappant la pierre du mont Horeb.

L'évêque de Coutances Léontius, touché des vertus de Paterne, lui conféra, malgré lui, le diaconat, puis la prêtrise, et le chargea de continuer ses prédications aux idolâtres, ce qu'il fit avec de grands succès. Il fut secondé dans cette œuvre par saint Sénier, par saint Gaud, évêque d'Evreux, et par un saint prêtre nommé Aroaste, qui vivaient avec lui dans le désert de Scicy. Le bruit de ses vertus et de ses mérites parvint jusqu'au roi Childebert, qui le fit venir à Paris, et qui puisa dans les prodiges dont il fut le témoin une profonde vénération pour notre saint, auquel il accorda toutes les demandes que lui suggéra sa piété.

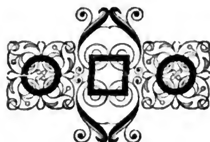
Les courses apostoliques de Paterne et les nombreux miracles qui signalaient ses pas le désignèrent plus tard à la piété des habitants d'Avranches, qui le choisirent, quoiqu'il fût âgé de 70 ans, pour remplacer Perpétue, leur évêque (552). Paterne ne cessa d'édifier le troupeau confié à ses soins, et, pendant les 13 années que dura son épiscopat, il fonda plusieurs monastères et bâtit un grand nombre d'églises. Quand il eut atteint sa 83e année, il sentit que sa fin approchait, et, désirant revoir ses frères dans leur solitude, il se mit en route. De son côté, Scubilion, qui s'était retiré dans un monastère voisin, voulut voir une dernière fois son ami; mais ils furent l'un et l'autre admis à la gloire des saints avant d'avoir pu réaliser leur vœu (565), et les prélats qui célébrèrent leurs funérailles durent réunir dans l'oratoire de Scicy les cendres des deux amis qui avaient été si longtemps unis sur la terre.

Cet oratoire se nomme aujourd'hui du nom de notre saint : c'est l'église paroissiale de *Saint-Pair-sur-Mer*, qui possède les reliques de saint Paterne, de son compagnon

saint Scubilion et de saint Sénier, son successeur sur le siége d'Avranches, qu'il occupa peu de temps.

Les reliques de saint Paterne furent sauvées de la fureur des Normands, et transportées à Paris, d'où elles revinrent à Saint-Pair, mais diminuées de quelques parcelles qu'obtinrent les villes d'Orléans et d'Issoudun.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 16 avril, sous le rit semi-double, à volonté.



Ve SIÈCLE.

SAINTE NÉOMOIE, VIERGE.

On a peu de détails sur la vie de sainte Néomoie. Les monuments les plus respectables de l'histoire de l'Eglise de Poitiers se bornent à représenter cette sainte vierge avec les attributs d'une perfection rare et comme ayant ajouté à l'illustration de sa naissance l'éclat de ses vertus. Elle vivait au ve siècle, et tout ce qu'on sait d'elle, c'est qu'originaire des environs de Boussay, elle mérita, après une vie sainte et une mort digne de sa vie, d'être honorée d'un culte tout particulier.

Une église paroissiale de son nom fut bâtie près de la ville de Saint-Maixent (archiprêtré d'Exoudun), et de nombreuses chapelles s'élevèrent dans le pays sous son invocation. Le pouillé du diocèse en indique huit en diverses paroisses.

Tous ces faits attestent, aussi bien que le pourraient faire les plus véridiques historiens, la vénération profonde dont la sainte fut l'objet de la part des populations qu'elle avait édifiées par ses vertus.

A défaut d'une tradition constante, cette vénération même justifierait tout ce que l'on rapporte des immenses faveurs obtenues par son intercession et des guérisons miraculeuses qui rendirent la santé à de nombreux malades.

Cette sainte était plus spécialement invoquée pour l'épilepsie, ce mal horrible et repoussant qui frappe trop souvent des générations entières sans que la science puisse y opposer un remède efficace.

L'Eglise de Poitiers fait mémoire de cette sainte au 14 janvier.



Ve SIÈCLE.

SAINT AGAPIT, ABBÉ.

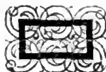
Saint Agapit, né au commencement du ve siècle, ayant été élevé au sacerdoce dont ses vertus l'avaient rendu digne, se retira sur les bords de la rivière de Sèvre, où le bruit de sa renommée attira de nombreux disciples. Parmi ceux-ci, il eut le bonheur de compter Adjutor, auquel il imposa le nom de Maixent en lui donnant le baptême, et qui plus tard remplaça son maître à la tête du monastère fondé par ses soins.

Agapit mourut vers la fin du ve siècle, plein de jours et de mérites, et fut enseveli dans l'église de Saint-Saturnin, qu'il avait fait bâtir, et autour de laquelle s'étaient construites les cellules de ses disciples (1).

L'église d'Andillé (anc. archipr. de Lusignan) est placée sous l'invocation de ce saint, que Mgr de la Rocheposay cite, à la suite de ses litanies poitevines, après St Maxence, évêque de Poitiers. — Janvier.

(1) Le monastère royal de Saint-Maixent, qui prit le nom du disciple de saint Agapit, reconnaissait néanmoins notre saint pour son fondateur. Son premier bienfaiteur fut Clovis, qui, touché des vertus de ses pieux habitants, leur donna un vaste territoire. On ne sait pas positivement quelle règle suivirent les premiers religieux, mais celle de Saint-Benoît y fut introduite assez promptement. Les rois de France et d'Angleterre s'étaient plu à doter cette abbaye avec tant de libéralité, et à lui octroyer de si grands priviléges, qu'elle était regardée comme la plus considérable du Poitou. La congrégation de Saint-Maure y introduisit la réforme en 1674.

L'église de l'abbaye était un monument remarquable, qui ne put trouver grâce auprès des calvinistes lors du pillage de 1562. Outre les reliques de ses saints fondateurs, elle renfermait dans sa crypte vénérée les restes de saint Léger, le plus illustre de ses abbés, dont nous redirons bientôt la gloire et le martyre.



Ve SIÈCLE.

SAINT MAIXENT, ABBÉ.

Saint Maixent, disciple de saint Agapit qui précède, s'appelait d'abord Adjutor; il était né d'une famille noble de la ville d'Agde, dans la Gaule Narbonnaise. Il fut élevé par un saint abbé du nom de Sévère, sous la direction duquel il fit de tels progrès dans la pratique des vertus évangéliques, qu'il résolut bientôt de renoncer à tout pour se consacrer au service de Dieu.

Il abandonna donc ses parents et ses biens et se retira en Poitou pour y vivre humble et caché. Il vint d'abord prier au tombeau de saint Hilaire et il y puisa les pensées que devaient faire naître les cendres vénérées du grand pontife, puis il alla trouver un saint prêtre du nom d'Agapit, qui dirigeait alors un certain nombre de disciples rassemblés autour de lui sur les bords de la Sèvre.

Agapit, après avoir imposé à son nouveau disciple le nom de Maixent, lui enseigna la vie cénobitique, dans laquelle il atteignit un si haut degré de perfection, que bientôt il fut placé par son maître lui-même à la tête du monastère.

C'était au moment où les luttes violentes qui firent de l'Aquitaine un vaste champ de bataille menaçaient à chaque instant du pillage et de la dévastation les asiles les plus saints. Clovis marchait contre Alaric; les Francs poursuivaient les Visigoths; dans une de ces redoutables rencontres, des soldats francs se ruèrent sur le monastère gouverné par saint Maixent et juraient de mettre tout à feu et à sang. Le saint abbé, confiant dans la protection divine, s'avança vers ces barbares; mais l'un d'eux, brandissant son glaive, se disposait à immoler le ministre du Seigneur, lorsque son bras, desséché tout à coup, se refusa à servir sa coupable pensée. A la vue de ce miracle éclatant, les barbares s'enfuirent épouvantés, et le monastère fut délivré de leur présence.

Saint Maixent vécut au milieu de ses disciples jusqu'à

SAINT MAIXENT

Abbé.



l'âge de 70 ans ou à peu près, et mourut en 515, comblé de mérites que Dieu signala par les nombreux miracles de son serviteur.

Outre l'abbaye royale et un prieuré du nom de Saint-Maixent-le-Petit, l'ancien diocèse de Poitiers comptait 2 prieurés, 9 églises paroissiales et une chapelle sous le vocable de notre saint.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 25 juin, sous le rit double.



VIe SIÈCLE.

SAINT FRIDOLIN, ABBÉ.

Saint Fridolin, originaire d'Hibernie (aujourd'hui l'Angleterre), se voua de bonne heure au saint ministère. Ayant été élevé au sacerdoce, il résolut d'aller prêcher la loi de Jésus-Christ, qu'ignoraient encore bien des peuples infidèles, et il voyagea évangélisant les nations.

Au milieu de ses courses apostoliques, il vint dans les Gaules et fut sollicité par la grande réputation dont jouissait la mémoire vénérée de saint Hilaire à visiter le tombeau du saint confesseur à Poitiers. Mais il ne trouva dans cette cité autrefois si florissante que des ruines affligeantes. Les guerres successives qui avaient ravagé ce beau pays avaient laissé des traces profondes de cruelles dévastations, et les ariens victorieux avaient enseveli sous des décombres entassés avec fureur par leurs mains impies les restes précieux du vainqueur d'Arius. Telle avait été leur rage, que pour sauver ces reliques saintes on avait dû s'exposer à perdre le souvenir du lieu précis où elles reposaient. Et en effet, lorsque Fridolin arriva à Poitiers, la mémoire du grand docteur était encore vivante, mais celle de sa sépulture ne l'était plus.

Fridolin, se sentant appelé à la révéler au monde, s'établit à Poitiers, et bientôt il mérita par sa science, ses vertus et sa vie régulière, d'être nommé abbé du monastère de St-Hilaire. C'était à peu près vers le temps où les armées de Clovis, roi des Francs, et d'Alaric, roi des Visigoths, allaient se heurter l'une contre l'autre dans les plaines qui s'étendent près de Poitiers. La veille du jour de la bataille, un globe de feu s'éleva dans les airs, vers la direction de l'église de St-Hilaire, et, à ce signe précurseur de la victoire, Clovis, la confiance dans le cœur, s'empressa de donner à ses Francs le signal du combat sanglant dans lequel Alaric tomba frappé par la vigoureuse main de son rival.

Depuis de longs jours et de longues nuits, Fridolin

mêlait à ses veilles et à ses jeûnes ses ardentes prières, et il suppliait le puissant protecteur qui avait donné au roi la victoire de révéler enfin le lieu où reposait le précieux dépôt désormais sûr d'un respect mérité.

Ses vœux furent exaucés, et une nuit, au milieu de ses prières, Fridolin vit s'approcher de lui saint Hilaire, revêtu de ses habits épiscopaux, qui lui découvrit la retraite où ses reliques avaient été cachées et lui indiqua le lieu où il voulait qu'elles fussent déposées à l'avenir.

Fridolin, possesseur de ce secret si cher à son cœur, le confia à l'évêque de Poitiers et au roi Clovis, lequel, mû par sa reconnaissance pour le saint auquel il se proclamait lui-même redevable de la victoire, ordonna que l'église de St-Hilaire fût reconstruite à ses frais.

La translation des reliques de saint Hilaire se fit avec grande pompe. L'évêque de Poitiers, après avoir célébré le saint sacrifice, montra ces restes précieux au peuple ivre de joie, et les confia, en présence de Fridolin, au lieu qui désormais devait, par l'ordre de saint Hilaire lui-même, en garder le dépôt.

Divers auteurs nous ont transmis le récit des nombreux miracles qui signalèrent ce grand événement.

Après avoir fait restaurer complétement l'église de St-Hilaire, grâce à la munificence du roi Clovis, Fridolin, voyant qu'il avait rempli la mission dont il était chargé, quitta Poitiers et reprit le chemin de l'Allemagne, évangélisant sur son passage et bâtissant un grand nombre d'églises et de monastères que sa dévotion particulière pour saint Hilaire lui fit dédier à ce grand saint.

Parvenu aux bords du Rhin, Fridolin construisit, en l'honneur de saint Hilaire, dans une île de ce fleuve, une église et un monastère, et, après des jours sanctifiés par la pratique de toutes les vertus, il y mourut vers l'an 538, laissant une mémoire vénérée et, pour témoignage de sa sainteté, les nombreux miracles opérés sur son tombeau.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 6 mars, sous le rit semi-double.

VIe SIÈCLE.

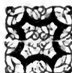
SAINT MARTIN DE VERTOU, ABBÉ.

Saint Martin de Vertou naquit à Nantes vers l'an 527. Dès sa plus tendre jeunesse il se livra à l'étude des sciences ecclésiastiques, et il y fit de grands progrès. Sa piété, jointe aux connaissances profondes qu'il avait acquises, engagea l'évêque de Nantes Félix à lui conférer l'ordre du diaconat et à le charger d'aller évangéliser les populations du pays d'Herbauges en Poitou. Ce pays, situé sur la rive gauche de la Loire et à peu de distance du fleuve, était encore livré aux pratiques d'une grossière idolâtrie. Les prédications du saint missionnaire ne furent point écoutées, et ces populations endurcies éprouvèrent de grandes catastrophes. Martin en fut vivement affligé, et il quitta plein de douleur ces lieux sur lesquels s'appesantissait si rigoureusement la main de Dieu.

Il entreprit alors de visiter les plus célèbres pèlerinages et les principaux monastères de l'Europe; et, à son retour en Bretagne, il se retira dans un petit ermitage à Vertou, où le bruit de ses vertus attira de nombreux disciples. Il leur imposa une règle sévère et bâtit un monastère qu'il dédia à saint Jean-Baptiste. Plus tard, il fonda deux nouveaux monastères à Durin, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Après avoir gouverné pendant de longues années ses compagnons, dont le nombre s'éleva jusqu'à trois cents, saint Martin mourut plein de mérites à Vertou, le 24 octobre 601. Ses reliques furent placées d'abord dans le monastère; mais, au XVIe siècle, ce précieux dépôt fut détruit par les huguenots.

L'Eglise de Luçon célèbre la fête de ce saint le 25 octobre.





SAINTE RADÉGONDE

Reine de France, patronne de la ville de Poitiers.

VIe SIÈCLE.

SAINTE RADÉGONDE, REINE DE FRANCE, PATRONNE DE LA VILLE DE POITIERS (1).

Radégonde, dont le nom signifie *prudente*, *circonspecte* (2), et qui justifia si bien ce nom, naquit vers l'an 519 dans le pays de la Thuringe, sur la rive droite du Rhin. Elle était fille de Berthaire, l'un des rois de ce pays, qui fut attaqué et tué par son frère Hermenfroy. Radégonde et son jeune frère furent faits prisonniers et conduits à la cour de leur oncle vainqueur. Hermenfroy ne jouit pas longtemps du fruit de son crime; Thierry, fils aîné de Clovis, roi des Francs, qui l'avait aidé dans son expédition de Thuringe, n'ayant pas reçu de son allié ce qu' il en attendait, se ligua à son tour avec son frère Clotaire, roi de Soissons, se rua contre Hermenfroy, le tua et fit massacrer une grande partie de sa famille. Les deux princes victorieux se partagèrent le butin. Radégonde en faisait partie, et comme son jeune âge (elle n'avait que 10 ans) annonçait déjà les grâces et la beauté dont elle devait être le plus parfait modèle, Clotaire et Thierry eurent beaucoup de peine à s'entendre sur la possession de ce précieux trésor. Il échut à Clotaire qui, songeant dès lors à faire partager sa couronne à cette enfant si cruellement éprouvée, la fit placer dans son château royal d'Athie en Vermandois, et lui fit donner une éducation conforme aux destinées qu'il lui préparait.

(1) Le lecteur qui souhaiterait des détails plus complets sur la vie de notre sainte patronne, les trouvera dans l'ouvrage qu'une plume qui nous est chère à plus d'un titre a consacré à sainte Radegonde. —*Voir* la Vie de cette sainte reine, par M. Ed. de Fleury. Lorsque l'un des premiers nous signalions au public ce livre pieux, nous étions loin de prévoir tout ce que plus tard nous lui devrions nous-mêmes.

(2) L'orthographe francique de ce nom était, suivant l'opinion d'un de nos plus savants confrères, *Râd-Chundu* (en allemand, Ratkunde) *consiliorum perita.*

Des maîtres habiles enseignèrent les belles-lettres à la jeune fille et à son frère; elle fit des progrès si rapides, que plus tard elle pouvait, dans les textes mêmes, se nourrir de la lecture des Pères de l'Eglise. Les livres saints lui révélèrent les beautés d'une religion dans laquelle elle n'était pas née, mais qui offrait tant de consolations à ses immenses douleurs, qu'elle dut l'embrasser avec l'ardeur de l'amour et de la reconnaissance.

Après avoir reçu le baptême des mains de saint Médard, évêque de Noyon, d'autres disent de saint Remy, celui-là même qui avait fait ruisseler l'eau sainte sur le front du fier Sicambre Clovis, la jeune Radégonde se livra aux exercices d'une piété rendue de plus en plus vive par ses lectures et ses méditations. La vie des saints, le récit de leurs combats et de leurs martyres, lui faisaient regretter que le temps des martyrs fût passé, et ne pouvant aspirer à cette couronne brillante, que l'effusion du sang fait conquérir, elle chercha dès lors à la gagner par les vertus plus humbles et plus modestes, mais non moins méritoires, de la mortification et de la charité.

Elle se plaisait à réunir dans son palais les enfants pauvres, à les soigner, à les vêtir, à les nourrir de ce qu'elle retranchait au luxe de sa propre maison, à les instruire au milieu des chants, des psaumes et des prières. Sa main préparait le saint lieu où s'immolait la victime de propitiation, les ornements qui décoraient le temple; cette main royale balayait le pavé sur lequel, prosternée le front contre terre, Radégonde méditait en songeant à la vie retirée qu'elle espérait bientôt mener au milieu des vierges chrétiennes épouses de Jésus-Christ.

Mais Clotaire n'avait pas oublié ses desseins, et si sa mémoire eût été infidèle, la beauté incomparable de celle qu'il destinait à son trône lui eût rappelé sa prisonnière.

Quand Radégonde apprit que Clotaire se disposait à l'épouser, le souvenir des malheurs dont il avait été l'instrument, se joignant à la répulsion qu'inspiraient ses mœurs déréglées et ses débordements, fit prendre à la jeune et innocente victime une résolution extrême. Au milieu de la nuit, accompagnée de quelques femmes seulement, elle s'échappa du palais; mais, bientôt atteinte dans sa

fuite, elle se soumit à la volonté de son maître et se laissa conduire à Soissons pour y être couronnée.

Elle avait 18 ans; elle était dans tout l'éclat de sa beauté, que rehaussaient encore les charmes irrésistibles d'une sainte modestie. Elle produisit à la cour une sensation profonde, et elle sut gagner tous les cœurs par sa douceur, par son affabilité et par les agréments d'un esprit cultivé. Mais les séductions que pouvait faire naître ce triomphe de la jeune reine, les hommages dont elle fut entourée, n'eurent aucune prise sur son âme. Elle se créa une véritable retraite au milieu du tumulte, grâce à un redoublement d'humilité, de mortifications et de prières : on eût dit sa piété ingénieuse à se bâtir un cloître intérieur même au sein du luxe, de l'abondance et du bruit.

Ainsi, les fèves et les lentilles remplaçaient pour elle à la table royale les mets délicats, « *qu'elle aimait moins...* » Les veilles les plus sévères se substituaient au sommeil; les habits somptueux couvraient le dur cilice. Les railleries des courtisans venant en aide aux mauvais penchants du roi Clotaire, il oublia plus d'une fois l'affection vive et profonde qu'il avait témoignée à son épouse, et, peu fait pour comprendre une telle vertu : « ce n'est pas une reine » que j'ai là, » disait-il brutalement, « c'est une none. » La douceur, la résignation de Radégonde répondaient seules à ces brusqueries grossières; et si elle redoublait de rigueurs dans sa pénitence, elle redoublait aussi de précautions pour les faire ignorer, et s'ingéniait à paraître reine à la surface, à rester religieuse au fond.

Sa piété, du reste, n'était pas stérile dans ses œuvres, et on en vit la preuve dans les bienfaits qu'elle sema sous ses pas après son élévation au trône. Les pauvres, les malades furent surtout l'objet de ses soins assidus, et ce fut pour eux qu'elle fonda dans la terre d'Athie, séjour de ses premières années, une maison de charité où elle accueillait toutes les misères. Là, souvent elle venait oublier ses grandeurs et soigner de ses mains royales et délicates les maladies les plus hideuses, panser les plaies les plus repoussantes.

Intermédiaire écoutée de son époux, quand il oubliait ses mauvais instincts pour ne songer qu'à la vertu de celle

qui le suppliait, Radégonde demandait aussi fort souvent la grâce des condamnés, l'adoucissement des peines rigoureuses; et il advint, disent les auteurs, que, pour la récompenser de ces actes de charité si difficiles, Dieu permit qu'elle obtînt de fait, par miracle, ce qui lui avait été obstinément refusé par la bouche du roi.

Dieu n'avait pas béni l'union forcée de la sainte reine; le roi Clotaire, privé d'enfants de son mariage avec elle, la traita bientôt avec moins de ménagements, et poussa même la cruauté jusqu'à la frapper dans ce qu'elle avait de plus cher au monde: il fit massacrer inhumainement, sans motif, sans prétexe, le jeune frère de Radégonde. A la nouvelle de ce crime abominable, la reine alla trouver Clotaire et lui dit avec une sainte fermeté qu'il avait brisé volontairement les liens qui l'unissaient à lui, et qu'il n'y avait plus de place pour elle sur un trône couvert du sang de son frère. Le roi, touché des nobles sentiments de Radégonde, céda volontairement au vœu qu'elle lui exprima de se retirer, et lui donna pour asile la terre de Saix en Poitou; il alla même jusqu'à recommander la reine à saint Médard, évêque de Noyon, à qui il lui conseilla de s'adresser.

Radégonde avait alors 24 ans; elle était reine depuis six années; mais la royauté pour elle était sans attrait; elle aspirait à une autre couronne. Elle arriva donc à Noyon au moment où saint Médard allait, en un jour de fête, célébrer les saints mystères; s'avançant jusqu'à lui, l'épouse de Clotaire lui dit: « Saint évêque, je suis venue » vers vous pour que vous me consacriez à Dieu, en me » donnant de vos mains le voile et l'habit de religieuse. » Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et plein de dignité, excitèrent les murmures d'approbation de la foule, émue à la vue de sa souveraine réduite par la cruauté de son époux à chercher au sein de Dieu la paix que lui refusait un trône souillé par le fratricide. Mais tout à coup les officiers francs qui escortaient Radégonde élevant la voix: « Garde-toi bien, « dirent-ils à saint Médard », de donner » le voile à une femme solennellement unie au roi. » Et comme le prélat hésitait, la reine pénètre dans la sacristie, se couvre d'un vêtement de religieuse, revient vers l'au-

tel, et d'une voix ferme : « Pontife du Seigneur, » dit-elle, « si vous différez encore de me consacrer à Dieu, si la » menace des hommes a plus d'empire sur vous que la » crainte du ciel, je vous cite au tribunal du pasteur des » âmes, et vous répondrez de la brebis que vous aurez » refusé de recevoir dans le troupeau. » Frappé par le tonnerre de cette voix, dit un historien, saint Médard imposa les mains à la suppliante et la consacra diaconesse, afin d'ôter au roi, par cette dignité, toute possibilité de la rappeler jamais dans le monde.

Dès que la cérémonie fut achevée, la reine se dépouilla de ses riches vêtements, de ses joyaux, de ses pierres précieuses, et les déposa sur l'autel témoin de ses nouveaux serments.

En se rendant à Saix, Radégonde visita le tombeau de saint Martin à Tours et le monument élevé à Candes en souvenir de la mort du saint évêque; et partout, sur son passage, elle laissa des preuves touchantes de sa piété, de sa générosité et de son esprit de sacrifice. Enfin, arrivée à Saix, elle adopta un genre de vie plus sévère, s'imposant des privations telles, qu'à partir de ce jour elle ne goûta, jusqu'à sa vieillesse, ni fruits, ni poissons, ni œufs, ni chair d'aucune sorte.

Pendant le saint temps du carême, elle ne mangeait de pain que de quatre jours l'un; elle broyait elle-même avec une meule la farine destinée à sa nourriture et celle qu'elle employait à préparer les hosties du sacrifice. Sa charité était inépuisable, ses aumônes dépassaient ce qu'on pouvait supposer qu'elles dussent être d'après ses revenus, et ses historiens se sont demandé s'il n'y avait pas dans cette abondance de dons, comparée à la modicité de ses ressources connues, un miracle permanent. Soignant de ses mains les pauvres atteints des maladies les plus dégoûtantes, les servant, les lavant elle-même, elle s'attira l'observation suivante de la part d'une de ses femmes, à la vue des pieux baisers qu'elle donnait aux lépreux : « Très-sainte dame, qui pourra » désormais vouloir vous embrasser, si vous embrassez » ainsi les lépreux ? » A quoi elle répondit, en tempérant par la douceur et l'enjouement une rude leçon : « Mais

» je ne sais; si vous ne voulez plus m'embrasser, j'en » suis déjà consolée. »

Une vertu si parfaite ne pouvait être sans efficacité ; aussi suffit-il bien souvent à la sainte reine de faire un signe de croix sur les feuilles destinées au pansement des plaies les plus vives pour que ces plaies fussent séchées à l'instant.

Elle avait fait réunir par les soins d'un prêtre nommé Magnus des reliques précieuses de saints et de martyrs; les ayant déposées sur l'autel près duquel elle passa la nuit en prières, elle eut une vision miraculeuse pendant un sommeil léger, et en s'éveillant elle s'aperçut que ses vœux avaient été comblés, puisqu'elle possédait non-seulement les reliques réunies par Magnus, mais encore toutes celles qu'elle-même avait rassemblées autrefois à Athie dans sa retraite.

Radégonde vivait en paix dans son exil volontaire, lorsqu'elle apprit que le roi Clotaire, oubliant la barrière qui le séparait désormais de la reine, voulait la faire revenir dans son palais. Epouvantée à cette nouvelle, Radégonde redoubla ses prières, ses jeûnes, ses austérités, et députa près d'un saint reclus de Chinon, nommé Jean, l'une de ses femmes, Frédovigie, avec de magnifiques présents, pour que le solitaire suppliât Dieu tout-puissant de protéger sa servante. Jean se mit en prière, jeûna, veilla toute la nuit, et en adressant à Radégonde un cilice plus rude, comme elle le lui avait fait demander, il lui annonça qu'en effet Clotaire avait eu la pensée qui l'avait si justement inquiétée, mais que Dieu l'avait ramené à de meilleurs sentiments.

C'est à cette époque de la vie de sainte Radégonde que se rapporte un fait trop célèbre dans l'histoire populaire de cette grande reine pour que nous puissions le passer sous silence.

On raconte que Clotaire, poussé par le désir de rappeler Radégonde au trône, se dirigea lui-même vers sa retraite. A cette nouvelle, la reine, épouvantée, prit la fuite vers Poitiers ; mais à peu de distance de là, se voyant poursuivie, elle fut subitement inspirée de Dieu, et s'adressant à un laboureur qui semait de l'avoine : « Si l'on vous

» demande quand vous avez vu passer la reine près de » vous, lui dit-elle, répondez que vous n'avez vu personne » depuis que vous semiez ce blé.... » Ce disant, Radégonde, entrait dans le champ à peine ensemencé, et le blé, naissant et croissant tout à coup, devint bientôt assez élevé pour cacher à tous les yeux la royale fugitive. Clotaire survint avec sa suite nombreuse, et il interrogea le laboureur, qui répondit comme il lui avait été enseigné. A son geste, le roi, surpris de voir le prodige opéré par la reine, y reconnut la main de Dieu et retourna brusquement sur ses pas. On montre au bourg de Vouillé un champ dont les laboureurs n'ont jamais pu, dit-on, redresser les sillons qui avaient été ainsi contournés par la volonté divine pour mieux protéger la reine contre les regards de son persécuteur. Une autre tradition veut que le lieu de ce miracle soit le *Champ-Carré*, situé près de Saix, sur le chemin de Loudun, à 14 lieues de Poitiers. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'au milieu du chemin existait autrefois une petite chapelle dédiée à sainte Radégonde, et qu'un office rappelant le prodige que nous venons de raconter se célébrait au monastère et à l'église de Sainte-Radégonde le 28 février. Et de nos jours encore les populations se pressent, à cette époque, autour du tombeau de la sainte, et déposent près de ses restes vénérés de petits paquets d'avoine pour obtenir de bonnes récoltes; touchante pratique qui met en relief la croyance à la puissante intervention des saints près de Dieu, et qui n'est autre chose, au fond, qu'un solennel et juste hommage de tous ces biens matériels nécessaires à la vie, et que l'homme doit à la toute-puissance et à la bonté de celui qui les a créés (1).

(1) Voici encore une tradition qui se rapporte à l'époque de la fuite de notre sainte; la situation des lieux ne la rend point invraisemblable : il existe près de Chinon, dans les rochers qui dominent la vallée de la Vienne et dans le coteau dit *de Sainte-Radégonde*, une cave où, dit-on, se réfugia l'épouse de Clotaire. Devant la grotte fut élevée, dès l'antiquité, une petite chapelle sous l'invocation de la sainte reine, à côté fut bâti un ermitage où vint s'ensevelir, à la suite d'un pèlerinage à Rome et au saint Sépulcre, Guyon de Sassay, valeureux chevalier angevin, qui y vécut pendant 30 années (de 1350 à 1400), au milieu des pratiques les plus austères. L'ermi-

Nous sommes arrivés à une date mémorable dans l'histoire religieuse de la ville de Poitiers. Ce fut, en effet, vers l'an 550 que sainte Radégonde s'y retira pour y fonder un monastère. La mémoire de saint Hilaire, le souvenir du séjour du grand saint Martin, l'éloignement de la capitale du roi Clotaire, déterminèrent ce choix. Grâce au concours de l'évêque de Poitiers, saint Pient, et du chef de la cité, grâce au zèle qu'inspirait la réputation de la reine, les constructions furent bientôt terminées, et une vaste clôture s'étendit près des bords du Clain, sur le penchant oriental de la ville. En même temps de saintes vierges, toutes de noble race, plusieurs même de sang royal, accoururent au nombre de deux cents pour se placer sous le gouvernement de Radégonde ; mais la pieuse princesse, donnant au monde un nouvel exemple de la véritable humilité chrétienne, remit ses pouvoirs entre les mains de sainte Agnès, l'une de ses filles, qu'elle désigna pour abbesse. Ces pouvoirs, elle les avait conservés tant qu'il s'était agi de fonder et d'organiser; mais elle les sacrifia dans l'intérêt de son œuvre, afin que personne ne songeât à désobéir lorsque la reine elle-même obéissait ainsi la première.

Le roi Clotaire et ses quatre fils voulurent contribuer par leurs dons et leur munificence à la fondation du monastère. Il fut primitivement placé sous l'invocation de la sainte Vierge, et il dut à l'intervention de ces grands personnages revêtus de la puissance publique ses premières richesses et les garanties certaines de son existence future.

Lorsque tout fut préparé pour la clôture, le bruit s'étant répandu que la reine allait s'enfermer pour toujours, il y eut une telle affluence des populations pour la voir une dernière fois, que les rues, les places publiques, les toits même des maisons furent envahis par une foule émue du spectacle d'un si grand sacrifice.

Radégonde, une fois ensevelie dans sa retraite, ne vécut plus que pour Dieu et pour les saintes filles placées sous

tage a disparu, une habitation particulière lui a succédé, et, aux jours des fêtes populaires qui précèdent le saint temps de la pénitence catholique, la génération actuelle, oubliant ce que vénéraient ses pères, se livre dans la grotte même aux folles joies qui semblent avoir remplacé chez nous les saturnales païennes.

sa royale protection ; mais elle se fit la plus humble de toutes, et, recherchant les fonctions les plus simples, les occupations les plus abjectes, elle en remplit le ministère avec un zèle et un dévoûment dont la plume ne saurait donner tous les détails.

Quand elle était de semaine, elle redoublait ses fatigues, et c'était par ses mains que passaient tous les ouvrages qu'exigeait la tenue d'une maison aussi considérable; puis, à la fin de la semaine, elle lavait les pieds à toutes les religieuses, les baisait avec tendresse et demandait à chacune d'elles pardon des négligences qu'elle pouvait avoir commises. Constamment en présense de Dieu par la pensée, elle évitait toute parole qui eût pu altérer cette communication intime de la créature avec son Créateur; jamais de mensonges, jamais de médisances, jamais de haine pour personne, mais toujours de l'humilité, toujours de la douceur, toujours de la charité pour tous.

Elle jouissait d'une paix profonde, lorsque la nouvelle lui parvint que Clotaire, sous prétexte de venir faire un pèlerinage au tombeau de saint Martin de Tours, avait réellement l'intention de se rapprocher de Poitiers et de replacer la reine sur son trône. Radégonde redoubla ses jeûnes, ses prières, ses mortifications, et, joignant les précautions de la prudence humaine aux armes de la foi, elle écrivit à saint Germain, évêque de Paris, qui accompagnait le roi, pour qu'il le détournât de ses coupables projets.

En effet, saint Germain, après avoir pris connaissance de la requête de la sainte, profitant du moment où Clotaire était agenouillé près du tombeau de saint Martin, se jeta à ses pieds et le supplia avec larmes de ne pas persister dans sa résolution, et de laisser Radégonde jouir en paix du bonheur qu'elle avait cherché dans sa solitude. Le roi, touché par les prières du saint évêque, lui promit de se rendre aux vœux de Radégonde, et il chargea Germain lui-même de lui porter, avec ses excuses, le serment solennel qu'il venait de faire sur les reliques vénérées de saint Martin.

L'évêque de Paris se rendit en effet à Poitiers; il y remplit la mission qui lui avait été confiée, et, pendant

son séjour, il consacra l'abbesse Agnès, que Radégonde avait mise à la tête de son monastère.

Délivrée de ses craintes, que la mort de Clotaire fit bientôt après disparaître complétement, Radégonde voulut assurer aussi ses saintes filles contre les retours dont elles pourraient être menacées ; elle établit comme première règle de sa maison la clôture absolue, qui n'était point jusqu'alors pratiquée, et qui semble avoir été une institution émanée de sainte Radégonde, en ce qui concerne du moins la clôture pour les réunions de religieuses; puis elle fit sanctionner ce principe essentiel par les évêques Euphrone, Prétextat, Germain, Félix, Domitien, Victor et Domnole, réunis en concile à Tours. L'histoire nous a conservé leur lettre à Radégonde ; elle témoigne de la vénération de ces saints personnages pour celle qu'ils appellent *la fille de l'Eglise.*

Radégonde avait toujours montré un vif désir de posséder de saintes reliques et d'attirer par leur présence dans son monastère la protection du Très-Haut sur son œuvre ; elle fit donc tous ses efforts pour en réunir un grand nombre, et elle y parvint. Mais ce n'était pas assez pour sa foi ardente : il lui fallait une relique plus insigne encore, il lui fallait un morceau de l'arbre du salut. Elle envoya donc à cet effet, et avec l'autorisation du roi Sigebert, des ambassadeurs à l'empereur d'Orient. Justin le Jeune occupait alors le trône impérial; sa piété et celle de l'impératrice Sophie, sa femme, accueillirent favorablement la demande de la veuve de Clotaire, de la bru de Clovis, si renommé dans le monde.

Une croix fut taillée dans la croix du Sauveur ; elle fut enchâssée dans l'or et les pierreries, et, accompagnée de riches présents et de reliques des saints d'Orient, elle fut envoyée avec honneur à Radégonde.

Celle-ci voulut recevoir avec la pompe dont elle était digne cette précieuse relique ; elle pria le roi de désigner lui-même l'évêque qui, en l'absence de Mérovée, évêque de Poitiers, célébrerait ce grand jour. Saint Euphrone de Tours fut chargé de cette belle mission, et il arriva suivi de son clergé. Le clergé poitevin se réunit au brillant cortége, et le bois vénéré fut accueilli avec un

pieux enthousiasme, au bruit des acclamations et des chants d'une population pleine de joie et de reconnaissance. Ce fut alors que, pour la première fois, furent dites les hymnes sublimes composées à cette occasion par Fortunat, administrateur temporel du monastère. Parmi ces hymnes, il en est une que l'Eglise répète encore après tant de siècles : c'est le *Vexilla regis*, chant magnifique approprié à la circonstance qui l'avait inspiré, et dont les Poitevins doivent être fiers, parce qu'il est digne du grand mystère célébré par leur poëte.

L'entrée triomphale du bois sacré fut le signal d'innombrables miracles qui remplirent les populations de respect pour le lieu chargé de garder ce précieux dépôt, et aujourd'hui même, après les mauvais jours que firent luire sur la cité les ravages des Normands et les fureurs barbares des révolutionnaires, cette relique insigne, grâce au zèle pieux de saintes âmes, est encore, dans les mains des filles de Radégonde, l'objet d'une vénération bien méritée (1).

Lorsqu'elle eut enrichi son monastère de tous ces trésors, la reine voulut le doter d'une discipline inaltérable, et, après s'être adressée à l'évêque de Poitiers, Mérovée, pour en obtenir des constitutions, elle résolut de se rendre dans la ville d'Arles en Provence, d'où elle rapporta la règle que saint Césaire, évêque de cette ville, avait composée pour le monastère de sa sœur, sainte Césarie, et qu'elle appliqua rigoureusement à ses vertueuses filles.

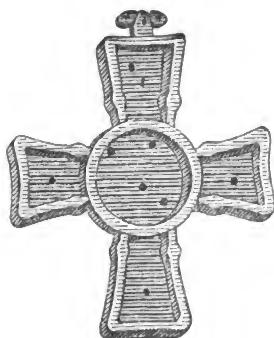
Pour donner l'exemple d'une vie plus mortifiée encore, elle ajouta à ses rigueurs d'autrefois de nouvelles rigueurs ; la privation d'aliments substantiels, de sommeil, de linge, se joignit à des macérations continuelles, au cilice, à la cendre, aux bracelets de fer, aux colliers, aux chaînes de même métal, dont les aspérités, pénétrant dans ses chairs, rendirent plus d'une fois nécessaires de san-

(1) Ce fut à dater du jour où il entra en possession de ce trésor que le monastère de Sainte-Marie prit le nom de *Sainte-Croix*, sous lequel il figure désormais avec tant d'éclat. Nous réservons pour l'histoire des congrégations religieuses d'origine poitevine les détails qui concernent plus spécialement l'abbaye de Sainte-Croix et les saintes filles de Radégonde.

glantes incisions. Elle fit même forger une espèce de croix armée de pointes aiguës qu'elle portait habituellement sur la peau, et qu'elle faisait rougir au feu pour la rendre plus douloureuse.

Cette austérité de vie, dont le bruit se répandit dans la France entière, et qui valut à Radégonde des remontrances de la part de ceux qui pensaient qu'elle abrégeait ainsi ses jours, n'empêchait pas l'humeur toujours égale de la sainte, et il semblait même que son amour pour ses pieuses filles y puisât une ardeur nouvelle et plus vive. Les épanchements de cette tendresse nous ont été transmis par Baudonivie, l'une d'elles, et, en les lisant, on comprend le trésor d'affection que renfermait le cœur de la reine et les regrets dont sa mort fut la cause. Le temps approchait où la séparation la plus cruelle allait en effet succéder aux doux rapports, aux délicieux entretiens, et ce temps fut prédit à la sainte reine elle-même par l'époux qu'elle s'était choisi. Un an avant l'époque de son décès, disent les historiens, au moment où elle priait, elle crut voir un jeune homme d'une grande beauté, qui lui dit avec douceur : « Pourquoi, dans l'ardeur de vos vœux, » me suppliez-vous avec tant d'impatience et tant de lar- » mes? pourquoi me demandez-vous avec de si ardentes » prières, et vous livrez-vous à une si cruelle pénitence » pour moi qui suis toujours à côté de vous? Vous êtes » une perle de grand prix et je vous dis que vous êtes » au premier rang des diamants de ma couronne. »

Ce jeune homme, c'était Jésus-Christ lui-même, qui annonçait à Radégonde le jour de son triomphe et de sa mort. Et en achevant de parler il disparut, laissant sur la pierre la trace de son pied divin Le souvenir de cette apparition miraculeuse fut pieusement conservé dans le monastère ; une chapelle s'éleva plus tard sur l'emplacement même de la cellule de Radégonde ; on y vénérait la pierre consacrée par l'empreinte divine, et deux statues rappelaient aux regards le fait miraculeux... Aux mauvais jours de 1792, la chapelle fut détruite, mais le petit monument fut transporté dans l'église de Sainte-Radégonde, où il est encore aujourd'hui l'objet d'un touchant pèlerinage.



CROIX DE MÉTAL

ue Ste Radégonde faisait rougir pour exercer sur elle-même la plus rigoureuse pénitence.

(Dessin réduit à un tiers de la dimension.)

Lorsque la sainte reine apprit sa fin prochaine, elle songea aux précautions que lui conseillait le désir d'assurer l'existence de son monastère et, par un testament qu'elle adressa à tous les évêques du royaume, elle plaça sa pieuse maison sous leur protection en ce monde et sous la sauvegarde de saint Hilaire, de saint Martin et de la Vierge Marie. Voici ce monument de la tendre sollicitude de la reine pour ses filles chéries, tel que l'histoire nous l'a conservé :

Testament de Radégonde.

« Aux saints évêques et seigneurs très-dignes du siége apostolique et ses pères en Jésus-Christ, Radégonde pécheresse :

» Pour qu'une sage entreprise marche rapidement à son terme, il faut que les pasteurs subalternes expliquent aux pères universels la situation du bercail qui leur est confié, afin qu'en le recommandant à leur sollicitude, ils en obtiennent cette participation qui assure la prudence à la charité, le soutien à l'autorité et le suffrage à la prière. Détachée depuis longtemps des chaînes du siècle par le secours et l'inspiration de la divine Providence, on m'a vue passer volontairement, guidée par le Sauveur, sous la discipline de la vie religieuse ; et depuis, songeant avec amour à l'avancement des autres, et à rendre, avec la permission du Seigneur, l'accomplissement de mes vœux profitable pour elles, avec l'autorisation et par munificence de mon très-excellent seigneur le roi Clotaire, j'ai fondé à Poitiers un monastère de vierges, et je l'ai doté de tout ce qu'avaient mis à ma disposition les largesses royales. J'ai établi sur le troupeau que j'ai réuni avec l'assistance de Jésus-Christ la règle sous laquelle a vécu sainte Césarie, et que la sollicitude du bienheureux évêque Césaire a extraite et coordonnée des constitutions des SS. PP. Avec l'assentiment de l'évêque de cette ville et de ses frères dans l'épiscopat, et en consultant aussi le choix de notre communauté, j'ai institué pour abbesse ma sœur et dame Agnès, que depuis sa tendre enfance j'ai élevée et chérie comme une fille, et, après Dieu, je me suis soumise à elle pour me conformer, selon la règle, à son obéissance. Enfin, mes sœurs comme moi, nous avons, suivant l'exemple des apôtres, résigné entre ses mains, par chartes écrites, les biens terrestres que nous

pouvions posséder, ne nous réservant à part, effrayées d'Ananie et de Saphira, rien qui nous appartînt en propre.

» Mais parce que les heures et les jours de la vie sont incertains, et qu'au déclin du monde un grand nombre aiment bien mieux prendre pour loi leur propre caprice que la volonté de Dieu, animée par le zèle du Seigneur, héritière après ma mort de votre protection apostolique, fille dévouée, et tandis que je vis encore, je vous adresse, au nom de Jésus-Christ, cet exposé de ma requête. Ne pouvant me prosterner à vos pieds en personne, je le fais d'esprit et d'intention par cette lettre, et je vous supplie, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et par le jour du redoutable jugement (quand vous y paraîtrez, si l'oppresseur vous obsède, que le roi juste vous couronne), je vous supplie si, ce qui, j'espère, n'arrivera pas, si quelque personnage, soit l'évêque même de cette ville, soit le gouverneur ou tout autre, essayait, par quelque malveillante intention ou par quelque querelle judiciaire, de jeter le trouble dans la communauté, de violer la règle, ou de donner une abbesse autre que ma sœur Agnès, consacrée par la bénédiction du B. Germain, en présence des évêques ses frères, ou de s'attribuer quelques droits sur le monastère; si, touchant les dons qui m'ont été faits par mon très-excellent seigneur le roi Clotaire, et pour lesquels j'ai obtenu des très-excellents seigneurs rois Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert, une confirmation par serment et par écrit, comme touchant les dons faits par d'autres personnes pour le soulagement de leur âme, ou que les sœurs ont apportés de leurs propres douaires; si, touchant ces possessions du monastère, quelque prince ou puissant, ou même quelqu'une des sœurs osait endommager quelque chose, ou, sacrilége à son vœu, en revendiquer la propriété, que le coupable encoure votre indignation et celle de vos successeurs; sur mon instante prière, qu'il soit atteint par la justice du ciel, et, comme spoliateur et ravisseur du bien des pauvres, exclu de la grâce de Dieu; en sorte que, par votre vigilance, le monastère puisse être défendu contre tout dommage dans ses intérêts, et contre tout changement dans sa règle intérieure.

» Je demande encore, lorsque Dieu aura retiré du monde ma sœur et dame Agnès, que l'on choisisse toujours dans le sein même de la communauté une abbesse qui soit agréable à Dieu et à ses sœurs, qui fasse observer la règle, et ne retranche rien de la condition d'une vie de sanctification, ne prescrivant jamais ce qui ne serait que l'expression d'une volonté particulière. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise!

contrairement à la volonté du ciel et à l'autorité des rois, quelqu'un osait porter atteinte aux conditions qui vous sont recommandées ici avec instance, soit en ne respectant pas les personnes ou les propriétés, soit en suscitant des embarras et des obstacles, qu'il encoure le jugement de Dieu, de la sainte Croix, de la bienheureuse Vierge Marie, et qu'il ait pour adversaires et persécuteurs les saints confesseurs Hilaire et Martin, sous la protection desquels, après Dieu, j'ai placé mes sœurs. Vous aussi, bienheureux pontifes, que j'appelle, ainsi que vos successeurs, au patronage d'une cause qui est celle du ciel, si (puisse-t-il ne pas en être ainsi!) quelqu'un se rencontrait qui ourdît quelques tentatives contre ces prescriptions, afin de confondre et de repousser l'ennemi du ciel, ne balancez pas à accourir vers le roi dont alors dépendra la province, ou à Poitiers même; intervenez comme exécuteurs et défenseurs de la justice, afin qu'un roi catholique ne laisse en aucune façon s'accomplir, sous son règne, une pareille iniquité, et qu'il ne permette pas de renverser ce qui a été établi par la volonté d'en haut, par la mienne et par celle des rois eux-mêmes. En même temps, je conjure les rois que le Tout-Puissant, après mon décès, aura préposés au gouvernement des peuples, au nom du Monarque dont le règne n'aura point de fin, au gré duquel s'affermissent les trônes, et qui donne aux souverains la vie même et la puissance, de prendre sous leur protection et de favoriser le gouvernement du monastère que j'ai fondé, doté et constitué sous la règle, avec l'autorisation des rois leurs pères et aïeuls; je les supplie de veiller à ce que rien ne soit troublé ou détourné de ce qui appartient à la maison, et de n'y permettre aucun changement ou dommage; mais que, pour l'amour de Dieu, prenant en considération la prière que je leur fais devant le Rédempteur des nations, eux-mêmes, de concert avec les évêques nos seigneurs, s'entendent pour le défendre et le protéger, afin qu'en l'honneur du Dieu dont ils soutiennent les servantes, ils soient associés à l'héritage éternel avec le défenseur des pauvres et l'époux des vierges.

» Il est encore une chose, ô saints pontifes, très-excellents rois, et vous tous, peuples chrétiens, dont je vous conjure, au nom de la foi catholique, dans laquelle vous avez été baptisés, et selon laquelle vous gouvernez les Églises : c'est, lorsque Dieu m'aura retirée de ce monde, que vous fassiez ensevelir mon corps dans la basilique que nous avons commencé de bâtir en l'honneur de sainte Marie, la divine mère, où déjà grand nombre de mes sœurs sommeillent

dans leur repos, sans avoir égard à ce que cette église soit alors achevée ou non. Que si quelqu'un a l'intention ou essaye de faire autrement, au nom des mérites de la croix de Jésus-Christ et de la bienheureuse Marie, que la vengeance du ciel retombe sur lui, et intervenez pour que je puisse obtenir dans la basilique une étroite place pour être ensevelie au milieu de mes sœurs. Je vous supplie enfin, avec larmes, que cette requête, que j'ai signée de ma main, soit conservée dans les trésors de l'Eglise universelle, afin que si quelque nécessité se présentait de la part et du fait des méchants, qui forçât l'abbesse ou la communauté de recourir à vous, elles soient en droit d'implorer et d'obtenir le secours de votre paternelle sollicitude, et que celles à qui Dieu aura réservé votre appui ne se plaignent pas d'être délaissées. Rappelez-vous sans cesse devant les yeux celui qui, du haut de la croix, remit la Vierge sa mère au bienheureux apôtre Jean, et comme le bien-aimé disciple remplit avec fidélité l'ordre du Sauveur, ainsi daignez accomplir les recommandations que moi, humble et indigne, j'adresse à vous, messeigneurs évêques et pères dans l'Eglise, afin que nous puissions, lorsque vous aurez pieusement gardé ma recommandation, suivant l'exemple de l'apôtre, mériter d'avoir part à la récompense. Amen. »

Enfin, l'heure de cette récompense avait sonné pour Radégonde, et ce fut au milieu des sanglots de ses saintes filles réunies autour de son lit qu'elle exhala son âme à Dieu.

Baudonivie, qui avait vécu avec elle et qui raconte ce qu'elle a vu, dit que, le matin même de sa mort (qui fut, ainsi qu'elle l'avait demandé dans ses prières, un mercredi, jour présumé de la naissance du Sauveur), des ouvriers travaillant aux carrières de la colline opposée entendirent dans les airs la voix des anges. « Laissez-la, disait l'un » d'eux; des regrets si justes ont fléchi le Seigneur; » mais les anges qui emportaient son âme sainte dans leurs bras répondaient : « C'en est fait, le paradis s'est ouvert pour » elle ; désormais elle est associée à la gloire des anges et » repose dans le sein de l'Eternel. »

Un fait miraculeux signala cette mort précieuse aux yeux de Dieu : un receveur des deniers publics, nommé Domolénus, souffrait d'un violent mal de gorge ; il vit en songe sainte Radégonde qui lui indiquait de la main le lieu

où devrait être fondée, suivant le vœu du peuple, une église en l'honneur de saint Martin ; puis elle touchait la partie malade et recommandait à Domolénus de donner, en échange de sa guérison, la liberté aux prisonniers qu'il détenait dans les fers. En s'éveillant, le malade se sentit guéri ; mais il sut par révélation que la sainte était déjà dans sa gloire, et lorsqu'il eut donné l'ordre de briser les fers de sept captifs et de s'enquérir des nouvelles de sa bienfaitrice, il apprit qu'elle était morte au moment même où il avait éprouvé les effets de son intervention bienveillante.

Cette mort arriva le 13e jour du mois d'août 587, en même temps que celle de saint Junien, avec lequel Radégonde avait eu de pieuses relations, et qui, en lui promettant de prendre des mesures pour qu'on annonçât à la sainte son propre décès, avait exigé la même promesse, de telle sorte que les deux messagers porteurs de la double nouvelle se rencontrèrent à moitié chemin.

L'évêque Mérovée étant absent, l'abbesse, en le faisant prévenir, écrivit à l'évêque de Tours saint Grégoire, qui vint en toute hâte à Poitiers, afin de rendre à la pieuse reine les derniers honneurs. Quand il arriva, le corps se trouvait déposé dans un cercueil, et, au dire du saint évêque, qui nous a laissé le récit des funérailles, il avait conservé tout son éclat. Autour de ces restes précieux se tenaient les religieuses au nombre d'environ 200, gémissant et pleurant et racontant les vertus de la sainte, sa douceur, son humilité, sa bonté, source d'amers regrets pour ses filles, qui avaient tout perdu en la perdant. Puis, après quelque hésitation, vu l'absence de l'évêque de Poitiers, on décida que l'évêque de Tours procéderait à la sépulture. Il consacra un autel dans le caveau même de l'église que Radégonde avait fait commencer en l'honneur de la sainte Vierge, et, au milieu des sanglots et des signes du plus vif désespoir, le corps, déposé dans une bière avec des herbes aromatiques, fut confié à la terre. Mais, après l'office, saint Grégoire se retira, laissant à Mérovée l'honneur de recouvrir la sépulture et d'y célébrer la sainte messe ; puis il visita avec un intérêt pieux les lieux qui avaient été témoins de la vie exemplaire de la

reine, et qui respiraient encore, si l'on peut ainsi parler, l'odeur de sa sainteté.

Ainsi, née vers 520, reine en 538, retirée de la cour en 544, elle avait fondé son monastère de 550 à 560, était décédée en 587 et avait vécu environ 67 ans.

Nous avons vu que l'évêque de Tours avait voulu laisser à Mérovée, évêque de Poitiers, l'honneur de recouvrir la tombe de Radégonde; au moment où cette dernière cérémonie avait lieu dans l'église de Ste-Marie, un grand nombre de fidèles s'approchèrent pour faire brûler aux pieds de celle qu'ils proclamaient sainte les cierges qu'ils tenaient à la main, et comme l'on blâmait cet empressement qui semblait préjuger une question douteuse, tout à coup une manifestation non équivoque de la puissance de Radégonde donna raison à l'instinct populaire, que justifiait du reste toute une vie de sacrifices et de vertus : un des cierges s'échappa des mains de l'un des assistants, s'éleva de lui-même et fut porté au-dessus du peuple jusqu'au pied du cercueil. A cette vue, les plus incrédules tombèrent à genoux, et l'évêque lui-même, qui n'avait pas su se défendre contre quelques préventions, proclama la sainteté de la servante du Seigneur. Depuis lors, la réputation de Radégonde s'est répandue dans le monde chrétien, et les miracles sans nombre opérés près de son tombeau ont rendu sa mémoire honorée entre toutes celles que l'Eglise a proposées à la vénération des fidèles.

Pendant sa vie, sainte Radégonde avait donné, comme nous l'avons vu, de grandes preuves de sa puissance auprès de Dieu; elle avait guéri les malades, rendu la vue aux aveugles; sous sa main, les dons se multipliaient et avec eux les moyens de les augmenter encore, sans que la source parût se tarir; elle avait forcé la mort à s'incliner devant elle, et des enfants, des religieuses ressuscitées, avaient pu, aux yeux mêmes des témoins de ces miracles dont ils nous ont transmis le récit, proclamer leur incontestable authenticité. Ce don des miracles s'était souvent produit à l'insu même de la sainte, à propos de faits d'une importance toute secondaire, mais qui n'en étaient que plus significatifs; ainsi l'on raconte qu'ayant fait plan-

ter près de sa cellule un laurier qui ne fit pas racines et qui se dessécha, comme l'abbesse dit en plaisantant à Radégonde qu'elle serait retranchée de la table commune si elle n'obtenait pas que l'arbre mort reprît sa séve et sa vie, aussitôt on aperçut avec étonnement les tiges de l'arbre devenir flexibles et ses feuilles reverdir. On montre encore dans les jardins de l'évêché, au lieu où s'élevait autrefois la cellule de la reine, ce laurier qui s'est perpétué jusqu'à ce jour par ses innombrables rejetons.

Le tombeau de Ste Radégonde devint donc après sa mort le but de fréquents pèlerinages et l'objet d'une vénération qu'augmentèrent encore les bienfaits publics obtenus par l'intercession de la sainte. C'est ainsi qu'au commencement du XIIIe siècle, alors que des ennemis puissants menaçaient les murs de Poitiers et se préparaient à pénétrer dans la ville que leur avait livrée la trahison d'un serviteur du maire, une apparition merveilleuse leur montra les traits protecteurs de la Vierge, de saint Hilaire et de sainte Radégonde, tout brillants de lumière, et à cette vue ils s'enfuirent épouvantés, après avoir fait de leurs propres soldats un horrible carnage. Et en mémoire de ce glorieux événement, une procession dans laquelle la statue de notre sainte figurait avec honneur fut instituée et subsista jusqu'au jour où de tristes principes d'incrédulité, se cachant sous les beaux dehors de la tolérance, ont fait supprimer ce témoignage éclatant et obligé d'une reconnaissance méritée.

Depuis ce grand miracle, le sarcophage qui contenait les restes de Radégonde éprouva de nombreuses vicissitudes. Le 28 mai 1412, il fut ouvert, à la demande de Jean, duc de Berri, comte de Poitou. Ce prince désirait et avait obtenu, plus par crainte qu'autrement, disent les chroniques, la permission de prendre le chef et les deux anneaux de la sainte; mais il fut obligé, par force divine et miraculeuse, de se contenter d'un des deux, car la reine retira sa main pour retenir son anneau de religion. Le corps fut alors trouvé plus odorant que le baume, entier, voilé, couronné et les mains jointes.

A un siècle et demi de là, le 27 mai 1562, les protestants pénétraient dans la crypte vénérée, brisaient le cou-

vercle du tombeau, arrachaient les ossements de la sainte et les faisaient brûler au milieu de la nef. Sauvés furtivement par des mains fidèles, quelques-uns des débris du précieux trésor furent scellés dans un reliquaire de plomb et déposés de nouveau en grande pompe, le 28 février 1565, dans le tombeau, où ils ont été depuis respectés même par les fureurs révolutionnaires de 1793.

Cependant, après les profanations protestantes, on ne rendit pas au tombeau tout ce qu'on avait sauvé de la destruction, et les saintes filles de Radégonde, les religieuses *de Sainte-Croix*, possèdent aujourd'hui quelques restes précieux de leur fondatrice, et notamment un os du bras et une portion du crâne (1). C'est pour assurer à ces reliques insignes et vénérées un lieu de repos digne d'elles que la piété de Mgr l'évêque de Poitiers a fait un appel aux fidèles de son diocèse, et, de toutes parts, répondant à cette voix aimée, les Poitevins, dignes héritiers de la foi, de la reconnaissance de leurs pères, se sont empressés de déposer leurs dons; le denier du pauvre s'est joint à l'or du riche, et de cette touchante association est sorti un chef-d'œuvre de l'art moderne. Destinée à briller, aux jours des grandes solennités religieuses, moins par la valeur de la matière que par le travail d'une main habile et surtout par les sentiments généreux qui l'ont enfantée et dont elle restera l'expression fidèle, la nouvelle châsse des reliques de sainte Radégonde témoignera de ce que peut, même dans les jours d'indifférence et d'égoïsme sec, une pensée généreuse noblement comprise.

Ce n'est pas, du reste, à ce gracieux monument de la piété poitevine que se sont bornés les heureux effets des libéralités des fidèles; le caveau qui renfermait la tombe sainte a été l'objet de soins attentifs; dégagé des ornements parasites qui l'obstruaient, il a reçu un caractère en harmonie avec sa destination primitive, et les chapelles souterraines, qui offriront désormais aux pèlerins le sou-

(1) Il y a quelques années on trouva dans l'église de Sainte-Radégonde des Pommiers (archiprêtré de Thouars) quelques fragments de reliques de notre sainte. Cette église avait dû sans doute autrefois ce don précieux au nom vénérable sous la protection duquel elle avait été plus spécialement placée.



CHASSE

Des reliques de Ste-Radégonde.

*



TOMBEAU DE STE RADÉGONDE

A Poitiers.

venir des deux compagnes de Radégonde, et de la fondation royale d'Anne d'Autriche en reconnaissance de la santé rendue à son fils Louis XIV, ajouteront à l'aspect mystérieux et touchant de ces lieux si justement vénérés (1).

Cette vénération, qui oserait la refuser au sanctuaire témoin, dans les jours passés, de tant de merveilles, et qui n'a rien perdu (la génération actuelle peut l'attester aussi) des dons miraculeux attachés aux vertus efficaces dont ses murs sont imprégnés.

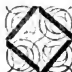
L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de sainte Radégonde le 13 août, sous le rit double de 1re classe pour la ville de Poitiers, dont elle est la patronne, sous le rit double de 2e classe pour le diocèse, et avec octave (2).

(1) L'initiative de ces travaux est due à Mgr Ed. Pie, évêque de Poitiers. S. G. a été secondée par le concours du diocèse, du gouvernement et de la ville de Poitiers. La consécration des trois autels de la crypte et de l'autel majeur a eu lieu solennellement, le 12 août 1854, par les mains de NN. SS. les évêques de Poitiers, Luçon, Angoulême et Blois.

(2) L'ancien diocèse de Poitiers comptait, outre deux paroisses portant le nom de Ste-Radégonde, un chapitre, un prieuré, 13 églises paroissiales et une chapelle placés sous son invocation. Une église paroissiale était sous le vocable collectif de Ste Radégonde et de St Junien. Du reste, le culte de notre sainte était et est encore répandu bien en dehors des limites du diocèse. Sans entrer dans des détails impossibles, nous signalerons par exemple à ce sujet l'église d'Iseures, au diocèse de Tours, dans laquelle, chaque année, à l'époque de la fête de sainte Radégonde, un *triduum* ravive la piété des fidèles et leur confiance dans la puissante intercession de notre patronne.

La province du Berry se signale entre toutes par le culte qu'elle rend à la mémoire de notre sainte. Chaque année, pendant le mois d'août, elle fournit de nombreux pèlerins qui entreprennent un voyage long et coûteux pour aller déposer leurs prières aux pieds du tombeau vénéré.

Cette touchante pratique a résisté aux siècles, aux révolutions; et s'il est vrai que le peuple ne s'enthousiasme jamais longtemps pour des chimères, il faut bien reconnaître dans cette persistance du culte populaire le témoignage irrécusable des faveurs surnaturelles qui payent chaque jour ces hommages si persévérants.



VIe SIÈCLE.

SAINTE AGNÈS, VIERGE.

Agnès (ce nom, tiré d'un mot grec, signifie *chaste* et *pure*) avait été adoptée dès sa plus tendre enfance par sainte Radégonde ; la pieuse reine l'avait élevée avec un soin pieux dans les sentiments qui devaient en faire plus tard un objet digne de toutes ses affections et lui mériter ce doux titre de fille qu'elle lui donne dans son précieux testament.

Agnès suivit sa bienfaitrice dans les situations diverses de sa vie si agitée, et, au jour où, après avoir dit adieu au monde, la reine se renferma dans le monastère qu'elle venait de fonder à Poitiers, Agnès était encore à ses côtés. Ses vertus et ses perfections la faisaient placer à la tête des vierges que l'humilité de Radégonde ne voulait pas diriger dans les voies de la vie religieuse.

Agnès fut en effet la première abbesse du célèbre monastère connu depuis sous le titre *de Sainte-Croix*, et elle fut nommée par Radégonde du nom de maîtresse et de mère.

Lorsque saint Germain, évêque de Paris, fut envoyé près de la reine pour offrir à la sainte recluse les excuses et les serments du roi Clotaire, il fut invité à donner à l'abbesse la consécration religieuse, et ce fut lui en effet qui lui imposa les mains.

Plus tard, quand sainte Radégonde fit son pénible voyage d'Arles pour y aller chercher la règle que saint Césaire, évêque de cette ville, avait donnée à sainte Césarie, sa sœur, et à ses pieuses compagnes, sainte Agnès prit part aux fatigues de cette longue route. Arrivées au monastère de Sainte-Césarie, alors dirigée par l'abbesse Liliola, les deux pèlerines se placèrent sous le gouvernement de la règle qu'elles venaient étudier avant de la donner à leurs filles, et, par une pratique rigoureuse, elles purent, bien mieux que par une étude toujours incomplète, comprendre son esprit.

Après que sainte Radégonde et sainte Agnès se furent bien pénétrées des principes et de la vie qu'imposait cette règle sévère, elles retournèrent à Poitiers et en firent l'application aux saintes filles réunies sous le gouvernement de l'abbesse. La reine toute la première en poussa l'observation si loin, que sainte Agnès, témoin de ses effrayantes macérations, dut lui enjoindre de les modérer. Sous la sage direction d'Agnès, le troupeau des filles du Seigneur grandit en perfection, et mérita des historiens ecclésiastiques contemporains un éloge dont ils font rejaillir la plus grande part sur la main habile qui tenait la houlette. Ce ne fut que sous Leubovère, deuxième abbesse, et après la mort de sainte Radégonde, que survinrent des troubles fâcheux. Ils étaient causés par deux religieuses issues du sang royal, et qui abusèrent de la puissance de leur nom pour semer le désordre dans cette paisible retraite.

Agnès avait cessé d'être abbesse avant la mort desainte Radégonde, et elle lui survécut peu. Elle mourut neuf mois après elle, le 13 mai 588, et mérita de voir sa mémoire honorée par les évêques témoins de ses rares vertus. Elle fut ensevelie près de sainte Radégonde, dans le caveau de l'église qu'elle-même avait contribué à faire élever (1).

La fête de sainte Agnès se célèbre le 13 mai, sous le rit double.

(1) Son tombeau se trouvait à droite de celui de sainte Radégonde, c'est-à-dire du côté de l'épître.

Les restes de la sainte, reconnus avec soin le 18 juin 1853, à l'époque des travaux opérés dans la crypte de l'église, ont été déposés le 12 août 1854, jour de la consécration des autels, dans une des absidioles souterraines qui correspond à la situation occupée autrefois par le cercueil d'Agnès, près de la sainte reine. Le sarcophage est engagé dans le massif même de la maçonnerie de l'autel.



VIe SIÈCLE.

SAINTE DISCIOLE, VIERGE.

Parmi les nobles et saintes filles que Radégonde rassembla près d'elle en son monastère à Poitiers, il en était une qui se faisait distinguer surtout par son humilité, sa modestie, la simplicité de ses mœurs, la rigoureuse observance de la règle et la pratique des plus éminentes vertus: c'était Disciole, nièce de saint Sauve, évêque d'Alby. Radégonde l'aimait entre toutes ses compagnes, et la faveur de ses entretiens pieux n'avait pas peu contribué à augmenter encore dans la sainte fille ses mérites, déjà si grands aux yeux du Seigneur. Or, le jour de la récompense étant venu, elle tomba dangereusement malade. Les sœurs, tristes et pleurant, entouraient son lit et la comblaient de leurs tendres soins. Après quelques jours de souffrances, vers la 9e heure, Disciole, entrevoyant que sa fin approchait, dit à ses compagnes: « Je me » sens plus légère; la douleur a quitté mes membres; vos » soins me sont désormais inutiles; laissez-moi, que je » puisse m'abandonner au sommeil. » A ces mots, les religieuses quittèrent sa cellule. Peu après, elles revinrent et, debout, en silence autour du lit de la jeune fille, elles attendaient qu'elle leur adressât la parole, lorsque Disciole s'écria en étendant les mains: « O saint serviteur » de Dieu, bénis-moi! voilà la quatrième fois aujour» d'hui que tu souffres pour moi! Pourquoi supporter » d'aussi grandes douleurs à cause d'une pauvre femme? » Et comme on lui demandait à qui ces paroles étaient adressées, la sainte fille se tut... la tombe garda son secret. Quelques instants après, elle poussa un léger cri, jeta sur ses compagnes un doux regard, sourit.... c'était son dernier adieu.

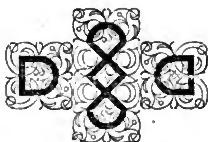
Lorsque le corps de Disciole eut été trempé dans la piscine, il brilla merveilleusement d'un éclat aussi pur que celui de la neige, de telle sorte que l'abbesse ne put trouver dans le monastère un linceul qui le surpassât en

blancheur. Il fut enveloppé avec soin et porté à la sépulture... L'âme de la jeune fille s'était envolée vers les régions célestes, après lesquelles elle aspirait depuis si longtemps.

Son corps fut placé, comme celui de sainte Agnès, première abbesse du monastère de Ste-Croix, auprès du corps de sainte Radégonde, dans le caveau de l'église consacrée primitivement à la Vierge Marie, et qui prit plus tard le nom de la sainte reine (1).

On célèbre la fête de sainte Disciole le 13 mai, le même jour que celle de sainte Agnès, qui précède, sous le rit double.

(1) Son tombeau se trouvait à gauche de celui de Ste Radégonde, c'est-à-dire du côté de l'évangile. Ouvert en même temps que celui d'Agnès (18 juin 1853), il a offert à la vénération des fidèles quelques restes qui ont été pieusement déposés dans une des absidioles souterraines de l'église, au jour de la cérémonie solennelle du 12 août 1854, dont nous avons parlé ci-dessus. (*V*. p 129, note 1re.) Le sarcophage est aussi engagé dans le massif même de la maçonnerie de l'autel.



VIe SIÈCLE.

SAINT PIENT, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

On sait peu de chose de ce saint personnage. Il dut à ses vertus l'honneur de s'asseoir sur le siége de saint Hilaire, et il l'occupait lorsque sainte Radégonde se réfugia dans la ville de Poitiers et y bâtit le monastère de Ste-Croix (550).

Obéissant aux désirs de la reine et aussi aux vœux du roi Clotaire, Pient prêta le concours le plus énergique à cette œuvre sainte. D'accord avec Austrapius, gouverneur de la province, il fournit les matériaux, les ouvriers, l'argent, et bientôt les travaux, poussés avec activité, furent complétement achevés. La pieuse reine lui rendit en respect et en soumission tout ce qu'elle devait à sa générosité, et elle aimait à offrir au saint évêque les pains du sacrifice qu'elle préparait chaque jour de ses mains royales avec tant de bonheur.

Malgré les soins que le saint évêque donnait à la fondation de sainte Radégonde, il ne négligeait point ceux qu'il devait à son diocèse, et ce fut au milieu d'une visite pastorale qu'il mourut à Melle, où son corps fut déposé (vers 564).

Saint Pient a été honoré par l'Eglise de Poitiers d'un culte public dès les temps les plus reculés, et une église fut même placée sous son invocation à Maillezais.

Sa fête se célèbre le 13 mars, sous le rit double.





SAINT FORTUNAT

Evêque de Poitiers.

VIe SIÈCLE.

SAINT FORTUNAT, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

Venantius Honorius Clementianus Fortunatus, plus connu sous le nom de Fortunat, naquit à Duplavine, dans la Marche trévisiane, en Italie. Des auteurs pensent qu'il prit le nom de Venantius en mémoire d'un Venantius de Bourges qu'il se proposait pour modèle, et celui de Fortunat, à cause de Fortunat, martyr de la ville d'Aquilée. Il appartenait à une famille distinguée de son pays, qui le confia aux soins de Paul, évêque d'Aquilée. Celui-ci instruisit son élève dans la pratique de la loi chrétienne et tenta de l'engager dans la milice sainte; mais le jeune homme, quoique ses sentiments fussent sincèrement religieux, avait d'autres vues; il se rendit à Ravenne pour y étudier les sciences. Ravenne était alors une ville importante de l'empire; ses écoles étaient florissantes et réunissaient un grand nombre d'étudiants. Si l'on prend à la lettre ce que Fortunat dit de lui-même et de son séjour dans cette ville, on devrait penser qu'il n'y fit pas de grands progrès, et que la somme de connaissances qu'il y recueillit ne pouvait faire présager la réputation dont il jouit bientôt après. Cependant d'estimables auteurs ont pensé que, dans cette appréciation sévère que l'auteur fait de lui-même, la modestie a pris la plus large part, et qu'il s'était au contraire distingué parmi ses condisciples dans l'art de la rhétorique et dans la poésie.

Quoi qu'il en soit, en 566, Fortunat quitta l'Italie et se dirigea vers la Gaule. Deux causes le déterminèrent à prendre ce parti. L'empire romain, déchu de son antique puissance, se voyant menacé des invasions de terribles et sauvages conquérants, Ravenne, par sa situation et son importance même, était signalée à leurs attaques. Fortunat, d'un caractère doux et paisible, voulut mettre à l'abri son repos et sa foi; il passa les monts et se dirigea vers la ville de Tours, où l'appelaient la reconnaissance et un vœu à saint Martin, dont cette ville possédait les reli-

ques. Voici à quelle occasion il avait fait ce vœu : il nous raconte lui-même qu'ayant été affecté, pendant son séjour à Ravenne, d'un mal d'yeux contre lequel l'art des médecins et leurs remèdes avaient été impuissants, il adressait à Dieu de ferventes prières pour en être délivré, lorsqu'il remarqua la lampe qui brûlait dans l'église devant l'image vénérée de saint Martin. Inspiré par sa foi vive, Fortunat prit quelques gouttes de l'huile de cette lampe, s'en frotta les yeux, et fut guéri sur-le-champ. Son pèlerinage à St-Martin de Tours suivit de près cette guérison miraculeuse.

Après avoir traversé les contrées diverses qui le séparaient du but de son pèlerinage, Fortunat apprit que des fêtes pompeuses se préparaient à l'occasion du mariage du roi d'Austrasie, Sigebert, avec Brunehaud, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne; poëte aimable et déjà renommé pour son talent, Fortunat se rendit près de Sigebert, fut accueilli par le roi et ses guerriers avec de grands honneurs, et composa l'épithalame de ces noces royales.

Pendant son voyage et le séjour qu'il fit à la cour brillante du roi d'Austrasie, dont il sut captiver les bonnes grâces, Fortunat s'était lié d'amitié avec un grand nombre de personnages éminents par leur sainteté, leur naissance ou leurs charges, et nous verrons combien ces rapports, en apparence futiles et passagers, devinrent utiles à l'œuvre importante à laquelle Fortunat va se trouver activement mêlé. Nous voulons parler du monastère que la sainte reine Radégonde venait de fonder à Poitiers, et qui réclamait le concours que la Providence allait lui offrir.

En effet, le roi Sigebert, qui de tous les princes de la famille de Clovis avait témoigné le plus de sympathie à la veuve de Clotaire, comprenant combien les talents, le caractère et le genre d'esprit de Fortunat pouvaient servir Radégonde dans ses projets, engagea le poëte à se rendre à Poitiers et lui donna des lettres de recommandation près de la reine.

Fortunat trouva dans l'accueil que lui fit la sainte et dans les pieuses communications qu'il dut à sa confiance

un motif suffisant de se fixer là où semblait l'avoir appelé la Providence. De son côté, Radégonde, sentant de quel prix était pour l'administration de son monastère un homme intelligent, pieux et sûr, exprima le vœu qu'il s'attachât à l'œuvre qu'elle avait entreprise, et ce vœu fut rempli.

Fortunat devint, à dater de ce jour, l'ami, le conseil, l'intendant, l'ambassadeur de la reine ; il fut souvent envoyé près des évêques et des rois pour traiter des questions les plus graves, et toujours, grâce à son esprit aimable, aux charmes de sa brillante parole, aux séductions de son caractère, unies à une gravité que tempérait, sans l'altérer, l'élégance de ses manières, il sut mener à fin les négociations dont il fut chargé.

L'administration des vastes domaines du monastère de Ste-Croix, les détails immenses dans lesquels il fallait entrer établirent nécessairement entre Fortunat, Radégonde et Agnès de nombreux et fréquents rapports. Ce fut à cette source pure que le poëte puisa les sentiments qu'il a si souvent exprimés dans ses vers pour celles qu'il nomme du doux nom de mère et de sœur. « Je vous honore, » dit-il quelque part, « comme une mère, et vous, je vous chéris doucement comme une sœur ; je vous rends un culte de piété, de confiance, de charité, d'affection toutes célestes... »

Puis, dans les nombreuses poésies qu'il nous a laissées, témoignages écrits des impressions journalières qu'il éprouve, il y a des vers pour tous les petits événements qui composaient cette vie douce, paisible, dont la sainte tranquillité n'était troublée que par des incidents graves, exigeant une mission spéciale, un départ. Et alors Fortunat, mettant à profit les relations multipliées qu'il avait entretenues avec les plus grands personnages du temps, quittait sa retraite, ses délices frugales, et, modeste ambassadeur d'une puissance déchue aux yeux du monde, il allait traiter presque d'égal à égal avec les seigneurs et les rois de la terre, au nom de l'humble servante du roi du ciel. Il serait long et difficile d'énumérer les voyages que fit le confident de sainte Radégonde dans l'intérêt du monastère dont il était le directeur temporel ; mais ce

que l'on peut affirmer, c'est que l'œuvre de la reine dut beaucoup à l'active habileté de son intendant.

Ce n'était pas, du reste, par ses services purement temporels que Fortunat s'était concilié la reconnaissance et l'affection des saintes recluses ; il avait su gagner leur confiance par ses incontestables vertus, et conquérir en même temps la faveur du clergé poitevin, au sein duquel il fut admis, quoique étranger. On ignore l'époque précise de son élévation au sacerdoce ; on en fixe néanmoins la date à peu près vers l'an 560. L'histoire ne dit pas non plus en quelle année il s'assit sur le siége de saint Hilaire. On sait seulement que, l'évêque de Poitiers Platon étant mort vers l'an 599, le clergé et les fidèles, appréciant à leur juste valeur les mérites, les services et la sainteté de Fortunat, l'élurent à la place du défunt.

A dater du jour où il fut revêtu de cette éminente dignité, Fortunat ne songea plus à d'autres soins qu'au gouvernement du troupeau placé sous sa houlette. Sainte Radégonde était allée recevoir la récompense de ses vertus ; elle avait été bientôt suivie par sainte Agnès, et ces deux puissantes protectrices ne pouvaient qu'appeler sur les efforts du pontife, demeuré seul après elles, les bénédictions de Dieu.

Ces bénédictions furent abondantes ; le saint évêque les accrut en employant les restes d'un talent plus mûr à composer des œuvres pieuses qu'il livrait aux méditations ou aux chants des fidèles, et qui étaient accueillies avec l'empressement dont elles étaient dignes.

Saint Fortunat était déjà parvenu à l'âge de 69 ans environ, lorsqu'il fut appelé au siége de saint Hilaire ; son épiscopat fut court, et l'on ne pense pas qu'il ait dépassé l'année 609. Ce fut à cette époque qu'il s'endormit dans le Seigneur. Il fut enseveli avec pompe dans l'église de Saint-Hilaire, où l'on montrait avant la révolution les restes de son tombeau.

Ami de saint Grégoire, évêque de Tours ; de saint Germain, évêque de Paris, et des plus saints personnages de son temps, Fortunat fut jugé digne, après sa mort, d'être honoré du culte que la piété des fidèles accordait à ceux qui l'avaient honoré lui-même de leur amitié pendant sa

vie (1). Ce témoignage éclatant de l'opinion des peuples, qui s'égare rarement, ratifié du reste par les suffrages de l'Eglise, nous autorise à regarder le personnage dont nous venons de raconter l'histoire comme l'un des plus dignes de notre vénération.

Si nous apprécions saint Fortunat comme auteur, nous dirons qu'il a laissé un grand nombre d'ouvrages de prose et de poésie. Les premiers sont inférieurs aux seconds pour le style, la composition, la pensée.

Ses ouvrages en prose sont consacrés en grande partie à la mémoire des saints dont l'auteur raconte et redit les vertus. Nous citerons principalement les vies de saint Hilaire, de saint Germain, de saint Aubin, de saint Paterne, de sainte Radégonde, de saint Amand, de saint Remi, de saint Médard, de saint Marcel, etc.

Les poésies de Fortunat, qui ont surtout contribué à établir sa gloire littéraire, offrent, malgré leurs défauts et leurs taches, un brillant reflet de la littérature antique, dont on peut regarder notre saint évêque comme le dernier représentant dans la Gaule chrétienne.

Si l'on en excepte quelques pièces fugitives, ces poésies sont généralement consacrées à des sujets religieux ; ainsi les plus remarquables traitent de la dédicace des basiliques élevées à la gloire de Dieu, désignent à la reconnaissance des fidèles les prélats qui les ont bénites, les seigneurs qui les ont construites, signalent à la piété des peuples les saints patrons sous le vocable desquels elles ont été placées, les reliques précieuses dont elles sont enrichies.

Les éloges des saints trouvent aussi une large part dans les travaux du poëte ; saint Martial, saint Vincent, saint Denis, saint Eutrope, saint Saturnin, saint Georges, saint Médard, saint Hilaire et tant d'autres ont été célébrés par Fortunat, qui s'est plu surtout à chanter les vertus et les miracles du grand évêque de Tours saint Martin, auquel il devait du reste, comme l'avons vu, le bienfait d'une guérison merveilleuse.

(1) Une chapelle fut très-anciennement placée sous son invocation dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers ; elle était à la collation du trésorier du chapitre.

Quant aux hymnes composées par Fortunat, plusieurs, après avoir été chantées sous ses yeux par les enfants chéris du pasteur, ont mérité d'être conservées par l'Eglise; il suffit de citer le *Vexilla regis* pour donner une juste idée du talent de saint Fortunat dans ce genre.

Nous avons dit, en parlant de sainte Radégonde, la joie qui inonda la population chrétienne de la ville de Poitiers lorsque la précieuse relique de la vraie croix fut reçue dans ses murs; Fortunat était alors le confident de la sainte reine, et il fut chargé par elle de composer les chants pieux qui devaient accueillir la parcelle vénérable de l'arbre du salut. Alors, plein de l'enthousiasme dont tous les cœurs étaient embrasés, Fortunat écrivit ces strophes magnifiques qui puisaient au milieu des transports de l'allégresse publique un caractère que notre imagination même serait impuissante à leur restituer :

Vexilla regis prodeunt, etc.

« Les étendards du souverain Roi s'avancent; à nos » yeux brille le signe mystérieux de la croix, gibet in- » fâme où fut attachée la chair du créateur même de la » chair.

» De son côté percé par le fer cruel de la lance coulent » le sang et l'eau qui doivent laver la souillure de nos » iniquités.

» Ils sont accomplis les oracles que chantait David sur » sa harpe fidèle, lorsqu'il disait : C'est par le bois que » Dieu a régné sur les nations.

» Arbre glorieux et brillant de lumière, empourpré du » sang de notre Roi, toi qui fus jugé digne de toucher des » membres si saints,

» Heureux, ô toi dont les bras ont porté suspendue la » rançon du monde; précieuse balance où fut pesé ce » corps divin qui ravit sa proie au sombre abîme.

» Je te salue, ô croix, mon unique espérance, gloire et » salut du monde, etc. »

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Fortunat le 14 décembre, sous le rit double-majeur.

VIe SIÈCLE.

SAINT JUNIEN, ABBÉ.

Junien naquit à Briou, au pays de Poitou. Dès sa jeunesse il abandonna sa famille et ses biens pour aller conquérir des âmes au Seigneur, puis il se retira à Chaunay, où il construisit une étroite cellule dans laquelle il s'enferma. Malgré le soin qu'il avait pris pour cacher sa vie sainte, la renommée de ses vertus dépassa les limites de son humble retraite et parvint jusqu'à sainte Radégonde, qui voulut entretenir avec lui des relations suivies.

Il s'établit entre la reine et le pieux anachorète un échange de saintes pensées et de dons mutuels. Junien reçut de la reine un cilice tissu de ses propres mains, et il lui envoya en remercîment une chaîne de fer. Tous les deux aimaient à se parer de ces instruments de pénitence, précieux emblèmes des liens qui unissaient leurs âmes.

Junien, se voyant entouré de nombreux disciples, abandonna sa cellule, reçut le sacerdoce et se voua tout entier au salut de ses frères; puis, le nombre de ceux qui venaient se placer sous sa direction augmentant chaque jour, il pria le roi Clotaire de lui accorder au pays de Clussais un lieu plus vaste pour recevoir sa nouvelle famille.

Le roi se rendit à ses vœux et lui abandonna en entier le bourg de Mairé, où il fit bâtir un grand monastère. Junien gouverna saintement ses disciples, qu'il plaça sous la règle de Saint-Benoît.

Comme il était accablé de vieillesse, sentant que sa fin était proche, il désigna pour son successeur Annemond (ou Ruremond), qu'il avait pris près de lui dès le berceau, et auquel il avait donné le saint baptême, et il le chargea de porter à sainte Radégonde la nouvelle de sa mort.

Junien et Radégonde s'étaient promis de se faire donner réciproquement avis du moment où il plairait à Dieu de les appeler à lui, afin que les prières du survivant pus-

sent accompagner l'âme du défunt et lui frayer la route du ciel.

Or le messager de saint Junien, parti de Chaunay, où son maître venait de mourir, arriva, selon la tradition, au lieu nommé la Troussaie, dans la paroisse de Ceaux-les-Couhé, à six lieues de Poitiers, au moment même où le messager envoyé de Poitiers par les soins prévoyants de Radégonde apportait à saint Junien la nouvelle du décès de la reine. Ce fut donc le même jour et à la même heure, le mercredi 13 août 587, que ces pieux amis furent réunis à jamais au sein de Dieu.

Les restes du bienheureux furent ensevelis avec honneur, et ils furent vénérés d'abord au lieu de sa première sépulture. Mais plus tard Pepin, roi d'Aquitaine, les fit transporter avec grande pompe dans l'église de l'abbaye de Nouaillé, fondée par son père Louis le Débonnaire lorsqu'il était lui-même roi d'Aquitaine, et qui fut placée sous l'invocation du saint.

Goscelin était alors abbé de Nouaillé et de Mairé. Ce dernier monastère avait été relevé après la destruction de son église au temps des luttes de Charles Martel contre Hunaud et Waifre d'Aquitaine, et en 850, époque à laquelle eut lieu la translation des restes de saint Junien à Nouaillé, le monastère de Mairé était uni à l'abbaye sous la direction de Goscelin.

Les invasions barbares, les guerres civiles et religieuses ont été cause que les reliques de saint Junien furent perdues ou plutôt oubliées sous les décombres de l'église de Nouaillé, car on a la conviction qu'elles existent encore dans le lieu où elles trouvèrent, en 850, un saint asile. Cependant quelques parties de ces restes précieux ont été reconnues authentiques par Mgr Pie, évêque de Poitiers, et elles sont aujourd'hui exposées à la vénération des fidèles.

L'ancien diocèse de Poitiers comptait une abbaye (Nouaillé), six églises paroissiales et une chapelle placées sous le vocable de saint Junien, et une église sous le vocable collectif de sainte Radégonde et de saint Junien.

Sa fête se célèbre le 12 août, veille de celle de sainte Radégonde, sous le rit double.

VI[e] SIÈCLE.

SAINT ANNEMOND ou RUREMOND, ABBÉ.

Annemond ou Ruremond fut élevé et baptisé par saint Junien, dont il devint le compagnon, le premier disciple, et plus tard le successeur dans la direction du monastère de Mayré.

Lorsque le saint ami de Radégonde sentit sa fin prochaine, ce fut Ruremond qu'il chargea du soin de prévenir la reine de l'heure de son décès, ainsi qu'il en avait pris l'engagement avec elle. Nous avons vu, en racontant la fin des deux bienheureux, comment furent remplies les intentions de ces deux amis que la mort même n'avait pu séparer.

Mgr de la Rocheposay indique la fête de saint Ruremond au 9 juillet, et dit que ce saint avait dans le bréviaire de l'abbaye de Nouaillé un office de neuf leçons, et qu'il était mentionné aux litanies de ce bréviaire (1).

(1) Dans ses propres litanies poitevines, le prélat donne à saint Junien et à St Ruremond le titre d'abbés de Nouaillé. C'est une erreur ; il faut lire : abbés de Mayré.



VIe SIÈCLE.

SAINT PORCHAIRE, ABBÉ.

On ignore où naquit saint Porchaire; on ignore aussi les détails des premières années de sa vie. Il est à présumer toutefois qu'il était Poitevin, et l'on sait positivement qu'au VIe siècle il était abbé du monastère de Saint-Hilaire de Poitiers.

Il était revêtu de ce titre lorsque Mérovée, son évêque, lui confia une mission délicate près de Gondégisile, archevêque de Bordeaux, et des autres évêques de la province.

A la suite de discussions intestines contre lesquelles n'avaient pas pu les prémunir la règle et les saints exemples de leur pieuse fondatrice, les filles de Radégonde s'étaient vues frappées de la redoutable peine de l'excommunication, et plusieurs avaient dû quitter l'asile sacré qui avait reçu leurs vœux (1).

Saint Porchaire fut chargé par Mérovée d'aller exposer à Gondégisile et aux prélats qui avaient porté la terrible sentence les motifs qui devaient en faire adoucir la rigueur, et, par son esprit de mansuétude et de conciliation, il prépara le succès de cette négociation. Plus tard, en effet, les vœux du chef de l'Eglise de Poitiers furent comblés, et la paix fut rendue aux religieuses de Sainte-Croix.

De retour dans son monastère, saint Porchaire y passa le reste de ses jours au milieu des exercices de la piété la plus exemplaire, et lorsqu'il mourut, vers la fin du VIe ou au commencement du VIIe siècle, il laissa une mémoire honorée des fidèles.

Son corps, enterré d'abord dans une simple chapelle, fut l'objet d'une telle vénération, qu'au bout de plusieurs siècles (vers 1508), il fallut songer à déposer les précieuses reliques dans une basilique plus vaste, qui fut placée sous

(1) *Voir* ci-dessus, page 131.



SAINT PORCHAIRE

Abbé.

l'invocation du saint et décorée du titre de paroisse.

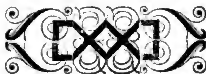
A l'époque des pillages protestants, ces reliques furent sauvées de la fureur de ces chrétiens dégénérés, et pendant de longues années elles demeurèrent cachées.

Le mur qui les avait protégées les fit presque oublier des Poitevins; mais en 1676 elles furent recherchées par l'évêque de Poitiers, Gilbert de Clérembault, qui les découvrit et les exposa de nouveau à la vénération des fidèles. — Les plus gros ossements furent alors placés dans une châsse d'argent, et les autres furent laissés dans le tombeau même.

Pendant les mauvais jours de la révolution, ces restes précieux et la châsse qui les contenait disparurent; mais les religieuses de la Visitation, qui avaient obtenu dans des temps meilleurs une portion insigne des reliques du saint, se sont fait un devoir de l'offrir à l'église paroissiale dont il est le patron.

L'ancien diocèse de Poitiers comptait un prieuré et une église paroissiale placés sous le vocable de St Porchaire. Des paroisses de ce nom existent encore aujourd'hui dans les départements des Deux-Sèvres, de la Charente et de la Charente-Inférieure.

La fête de saint Porchaire se célèbre le 5 juin, sous le rit semi-double.



VIe SIÈCLE.

SAINT SÉNOCH, CONFESSEUR.

Saint Sénoch naquit en 539 à Tiffauges, au pays de Poitou, et dès sa jeunesse il se consacra au service du Seigneur; il embrassa l'état ecclésiastique et se retira au diocèse de Tours, où il fonda un monastère près d'une chapelle sanctifiée par les prières de saint Martin. Il fit rebâtir cette chapelle pour le service de ses religieux, et l'autel qu'il y éleva fut consacré par saint Euphrone, évêque de Tours.

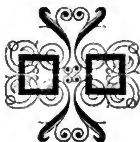
Un grand nombre de disciples étant venus se placer sous sa directien, il leur inspirait par ses instructions et par ses exemples les sentiments dignes de leur état. Ses mortifications étaient extrêmes, et l'on raconte que sa nourriture n'excédait pas par jour le poids d'une livre. Pour se livrer à la contemplation et au recueillement, il se retirait souvent dans une cellule séparée et s'y abandonnait aux méditations, qui avaient pour lui un puissant attrait. Sa charité était inépuisable, et tout ce que la générosité des fidèles lui confiait était aussitôt distribué aux pauvres. Une telle sainteté l'ayant désigné à la vénération des populations qui l'entouraient, on venait de fort loin lui demander des conseils, qu'il ne refusait jamais à ceux qui s'adressaient à lui. Il poussait si loin l'esprit de mortification, que saint Grégoire, évêque de Tours, successeur de saint Euphrone, ayant fait une visite dans son diocèse, Sénoch alla lui offrir ses hommages et se retira de suite, sans vouloir prendre part à la table frugale de son évêque.

Cependant Dieu permit que la sainteté de Sénoch ne sût pas éviter tous les écueils, et qu'un voyage qu'il fit dans sa famille diminuât son esprit d'humilité et de mortification. Les avertissements de saint Grégoire le rappelèrent à la pratique des vertus qu'il avait un instant oubliées et qu'il dut reconquérir par un redoublement de ferveur, après avoir expié sa faute par une rude pénitence.

Il prit, à dater de ce jour, la résolution formelle de ne plus quitter sa cellule et de ne recevoir que les pauvres et les malades. Saint Grégoire fut obligé de modérer par des défenses formelles l'excès de ses austérités.

Ce fut sans doute cette perfection qui lui valut le don des miracles. Saint Grégoire de Tours, qui fut témoin de plusieurs, nous en a conservé le souvenir. Lorsque ce saint prélat, qui l'aimait et le vénérait, apprit qu'il était malade, il accourut aussitôt à son monastère pour lui offrir des consolations; mais Sénoch était déjà privé de connaissance, et il expira dans les bras de son évêque une heure après son arrivée (579). Il avait alors quarante ans.

Les hagiographes fixent sa fête au 24 octobre.



VIe SIÈCLE.

SAINT GÉNÉROUX, ABBÉ.

On tient pour certain que saint Généroux était d'origine romaine; mais appelé d'en haut à la vie humble et retirée, loin du tumulte du siècle, il chercha une retraite où il pût trouver le calme et la solitude dont son âme avait soif.

En ce temps-là le monastère d'Ansion, fondé, comme nous l'avons vu, par saint Jouin, disciple de saint Hilaire, et qui, du nom de son fondateur, s'appelait alors St-Jouin-de-Marnes, jouissait d'une célébrité justement méritée. — (*V.* p. 32.)

Généroux s'y réfugia comme en un port, à l'abri des tempêtes, et il fit de tels progrès dans l'observance de la vie régulière, de la discipline et de la pratique des vertus monastiques, qu'il mérita bientôt d'être unanimement choisi par ses frères pour remplacer l'abbé qui venait de mourir. Il apporta dans ses nouvelles fonctions les qualités précieuses qui l'avaient fait distinguer entre tous, et, joignant à un zèle ardent, tempéré par la douceur, une fermeté pleine de discrétion et de prudence, il sut maintenir le troupeau confié à ses soins dans les pratiques de l'austérité prescrite par la règle.

Il apprit un jour que saint Paterne avait quitté son monastère, où il n'avait pas séjourné trois années, pour se retirer sur des plages lointaines, et y vivre d'une vie plus sévère. Aussitôt saint Généroux, suivant les traces du pieux fugitif, l'atteignit, et, par ses puissantes exhortations, il obtint de lui qu'il apporterait quelques adoucissements à la rude loi qu'il s'était imposée.

Enfin saint Généroux, plein de jours et de mérites, rendit son âme à Dieu vers la fin du VIe siècle, et sous son nom s'éleva une église décorée du titre de prieuré et de paroisse.

L'Eglise de Poitiers fait mémoire de ce saint abbé au 16 juillet.

VIIe SIÈCLE.

SAINT AMAND, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

Saint Amand, évêque de Maestricht, est regardé par plusieurs hagiographes comme l'apôtre de la Gaule belgique, et son nom est encore en grande vénération parmi les peuples qu'il a évangélisés.

Il naquit vers 584 au pays d'Herbauges, situé sur la rive gauche de la Loire, non loin de l'Océan. Ce pays faisait alors partie du diocèse de Poitiers, et quelques auteurs prétendent que le père de saint Amand en était seigneur; mais ce qui paraît très-sûr, c'est que sa famille était des plus illustres aux yeux du monde. Le père d'Amand se nommait Serenus; sa mère, Amantia; ils avaient élevé leur fils avec soin et avec amour, et le jeune homme avait profité de leurs leçons. Il venait d'atteindre sa 20e année lorsque, poussé par une vocation marquée vers la vie religieuse, il abandonna sans rien dire la maison paternelle, traversa le bras de mer qui séparait le continent de l'île d'Yeu, et se présenta pour être admis dans le monastère que de pieuses mains y avaient fondé. Il fut reçu par les moines avec une joie vive, et il fit au milieu d'eux de grands progrès dans la perfection. L'historien qui nous a transmis le récit le plus détaillé de la vie de saint Amand raconte que, dès les premiers temps de son séjour dans l'île d'Yeu, le jeune homme révéla d'une façon incontestable les dons merveilleux que Dieu attache toujours à la prière de ses saints. Un jour qu'il parcourait les domaines du monastère, il fut surpris par un monstre effrayant; mais, plein de confiance dans la bonté divine, Amand opposa le signe sacré du salut à la fureur de son ennemi, qui s'enfuit et ne reparut plus.

Cependant le père d'Amand, après avoir fait de longues et vaines recherches pour retrouver son fils, avait fini par découvrir sa retraite. Il employa près de lui la douce persuasion, puis les menaces, afin de le faire rentrer dans la maison paternelle, où l'attendaient encore les honneurs

et la richesse. Tout fut inutile, et lorsque, poussé par l'exagération de ses sentiments, ce père, indigné de tant de résistance, s'écria qu'il déshériterait son fils, celui-ci lui répondit avec douceur : « Mon père, souffrez que je garde l'habit monastique; servir Dieu, telle est ma part et mon héritage; je ne souhaite rien des biens de mon père en ce monde, je veux rester soldat de J.-C. »

Vaincu par ces paroles, le père se retira seul. Mais Amand, craignant sans doute de s'exposer à de nouvelles instances, quitta bientôt l'île d'Yeu et se rendit en pèlerinage à Saint-Martin de Tours. Quand il fut au pied du tombeau du saint, il le supplia d'obtenir de Dieu, par ses prières, que son serviteur ne revînt jamais au pays de ses pères, et qu'il pût passer sa vie dans des courses continuelles pour le service du Seigneur. La suite de notre récit prouvera comment ce vœu fut exaucé.

Après sa prière, Amand se fit couper les cheveux, reçut la bénédiction de l'abbé de Saint-Martin et se rendit à Bourges. Cette Eglise était alors gouvernée par saint Austrégisile, homme d'une sainteté rare. Amand fut accueilli avec bonté par l'évêque et par son archidiacre Sulpice, qui fut plus tard lui aussi un grand évêque et un grand saint. Ils firent construire pour le nouveau venu une cellule près de l'église cathédrale. Là, le pieux Amand vécut pendant 15 années dans les jeûnes et les abstinences, le corps couvert d'un rude cilice, se contentant de pain d'orge et d'eau, et n'en prenant que ce qu'il fallait pour ne pas tomber en défaillance.

Poussé par le désir d'aller prier aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, un jour Amand quitta sa retraite et partit pour Rome avec un seul compagnon. Lorsqu'il fut arrivé dans la ville des saints, son premier soin fut de visiter les églises qui rappelaient à sa mémoire de si touchants souvenirs; il consacrait la journée à ce pieux devoir, puis, la nuit, il cherchait un asile dans le sanctuaire dédié au prince des apôtres. Or, il arriva qu'un soir les gardiens, pour obéir à leur consigne, faisaient sortir du temple les fidèles; Amand, qui souhaitait ardemment d'y passer la nuit en veille et en prière, n'en put obtenir la permission et fut au contraire repoussé d'une

façon brutale; sans murmurer ni se plaindre, il se retira, se mit à genoux au bas des marches qui précédaient le seuil du temple et tomba bientôt en extase. Il vit alors le prince des apôtres qui, lui adressant la parole avec douceur, lui ordonna de retourner dans la Gaule, d'y prêcher la foi de J.-C., et lui donna pour gage de son succès sa bénédiction.

Amand partit aussitôt, plein de joie et d'espérances. Bientôt après son retour, les évêques réunis le nommèrent évêque régionnaire, c'est-à-dire sans siége déterminé. On lit dans quelques martyrologes que ceci arriva le 26 octobre de l'an 626, mais des auteurs fixent cette consécration à l'an 628. Quoi qu'il en soit, dès qu'Amand eut reçu l'onction sainte, il obéit à la voix du prince des apôtres et il évangélisa les pays de Tournay et de Flandres avec un succès prodigieux. Il le devait aux vertus éminentes dont il était doué. « Très-pieux, rempli de bonté, dit un hagiographe, chaste de corps, il était aussi comme un trait d'union entre les riches et les pauvres, car ceux-ci le tenaient pour aussi pauvre qu'eux, et ceux-là l'estimaient plus riche qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Toujours en jeûne et en prières, il était sobre de paroles... Il rachetait les captifs, il les baptisait, leur faisait enseigner les lettres, et, après leur avoir rendu la liberté, il les plaçait dans des Églises dont plusieurs devinrent les ministres et les évêques. »

Au milieu de ses succès, saint Amand fut arrêté par la main irritée de Dagobert Ier, auquel il avait osé reprocher sa vie coupable et ses désordres. Exilé des Etats du monarque, il ne put se résoudre à rester muet quand la loi de Dieu était encore inconnue à tant de peuplades ignorantes, et il s'empressa d'aller la prêcher aux Basques et aux Navarrais.

Cependant Dagobert, auquel la miséricorde de Dieu semblait pardonner ses fautes en lui accordant un fils vivement désiré, voulut exprimer sa reconnaissance pour un si grand bienfait; il rappela l'apôtre qu'il avait persécuté; il fit plus, il voulut que le saint confesseur, auquel il demanda pardon de son injustice, conférât le baptême

à l'enfant que Dieu lui avait donné. La cérémonie eut lieu avec une pompe extraordinaire dans la ville d'Orléans, et Charibert, roi d'Aquitaine, tint le jeune prince sur les fonts sacrés.

Le zèle apostolique de saint Amand, enflammé par cette honorable réparation, le porta bientôt à aller prêcher au pays de Gand, qu'habitait alors une population tellement barbare, qu'elle était restée inaccessible aux ouvriers évangéliques. Il y souffrit de cruelles persécutions, des outrages et des mauvais traitements; il fut battu de verges et jeté à l'eau; mais il n'en continua pas moins ses prédications, et, Dieu lui accordant le don si bien mérité des miracles, on vit bientôt un changement notable se manifester dans les esprits. La résurrection d'un mort opérée en présence de nombreux témoins vint mettre le sceau à sa mission sainte, et les infidèles, terrassés par ce prodige, renversèrent leurs temples, brûlèrent leurs idoles et vinrent en foule demander le baptême.

En peu de temps, la face du pays tout entier fut changée; saint Amand y bâtit plusieurs églises; il fonda deux monastères dans la ville même de Gand. Le premier est celui de Blandinberg; le second, placé d'abord sous le vocable de saint Pierre, prit plus tard le nom de Saint-Bavon, du nom de ce saint converti par saint Amand et devenu le patron de la ville.

Peu après, saint Amand fonda le monastère d'Elno ou d'Elnon, qu'il quitta bientôt pour aller occuper, en 649, le siége épiscopal de Maestricht. Il fut obligé d'accepter, malgré la répugnance que lui inspirait son humilité; mais il se démit trois ans après de cette dignité, qu'il fit confier à saint Rémacle, et il reprit le cours de ses travaux apostoliques au milieu des infidèles. Enfin, l'âge et l'épuisement de ses forces lui commandant un repos nécessaire, il se retira dans son monastère d'Elnon, qu'il gouverna pendant 4 années, et où il mourut de la mort des saints en 675. Il était âgé de 90 ans.

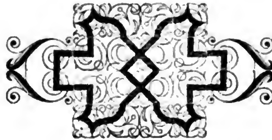
Son corps fut enseveli dans l'église du monastère, et bientôt les miracles qui s'y opérèrent furent la source d'une grande célébrité. Autour de ce sanctuaire s'éle-

vèrent de nombreuses constructions; l'abbaye prit des accroissements rapides, et bientôt le nom d'Elno fut changé contre celui du saint fondateur (1).

Il existe à quelques lieues de Bourges une autre ville de son nom. C'est sans aucun doute un souvenir du séjour que non loin de là notre saint fit à l'ombre des vertus de saint Austrégisile et de saint Sulpice.

L'Église de Poitiers fait mémoire de saint Amand au 7 février.

(1) La ville de Saint-Amand, située à deux lieues environ de Valenciennes, est aujourd'hui renommée pour ses sources minérales.



VIIe SIÈCLE.

SAINT LÉGER, ÉVÊQUE D'AUTUN ET MARTYR.

Saint Léger réunit en sa personne la double gloire des hommes grands aux yeux du monde et grands aux yeux de Dieu, et au-dessus de la couronne immortelle que l'histoire a tressée pour le ministre sage, habile, intègre, brille la couronne plus précieuse que la religion place au front de ses martyrs.

Léger naquit en 616. On ignore le lieu précis où il reçut le jour, mais on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il était parent de l'évêque de Poitiers Ansoald et Poitevin comme lui.

Appartenant à une famille distinguée, Léger reçut une brillante et solide éducation qu'il dut aux soins de son oncle Didon, près duquel, dit son historien, « il fut » dressé et poli en toutes choses par la lime de la disci» pline. » Appelé au sacerdoce, il fut élevé en 643, c'est-à-dire à l'âge de 27 ans, aux éminentes fonctions d'archidiacre de Poitiers, qu'il remplit avec un zèle, une fermeté et une distinction qui le désignèrent à tous les regards. Nommé abbé de Saint-Maixent en 651, à l'âge de 35 ans, il fut appelé, 9 ans après (660), au siége épiscopal d'Autun, vacant depuis deux années. Deux compétiteurs s'étaient disputé ce siége; mais Clotaire III, ou plutôt sa sainte mère Bathilde et son premier ministre le sage Erchinoald le donnèrent à Léger, qu'ils regardaient à juste titre comme un personnage plus digne d'un tel honneur que ceux qui l'avaient recherché les armes à la main sans le mériter.

Saint Léger s'appliqua d'abord à réparer les tristes effets des discordes civiles en rendant à la justice sa force, à son Église la discipline, et en répandant de nombreux bienfaits au sein d'une population décimée par la guerre, appauvrie par le pillage. Il convoqua un concile à Autun, et l'on y vit siéger cinquante-quatre évêques. Ils ré-



SAINT LÉGER

Evêque d'Autun et martyr.

pondaient à l'appel de leur frère pour cicatriser les blessures faites à l'Église d'Autun et pour lui rendre sa régularité primitive, comme il rendait lui-même aux temples leurs vases sacrés, leurs ornements d'or et leur antique magnificence.

Appelé dans le palais du roi d'Austrasie Childéric II par la reine Bathilde, mère de ce jeune prince, saint Léger, d'accord avec Wulfoad, premier ministre et maire du palais, dirigea les affaires de l'Etat avec une prudence consommée qui fit envier par les nations voisines le bonheur dont jouissait la France orientale sous des chefs aussi habiles et aussi modérés.

La Neustrie et la Bourgogne étaient alors gouvernées par Ebroïn, maire du palais. Cet homme était entaché à un haut degré des défauts opposés aux qualités de Wulfoad et de saint Léger, de telle sorte que, poussés à bout par ses exactions, sa tyrannie et ses crimes, les peuples de ces contrées, à la mort de Clotaire III, leur roi, refusèrent de reconnaître Thierry que la main d'Ebroïn avait placé sur le trône, et se soumirent volontairement au sceptre de Childéric II et au gouvernement de son ministre. Ebroïn vaincu, fait prisonnier, traduit devant ses juges, obtint par les supplications de saint Léger que la vie lui fût laissée, à la condition de se réfugier au monastère de Luxeuil en Bourgogne.

Saint Léger était alors au faîte du pouvoir, et l'histoire dit à son honneur que, tant que Childéric se laissa diriger par ses conseils, ce prince ne commit aucune violence, aucun excès; mais Wulfoad, jaloux de la puissance de l'évêque d'Autun, parvint à exciter contre lui par ses artificieuses insinuations la haine du roi, qui résolut de le faire périr, et ne recula pas devant un crime dont il devait donner lui-même le signal en frappant de son épée son vertueux conseiller. Des mains sages arrêtèrent sa fureur impie; saint Léger ne périt point, il fut seulement disgracié; cependant, après ce bon mouvement, qui honorait encore le prince ingrat, Childéric revint à de mauvais sentiments, et, poussé par les perfides conseils de ses flatteurs, ayant appris que saint Léger se trouvait dans son église cathédrale, il y pénétra l'épée à la main, ivre

de vin et de colère, appelant à haute voix le saint évêque. Celui-ci administrait la confirmation aux nouveaux chrétiens; sans se déranger dans cette auguste cérémonie, il répondit: « Me voici. » Mais l'éclat des lumières, la fumée de l'encens, la nombreuse assistance des fidèles troublèrent la vue du roi, qui se retira sans accomplir son crime, et se rendit à la maison épiscopale, où saint Léger se borna à lui adresser des reproches tempérés par la douceur.

Childéric, désarmé par tant de courage, condamna le saint évêque à l'exil et le fit conduire au monastère de Luxeuil, où se trouvait, comme nous l'avons vu, le cruel Ebroïn. A la vue de celui qu'il haïssait de toute la haine que le crime porte à la vertu, Ebroïn refoula au fond de son cœur les sentiments que ravivait le souvenir de ses luttes passées, de ses défaites, de sa chute éclatante, et il feignit de respecter encore celui dont il devait bientôt se venger avec une si affreuse barbarie.

Pendant que saint Léger jouissait au fond de sa retraite du bonheur que lui laissait sa conscience pure et que lui faisait la vénération dont il était l'objet de la part des peuples qui avaient béni son gouvernement sage et paternel, Childéric, privé de ses conseils salutaires, s'abandonnait aux emportements de son caractère, blessait la nation dans ses droits et la poussait à de telles extrémités, qu'une révolte générale s'ensuivit, dans laquelle lui, sa femme et sa famille trouvaient une mort prématurée.

Cette catastrophe bouleversa la France en la livrant aux factions. Ebroïn reparut sur la scène, la vengeance dans le cœur. Il rencontra sur sa route saint Léger, qui, rappelé de Luxeuil peu avant la mort de Childéric, avait échappé à la mort que devaient et n'avaient osé lui donner les gardes chargés de l'escorter, et retournait alors triomphalement dans sa ville épiscopale, au milieu des amis de son nom et de son autorité, réunis pour le protéger et le défendre. Là encore Ebroïn comprima les élans de sa fureur, et il put assister aux ovations dont son rival fut l'objet; puis, voyant que Thierry, frère du roi Childéric, n'offrait point de chances à sa domination, il créa un autre roi sous le nom de Clovis III, qu'il livra bientôt à

Thierry, lorsque celui-ci eut consenti à subir son joug et à régner sous sa loi.

Saint Léger paraissait à Ebroïn le seul concurrent qu'il eût à redouter, et, bien qu'il fût retiré dans sa ville épiscopale, ne s'occupant que des choses du saint ministère, son nom, sa réputation, les souvenirs vivants encore de sa sagesse au temps de son administration, tout inquiétait l'ancien moine de Luxeuil devenu roi véritable... Et puis n'avait-il pas à se venger de la grâce même qu'il avait due à celui qu'il appelait son ennemi? Il chargea donc deux apostats frappés des censures de l'Eglise d'aller, à la tête de troupes nombreuses, saisir le rival odieux qu'il voulait tenir en sa puissance.

A cette nouvelle, les amis du saint évêque le pressèrent de se mettre en sûreté avec les trésors qu'il avait amassés pour le bien de son Église; mais il s'y refusa, et, pressentant bien que c'était à lui seul et à ces richesses que devaient s'adresser les terribles envoyés d'Ebroïn, il ordonna de distribuer son trésor aux pauvres, aux monastères et aux églises; et, ajoute son historien, « quelle veuve, quelle orpheline, quel pauvre ne fut pas alors comblé de ses largesses? »

Ces soins pieux n'empêchèrent point ceux que le rôle de défenseur de la ville imposait à l'évêque. Peu auparavant, sa prévoyance l'avait ceinte de solides remparts; des gardes furent placés aux portes, des sentinelles vigilantes prévinrent toute surprise; puis un jeûne de trois jours fut ordonné, des prières publiques eurent lieu, des processions furent faites au sein de la cité; on porta les reliques des saints avec pompe et vénération, et le pontife, à la tête de son clergé et des fidèles prêts à mourir pour lui, supplia Dieu de detourner le fléau qui menaçait sa ville chérie, ou tout au moins d'épargner le troupeau et de ne frapper que le pasteur.

Cependant les troupes ennemies assiégèrent la ville; des engagements meurtriers eurent lieu, à la suite desquels saint Léger, voulant arrêter l'effusion du sang, fit demander à quelles conditions en cesserait le siége. La réponse ayant été telle, que le saint évêque ne pouvait accepter une capitulation qui l'exposait à manquer à la foi

qu'il avait promise au roi Thierry, l'attaque recommença plus vive, et la ville fut bientôt menacée d'être réduite en cendres.

Alors saint Léger, puisant dans son cœur l'inspiration d'un dévoûment rare, et pensant que le sacrifice qu'il ferait de sa vie sauverait celle de ses enfants et arracherait aux flammes une ville qu'il avait rebâtie, s'offrit à Dieu en célébrant les saints mystères, puis, après la communion, il se fit ouvrir les portes de la ville et s'avança seul au-devant des ennemis.

Ceux-ci méconnurent tout ce qu'il y avait de sublime dans cet admirable dévoûment; ils eurent la lâcheté de se ruer sur le héros dont ils auraient dû baiser les pieds, et de lui crever les yeux qu'ils arrachèrent ensuite avec le fer. Le martyr ne fit entendre aucune plainte, et sa bouche ne sut trouver, au lieu d'imprécations contre ses bourreaux, que des louanges pour le saint nom du Seigneur.

Le sacrifice de saint Léger ne sauva point sa ville fidèle; elle dut recevoir pour évêque un apostat; elle dut acquitter une énorme rançon qui ne l'empêcha pas d'être pillée, et de voir passer dans des mains sacriléges les richesses de ses temples et les ornements qu'ils devaient à la pieuse générosité du véritable pasteur.

Waimer, chef de l'expédition, rendit compte de son succès à Ebroïn, qui ordonna de conduire saint Léger dans une forêt et de l'y laisser mourir de faim, tandis que, joignant l'hypocrisie à la cruauté, il faisait courir le bruit que l'évêque d'Autun s'était noyé, et ordonnait d'élever un monument à sa mémoire.

Saint Léger demeura sans manger pendant si longtemps, que ses gardes et Waimer lui-même, convaincus par ce miracle de la sainteté de leur victime, se convertirent au Seigneur. Waimer restitua même au saint évêque la rançon qu'il avait eue pour le rachat de sa ville épiscopale, et l'homme de Dieu la fit passer par des mains sûres aux pauvres d'Autun, entre lesquels elle fut partagée.

Waimer avait permis à saint Léger de se retirer dans un monastère, et il y vivait en paix, lorsque Ebroïn, non content de lui avoir ravi la douce lumière des yeux, voulut lui enlever la réputation de vertu qui jusqu'alors

avait été hors de l'atteinte de ses plus cruels ennemis. Il comprit donc le saint évêque et Guérin, son frère, parmi les victimes qu'il accusait du meurtre de Childéric, et il les fit traduire devant une assemblée des grands du royaume présidée par Thierry.

Saint Léger se défendit avec une noble hardiesse, et, se faisant accusateur à son tour, il jeta cette apostrophe à Ebroïn : « En t'efforçant d'opprimer les habitants de la » France entière, tu perds le haut rang que tu as ob- » tenu sans l'avoir mérité. » L'assemblée, malgré son dévoûment abject aux volontés du maître, ne put condamner l'innocent, mais il resta au pouvoir de son ennemi, qui le sépara de son frère Guérin, auquel il donna la palme du martyre en le faisant lapider ; puis, ajoute l'historien contemporain, « il ordonna qu'on conduisît St Léger nu-pieds à travers une piscine semée de pierres aiguës et perçantes comme des clous ; ensuite il lui fit tailler les lèvres et les joues et enlever la langue avec un fer tranchant, afin que, privé des yeux, les pieds percés, la langue et les lèvres coupées, ayant perdu toute joie et toute force de corps, ne pouvant plus ni reconnaître son chemin des yeux, ni avancer avec les pieds, ni chanter avec la langue les louanges de Dieu, désespéré, il tombât dans les blasphèmes et se ravît ainsi lui-même le salut qu'en louant le ciel il eût mérité d'obtenir. »

Ce calcul infernal devait être déjoué ; Dieu mit au fond du cœur de son ministre une patience égale à ses maux ; il supporta sans murmurer ce cruel supplice ; il se vit traîner couvert de haillons au travers des places publiques, devant une populace qui avait autrefois béni son nom ; puis enfin, livré à un sicaire nommé Waringue, il fut jeté sur une bête de somme et conduit en Normandie, au pays de Caux. Un pieux abbé nommé Winobert le suivit, obtint la grâce de le voir ; mais quel ne fut pas son étonnement, lorsque au lieu d'un mourant sans force et sans parole, il trouva un chrétien énergique, plein de séve et de vie, et proférant, à l'aide de ses dents dépouillées de lèvres et de sa bouche privée de langue, des sons aussi bien articulés qu'avant l'horrible mutilation dont il avait été victime.

A la nouvelle de ce miracle, Waringue lui-même crut à la sainteté de son prisonnier, et, saisi de crainte ou poussé par le respect, il conduisit saint Léger, avec les égards dus à son malheur, vers un ermitage qui lui appartenait, et qui se nommait Fécamp, près d'un monastère de religieuses. Là, le prisonnier, par l'exemple de ses vertus qu'appuyait le miracle permanent de sa parole, opéra de nombreuses conversions, et on vit se réunir autour de lui les courtisans de son martyre. Ebroïn apprit, au sein de ses prospérités pleines de remords, la merveilleuse guérison et les honneurs non moins merveilleux qui venaient de Dieu sur son fidèle serviteur, et, pensant que les blessures les plus cruelles qu'il pût faire à cet odieux ennemi étaient celles qui atteindraient sa vertu, il renouvela contre saint Léger son ancienne accusation touchant le meurtre de Childéric. Les juges chargés du jugement avaient été choisis; c'est dire qu'ils étaient chargés de la condamnation. Ils n'osèrent pas cependant proclamer la culpabilité de saint Léger, mais ils ne le reconnurent pas innocent; ils n'ordonnèrent point qu'il fût dégradé et que la lacération publique de ses ornements pontificaux montrât aux yeux cette flétrissure non méritée; ils prirent un terme moyen : ils firent déchirer sa tunique.

Enfin, instruit par l'expérience, et voulant en finir avec sa victime, Ebroïn livra saint Léger à Robert, comte du Palais, avec ordre de le conduire en quelque lieu inconnu, de lui trancher la tête et de jeter son corps au fond d'un puits qui serait ensuite comblé de pierres et de terre. Ebroïn, par ces précautions, voulait éviter que les honneurs rendus aux vertus de saint Léger ne devinssent bientôt le reproche le plus sanglant que les populations pussent faire à son odieux persécuteur. Robert exécuta ponctuellement les ordres de son maître; mais ce ne fut pas sans hésitation, car Dieu l'avait frappé de crainte en lui révélant son affection pour son serviteur par une lumière surnaturelle dont il avait ceint sa tête comme d'une auréole sainte; cependant, pressé par les menaces d'Ebroïn, il confia saint Léger à quatre soldats, avec injonction d'exécuter la sentence. Ceux-ci, après avoir longtemps erré dans une forêt sans y trouver un puits,

se rendirent au vœu du saint, qui les pria d'abréger ses souffrances. Trois d'entre eux se jetèrent à ses genoux, lui demandant grâce et pardon; mais le quatrième, sans témoigner aucun remords, saisit son glaive, et, tandis que le saint prosterné priait pour ses bourreaux, il lui trancha la tête et repoussa du pied le tronc du martyr. Puni plus tard de cette profanation, il fut pris d'accès de folie, et se jeta dans le feu, où il périt.

La femme du comte Robert fit ensevelir le corps du saint dans son oratoire, au lieu dit de Serein, qui depuis fut appelé Saint-Léger, du nom de son précieux dépôt, et où de nombreux miracles appelèrent, du temps même d'Ebroïn, de fréquents pèlerinages. Le persécuteur s'en émut; il envoya un émissaire chargé de vérifier l'exactitude des bruits que la renommée avait apportés jusqu'à lui; celui-ci trouva près de la tombe vénérée les malades qui venaient exprimer leur reconnaissance pour une guérison inespérée. « Un mort ne fait pas de miracles, » leur dit le fidèle envoyé du cruel ennemi de celui qu'ils nommaient leur bienfaiteur... Aussitôt la main de Dieu s'appesantit sur le blasphémateur, et il périt avant d'avoir pu retourner jusqu'à son maître.

Le culte de saint Léger ne prit point de grandes proportions tant que vécut Ebroïn; mais lorsque Ermanfrid eut délivré la France de ce monstre, la piété des fidèles, plus libre dans ses manifestations, proclama bien haut la sainteté du martyr, et demanda pour ses précieuses reliques un lieu de repos plus digne d'elles. Ces honneurs furent approuvés par le faible Thierry, par celui-là même qui avait livré l'ami, le conseiller de sa sainte mère, aux mains de son bourreau.

Alors trois évêques prétendirent qu'ils devaient posséder les restes du glorieux confesseur de la foi. Ecoutons à ce sujet le récit du vieil historien déjà cité plusieurs fois: « Plût à Dieu, disait Ansoald, évêque de Poitiers, que je pusse avoir son corps près de moi! Il est connu qu'il était mon parent, et que c'est d'une paroisse à moi confiée qu'il est sorti pour s'élever aux honneurs. » Mais le pontife Hermenaire, successeur de Léger dans l'évêché d'Autun, dit: « J'ai le droit d'avoir son corps,

car il est juste qu'il repose où il fut évêque. » Alors auss Vindicien, évêque d'Arras, dans le diocèse de qui Léger avait été tué, répondit : « Saints pontifes, il n'en sera point comme vous l'avez dit; mais c'est à moi que sera donnée la possession de ce saint corps, car il appartient aux lieux où il daigne reposer. » L'assemblée des évêques décida qu'on jeûnerait et qu'on ferait des prières, afin que le Seigneur daignât montrer dans quel diocèse devait reposer son serviteur. Cela dit, tous consentirent à la proposition; on jeûna et on pria, et l'on écrivit trois petits billets qu'on posa sur l'autel, afin que, les prières achevées, le Seigneur déclarât auquel devait échoir le corps du saint martyr. Le lendemain, après les oraisons et les solennités de la messe, un des prêtres choisis par les évêques glissa la main sous le voile de l'autel, pour en retirer le vrai jugement de Dieu. Tous les assistants virent, connurent et proclamèrent que le droit était pour l'évêque Ansoald, parce qu'ainsi le décida le billet retiré qui devait être tenu pour vrai. L'affaire ainsi terminée sans aucun doute, le pontife Ansoald ordonna à son abbé, homme de Dieu, nommé Andulphe, d'aller en toute hâte là où était le saint corps, et de le transporter avec tout le respect qui lui était dû au pays de Poitiers, afin que là où il avait autrefois commencé à exercer le culte de Dieu, là aussi brillât de tout temps le flambeau de son nom. »

Partout où passa le cercueil vénéré, les populations empressées accouraient, réclamant protection, assistance, guérison, et de nombreux miracles proclamaient la sainteté du martyr. L'évêque de Poitiers et son clergé s'avancèrent au-devant des précieuses reliques jusqu'à Jaulnais. Elles furent exposées à la vénération des fidèles dans les églises de Ste-Radégonde et de St-Hilaire, puis enfin transportées à Saint-Maixent, où elles furent reçues avec enthousiasme et déposées dans un tombeau que l'évêque Ansoald avait fait préparer. Le lieu de ce dernier repos avait été choisi par cette raison que le saint avait été abbé du monastère avant de s'asseoir sur le siége épiscopal d'Autun.

Ces reliques, conservées avec soin et vénérées avec une dévotion qu'expliquent suffisamment les mérites de

saint Léger et les miracles sans nombre obtenus par son intercession, furent menacées, comme tous ces objets du culte de nos pères, au temps des invasions barbares. Pour les soustraire aux profanations impies, elles furent emportées avec les reliques de saint Maixent par les religieux effrayés, et la Bourgogne, l'Auvergne, le Bourbonnais leur accordèrent successivement un asile. C'est sans doute au milieu de ces pérégrinations lointaines et répétées que certaines portions insignes de ces reliques furent laissées pour reconnaître l'hospitalité qui leur avait été offerte, et c'est ce qui explique comment plusieurs lieux, plusieurs monastères prétendaient posséder des restes du saint martyr (1). L'inscription qui se lit encore sur son tombeau à Saint-Maixent indique aux fidèles qu'il ne restait plus, avant la révolution de 1793, qu'une portion des ossements de saint Léger, et que la plus grande partie reposait alors à Ebreuil, au diocèse d'Auvergne.

L'ancien diocèse de Poitiers comptait un prieuré et deux paroisses du nom de saint Léger; deux prieurés, onze églises paroissiales et deux chapelles étaient placés sous son invocation.

Sa fête se célèbre le 3 octobre, sous le rit double-majeur.

(1) *Voir* dans les Bollandistes (2 octobre). — Ces savants auteurs oublient de mentionner Mortagne-sur-Sèvre (Vendée), qui pourtant a des droits, plus fondés peut-être que beaucoup d'autres lieux, de se croire en possession du chef de saint Léger. Ainsi elle peut invoquer : 1° une bulle du pape Pie II (1462) accordant des indulgences à ceux qui visiteront à Mortagne l'autel où était *alors* le chef de saint Léger; 2° un acte capitulaire du 8 mars 1660, par lequel l'abbé de Saint-Michel-en-l'Herm autorise les moines de Mortagne à détacher une parcelle du chef de saint Léger pour la donner au monastère de Saint-Maixent; 3° un procès-verbal du 4 avril 1660 de la séparation de cette parcelle; 4° un acte capitulaire du 8 avril 1660 de la réception de cette parcelle à Saint-Maixent; 5° une autorisation de l'évêque de la Rochelle, dont dépendait alors Mortagne (7 janvier 1709), attestant l'authenticité d'une autre parcelle détachée du même chef. — Lettre de M. Bourbon, professeur au grand séminaire de Luçon. — Février 1856.

VIIe SIÈCLE.

SAINT EMMERAN, ÉVÊQUE DE POITIERS ET MARTYR.

Emmeran naquit à Poitiers vers le commencement du VIIe siècle. Dès son plus bas âge, il se livra à l'étude des belles-lettres, qui ne furent pour lui qu'un objet secondaire au-dessus duquel il sut placer le soin de son âme et la culture des dons précieux qu'il avait reçus du Seigneur.

Il apprit à mépriser de bonne heure les pompes du siècle, et, s'étudiant à plaire à Dieu par la pratique des vertus les plus élevées, il sut bientôt se rendre digne d'entrer dans la sainte milice, dont il parcourut tous les degrés jusqu'au jour où il fut élevé au siége épiscopal de Poitiers.

Il remplissait avec la ferveur et la vigilance des saints cette grande charge, lorsque, réfléchissant un jour aux peuples qui se trouvaient encore plongés dans les épaisses ténèbres de l'idolâtrie, il résolut d'aller leur porter le flambeau de la foi chrétienne.

Les bords du Danube offraient au zèle du nouvel apôtre une riche moisson à cueillir ; ce fut donc là qu'il dirigea ses pas; mais, avant de partir, il voulut confier à des mains sûres le troupeau que Dieu avait placé sous sa houlette pastorale, et il jeta les yeux sur un digne successeur qu'il fit élire à sa place.

Dégagé des préoccupations que pouvaient lui causer les soins de son diocèse, Emmeran se mit en route, jetant partout sur son passage, dans la Gaule et la Germanie, la semence de sa parole que fécondait la grâce de Dieu. C'est ainsi qu'il parvint jusqu'à Ratisbonne. Brûlant du désir d'évangéliser les idolâtres, il voulait pénétrer dans des contrées plus lointaines; mais Théodon, prince de Bavière, le retint près de lui, en l'engageant à consacrer son zèle aux peuples placés sous son sceptre, et qui, étant à peine débarrassés des ombres du paganisme, avaient be-

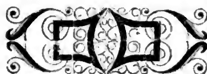
soin de voir briller à leurs yeux la bienfaisante et douce lumière de la foi.

Emmeran se rendit à ce vœu du prince. Secondé par les compagnons de ses travaux évangéliques, qui l'avaient suivi du fond de l'Aquitaine, il prêcha la loi du Christ avec un zèle qui ne put être égalé que par ses succès, et bientôt le christianisme compta par milliers de nouveaux enfants.

Depuis deux ans, Emmeran consacrait sa vie à cette œuvre sainte, et il était permis de compter sur de nouveaux miracles de conversion, lorsque Lambert, fils de Théodon, fit cruellement mettre à mort, l'an 652, l'apôtre de la Bavière.

Pour réparer ce crime exécrable, Théodon bâtit près de Ratisbonne un riche monastère de l'ordre de Saint-Benoît et une insigne basilique en l'honneur du saint martyr.

L'Eglise de Poitiers célèbre sa fête le 25 septembre, sous le rit double.



VIIe SIÈCLE.

SAINT FILBERT, ABBÉ.

Filbert ou Filibert (1), issu d'une noble famille du pays d'Aquitaine, fut élevé à la cour du roi des Francs Dagobert; mais, renonçant aux brillantes faveurs que lui assuraient sa naissance et son éducation, il se retira dès l'âge de 20 ans dans le monastère de Rebais (2), où il se fit couper les cheveux, se consacrant ainsi volontairement au service du Seigneur.

Saint Agile gouvernait alors cette pieuse maison, et, sous un maître aussi parfait, Filbert sut marcher à grands pas dans les voies ouvertes à sa vertu, de telle sorte qu'après la mort de son chef, il fut appelé par le suffrage unanime des religieux à le remplacer.

Mais Dieu, qui veut éprouver ses saints, suscita contre lui une de ces persécutions d'autant plus cruelles qu'elles partent d'une main plus chère, et ce fut parmi les siens que Filbert trouva précisément ses persécuteurs. Il pouvait assurément lutter de toute la force que lui donnaient son titre, son caractère et ses vertus (3), mais il aima mieux se retirer humblement et faire de son existence une sorte de pieux pèlerinage. Il visita donc les monastères les plus célèbres de la France et de l'Italie, où il fut accueilli selon son mérite.

Désireux pourtant d'augmenter la sainte famille dont il était un des membres les plus dignes, il demanda au roi Clovis et à la reine Bathilde, qui le lui accordèrent, le don

(1) Suivant l'opinion d'un de nos plus savants confrères, ce nom signifie *præclarus*. Sa forme souabe ou haute allemande ancienne est *Filoberacht* ou *Filuperacht*, en allemand moderne *Vielbracht*, *multum clarus*. Les Bollandistes ont bien compris le sens de ce nom en l'écrivant par un F et non par PH, comme l'ont fait plusieurs hagiographes moins versés dans la science des étymologies.

(2) Ce monastère, fondé par saint Ouen, ami de Filibert, suivait la règle de Saint-Colomban.

(3) Les religieux qui avaient ourdi contre lui une trame coupable périrent misérablement, et tout rentra dans l'ordre.

d'un lieu au pays de Rouen, appelé Jumiéges (1), et là il construisit un important monastère qui devint plus tard célèbre dans l'histoire.

La destinée de Filbert était d'être constamment en butte à la persécution ; il fut donc poursuivi d'indignes calomnies, et, alors comme autrefois, il recula devant une lutte que rendaient plus fâcheuse les noms de ses adversaires.

Ces adversaires étaient Ebroïn et saint Ouen. Saint Filbert avait osé reprocher à Ebroïn, le cruel meurtrier de saint Léger (2), ses crimes et sa tyrannie. Pour se venger de cette sainte liberté, l'apostat était parvenu, à l'aide d'une machination infernale et de lettres fausses, à tromper la bonne foi de saint Ouen, alors évêque de Rouen, dont le territoire de Jumiéges dépendait. L'évêque fit jeter son ancien ami dans une prison, jusqu'au jour où, reconnaissant avec douleur son injustice, il rendit à Filbert sa liberté et son abbaye de Jumiéges. Mais, redoutant pour ses enfants bien-aimés la colère du puissant maire du Palais, Filbert résolut de se retirer dans une province qui ne fût pas soumise à son implacable ennemi. Il partit donc au milieu des larmes et des regrets, promettant toutefois à cette famille sainte dont il était le père qu'il la reverrait au bout de neuf années.

L'Aquitaine offrait à saint Filbert un asile sûr. Ansoald, évêque de Poitiers, l'accueillit avec joie, avec honneur, lui fournit appui, protection, secours, et lui permit d'opérer de si grandes choses dans le monastère de Quinçay, devenu son lieu de retraite, qu'il a pu en être regardé sinon comme le fondateur, du moins comme le véritable restaurateur.

Après avoir gouverné saintement cette maison pendant quelques années, Filbert, sûr que les pieuses traditions qu'il laissait à ses enfants seraient fidèlement suivies par saint Achard, son coopérateur, qu'il venait de placer à

(1) Des auteurs font dériver ce mot du latin *gemitus*, par allusion à l'état de ces lieux sauvages et infects au moment où Filibert s'y établit pour les transformer par l'effet de la prière et du travail.
(2) *Voir* ci-dessus la vie de saint Léger, page 154.

leur tête, se retira dans l'île d'Herio, où il fonda et construisit le monastère de Noirmoutier (1).

La mort d'Ebroïn (682) et la nomination du 3e abbé de Jumiéges au siége d'Avranches permirent à saint Filbert de retourner à Jumiéges. Il y avait neuf années qu'il avait pris le chemin de l'exil, mais il n'avait point été oublié par ses frères, heureux de le voir diriger de nouveau leur vie humble et retirée.

Filbert néanmoins, pensant que le monastère de Noirmoutier, plus récemment fondé, réclamait sa présence, et qu'il lui serait impossible de gouverner convenablement deux monastères aussi importants, appela pour lui succéder à Jumiéges saint Achard, qui l'avait déjà remplacé à Quinçay.

Cette œuvre accomplie, saint Filbert se retira à Noirmoutier, au milieu de ses enfants bien-aimés. Ce dernier asile du saint personnage fut marqué par de nombreux miracles dus à sa puissante intercession près de Dieu, au sein duquel il alla trouver la récompense de ses vertus le 20 août de l'an 684.

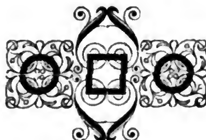
Le corps du saint abbé fut déposé dans la crypte de l'église de Noirmoutier; mais, à l'approche des Normands, en 836, il fut transporté dans divers lieux parmi lesquels on cite Cunault en Anjou, Messai en Poitou, St-Pourçain en Auvergne et enfin Tournus (2).

(1) Des auteurs croient que l'intervention de saint Filbert dans l'établissement du monastère de Quinçay n'eut lieu qu'après la fondation qu'il fit lui-même de celui de Noirmoutier. Il n'aurait abandonné que pour un instant cette solitude aimée, et n'aurait payé à Quinçay que le tribut de ses conseils et de sa direction. Nous croyons à une intervention beaucoup plus complète de la part de ce saint fondateur de nos grands monastères.

(2) La petite abbaye de Saint-Valérien de Tournus fut donnée, par charte du 19 mars 875 de l'empereur Charles le Chauve, à la communauté d Herio (on appelait ainsi les enfants de saint Filbert depuis leur départ du monastère de Noirmoutier). Ce fut là que les reliques du saint trouvèrent un dernier asile, où elles reposent encore, en partie du moins, aujourd'hui. Une parcelle en a été détachée à la demande de Mgr Soyer, évêque de Luçon, et elle est offerte à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Filbert de Noirmoutier, où des soins pieux ont fait élever pour la recevoir un gracieux petit monument.

Le tombeau où reposaient ces reliques précieuses se voit toujours dans le chœur de l'église de Noirmoutier; mais, quoique vide, il est cependant encore l'objet d'une grande vénération. Les églises de Noirmoutier et de Beauvoir-sur-Mer sont dédiées à saint Filbert.

La fête de ce saint se célèbre le 3 septembre, sous le rit semi-double, à volonté.



VII[e] SIÈCLE.

SAINT ACHARD, ABBÉ.

Achard naquit à Poitiers dans la première moitié du VII[e] siècle. Ses parents étaient nobles, riches et pieux. Son père se nommait Auscharius, sa mère Erména. Il fut confié dès l'âge de 10 ans aux soins d'Ansfridus, moine de Saint-Hilaire, qui développa dans le cœur de son jeune élève les goûts les plus prononcés pour la vie religieuse, dont il fit profession au bout de sept années dans le monastère d'Ansion (St-Jouin-de-Marnes).

L'auteur de sa vie raconte qu'à l'âge de 20 ans Achard sortit d'Ansion, appelé qu'il était, par la voix d'un ange, à fonder un nouveau monastère. Il se rendit près de ses parents, qui lui abandonnèrent ce qu'ils possédaient à Quinçay, et, d'accord avec l'évêque de Poitiers, il se mit lui et ses biens sous la direction de saint Filbert.

Ce guide sûr et bienveillant accueillit Achard avec bonté, et, appréciant bientôt toutes les vertus de son disciple, il le mit à la tête du monastère.

Dans ses nouvelles fonctions, Achard sut répondre aux vues de saint Filbert; il avait à peine 30 ans, quinze moines étaient réunis autour de lui, son monastère croissait en bonne renommée, et il espérait finir doucement sa vie au milieu de ses frères, lorsque Filbert, sentant qu'il ne pouvait gouverner lui-même les deux monastères de Jumiéges et de Noirmoutier, jeta les yeux sur saint Achard pour lui confier la direction des moines de Jumiéges.

Saint Achard, malgré tous les liens qui l'attachaient au Poitou, ne crut pas pouvoir refuser le fardeau que lui imposait son maître, d'accord avec l'évêque de Poitiers; il obéit donc, suivit saint Filbert à Jumiéges, fut installé par lui, et, après avoir gouverné saintement la grande famille confiée à ses soins, il rendit au milieu d'elle son âme à Dieu, au mois d'octobre 687, étant alors âgé d'environ 63 ans.

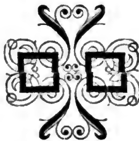
Il fut enseveli avec pompe dans son abbaye, et sa mé-

moire fut honorée d'une telle vénération, qu'il fut mis au nombre des patrons de Jumiéges.

Ses reliques furent transportées avec celles de saint Hugues, archevêque de Rouen, à Staspres, au pays de Cambrai, lorsque la crainte des Normands poussait partout les populations à sauver de leurs mains cruelles ces précieux trésors.

Lors donc que les moines de St-Benoît de Quinçay disaient posséder les restes de leur saint abbé, ils ne pouvaient entendre parler que de quelques portions insignes qu'ils avaient sans doute obtenues de leurs frères de Jumiéges, qui n'avaient pu oublier par quels liens étroits ils étaient unis à l'humble monastère du Poitou.

L'Eglise de Poitiers fait mémoire de saint Achard le 15 septembre.



VIIe SIÈCLE?

SAINT FAZIOL, SOLITAIRE.

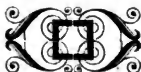
Saint Faziol, vulgairement saint Fazioux, n'est connu que par le nom qu'il a donné à un prieuré dépendant de l'abbaye de St-Cyprien de Poitiers, autrefois situé dans la paroisse de Ste-Marie de Mazières, près de la ville de Melle, et par la tradition qui fait reposer son corps dans l'église de St-Savinien de Melle (1).

Saint Faziol figurait dans les litanies propres à l'abbaye de St-Cyprien de Poitiers, et c'est à ce titre sans doute que Mgr de la Rocheposay, évêque de Poitiers, a inscrit son nom vénéré dane celles qu'il fit imprimer en l'honneur des saints du Poitou.

La fête de ce saint est indiquée, d'après ces litanies, au 15 septembre.

(1) Cette église, dont il est fait mention dès le XIe siècle, est depuis longtemps convertie en prison, et on n'y trouve aucune trace du tombeau de saint Faziol. On cite cependant des lettres du pape Paul II, en date du 24 janvier 1467, qui établissent l'existence de ce dépôt.

Quant à la chapelle de Saint-Faziol, elle est située commune de Melle, dans un vallon, près d'une belle fontaine que dominent des bois qui indiquent encore combien ces lieux durent se prêter autrefois à servir de refuge à quelque pieux solitaire.



VII[e] SIÈCLE?

SAINT GÉNARD, SOLITAIRE.

Saint Génard figure dans les litanies des saints du Poitou rédigées par Mgr de la Rocheposay, évêque de Poitiers, qui lui-même s'est cru autorisé à admettre le nom de ce saint parce qu'il se trouvait mentionné dans les litanies propres au monastère de Nouaillé, et parce qu'un prieuré et une église paroissiale de son nom existaient dans le diocèse (1). Son corps, comme celui de saint Fazioux, avait été placé, dit-on, dans l'église de St-Savinien de Melle.

La tradition n'est confirmée par aucun indice matériel propre à faire constater aujourd'hui la réalité de ce précieux dépôt.

La fête de saint Génard est indiquée par Mgr de la Rocheposay dans ses litanies poitevines au 11 octobre.

(1) L'église de Saint-Génard (aujourd'hui paroisse) est située à une lieue de Melle, sur une hauteur, au milieu des bois. Son cimetière recèle des tombeaux en pierre dont la forme accuse l'ancienneté de l'église elle-même. Le lieu appelé Saint-Génard portait primitivement le nom de *Nauciacus*.



VIIe SIÈCLE?

SAINTE VERGE, VIERGE.

Sainte Verge ou sainte Vierge naquit, suivant les notes justificatives des litanies des saints du Poitou, par Mgr de la Rocheposay, dans la paroisse de Ste-Marie-de-Haut-Bois, au diocèse de Poitiers.

La légende populaire de cette sainte offre une grande analogie avec celle de Geneviève de Braban. Victime comme elle d'une calomnie, retirée comme elle dans les bois, découverte par un pâtre qui s'imagina de suivre les traces d'une de ses vaches qu'il surprit donnant son lait à la pauvre fille, sainte Verge put triompher enfin de ses ennemis, et mériter les honneurs dus à sa vertu.

Ce qui paraît plus certain c'est que, simple bergère, elle sut acquérir dans cette humble condition une telle sainteté, qu'après sa mort, l'église devenue dépositaire de son tombeau justement vénéré prit le nom de la pieuse jeune fille, et s'appela depuis *Ste-Verge*.

Ce tombeau, mutilé en 1793, existe encore, mais il est vide. On mêle la poussière de cette pierre avec l'eau d'une fontaine située dans le parc du château de Sainte-Verge, pour être administrée en breuvage aux fiévreux.

Quant au corps de sainte Verge, si on en croit du Saussais, il fut transporté à Metz dans l'église abbatiale de St-Vincent. On vénérait en effet dans cette église une sainte du nom de Virgine, dont on possédait les reliques (1).

La fête de sainte Verge est indiquée dans les litanies poitevines au 7 janvier.

(1) Sainte Verge se traduit en latin par *Virgana*; l'analogie entre ce nom et celui de *Virgina* (Vierge) a pu donner lieu à l'opinion de du Saussais. Quoi qu'il en soit, il résulte d'une communication due à la bienveillance de S. G. Mgr l'évêque de Metz que l'église (aujourd'hui paroissiale) de Saint-Vincent de Metz ne possède plus rien des reliques de sainte Virgine, qui y figuraient certainement autrefois, et dont l'authenticité avait été reconnue en 1642 par les visiteurs de la congrégation de Saint-Vanne. (Lettre du 5 janvier 1856.)

VIIIe SIÈCLE.

SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

On sait très-peu de choses sur la vie de saint Maximin, évêque de Poitiers, qui naquit vers le VIIIe siècle à Mouterre-Silly, près Loudun.

Nous sommes portés à croire qu'il était membre de la famille patricienne qui, au IVe siècle, donnait de saints évêques à Poitiers et à Trèves. (*V.* p. 26 et 27).

Sans doute il dut à des vertus bien reconnues de ses contemporains la réputation de sainteté dont il jouit et qui lui valut les honneurs accordés à sa mémoire.

A sa mort, il fut enterré dans l'église de Mouterre-Silly (1). Au XIIIe siècle (11 octobre 1226), l'un des successeurs de saint Maximin, l'évêque de Poitiers Philippe, fit exhumer son corps avec grande pompe, et lui fit rendre les hommages dus à sa sainteté.

L'Eglise de Poitiers fait aujourd'hui mémoire de ce saint et des saints évêques de Poitiers le 20 janvier.

(1) C'est ainsi, du moins, que nous traduisons un texte latin que Mgr de la Rocheposay a cru devoir traduire autrement, en plaçant à Sully, près Fontevraud et au diocèse de Tours, le lieu où se fit l'exhumation du corps de saint Maximin.

Le texte porte : *apud monasterium Sillé*, et tout nous porte à croire que nous sommes dans le vrai en y voyant la désignation fort claire de Mouterre-Sillé ou Mouterre-Silly : *monasterium*, moustier, mouterre, monastère.—*Sillé* n'a jamais signifié *Sully*.



VIII[e] SIÈCLE.

SAINT SAVIN DE LAVÉDAN, ABBÉ.

Saint Savin, fondateur de l'abbaye de St-Savin de Lavédan, en Bigorre, qu'il ne faut pas confondre avec saint Savin martyr, dont nous avons raconté la vie (1), naquit au VIII[e] siècle, à Barcelonne, d'une famille riche et noble, alliée au comte de Poitiers. Comme il avait eu le malheur de perdre son père alors qu'il était encore fort jeune, sa mère, qui fondait sur lui seul toutes ses espérances, lui fit donner une solide et brillante éducation dont il sut profiter en faisant dans les sciences des progrès remarquables.

Lorsqu'il eut terminé ses études, il se rendit à Poitiers, où se trouvait alors un de ses parents, nommé Euthilius, qui était gouverneur ou comte de cette importante cité.

Euthilius avait deux enfants jumeaux ; il pria Savin de vouloir bien rester près de lui pour cultiver les heureuses dispositions que semblait annoncer l'un de ses fils, et Savin, ayant accepté cette mission délicate, s'en acquitta avec un zèle et un soin auxquels son jeune élève répondit par des progrès brillants. Le comte de Poitiers, en voyant un tel succès, s'attacha de plus en plus au sage instituteur auquel son fils devait les qualités de l'esprit et du cœur qui devaient en faire un digne héritier de sa puissance, et il voulut le combler de ses dons ; mais Savin, aussi simple qu'il était sage et savant, fit de ses libéralités le meilleur usage en les versant de ses mains dans celles des pauvres.

Excité par de tels exemples, son pieux élève voulut mettre en pratique les leçons qu'il recevait de son maître ; il s'enfuit un jour de la maison paternelle et alla se cacher dans le monastère de Ligugé. Savin fut chargé par la mère du fugitif d'aller le chercher dans cette sainte retraite ; mais il fut si touché lui-même des discours fer-

(1) *Voir* ci-dessus, page 94.

mes et de l'inébranlable résolution du fils d'Euthilius, qu'il se voua tout entier au service de Dieu.

Après trois ans d'une vie de pénitence et de mortification, il aspira vers une retraite plus profonde encore, et partit de Ligugé avec un de ses frères, se dirigeant du côté des Pyrénées.

A Tarbes, ils trouvèrent un saint abbé nommé Phronimius, qui gouvernait quelques moines auxquels ils se joignirent; puis bientôt après ils entraînèrent Phronimius lui-même; « et l'on vit, » dit un ancien auteur, « chose nouvelle, la brebis conduisant le pasteur. » Parvenus au sommet des montagnes arides, les ermites se bâtirent des cellules et un hospice pour les voyageurs égarés. Phronimius ayant quitté son disciple pour retourner au milieu de ses frères, lui laissa néanmoins deux diacres, Silvain et Julien, qui l'aidèrent dans les immenses travaux de sa charité.

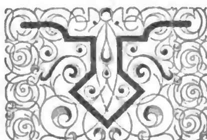
Saint Savin mourut après une vie de pénitence et de mortification, et fut enterré dans la vallée de Lavédan. Sur sa tombe s'éleva une abbaye qui prit son nom et qui devint puissante. Détruite par les Sarrasins, reconstruite par Charlemagne et Louis le Débonnaire, son fils, ravagée par les Normands, rétablie encore au xe siècle par Raymond, comte de Bigorre, elle vit s'élever au xie siècle une église placée sous le vocable de saint Martin, en souvenir du séjour de son saint fondateur à Ligugé.

Les miracles nombreux obtenus par l'intercession de saint Savin avaient rendu cette abbaye célèbre dans le voisinage, et, jusque dans les derniers temps qui précédèrent la révolution française, elle exerçait une juridiction étendue sur toute la vallée, que régissaient des coutumes spéciales. A cette époque, elle subit le sort de tous les établissements religieux, et ses bâtiments devinrent une propriété particulière.

En 1853, Mgr Ed. Pie, évêque de Poitiers, faisant un pèlerinage à St-Savin de Lavédan, obtint de Mgr l'évêque de Tarbes de pouvoir détacher des restes du serviteur de Dieu une portion insigne. Déposée au monastère de Ligugé, elle y rappelle, après onze siècles écoulés, des sou-

venirs bien précieux pour le cœur des nouveaux hôtes de ces lieux.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Savin de Lavédan le 11 octobre, sous le rit double.



IXe SIÈCLE.

SAINTE PEZENNE ET SAINTE MACRINE, VIERGES.

La tradition et le respect des peuples ont si intimement lié l'un à l'autre le nom et l'histoire de ces deux saintes femmes, que nous n'avons pas cru pouvoir les séparer dans notre récit.

On s'est demandé fort souvent si la sainte vénérée à Magné près de Niort ne serait point la même que l'Eglise d'Orient honore d'un culte tout particulier sous le nom de sainte Macrine, fille de saint Basile l'Ancien, et sœur de saint Basile le Grand, de saint Pierre de Sébaste et de saint Grégoire de Nysse. Dans cette hypothèse, le culte de cette sainte aurait été importé en Poitou avec ses reliques par quelques-uns des croisés, par un des nobles membres de la famille de Lusignan, par exemple, à son retour de la Palestine; selon d'autres, ce culte ne daterait que du XVIe siècle.

Cette hypothèse nous paraît contraire à une tradition respectable, que nous acceptons, et dont nous allons reproduire les principaux traits.

Macrine, appelée fort souvent *Magrine*, *Matrine*, *Materne*, et mieux encore, dans le langage populaire surtout, *Maigrine*, vivait dans la première partie du IXe siècle; elle avait pour sœur sainte Colombe, dont le nom, qui ne figure sur aucuns martyrologes, n'a été sauvé de l'oubli que par la tradition.

Issues d'une noble race et vouées dès leur plus tendre jeunesse aux œuvres de la piété la plus vive, les deux saintes filles avaient formé le projet de se consacrer tout entières au Seigneur, lorsqu'elles virent arriver près d'elles une compagne animée des mêmes sentiments. C'était *Pécine* ou *Pexine* (Pecinna), appelée aussi *Persévérande*, et dont on a fait aujourd'hui *Pezenne*. Elle était originaire d'Espagne, non loin des Pyrénées, et c'est ce qui a fait penser que les deux saintes sœurs qu'elle vint rejoindre pouvaient être sorties du même pays. Quoi qu'il

en soit, elles se rendirent en Aquitaine et vinrent s'établir sur les confins du Poitou, à quelques journées de la ville de Niort. Le bruit de leurs vertus ayant attiré près d'elles de saintes compagnes, elles se firent bientôt construire un monastère, où elles espéraient vivre dans la paix et le recueillement. Mais un seigneur voisin, du nom d'Olivier, avait ouï parler de la beauté de ces anges de la terre, et, comme il était aussi impie qu'il était grossier, il voulut les attirer près de lui et donna l'ordre à ses gardes d'aller au plutôt les quérir.

Sainte Colombe avait su par révélation les malheurs dont était menacé le vertueux troupeau; elle en avait prévenu ses sœurs et, lorsque les satellites d'Olivier se présentèrent, elle eut le bonheur de pouvoir se dévouer seule pour ses compagnes: elle fut conduite devant l'infâme; mais lorsque celui-ci apprit quels trésors de beauté renfermait encore le saint asile si miraculeusement respecté par ses soldats, il jura de s'en rendre maître et dirigea vers ces lieux de nouvelles cohortes.

Averties aussi par un songe des dangers qu'elles couraient, les pieuses recluses prirent aussitôt la fuite, suppliant le Seigneur d'être leur guide et leur appui.

Après sept jours d'une marche pénible au travers des forêts et des lieux déserts, les deux saintes filles, accablées de fatigue, s'arrêtèrent pour prendre quelque repos; mais tout à coup Macrine vit sa compagne pâlir et expirer presque sur-le-champ dans ses bras.

Aidée par de généreux chrétiens, Macrine fit transporter les restes de Pécine dans un village tout près de Niort, sur la rive droite de la Sèvre. Ce village, alors appelé *Tauvinicus*, prit plus tard le nom de la bienheureuse, et c'est aujourd'hui *Sainte-Pezenne*. Mais, avant d'atteindre ce lieu de repos, Macrine, poursuivie par les satellites d'Olivier, serait tombée au pouvoir du persécuteur, si le chef de la cohorte n'eût été lui-même frappé miraculeusement de cécité au moment où il allait porter une main profane sur l'épouse du Seigneur.

Sauvée de ce danger, et conduite par l'aile rapide d'une douce colombe, Macrine avait fini par découvrir une retraite profonde, et elle s'y établit. Le nom de sainte

Macrine, que portent encore aujourd'hui ces lieux, l'existence des restes d'une antique chapelle, tout confirme sur ce point la tradition populaire. Mais, cette retraite n'étant point encore assez sûre, la sainte fille traversa de nouveau la Sèvre, aborda dans la petite île de Magné, et se plaça derrière la ceinture de marais qui formait comme un rempart inaccessible aux recherches de ses ennemis. Ce fut là, sur un plateau sauvage autrefois sans doute profané par le culte des idoles, dont un champ porte encore le nom, que Macrine fixa son séjour et qu'elle vécut dans la pratique des plus sublimes vertus et *sans cesse en conversation avec les cieux*. Elle mourut en paix dans sa chère solitude vers l'an 850. Les populations qu'elle avait édifiées accoururent aussitôt sur sa tombe, se racontant les merveilles de cette vie sainte et les prodiges qui l'avaient souvent signalée. Leur reconnaissance éleva des autels à Macrine, nomma de son nom *Butte de Sainte-Macrine* le plateau qu'elle avait habité, et ce nom, qu'il porte encore, témoigne de la persévérance d'un culte mérité. Bientôt une chapelle fut construite en l'honneur de la sainte, et fut desservie par des prêtres que des fondations successives attachèrent à cette œuvre de piété, qui fut l'origine de la collégiale de Magné, établie en 1508. Puis, quand les mauvais jours dispersèrent les ministres de l'autel et les pierres de l'autel lui-même, la tradition survécut à tout ce que la main de l'homme avait détruit ; les ruines se virent honorées dans leur triste nudité par de pieux pèlerins qui vénéraient encore le souvenir de ce qu'ils ne pouvaient plus voir ni toucher comme autrefois. Cependant, le calme ayant succédé à l'orage, un heureux hasard fit trouver, il y a une trentaine d'années, un sarcophage renfermant un squelette de femme dont les précieux restes furent déposés avec soin dans le massif même de l'autel de la chapelle. Les souvenirs des anciens, la tradition, les monuments de l'histoire permettaient de croire que ces restes étaient ceux de la sainte solitaire ; et si les fidèles ne sont pas autorisés à regarder cette croyance comme un article de foi, ce qui est incontestable pour eux, c'est que les lieux qui recèlent ce dépôt

couvrent depuis six siècles le corps vénérable de leur bienfaitrice.

Aussi les populations empressées affluent-elles en certains jours, au 6 juillet surtout, pour invoquer cette *vertu puissante* dont elles ont maintes fois ressenti les effets. Tel est du reste l'empire des convictions populaires, qu'on y voit souvent, ces jours-là, les protestants confondre leurs vœux avec les vœux des frères dont ils se sont séparés, et proclamer hautement au pied de la tombe de sainte Macrine, et par une inconséquence de plus, combien nous sommes dans le vrai en conservant notre légitime confiance dans les amis de notre Dieu.

Des attestations dignes de toute confiance portent au nombre de 4,000 le nombre des pèlerins qui ont visité l'ermitage de Macrine au jour de sa dernière fête, et des hommes graves estiment que cette dévotion, justifiée dans le présent comme dans le passé, a contribué pour beaucoup à conserver un reste de foi au sein des populations des environs, si tourmentées par l'esprit d'indifférence et d'incrédulité. On cite à l'appui de cette observation ce fait remarquable, qu'il n'est pas rare de voir des personnes qui mettent ordinairement de côté toutes les pratiques religieuses, se confesser pour la fête de sainte Macrine.

Parmi les images populaires qui représentent la sainte, il en est deux qui semblent plus que toutes les autres donner la raison de ce culte persévérant des campagnes. L'une reproduit un miracle de charité opéré par Macrine à la prière d'un laboureur, dont le bœuf (sa seule fortune peut-être) est guéri d'une affreuse blessure. La sainte est représentée tenant à la main la corne qu'elle va souder au front mutilé du pauvre animal. Dans une autre page, Macrine, sous la forme d'un ange, plane au milieu des airs ; à genoux à la porte de sa chaumière, une laborieuse famille invoque la sainte en faveur de la moisson que prépare dans le lointain la charrue du laboureur, et Macrine, tirant de son tablier des grains féconds, les jette du haut du ciel dans le sillon qu'elle bénit, en disant :

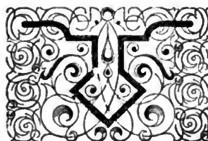
« Servez Dieu, travaillez, pauvres, la Providence
» Multipliera pour vous ces grains en abondance. »

Quelles sont les théories *humanitaires* qui pourraient remplacer les effets de ce conseil, s'il était toujours et fidèlement suivi !

Outre l'église paroissiale de Ste-Pezenne, près Niort, il existe dans le diocèse de Niort une autre église placée sous le vocable de cette sainte.

Les litanies poitevines de Mgr de la Rocheposay indiquent la fête de sainte Pezenne au 25 juin.

Celle de sainte Macrine a lieu le 6 juillet.



Xe SIÈCLE.

SAINT FULBERT, ÉVÊQUE DE CHARTRES ET CONFESSEUR.

Quoique des auteurs aient contesté à saint Fulbert même son titre de Français, nous inclinons à penser avec de respectables autorités que non-seulement la France peut réclamer à juste titre l'honneur d'avoir donné naissance à ce grand homme, mais que notre Poitou en particulier peut s'enorgueillir de le compter au nombre de ses enfants.

Né vers le milieu du xe siècle, et, comme il nous le dit lui-même, dans les rangs obscurs de la société, son éducation fut faite par l'Eglise, et il eut le bonheur de recevoir les leçons des plus grands maîtres de son temps.

L'école de Reims, où le célèbre Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, enseignait les mathématiques et la philosophie, jouissait alors d'une juste renommée; le jeune Fulbert y fut admis, et il se fit remarquer bientôt entre tous par son travail, son aptitude et ses brillants succès.

Le coup d'œil sûr du savant Gerbert devina facilement tout ce que promettait un tel élève, et quand le docte professeur eut été placé sur le siége de saint Pierre, il se souvint de Fulbert, l'appela près de lui dans la ville éternelle, et se servit de ses talents pour le gouvernement de l'Eglise universelle.

Après la mort du souverain pontife, Fulbert revint dans sa patrie, qui lui conféra des honneurs mérités. En 1003 il était chancelier de l'Eglise de Chartres. Il ouvrit dans cette ville une école de théologie qui vit accourir de nombreux élèves attirés par la réputation du maître. Parmi eux se trouvait le fameux Béranger qui affligea depuis l'Église par les erreurs au service desquelles il mit le regrettable talent qu'il avait puisé à une source bien pure (1).

(1) Béranger, fameux hérésiarque du XIe siècle, a soutenu des doctrines contraires au dogme de l'Eucharistie. Condamné par

Fulbert ne se bornait pas du reste aux rapports nécessaires qu'il devait entretenir avec ses auditeurs; il les étendait au loin, et ses relations avec les plus augustes personnages et avec les plus grands saints témoignent de sa réputation et de son mérite. Saint Abbon de Fleury, saint Odilon de Cluny furent de ses amis, et l'intimité de ces hommes si parfaits honore assurément celui qui en était l'objet. Aussi Fulbert puisa-t-il dans la fréquentation de ces maîtres de la vie monastique un respect profond pour ceux qui la pratiquaient, et « s'il ne fut pas » moine, assurément il fut l'ami le plus sincère et le plus » affectueux des moines. »

L'évêque de Chartres étant venu à mourir, Fulbert fut unanimement désigné pour lui succéder; mais son humilité lui fit refuser cet honneur. Il ne l'accepta qu'après de longs combats et après avoir invoqué les prières de ses plus saints amis pour obtenir la grâce de remplir dignement cette grande charge.

Sous la direction d'un tel évêque, l'Église de Chartres ressentit les effets puissants de cette action bienfaisante, qui bientôt s'exerçait du reste sur la France tout entière, en développant partout le goût des sciences divines et humaines. Fulbert, consulté sur les questions les plus graves par les prélats et par les princes de la terre, devint, pour ainsi dire, l'oracle du royaume. Le roi Robert lui accordait toute sa confiance et lui demandait des conseils; notre Guillaume d'Aquitaine l'appelait son ami, et, en échange de ce titre affectueux, Fulbert le nommait *son duc et son maître*.

Ces relations intimes valurent à l'évêque de Chartres la première dignité dans le chapitre de St-Hilaire de Poitiers, vacante par la mort de Girard, évêque de Limoges, et elles se continuèrent dans une fréquente correspondance dont l'histoire nous a conservé quelques fragments (1). « Nous avons vivement regretté, très-excellent

plusieurs conciles, on le vit accepter, signer, puis répudier tour à tour les professions de foi proposées, et donner au monde le spectacle des plus scandaleuses palinodies.

(1) Les lettres de Fulbert sont écrites avec beaucoup de pureté, et elles révèlent la haute estime dont il était l'objet de la part de ses illustres correspondants.

prince, » dit Fulbert dans une de ses lettres à Guillaume, « de n'avoir pu trouver récemment au conseil du roi le » moyen de nous entretenir avec vous, non pas d'inté- » rêts temporels, mais des intérêts de cette Eglise de St- » Hilaire, que votre bonté a voulu confier à notre direc- » tion.... »

Cette direction, sans doute Guillaume d'Aquitaine eût voulu qu'elle fût plus immédiate, plus personnelle, et l'on peut croire que le désir d'attirer Fulbert près de lui n'avait point été étranger à sa munificence; mais les vœux du prince n'étaient pas remplis à son gré. Ecoutons à ce sujet la voix aimée qui a si bien dit, dans une circonstance touchante, par quels liens étroits les deux Églises de Poitiers et de Chartres furent unies à cette époque:

« Fulbert ne pouvait s'acquitter que rarement par lui-même de la charge dont il était pourvu à Poitiers. Guillaume s'en plaignait avec douceur. Un aimable mandataire fut détaché de l'école de Chartres et envoyé vers l'Église d'Hilaire; c'était l'enfant chéri du pontife, celui dont ses condisciples parlaient avec jalousie; Hildier ou Hildegaire était son nom. Que d'enseignements, que de charmes dans les correspondances du saint évêque et de son délégué! celui-ci s'affligeant d'être encore longtemps séparé de son maître et de sa Notre-Dame, et demandant des nouvelles de tous ses frères; celui-là lui adressant de savants conseils concernant le soin des choses ecclésiastiques, et ne négligeant aucun détail : liturgie, administration, culture même du jardin et du verger... » (1).

Fulbert avait une tendre dévotion envers la mère de Dieu, et il établit dans son diocèse la fête de la *Nativité de la sainte Vierge*, récemment instituée, en ayant le soin d'y ajouter cette pompe touchante et ces chants pieux dont sa science et son bon goût avaient enrichi déjà toutes les cérémonies religieuses (2). Des grâces signalées

(1) Lettre pastorale de Mgr Ed. Pie, évêque de Poitiers, à l'occasion de sa prise de possession et de son entrée dans son diocèse.

(2) On a conservé de lui des hymnes et des proses en vers latins composées pour son Eglise. Quelques-uns de ses sermons sont aussi parvenus jusqu'à nous.

récompensèrent ce culte filial, et on raconte que le saint évêque étant sérieusement menacé dans sa vie même, Marie fit couler son propre lait sur les lèvres du mourant, et le mal qui les rongeait disparut aussitôt.

Un terrible incendie dévora vers cette époque la magnifique église Notre-Dame de Chartres; mais, à l'appel de Fulbert, les rois de France et d'Angleterre, les seigneurs, les grands du monde et les peuples s'empressèrent de fournir les éléments d'une rapide reconstruction, et tous les revenus de la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers, fidèlement enfouis dans les fondations colossales du nouvel édifice, firent au Poitou la part la plus large dans cette œuvre de pieuse réparation.

Fulbert, tout entier à l'accomplissement des saints devoirs de l'épiscopat, offre le plus parfait modèle que l'on puisse imiter : homme d'une science profonde, il guidait d'une main sûre ses prêtres dans la droite voie; pasteur des âmes, il était aussi le père des pauvres, le consolateur des affligés, et il ne manqua jamais aux devoirs de sa charge.

Au milieu des travaux de tous genres qui remplissaient cette vie si précieuse, Fulbert aimait à se retirer souvent au monastère de St-Père en Vallée, près de sa ville épiscopale; le recueillement de ces lieux plaisait à son cœur, et ce fut, disent quelques hagiographes, dans cette pieuse retraite qu'il mourut, le 10 avril 1028 ou 1029.

On raconte qu'à sa dernière heure, comme les fidèles accouraient pour recevoir la bénédiction de leur saint pasteur, le mourant aperçut au milieu de la foule Béranger, son disciple; il lui fit intimer aussitôt l'ordre de se retirer. L'œil inspiré du maître avait lu dans l'avenir tous les maux que devait causer ce perfide séducteur des âmes...

Des historiens dignes de foi attestent les miracles qui signalèrent l'éminente vertu de saint Fulbert, soit pendant sa vie, soit après sa mort, et ce fut sans doute à ce témoignage de sainteté qu'il dut le culte public dont l'Eglise de Poitiers l'honora dès les temps les plus reculés.

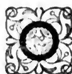
Sa fête se célèbre aujourd'hui le 10 avril, sous le rit double.

XIe SIÈCLE.

SAINT GOUSTAN, OU PLUTÔT GULSTAN.

Saint Félix, né vers la fin du xe siècle, dans l'évêché de Cornouailles, en Bretagne, avait renoncé à une grande fortune, et s'était retiré dans l'île d'Ouessant pour s'y consacrer à la vie spirituelle. Il eut le bonheur d'y gagner à Dieu un jeune homme nommé Gulstan, qui courait auparavant la mer avec les pirates, et qui apprit de Félix à veiller, à prier, à pratiquer une abstinence sévère.—Félix étant devenu plus tard abbé de St-Gildas de Rhuys, en Bretagne, Gulstan vint l'y joindre, et continua à se montrer d'une telle ferveur, que, même dans un âge décrépit, à peine donnait-il trois heures au repos, soit l'hiver, soit l'été. Dieu fit par son moyen beaucoup de miracles qui rendirent son nom célèbre. Il mourut le 26 ou le 27 novembre 1039 ou 1040, à Beauvoir en Poitou, où il était allé pour les affaires de son abbaye, et ce fut dans une maison des moines de St-Pierre de Maillezais. Les moines de St-Filbert, voyant les nombreuses offrandes qu'on apportait autour de son corps, l'enlevèrent à ceux de Maillezais; mais Vital, qui avait succédé en 1037 à saint Félix, réclama auprès d'Isambert II, évêque de Poitiers, les restes de saint Gulstan, autrefois moine de son abbaye, et obtint qu'ils lui fussent rendus.

L'Eglise de Luçon fait la fête de saint Gulstan le 27 novembre; mais de mémoire d'homme, quoi qu'en aient pu dire certains hagiographes, son nom et son culte étaient inconnus à Maillezais avant 1854, époque à la quelle a été publié le propre du diocèse de Luçon pour être joint au bréviaire romain.





LE B. ROBERT D'ALBRISSELLES

Fondateur de Fontevraud.



XIe SIÈCLE.

Le B. ROBERT D'ARBRISSELLES, fondateur de l'institut de Fontevraud.

Robert d'Arbrisselles n'est pas seulement célèbre par cette incroyable puissance de la parole qui entraînait partout les populations sur ses pas, et changeait en monastères les forêts et les déserts; ce n'est pas seulement au grand nombre de ses disciples et à leur illustration qu'il doit sa propre renommée; il s'est surtout fait distinguer des fondateurs d'ordres religieux qui l'avaient précédé et de ceux qui sont venus après lui par la création de l'institut monastique dont le caractère spécial était sans exemple et trouva peu d'imitateurs. Nous voulons parler de Fontevraud. Cette abbaye, fameuse entre toutes, compte parmi ses premiers protecteurs les papes, les prélats les plus saints, et parmi ses nombreux défenseurs, l'illustre saint Bernard. Les rois, les reines, les personnages les plus éminents, les monastères les plus riches furent dès l'origine et de tout temps ses bienfaiteurs; elle reçut dans son sein les princesses les plus célèbres, les unes venant y chercher un abri contre les séductions d'un monde qu'elles ne voulaient pas connaître, les autres une retraite où elles pussent oublier un monde qu'elles avaient trop connu. Elle fut si souvent choisie pour garder la dépouille mortelle des souverains et des grands, qu'on pouvait dire d'elle que son sol était fait avec la cendre des rois, de telle sorte qu'il ne faut point s'étonner que les filles des rois fussent presque toujours chargées de gouverner cette reine des abbayes royales. Or, Fontevraud fut fondée au diocèse de Poitiers; ce fut un des plus saints évêques de Poitiers (1) qui en fut, suivant l'énergique expression d'un vieil auteur, « l'un des entrepreneurs. » Elle est un des plus beaux fleurons de la couronne religieuse du Poitou; la main qui

(1) Saint Pierre II, qui suivra.

en décora cette glorieuse couronne ne saurait être oubliée, et c'est à ce titre que le B. Robert d'Arbrisselles et ses principaux disciples, quoique étrangers au Poitou par leur naissance, trouveront ici la place qui doit leur être faite.

Robert naquit de 1055 à 1060, au village d'Arbrisselles, au diocèse de Rennes, et c'est de ce lieu de sa naissance qu'il a reçu le nom sous lequel il est connu. Son père se nommait Damalioque, sa mère Orvende. Elevé dans les maximes et les pratiques de la vie chrétienne par ses pieux parents, Robert, que poussait un ardent désir de connaître les sciences et les belles-lettres, se rendit à Paris pour achever ses études, et il y fit de tels progrès, qu'après quelques années de séjour il mérita de porter le titre de docteur. Le bruit de sa réputation étant parvenu jusqu'à l'évêque de Rennes, celui-ci l'appela près de lui et lui confia l'administration de son diocèse avec le titre d'archiprêtre. Mais, après avoir employé quatre années entières à rétablir dans le diocèse la discipline et la régularité qui en étaient depuis longtemps exilées, il s'attira par sa vigilance même de rudes persécutions, et finit par quitter le pays.

Il se retira dans la ville d'Angers, où s'établissaient alors des écoles publiques. Il fut appelé à y enseigner la théologie, ce qu'il fit avec de grands succès, mais non sans combattre par de sévères et fréquentes mortifications les effets fâcheux que pouvait faire redouter à sa vertu la renommée qu'il gagnait par ses leçons. Ne se trouvant pas encore assez sûr de lui-même, il résolut de renoncer complétement au monde, et d'aller mener la vie du désert. Il quitta donc secrètement la ville d'Angers avec un seul compagnon, et se retira dans la forêt de Craon, sur les confins de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou. Son genre de vie fut alors celui des fameux solitaires de la Thébaïde, et il se nourrit comme eux d'herbes et de racines sauvages; comme eux aussi, il se livra aux plus grandes austérités. Mais bientôt, au bruit des vertus et de la sainteté du nouvel ermite, de nombreux disciples accoururent se placer sous sa direction; la forêt se couvrit de cabanes, de cellules

qui se peuplèrent elles-mêmes de pieux habitants. Parmi eux nous citerons Vital de Mortain, qui fonda depuis la célèbre abbaye de Savigny en Normandie; Firmat, si renommé par cet esprit de continence rare qui lui inspira, au milieu d'un grand danger pour sa vertu, la pensée d'appliquer sur son bras mis à nu un tison brûlant; Alleaume, fondateur de l'abbaye d'Estival, dans le Maine; puis Raoul de la Fustaye, fondateur de l'abbaye de Saint-Sulpice, en Bretagne; Pierre de l'Etoile, fondateur de l'abbaye de Fontgombaud, en Berri; Bernard d'Abbeville, plus connu sous le nom de Bernard de Tiron, du nom de cette abbaye, qu'il fonda au pays du Perche; Giraud de Salles, qui établit peu après un grand nombre de monastères dans la Guienne, le Périgord et le Poitou. Nous parlerons de ceux de ces divers disciples du B. Robert qui se rattachent plus particulièrement à notre Poitou.

A ces personnages d'une sainteté éminente, et qui ont laissé après eux un nom glorieux dans l'Eglise, il faut ajouter un grand nombre d'autres fort célèbres aussi: Robert de Locrenan, depuis évêque de Cornouailles; Salomon, fondateur de l'abbaye de Nid'Oiseau; Hervé, Renaud, André et Engelger, auteurs de quatre congrégations religieuses, et tant d'autres qui, par leurs services, ont à jamais rendu chers à la religion leurs noms et celui de leur maître.

Leur renommée attira dans ces déserts non-seulement des hommes puissants et grands selon le monde, mais encore des femmes qui, malgré la délicatesse de leur sexe, n'hésitèrent point à braver les rigueurs d'un tel séjour; parmi elles nous citerons surtout Hersende de Champagne et Pétronille de Chemillé, dont il sera parlé plus au long ci-après. Ces pieuses recluses furent placées sous la direction d'Hervé et de Salomon. Ce fut par allusion à cette multitude de vierges soumises à sa loi que Salomon donna le nom de *Nid'Oiseau* à son monastère; la forêt où il le plaça, après avoir servi à loger les oiseaux de la terre, devint ainsi, disait-il, « la retraite des oiseaux du ciel, qui y faisaient par leur chant une merveilleuse harmonie. »

Dans les premiers temps, les ermites de la forêt de Craon n'avaient point vécu en commun; ils avaient été au contraire séparés, se contentant de se visiter et de s'assembler lorsqu'ils le jugeaient nécessaire; dans leurs déserts, il n'y avait ni monastères, ni abbayes, mais seulement quelques oratoires et chapelles où les solitaires faisaient leurs prières et leurs dévotions; mais Robert d'Arbrisselles, en voyant le grand nombre de ses disciples et l'inclination de plusieurs d'entre eux à la vie cénobitique, construisit pour eux un monastère dans la forêt de Craon, au lieu appelé la Roé; ce fut là qu'il les réunit sous sa direction pour y suivre, comme chanoines réguliers, la règle de Saint-Augustin (1093).

Trois ans après, le pape Urbain II, étant venu en France pour y prêcher la croisade contre les infidèles, approuva l'institut fondé par Robert d'Arbrisselles, qu'il voulut entendre à l'occasion de la dédicace de l'église abbatiale de St-Nicolas d'Angers. La réputation de Robert comme prédicateur était grande; il la soutint en présence du chef de l'Église, qui ne crut pouvoir lui donner un plus éclatant témoignage de sa satisfaction qu'en le nommant missionnaire apostolique, et en lui donnant le pouvoir de prêcher dans tous les lieux où l'appellerait son zèle.

Robert accompagna le pape au concile de Tours et, partout où il porta la parole, il vit ses discours suivis de succès étonnants et couronnés par des conversions sans nombre. Aussi la France entière évangélisée par lui, dit un ancien auteur, reçut-elle par ses soins la divine semence qui produit la vie éternelle. C'est en faisant allusion à ces triomphes multipliés que les biographes et les historiens se sont plu à exprimer par des épithètes énergiques leur admiration pour l'homme qui en était l'objet. L'un l'appelle, à cette occasion, *le Semeur de la parole divine (Dei semini verbius)*. Le fameux Abailard le nomme le *Hérault du Christ*. Un auteur n'hésite pas à lui donner le titre d'*Organe du Saint-Esprit* et de *Vicaire du Très-Haut*. Le saint évêque de Poitiers, Pierre II, parle du *tonnerre de ses saintes exhortations;* son historien Baudry dit qu'il y avait en lui un *parfum d'éloquence divine,* et que sa parole était un *rayon du soleil d'Orient, une étoile lumineuse* qui

dissipait les ténèbres de l'ignorance. Ce *semeur de la parole divine* vit donc accourir bientôt une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de toutes conditions, qui se mirent à sa suite et qui déclarèrent vouloir se donner à Dieu sous sa sainte direction. Robert ne voulut point repousser ce vœu si doux à son cœur, et il chercha quelque lieu sauvage où il pût établir ces nouveaux disciples. La forêt de Fontevraud, située au diocèse de Poitiers, lui parut convenable pour cet objet. Suivant une tradition respectable, saint Martin avait prédit que cette forêt, qui était, de son temps, un lieu de sang et de carnage, serait un jour un lieu sanctifié par la prière et les bonnes œuvres ; Robert voulut contribuer à l'accomplissement de cette prophétie touchante, et bientôt deux monastères, composés seulement à leur début de cabanes et de huttes misérables, s'élevèrent au milieu des bois. L'un était destiné aux hommes, l'autre aux femmes. Sur ces entrefaites, un concile fut convoqué à Poitiers par les légats du pape, pour y régler d'importantes affaires, et Robert fut invité à se joindre aux évêques qui s'y réunirent au nombre de 140. Une excommunication fulminée contre le roi de France, Philippe Ier, et contre Bertrade, femme du duc d'Anjou, qu'il avait épousée au mépris des lois de l'Église, devait être publiée solennellement par les Pères du concile. Mais comme Guillaume, duc d'Aquitaine, y mit obstacle en faisant envahir par ses soldats l'église de St-Hilaire, où se tenait le concile, Robert seul, avec Bernard de Tiron, son disciple, alors abbé de St-Cyprien, eut le courage de résister à cette soldatesque grossière, et, malgré les plus odieux traitements, malgré les brutalités dont ils furent accablés, ils se joignirent au légat du pape Jean et proclamèrent la rigoureuse sentence. Cet acte de sainte énergie mit en relief la vertu éminente de Robert, et le saint évêque de Poitiers, Pierre II, qui sut montrer plus tard lui-même tant de fermeté contre son persécuteur le duc Guillaume, voua de ce jour une vive affection au fondateur de Fontevraud.

Or, comme ce monastère était établi sur un terrain dépendant du diocèse de Poitiers, Bobert avait besoin du concours du saint prélat, et ce concours ne lui fit pas dé-

faut, bien au contraire, puisque Pierre fut un des principaux propagateurs et des plus illustres bienfaiteurs de l'institut.

Cependant des seigneurs puissants comblaient de leurs dons le monastère, tandis que des femmes appartenant aux premières familles du royaume venaient demander à Fontevraud un asile pour leur virginité, un refuge pour leur pénitence. Foulques Réchin, comte d'Anjou, duquel relevait, quant au temporel, la forêt où était établi le monastère, y vint plusieurs fois avec ses enfants, et il fut si édifié de la vie sainte qu'on menait en ces lieux bénits du Seigneur, qu'il voulut par ses dons magnifiques encourager cette œuvre naissante. Ses grandes largesses, continuées par son fils Foulques le Jeune, ont fait regarder à juste titre Foulques Réchin comme un second fondateur du monatère de Fontevraud.

Quand Robert vit que son œuvre était assurée par les dons des grands de la terre, il voulut donner à son institut la vie particulière qu'il lui destinait depuis longtemps et qui devait le faire distinguer entre tous. Nous avons vu qu'il avait bâti deux monastères distincts, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Or, le fondateur voulut que les religieux fussent soumis aux religieuses, les regardassent comme leurs mères et se dévouassent à leur service, à l'exemple de saint Jean, qui reçut ordre de J.-C. prêt à expirer de regarder la sainte Vierge comme sa mère. Ainsi Robert, désirant conserver à jamais sur la terre l'image sensible de cette touchante maternité de Marie et de cette soumission volontaire du disciple d'amour, du fils adoptif de la Vierge envers la mère de J.-C., voulait que Marie fût le modèle de ses religieuses, et que saint Jean fut celui de ses religieux. Ce fut aussi pour leur rappeler sans cesse le souvenir de ces obligations, qu'il souhaita que toutes les églises et que tous les monastères de son ordre fussent dédiés à la sainte Vierge avec un oratoire en l'honneur de saint Jean.

Après avoir ainsi réglé les constitutions de son institut, Robert mit à la tête des religieuses Hersende de Champagne et Pétronille de Chemillé, et nomma prieur des religieux un saint homme nommé André, qui nous a laissé

l'histoire fort estimée de la fondation dont il fut un des premiers soutiens, après avoir eu l'honneur d'être le chapelain du fondateur (1).

Ces premiers soins remplis, Robert voulut exercer de nouveau la charge apostolique qu'il avait reçue du souverain pontife, et, prenant avec lui ses trois plus chers disciples, Vital, Bernard et Raoul, il partit, évangélisa successivement, durant quatre ans (de 1101 à 1104), la Bretagne, la Normandie et plusieurs autres provinces, avec d'éclatants succès mêlés de persécutions et de calomnies suscitées par ces succès mêmes; puis, après s'être séparé de ses compagnons qui allèrent, à son exemple et presque sur le modèle qu'il leur avait donné, fonder en divers lieux de grands monastères, il retourna à Fontevraud.

Il assista ensuite au fameux concile de Beaugency, où fut levée solennellement l'excommunication fulminée contre le roi de France, Philippe Ier; puis, pressé du saint désir de gagner des âmes à Dieu, il se rendit en Poitou, où l'appelaient l'amitié de l'évêque Pierre II et le bien à faire dans un diocèse sur lequel son œuvre sainte devait appeler plus spécialement les bénédictions du Seigneur. Et en effet il fut accueilli avec effusion par le prélat, qui, pour lui témoigner sa vive affection, se chargea de lui rapporter de Rome l'autorisation sollicitée du souverain pontife en faveur de l'institut de Fontevraud, et il fut fait ainsi. La bulle du pape Pascal, du 25 d'avril 1106, confirma la congrégation, la mit sous la protection du saint-siége, et ratifia les dons nombreux déjà faits en Poitou à l'instigation et avec le concours de l'évêque Pierre. Parmi ces dons nous voyons mentionné celui d'un lieu qui semble voué, malgré les malheurs des temps et les chances contraires des révolutions sous lesquelles a succombé la grande œuvre de Fontevraud, à conserver au moins le souvenir des traditions pieuses de cette sainte maison. Nous voulons parler de la Puye, qui fut dès l'origine un membre important de la congrégation de Robert d'Arbrisselles.

(1) Nous renvoyons les détails sur l'ordre de Fontevraud à la partie de cet ouvrage plus spécialement consacrée à l'histoire des congrégations religieuses d'origine poitevine.

Après avoir prêché, toujours avec succès, et avoir fondé de nombreux établissements dans le Poitou, l'Anjou, la Touraine, la Bretagne, le Berri et le Saumurois, Robert, qui avait pu fournir à toutes ces fondations multipliées de saintes filles choisies entre les plus dignes, éprouva le besoin de se retremper en visitant ceux de ses disciples restés au fond des forêts; c'était un dernier adieu qu'il allait leur porter. Néanmoins son heure n'était pas encore venue, et il put continuer ce grand ministère de pacification qu'il exerça pendant toute sa vie, et qui témoigne de l'immense réputation dont il jouissait près des plus illustres personnages de son temps, ainsi que de l'influence irrésistible de ses conseils et de son éloquence. Les différends graves qu'il apaisa entre les princes de la terre et les pasteurs des âmes, les dissensions qu'il calma au sein des monastères, suffiraient en effet pour rendre sa mémoire glorieuse au delà des siècles, s'il n'avait pas des titres encore plus réels à cette récompense toute terrestre de ses vertus. Cette immense autorité dont jouissait le B. Robert d'Arbrisselles explique suffisamment la jalousie et les haines qui suscitèrent contre lui les plus graves accusations. Ces accusations sont tombées devant le témoignage des saints personnages qui furent ses amis, et tout esprit froid et impartial doit les tenir aujourd'hui pour d'infâmes calomnies.

Ses prédications s'étendirent bientôt dans le Périgord, l'Angoumois, la Gascogne, le Languedoc, l'Auvergne, et les triomphes que son éloquence y remporta, signalés par la fondation de nombreux monastères de son institut, furent couronnés à son retour à Fontevraud par une consolante victoire.

D'illustres princesses, une comtesse du Poitou et des dames appartenant aux premières familles du royaume étaient venues demander à Fontevraud le voile que Robert ne refusait point aux plus simples filles. Mais il restait au saint fondateur une dernière œuvre à remplir. Il avait déjà plusieurs fois adressé de touchantes exhortations à Bertrade, à cette reine de France qui avait été pendant longtemps une cause de scandale pour le royaume; vaincue enfin par l'éloquence entraînante de Robert, la reine

vint, elle aussi, demander avec l'habit religieux la paix que Fontevraud promettait et devait donner à son cœur.

La joie que cet événement dut causer au saint homme fut bientôt troublée par la douleur qu'il éprouva en apprenant les persécutions et l'exil que Pierre, évêque de Poitiers, son père, son conseil, son ami, souffrait pour la cause de la justice. La mort suivit promptement cet exil, et Robert fit rendre au vertueux pontife les honneurs dus à la mémoire et aux bienfaits de ce généreux protecteur de Fontevraud. Il tomba malade bientôt lui-même, et ce fut alors qu'il réunit autour de lui son troupeau et qu'il établit pour le gouverner la sainte abbesse Pétronille. Nous renvoyons à son article les détails de cet acte si important.

Après avoir fait ratifier cette élection par le fameux Gérard, évêque d'Angoulême, légat du pape, auquel il devait déjà la faveur de la plus large et de la plus constante protection, Robert, continua l'œuvre de pacification et de prédication qui semblait lui avoir été plus spécialement donnée en charge, et ce fut en Berri, au milieu de ses courses apostoliques, qu'il fut saisi d'une maladie dont le caractère grave fit bientôt craindre pour ses jours. Transporté aussitôt sur un brancard de Grassay à Issoudun, puis à Orsan, où se trouvait un prieuré de son institut, Robert vit accourir près de lui l'abbesse Pétronille et Léger, archevêque de Bourges, auquel il demanda avec instances que son corps fût transporté à Fontevraud. Après quelques jours de souffrances supportées avec une résignation qui ne lui épargna pas cependant les tentations que Dieu envoie à ses saints pour les éprouver, Robert rendit le dernier soupir au milieu d'une foule empressée à venir contempler celui dont le nom justement honoré des pontifes et des rois remplissait la France, et qui mourait humble et pénitent dans un pauvre village. Il était alors âgé de 70 ans.

Ceci arriva le vendredi 25 février de l'année 1116, sur l'heure de vêpres. L'archevêque de Bourges, désireux de remplir le vœu du mourant, obtint, non sans peine, qu'il lui fût permis de faire transporter le corps de Robert à Fontevraud; le seigneur du lieu et des habitants vou-

laient garder ces précieuses reliques, dont ils ne consentirent à se séparer qu'après avoir fait décider que le cœur serait déposé à Orsan. Le cortége se mit en marche, atteignit la rivière du Cher, passa par Tours, dont l'archevêque Raoul se joignit à l'archevêque de Bourges, et suivit la Loire jusqu'à Candes. Arrivé à Fontevraud, le corps fut accueilli par le comte d'Anjou, accompagné de Renaud, évêque d'Angers, et d'une foule de prélats, d'abbés et des plus grands personnages, accourus de fort loin pour rendre au bienheureux les honneurs dont il était digne.

L'archevêque de Bourges, après les cérémonies ordinaires, prononça l'éloge du saint personnage et fit déposer ses restes, non pas dans le cimetière commun, ainsi que l'avait demandé son humilité, mais à la droite de l'autel; et l'abbesse Pétronille fit élever un tombeau de pierre sur lequel le bienheureux était représenté avec ses habits sacerdotaux. Ce tombeau fut plus tard (1635) remplacé par un mausolée de marbre dû aux soins pieux de l'abbesse Louise de Bourbon.

Les auteurs racontent que des merveilles incontestables proclamèrent la sainteté de Robert. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1644, l'évêque de Poitiers fit faire l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession.

Depuis sa mort, Robert a toujours été honoré sous le titre de Bienheureux ; son nom se lit dans les litanies de l'ordre de Fontevraud après celui de saint Benoît. Il figure aussi dans les calendriers du missel et du bréviaire, afin qu'on en pût faire mémoire tous les ans au jour de son décès. Le Bienheureux n'a cependant pas d'office particulier, et l'on disait à sa fête une messe de la Trinité.

Quand on sait l'immense réputation que Robert d'Arbrisselles conquit par la puissance de sa parole, quand on voit les prodiges de son éloquence et les rapports qu'il eut avec les plus grands personnages de son temps, on a peine à comprendre qu'il n'ait rien laissé après lui qui puisse donner la mesure de son talent et l'explication de ses succès. Sa profonde humilité peut seule expliquer ce phénomène, et c'est ce qui rend plus précieux *le seul monument* que l'on puisse produire aujourd'hui comme étant l'œuvre authentique du célèbre prédicateur.

C'est une lettre que le hasard a sauvée de la destruction et de l'oubli, et qui fut écrite dans les circonstances suivantes.

Ermengarde, fille du comte d'Anjou Foulques le Réchin, femme douée des qualités les plus brillantes, s'est rendue célèbre par l'inconstance de ses goûts ; on la vit entrer quatre fois dans le cloître, après ses deux mariages, pour en sortir au premier prétexte, prouvant assez, par ces témoignages éclatants de la lutte dont son âme était le théâtre, que sa piété, si ardente en apparence, puisait sa source dans l'imagination plutôt que dans le cœur. Mariée à Alain Fergent, comte de Bretagne, après avoir été fiancée, mais sans l'épouser, à notre Guillaume VII, comte de Poitou, Ermengarde avait eu la pensée de se séparer de son mari, prince cruel et grossier, et elle s'était enfuie, se retirant près du B. Robert à Fontevraud, d'où elle avait formé la demande de dissolution de son mariage. Sa requête ayant été rejetée par un jugement ecclésiastique, elle revint, d'après les conseils de son saint directeur, à la cour du prince son époux ; mais bientôt après elle conçut de nouveau la pensée de le quitter. Ce fut alors qu'elle consulta le B. Robert sur cette question et sur plusieurs autres, et notamment sur des questions de gouvernement, telle que la peine de mort, qui était alors attaquée, par des casuistes timorés, au nom de la Bible et de l'Evangile, comme elle l'a été depuis, par des philanthropes exagérés, au nom de la philosophie et de l'humanité.

Ce fut dans de telles circonstances que le B. Robert adressa la lettre suivante. « A la vérité, » dit l'auteur auquel nous l'empruntons (1), « la lettre à Ermengarde n'est au fond qu'une instruction secrète d'un directeur à sa pénitente ; mais combien la forme en est vive, saisissante, sublime même ! Les citations de la Bible et de l'Evangile s'y pressent avec tant d'abondance, que l'auteur s'y

(1) Cette pièce précieuse et inédite jusqu'en 1854 a été retrouvée dans les manuscrits de la bibliothèque de Vendôme par M. Bouchet, bibliothécaire de la ville, et a été publiée par M. P. de Pétigny, de l'Institut, dans le recueil périodique intitulé *Bibliothèque des chartes* (février 1854).

efface en quelque sorte pour laisser parler Dieu lui-même. C'est bien là le *héraut du Christ*, comme dit Abailard, car son éloquence n'est qu'un fidèle écho de la parole évangélique. »

Lettre de Robert d'Arbrisselles à Ermengarde, comtesse de Bretagne.

« L'esprit d'orgueil est un mal ; mais les faux dehors de l'humilité sont pires. L'esprit de vaine gloire est un mal ; mais les faux dehors de la sainteté sont pires. L'esprit d'envie est un mal ; mais les faux dehors de la miséricorde sont pires. L'esprit de colère est un mal ; mais les faux dehors de la patience sont pires. L'esprit de gourmandise est un mal ; mais les faux dehors de l'abstinence sont pires.

» De tous ces maux compris et connus de vous, manifestés ou dissimulés, préservez-vous, ô servante de J.-C. ! La vertu est un milieu entre les vices opposés. Ne faites rien de trop, car tout ce qui est excessif se change en vice.

» Ne croyez pas à tous les esprits (1) ; ne cédez pas à tous. Il y en a qui altèrent la parole de Dieu (2), désirant plaire, non à Dieu, mais aux hommes, et qui pervertissent les saintes Ecritures selon leur volonté dépravée, ne jugeant pas selon l'Evangile, les décrets et les sacrés canons, quoiqu'il soit écrit : Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice (3). Et saint Jacques dit : Si vous faites acception des personnes, vous êtes convaincus de péché (4) par la loi de Dieu, puisqu'il est écrit : Ne considérez pas la personne du pauvre, et n'honorez pas le visage du riche (5) ; jugez votre prochain selon l'équité.

» D'autres, simples et indiscrets, ignorant la vertu des paroles de Dieu, qui doivent être prises tantôt dans un sens figuré, tantôt dans un sens impératif, disputent sur l'Evangile et parlent contre l'Evangile. Le Seigneur a défendu de se mettre en colère (6), d'appeler son frère raca

(1) I Jean, 4. 1. — (2) II Cor., 2. 17. — (3) Jean, 7. 24. — (4) Jac., 2. 9. — (5) Levit., 19. 15. — (6) Math., 5. 22, 29, 40, 44.

et fou; il a ordonné de présenter l'autre joue à celui qui nous frappe, de ne pas contester en justice, de céder jusqu'au manteau à celui qui nous enlève la tunique, d'aimer nos ennemis, de prier pour nos persécuteurs, et de faire pour les autres tout ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous (1). C'est là ce que disent la loi et les prophètes. Mais ils affirment en outre qu'il est contre l'Evangile, la loi et les prophètes, de faire justice par les peines corporelles, la perte des biens ou tout autre châtiment rigoureux, sans considérer qu'il est écrit dans la loi (2) : Ne laissez point vivre les malfaiteurs et les homicides. Punir les homicides, les adultères, les ravisseurs et tous les criminels de cette sorte, ce n'est pas répandre le sang, c'est obéir à la loi. Et, comme dit saint Augustin, épargner de pareils hommes, n'est-ce pas en mettre beaucoup d'autres en danger? Et le prophète dit encore (3) : Dieu ne nous demande que d'aimer la justice et de faire miséricorde ; car si la justice ne précède pas, la paix ne suivra point.

» Heureux ceux qui gardent le jugement et qui font justice en tout temps (4)! Et dans l'Evangile : Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice (5) ! heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !

» Prenez courage et soyez forte (6). Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même (7). Ces deux commandements renferment la loi et les prophètes. Saint Augustin dit : Aimez et faites ce que vous voudrez. Ne vous affligez pas trop d'être unie à un époux infidèle. Souvenez-vous d'Esther, la sainte femme, qui fut unie à Assuérus, le prince infidèle, et se rendit si utile au peuple de Dieu. Et l'Apôtre dit : Par la femme fidèle, le mari infidèle sera sauvé (8).

» Vous êtes liée; votre lien ne peut être rompu par la loi, car vous n'avez pas de témoin qui veuille vous fournir des preuves, et sans cela vous ne pouvez être séparée par un jugement ecclésiastique. Votre volonté se-

(1) Math., 7. 12.— (2) Exod., 22. 18. — (3) Mich., 6. 8. — (4) Ps., 105. 3. — (5) Math., 5. 6; 3. 10. — (6) Daniel, 10. 19. — (7) Math., 22. 37, 39, 40. — (8) I Cor., 7. 14.

rait de quitter le monde, de renoncer à vous-même et de suivre nue le Christ nu sur la croix. Mais priez le Seigneur votre Dieu que sa volonté soit faite, et non la vôtre. Nous lisons dans l'Evangile que le fils de Dieu, prêt à s'immoler pour nous, lorsqu'il priait son père avant la passion, dit : Mon père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi (1); cependant, qu'il soit fait comme vous voulez, et non comme je veux !

» Ne vous tourmentez pas des changements de lieu et d'habitudes; ayez toujours Dieu dans votre cœur : à la ville, à la cour, dans votre lit d'ivoire, sous vos habits précieux, à l'armée, au conseil, dans les festins. Aimez, et Dieu sera partout avec vous. Vous vivez au milieu d'hommes barbares et incultes, et il vous semble que là vous ne pouvez faire aucun bien.... Le peuple ignore la loi de Dieu. Nul ne fait le bien, nul ne parle selon le bien, tous s'élèvent contre la vérité. Il n'y a pas de vérité, il n'y a pas de miséricorde, il n'y a pas de science dans cette contrée (2). Elle est inondée de mensonges, d'adultères, d'homicides, de parjures, et le sang y touche le sang. La terre est infectée de sang (3) et souillée par leurs œuvres, et ils se sont prostitués à leurs passions. Aussi le Seigneur est entré en fureur contre son peuple, et a pris en abomination son héritage; et il les a livrés entre les mains des nations, c'est-à-dire des esprits immondes, et ils sont dominés par leurs ennemis !

» Mais, vous, ne craignez pas ces ennemis de J.-C.; ils ne vous nuiront jamais sans la permission de Dieu. S'ils vous prennent en haine, s'ils vous maudissent, s'ils vous insultent, vous serez heureuse. L'Evangile l'atteste : Vous serez heureux si les hommes vous haïssent, s'ils vous insultent à cause de moi, s'ils rejettent votre nom comme mauvais par esprit de mensonge (4). Réjouissez-vous et triomphez, car votre récompense sera abondante dans le ciel. Et encore : Si le monde vous hait, sachez qu'il me haïssait avant vous (5). Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes

(1) Math., 26. 39. — (2) Osée, 4. 2. — (3) Ps., 105. 38, 39, 40, 41. — (4) Luc., 6. 22, 23. — (5) Jean., 15. 18, 19.

pas du monde, le monde vous hait. S'ils ont appelé le père de famille Belzébuth, que ne diront-ils pas des serviteurs (1)? Et ailleurs : Vous serez en haine à tous les hommes à cause de mon nom; mais il ne tombera pas un cheveu de votre tête (2). Vous posséderez vos âmes en patience.

» La patience véritable est celle qui n'est vaincue par aucune fureur et qu'aucune tribulation n'ébranle. Les tribulations des justes sont nombreuses, mais le Seigneur les délivrera de toutes leurs peines (3). Le Seigneur se tient près de ceux dont le cœur est affligé, et il sauvera les humbles d'esprit. Et ailleurs : J'ai invoqué le Seigneur dans mes tribulations, et le Seigneur m'a largement exaucé. Le Seigneur est mon appui, et je ne craindrai pas ce que l'homme peut me faire (4). Le Seigneur est mon appui, et je mépriserai mes ennemis. Il vaut mieux se confier en Dieu que dans les hommes; il vaut mieux espérer en Dieu que dans les princes. Et ailleurs : Ne mettez pas votre confiance dans les princes et dans les fils des hommes. En eux il n'y a pas de salut, car le salut qui vient des hommes est vain (5). Et encore : Invoquez-moi au jour de la tribulation, je vous en retirerai, et vous m'honorerez (6). Et encore : Tu me délivreras des contradictions du peuple, et tu m'établiras chef des nations (7). J'ai trouvé la douleur et la tribulation, et j'ai invoqué le nom du Seigneur (8). Etant dans la tribulation, j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé (9). Et ailleurs : La tribulation et les angoisses m'ont accablé, et j'ai médité sur tes commandements (10).

» Ecoutez, ma fille, et entendez l'Écriture qui vous dit : Mon appui est dans le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre (11). Craignez Dieu et observez ses commandements, c'est là tout l'homme (12). Rien ne manque à ceux qui craignent Dieu. Toute vie humaine sur cette terre est une tentation; et pour ceux qui comprennent Dieu, la vie présente n'est que misère. Toute chair n'est qu'une herbe

(1) Math., 10. 22. — (2) Luc., 21. 18, 19. — (3) Ps., 33. 20, 19. — (4) Ps., 117. 5, 6, 7, 8, 9. — (5) Ps., 145. 2. — (6) Ps., 49. 15. — (7) Ps., 17. 44. — (8) Ps., 114. 3, 4. — (9) Ps., 119. 1. — (10) Ps., 118. 143. — (11) Ps., 120. 2. — (12) Eccles., 12. 13.

séchée, et toute sa gloire n'est que la fleur de l'herbe (1). On a beau recouvrir la chair de riches vêtements, la chair est toujours la chair, ainsi qu'il est écrit : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité; et tout ce qui est sous le soleil n'est que vanité et affliction d'esprit (2).

» C'est pourquoi, ma sœur, ne soyez pas enorgueillie par la prospérité, ni abattue par l'infortune. Suivez la voie droite; elle est étroite et difficile, la voie qui conduit à la vie (3), et il en est peu qui veuillent y entrer. Mais le juste ne sera contristé par rien de ce qui lui arrivera (4). Ecoutez le Seigneur disant à ses amis : Vous gémirez et vous pleurerez, et le monde sera dans la joie (5). Vous serez contristés, mais votre tristesse se changera en joie. C'est par la tribulation qu'il faut aller au royaume des cieux (6), depuis Abel, le premier juste, jusqu'au jour où nous sommes; car il est écrit : Dieu flagelle le fils qu'il adopte (7), et heureux l'homme qui est châtié par le Seigneur (8)! Et dans l'Apocalypse : Ceux que j'aime, je les accuse et je les châtie (9). Dieu a sauvé Noé du déluge, et a gardé Abraham dans ses voyages; il a protégé Isaac en Palestine; il a enrichi Jacob dans la Mésopotamie, et il a élevé aux honneurs Joseph vendu comme esclave en Egypte; il a fait passer Moïse à travers la mer Rouge, et a donné la victoire à Josué dans la terre promise; il a sauvé David, son fidèle serviteur, des persécutions de Saül. Par lui Loth est resté juste au milieu des Sodomites; il a conservé intacts les trois enfants dans la fournaise de Babylone, et Daniel dans la fosse aux lions; enfin, il a préservé spirituellement tous ses fidèles prophètes et apôtres et tous les justes de la damnation éternelle.

» Croyez et aimez. Espérez en Dieu, et faites le bien (10). Habitez la terre de votre cœur et nourrissez-vous de ses richesses. Que vos délices soient dans le Seigneur, et tous vos désirs seront satisfaits. Réjouissez-vous dans la tribulation, parce que la tribulation enfante la patience, la

(1) I. Pierre, 1. 24. — (2) Eccles., 1. 2, 14. — (3) Math., 7. 14. — (4) Prov., 12. 21. — (5) Jean, 16. 20. — (6) Act., 14. 21. — (7) Hébr., 12. 6. — (8) Job, 5. 17. — (9) Apoc., 3. 19. — (10) Ps., 36. 3, 4.

patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance (1); et l'espérance n'est jamais confondue, car la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous est donné. Vous vivez pour un temps au milieu d'une nation bestiale; cherchez un refuge dans votre cœur contre leurs mauvaises œuvres. Suspendez votre cœur à Dieu, et que votre entretien soit toujours dans le ciel (2). Prenez garde de faire vos bonnes œuvres en vue de la gloire humaine, de peur de perdre la récompense divine. Il est écrit dans l'Evangile : Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite (3). Cela veut dire que si vous faites le bien, ce qui s'entend de la droite, vous ne devez pas le faire en vue de la gloire humaine, ce qui est signifié par la gauche.

» Il est écrit aussi : Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, fermez la porte et priez votre Père; et votre Père, qui voit tout ce qui est caché, vous récompensera. Et encore : Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air triste comme les hypocrites. Faire l'aumône, prier et jeûner, tout cela est bien quand on le fait pour Dieu; tout cela ne sert de rien quand on le fait pour la gloire humaine. Une courte prière est toujours utile. C'est la prière du cœur et non celle des lèvres qui est agréable à Dieu. Dieu ne fait pas attention aux paroles, mais au cœur de celui qui prie. Toutes les bonnes œuvres des justes sont des prières. Nous pouvons toujours prier de cœur, et pas toujours de bouche. Il est écrit dans l'Evangile : Ne parlez pas beaucoup en priant, comme les païens qui croient en criant bien haut se faire entendre de leurs idoles (4). Quand vous priez votre Père, dites-lui : Notre Père qui êtes aux cieux. Conservez toujours cette oraison dominicale dans votre mémoire et dans votre cœur. Comme vous avez beaucoup d'affaires qui vous occupent, faites des prières courtes. Entendez le matin les heures canoniques, matines, prime, tierce, sexte, none, et le soir les vêpres et complies. Entendez tous les jours les heures de la sainte Vierge. Il y a beaucoup de clercs hypocrites, de moines,

(1) Rom., 5. 3, 4, 5. — (2) Philip., 3. 20. — (3) Math., 6. 2, 3, 6, 16. — (4) Math., 6. 7.

d'ermites qui, voulant plaire aux hommes, affectent de prier longuement afin d'être vus. Mais vous, écartez toute vanité, toute affectation, et tenez-vous discrètement dans la vérité. Il est écrit de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il passait la nuit en prières sur les montagnes (1), et qu'il faisait des miracles dans les villes pendant le jour. Prier la nuit avec le Seigneur sur la montagne, c'est aimer Dieu de toute l'affection de son cœur; faire des miracles dans les villes avec le Seigneur pendant le jour, c'est vivre pour être utile au prochain.

» Aimez la pauvreté volontaire. Au milieu des dignités et des honneurs, des richesses et des vêtements de soie, entourée de votre mari, de vos enfants chéris, de vos nobles parents, dites en soupirant avec le Prophète : Je ne suis qu'une pauvre mendiante, et le Seigneur prend soin de moi (2).

Quant à votre péché, et au péché de votre fille que vous avez livrée à la mort, priez Dieu avec d'humbles supplications et une sollicitude inquiète pour qu'il vous délivre et que vous ne périssiez pas. Par la loi ecclésiastique vous ne pouvez être séparée de votre mari; vous avez fui, l'Eglise vous a ramenée. Mais tâchez par tous les moyens possibles d'obtenir la séparation de votre fille; si vous ne le pouvez, conservez toujours dans votre cœur la douleur de cet acte détestable. Ne laissez pas voir votre volonté et vos projets à tous vos amis et familiers; car vous avez beaucoup d'amis et de conseillers qui vous sont attachés par leurs intérêts, mais peu qui vous soient fidèles en vue de Dieu et de votre âme. N'ordonnez rien, ne faites rien légèrement; agissez toujours avec réflexion pour n'avoir pas à vous repentir après.

» Soyez miséricordieuse envers les pauvres, mais surtout envers les plus pauvres, et plus encore envers les serviteurs de la foi, envers ceux qui ont quitté le monde pour Dieu. Ecoutez le Seigneur qui dit : Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde (3). Et encore : Soyez miséricordieux comme l'est votre Père qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons,

(1) Luc., 6. 12.— (2) Ps. 39. 18. —(3) Math., 5. 7, 45.

et envoie également la pluie aux justes et aux injustes (1). Et l'Ecriture dit ailleurs : Il a distribué et donné aux pauvres, et sa justice demeure éternellement (2). L'Ecriture ne dit pas : Il a donné aux riches, mais il a donné aux pauvres. L'aumône délivre de la mort (3) et ne permet pas que l'homme tombe dans les ténèbres, pourvu cependant que tout ce qu'on donne ait été bien acquis, car le bien mal acquis nuit et ne profite jamais, suivant cette parole de l'Ecriture : Offrir en sacrifice ce qu'on a enlevé aux pauvres, c'est immoler un fils sous les yeux de son père (4). Gardez une juste mesure en tout, dans l'abstinence, dans les jeûnes, dans les veilles, dans les prières. Mangez, buvez, dormez seulement autant qu'il est nécessaire pour supporter la fatigue, non dans votre intérêt, mais dans celui du prochain. Je ne vous dis pas de nourrir votre chair, car celui qui nourrit la chair nourrit son ennemi. Mais je dis qu'il ne faut pas tuer la chair imprudemment, car en tuant la chair on tue l'âme qui l'habite. Ce n'est pas par des mets délicieux que le premier homme a été séduit, c'est par le fruit d'un arbre. Esaü a perdu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et non pour un poulet. Elie a mangé de la viande et n'en a pas moins été enlevé au ciel. Jésus-Christ mangeait du poisson et buvait du vin. Le royaume de Dieu n'est pas dans ce qu'on boit et ce qu'on mange, mais dans la grâce et la paix du cœur. Ainsi soit-il. »

En parcourant cette lettre si remplie d'onction, de mansuétude et de charité, si pleine aussi de la doctrine évangélique dont elle est comme saturée, on croirait lire un chapitre de l'*Imitation de J.-C.* N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on en puisse faire ?

(1) Luc., 6. 36.—(2) Ps. 111. 9.—(3) Job, 12. 9.—(4) Eccl., 34. 4.



XI

XIe SIÈCLE.

SAINT PIERRE II, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

On ne sait rien des premières années du saint évêque dont nous allons raconter la vie.

Il était archidiacre de Poitiers, lorsqu'en 1087 il fut élevé sur le siége de saint Hilaire. Ses vertus le rendaient digne d'occuper ce siége, dont il accrut la gloire par son courage à confesser la foi. Il gouvernait avec zèle et prudence l'Eglise confiée à ses soins vigilants, lorsque les cardinaux Jean et Benoît, légats du souverain pontife Pascal II, convoquèrent à Poitiers, par l'ordre du pape, un concile pour remédier aux scandales que le roi de France donnait à la chrétienté. Malgré les dangers que présentait cette affaire, malgré l'opposition avouée de Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Poitou, qui n'était pas moins licencieux que le roi, 140 prélats répondirent à l'appel du souverain pontife, et une sentence rigoureuse ayant été prononcée, elle fut, grâce au courage du B. Robert d'Arbrisselles, promulguée contre le prince coupable (1100).

C'est à dater de ce jour que le saint évêque de Poitiers conçut pour le B. Robert une vénération profonde, et qu'il lui voua une vive amitié. Il accueillit avec la faveur la plus marquée la nouvelle de la fondation du monastère de Fontevraud, situé dans son diocèse, et fut depuis le propagateur le plus zélé de cette œuvre pieuse. Un peu plus tard, le B. Robert étant venu remplir son ministère apostolique dans le Poitou, Pierre l'accueillit avec joie, et, persuadé que cette fondation était appelée à rendre de grands services à l'Eglise, il s'offrit d'aller lui-même porter au souverain pontife la demande de son approbation, ce qui fut accepté avec reconnaissance.

Bientôt après, le saint évêque rapporta de Rome la bulle qu'il était allé y solliciter, et il établit lui-même canoniquement la nouvelle congrégation par ses lettres de l'année 1106. Ce fut à la protection puissante de Pierre, à ses sollicitations écoutées, à son intervention



SAINT PIERRE II

Évêque de Poitiers.

personnelle même que Fontevraud dut la plupart des établissements qui, dès l'origine, se groupèrent en Poitou autour de la maison mère. Parmi eux nous ne saurions oublier la Puye, qui devint promptement si importante', que peu après on pouvait y réunir 100 religieuses, et Villesalem, dont les restes si majestueux encore attestent l'antique magnificence. « Aussi, dit un vieil auteur, comme le bienheureux Pierre, évesque de Poitiers, étoit pour ainsi dire un des entrepreneurs de la maison de Fontevraud, il ne manquoit pas de l'aller souvent visiter, et durant l'absence de Robert, et pendant qu'il alloit prêcher aux peuples l'Evangile, ce grand évesque (comme s'il eust esté le vicaire de ce saint) prenoit un soin tout particulier du monastère... » Visites des maisons de l'ordre, consécrations, dédicaces d'églises, toutes ces œuvres du ministère épiscopal étaient remplies avec un zèle et un dévoûment que pouvait seule inspirer l'affection la plus sincère.

Mais l'exil et la mort du prélat vinrent bientôt changer en douloureux regrets les espérances que faisait concevoir un si vif attachement.

Guillaume, comte de Poitou, prince impie et sans foi, effrayait le monde par les scandales d'un libertinage tel, qu'il ne s'en est peut-être pas vu de pareils exemples après lui. Un prélat courageux, Gérard, évêque d'Angoulême, avait osé lui adresser des reproches et le priver de la communion de l'Eglise, en lui disant qu'il en serait ainsi jusqu'à ce qu'il eût expié par de longues pénitences ses immenses iniquités. Pour toute réponse, le prince, s'adressant à Gérard qui était chauve, lui avait dit en riant : « O saint évêque, je te promets et je te jure » par serment de me repentir lorsque tu pourras passer » le peigne à travers ta chevelure. »

Indigné de tant d'insultes, Pierre, évêque de Poitiers, voyant que ses propres exhortations n'avaient produit aucun effet sur le cœur endurci de Guillaume, avait enfin résolu de prononcer contre lui, et cela dans une circonstance solennelle, les terribles anathèmes de l'Eglise. Voici comment un témoin oculaire raconte les événe-

ments qui vont suivre (1) : « Pierre dénonça formellement à Guillaume que, lui ayant donné les avertissements que les apôtres conseillent d'adresser avant de sévir contre ses frères, il sera forcé de l'excommunier dans son église cathédrale, en présence de tout le peuple et des principaux de ses vassaux. Le jour marqué pour cette cérémonie étant arrivé, Guillaume l'apprend ; aussitôt il s'y transporte avec une troupe furieuse, fait entourer la basilique, en ferme les issues, et menace de tuer tous ceux qui y sont réunis. Guillaume perce la foule, monte à la tribune où était Pierre, qui donnait les motifs de l'excommunication qu'il allait lancer contre le comte Guillaume, il le saisit par les cheveux, et lui appuyant le poignard sur la gorge, à force de violence, il lui arrête la parole. Mais le saint évêque, lui demandant répit comme s'il eût voulu réfléchir pour renoncer à son projet, achève en disant : « J'excommunie Guillaume, comte de notre pro-
» vince, à cause des scandales qu'il ne cesse de donner à
» l'Eglise de J.-C. Qu'il soit maudit sur la terre et dans
» le ciel ; que ses entrailles soit rongées et se répandent
» comme celles de l'impie Antiochus et de l'hérésiarque
» Arius ; que son corps soit jeté à la voirie, de peur que
» le venin de sa chair impure ne souille la terre sainte. »
Ayant dit cela, Pierre descend de la tribune (2). L'archidiacre monte après lui, éteint le premier sur le bord de la tribune la torche qu'il avait à la main, ferme le livre de l'Evangile et ordonne aux diacres de renverser les croix, d'éteindre les torches du sanctuaire, et de jeter tous les vases qui servent à la liturgie. Alors, on entend dans l'église une rumeur qui égale le bruit que fait la mer dans son courroux. Plusieurs s'écrient qu'ils sont

(1) On attribue ce récit à Martial Hubert, vicaire général du saint évêque. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. l'abbé Auber, qui en a pris copie sur un manuscrit latin fort précieux.

(2) La plupart des chroniqueurs disent que Pierre ajouta ces mots : « Maintenant, comte, tu peux frapper, j'ai fini. » Mais Guillaume, plein de stupeur, et peut-être aussi étonné de la grandeur d'âme du courageux pontife, remettant son épée au fourreau, s'écria : « Je ne t'aime pas assez pour t'envoyer en paradis. »

frappés et qu'on leur fait violence. Guillaume veut forcer le clergé de lever l'excommunication et de continuer l'office ; mais les clercs se retirèrent avec l'évêque, insultés par une soldatesque effrénée. »

Quelques jours après, Guillaume, accompagné de ses gardes, entoure le palais de l'évêque et veut par violence faire lever l'excommunication ; mais le saint évêque résiste... Il reçoit l'ordre de se rendre prisonnier au château de Chauvigny.

Pierre obéit et fut reçu dans cette ville, non pas comme un exilé, mais comme un triomphateur, au bruit des acclamations populaires et avec un enthousiasme qui dut être bien doux à son cœur. Arrivé à la porte du château, qui avait été décorée avec magnificence, le saint évêque reçut l'offrande d'une coupe de vin et d'un morceau de gâteau, et il dit en se retournant vers une grande croix : « Seigneur, que ce soit la coupe d'amertume dont on » vous a abreuvé sur l'arbre de la croix. » Puis il but quelques gouttes, refusa le reste, congédia les assistants après les avoir remerciés avec effusion, et se retira pour se livrer à la méditation. C'est dans cette prison, ajoute le chroniqueur, qu'il donna à la contrée l'exemple d'un saint de l'Eglise de J.-C.

« Il logeait, ajoute-t-il, dans l'ancien château les jeunes gens destinés à la cléricature et qu'il devait ordonner. Louis d'Aubusson, homme rempli de piété et de bonnes mœurs, était son théologien. Nous lui soumettions tous nos doutes et notre science. Il était plein de zèle pour instruire les jeunes gens destinés à la cléricature. Nous faisions nos prières et nos méditations en commun. Il ne se passait pas de jour que Pierre ne leur fît une instruction lui-même : « Ressouvenez-vous, leur disait-il souvent, que les hommes qui portent J.-C. dans leurs entrailles doivent être plus purs que les anges, qui n'ont pas ce bonheur. Les autres hommes doivent porter leurs regards vers le ciel pour rendre hommage à J.-C.; mais vous, en retournant vos yeux vers votre cœur, vous pouvez l'adorer..... Il donnait aussi ses conseils aux prêtres, et leur rappelait avec quel zèle J.-C. et les apôtres travaillaient pour la gloire de Dieu au salut des peuples. »

Le saint prélat habitait la partie nouvellement con-

struite du château dont la façade était exposée au midi... Au-dessus de sa chambre se trouvait la chapelle où il offrait chaque jour le saint sacrifice pour la conversion du duc Guillaume et la prospérité de son peuple. La cloche du château le réveillait chaque jour longtemps avant le lever du soleil.

Les dimanches il officiait pontificalement en l'église de St-Pierre, et du haut de la tribune du chœur des chanoines, il adressait aux assistants de touchantes instructions. Souvent il portait lui-même le saint viatique aux moribonds. Un jour qu'il ordonnait des prêtres dans l'église canonicale, le feu prit au jeu d'orgues, au-dessus de la porte occidentale ; l'incendie menaçait d'embraser toute l'église ; mais Pierre eut le courage de monter dans la tribune qui commençait à brûler elle-même, et sa présence fit cesser les ravages du feu.

On lui apporta un homme des quartiers bas de Chauvigny pendant qu'il célébrait à St-Pierre. Cet homme, possédé du malin esprit, entrait en convulsions lorsqu'il voyait la porte de l'église ; on l'avait couché sur la pierre d'un sépulcre, à l'entrée du temple. L'évêque lui dit de se lever et de le suivre dans la maison de son Seigneur J.-C. A cet ordre impérieux, la rage du malin esprit redoubla ; mais bientôt le malade fut délivré de cet ennemi redoutable par les onctions de l'huile sainte que Pierre lui fit sur les différentes parties de son corps.

Au temps du saint évêque, il existait en France une maladie cruelle qui avait atteint un grand nombre de victimes, et comme le simple contact suffisait pour la répandre, comme aussi la science médicale était demeurée impuissante à la guérir, on avait pris contre les malheureux infectés de son germe fatal les précautions les plus rigoureuses, disons même les plus inhumaines. Cette maladie horrible, c'était la lèpre. Or, voici comment notre chroniqueur raconte les scènes épouvantables qui précédaient et accompagnaient la séquestration complète des lépreux : ces détails dramatiques, bien qu'étrangers à la vie de notre saint évêque, feront mieux comprendre combien son âme charitable dut être inondée de commisération pour de si touchantes misères :

« Quand un lépreux avait été signalé quelque part, on

procédait à son expulsion. Le curé rassemblait ses clercs comme pour des funérailles ; ils allaient processionnellement à la maison du malade. Celui-ci était averti de l'heure et attendait la procession, couvert d'une nappe pareille à celle qu'on met sur les cercueils. Le prêtre faisait sur lui quelques prières, la procession retournait à l'église, et le lépreux suivait le célébrant à quelque distance. Arrivé dans l'église, il entrait dans le chœur et se plaçait au milieu d'une chapelle ardente qu'on lui avait préparée comme pour un mort. On chantait ensuite une messe de *Requiem*, et, à l'issue, on faisait autour du lépreux des encensements et des aspersions en entonnant le *Libera*. Il sortait alors de l'église au milieu des chants lugubres. A la porte du cimetière, on lui adressait les formules suivantes :

« Je te défends d'entrer dans l'église ou dans les foires et assemblées publiques. »

» Je te défends de voir ta maison.

» Je te défends de jamais laver tes mains ni tes hardes dans quelque fontaine.

» Je te défends de toucher à aucunes marchandises.

» Je te défends d'entrer dans des tavernes.

» Je te défends de passer dans des chemins étroits, de peur d'y rencontrer personne, de toucher aux tours des puits.

» Je te défends de boire et manger en compagnie. »

Après ces tristes recommandations du prêtre, on aspergeait le lépreux d'eau bénite et on lui donnait la paix de Dieu.

Ce fut pour les malheureux ainsi relégués, ainsi repoussés par tous comme des bêtes féroces, que le saint évêque Pierre fit préparer une ladrerie dans le jardin de son château. Les malades devaient être séparés du jardin de l'évêque par le petit ruisseau qui coule dans les bas quartiers de la ville.

Une inondation terrible ayant enseveli sous les eaux presque tous ces bas quartiers, Pierre, afin d'arrêter les progrès du mal et de calmer le courroux du ciel, passa trois jours et trois nuits en prières dans l'église du chapitre, se contentant de pain et d'herbes sans aucun assai-

sonnement; puis, quand le fléau fut passé, il fit distribuer aux submergés tout ce qu'il possédait.

Un jour, comme il se promenait dans les cloîtres en ruines qui entouraient le cimetière de Saint-Pierre, le saint évêque vit tomber la statue de saint Athanase qu'on avait élevée là pour honorer, par cette allusion glorieuse, la persécution qu'il souffrait lui-même: « Ne vous étonnez pas de cette chute, » dit-il, « elle présage la mienne; dans peu la maison de boue dans laquelle je suis en esclavage rentrera dans le limon d'où elle est sortie; dans peu vous ne me verrez plus, et dans peu vous me reverrez. » En effet, ajoute le chroniqueur, après sa mort, qui ne tarda pas à arriver, un enfant qui servait les chanoines l'aperçut dans l'église, revêtu de ses habits pontificaux, à genoux au pied de l'autel, comme il avait accoutumé de faire, et il dit à l'enfant: « Que la paix du Seigneur soit avec toi... »

A l'ombre des chênes qui entouraient le cimetière d'où l'on apercevait tous les environs, il existait un autel de pierre et une statue de la Vierge; c'était là que le saint évêque passait ses soirées des beaux jours à contempler le spectacle de la nature, et il disait: « Je ne m'étonne pas de ce que saint Antoine, qui vivait dans les déserts de l'Egypte, répondit à un philosophe qui ne comprenait pas qu'il pût s'appliquer à la contemplation des choses célestes, lui qui n'avait aucun livre: « Le vaste univers me tient lieu de livres et de bibliothèque, et toutes les créatures sont comme autant de caractères lisibles, où chacun peut avec quelque attention voir la grandeur de Dieu. » Le bon évêque disait encore souvent ces paroles de saint Clément: « Le monde est un grand livre écrit de la main de Dieu, et qui n'a que trois feuillets: le ciel, la terre et la mer. »

Avec de telles pensées, Pierre ne pouvait tolérer les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique, et qui en altéraient la pureté; aussi réprimanda-t-il avec sévérité les chanoines qui, à l'exemple des hommes du monde, portaient des anneaux brillants rattachant sur les épaules une draperie élégante par-dessus la robe. Il supprima bien des coutumes scandaleuses; fit cesser

les charivaris et la *fête des fous*, cérémonie burlesque qui, dans l'origine, avait été inspirée par une pensée religieuse pour honorer les *saints innocents*, ces premiers martyrs du christianisme, mais qui avait fini par dégénérer étrangement. Il obtint aussi par l'ascendant que ses vertus avaient sur les cœurs la suppression d'une coutume populaire qui ne pouvait que porter une rude atteinte à la religion et à ses ministres, dont elle blessait l'auguste caractère. Dès cette époque, les vignes étaient en culture dans le pays de Chauvigny, et les produits qu'on en retirait les faisaient tenir à un haut prix; c'est cette affection intéressée qui expliquera, jusqu'à un certain point, comment le peuple avait introduit le singulier usage, quand cette plante précieuse avait été attaquée par la gelée, de rendre les chanoines de l'église de Saint-Pierre responsables de ce malheur, et de les punir, dans la personne de l'un d'eux, d'avoir, disait-on, causé la mauvaise récolte par leur négligence à faire les prières du matin. A cet effet, l'un des membres du chapitre était désigné pour être fustigé et promené par les rues au milieu des risées publiques. Le saint évêque Pierre fit cesser ce scandaleux usage.

Enfin, après une courte maladie causée par les jeûnes et les mortifications, le généreux confesseur de Jésus-Christ s'éteignit au milieu des fidèles compagnons de sa captivité, et alla recevoir au ciel la récompense de sa courageuse fermeté.

« La cérémonie funèbre achevée, dit le narrateur déjà cité, nous le portâmes en pleurant, revêtu de ses habits pontificaux, moi et les trois dignitaires du chapitre : l'archiprêtre, l'archidiacre et le prévôt, pour être déposé, au son de toutes les cloches, dans un petit tombeau pratiqué dans l'épaisseur du mur, au côté gauche du sanctuaire, à l'orient de l'église, etc.

» Gloire soit rendue à N.-S. J.-C. de tant de vertus dont il nous a donné l'exemple dans la personne d'un des plus saints prélats qui aient honoré son Église militante. »

La charité du pontife était telle, que, pendant le court espace de temps qui s'écoula depuis son arrivée au châ-

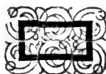
teau de Chauvigny jusqu'à sa mort (5 avril 1115), il avait tout donné aux pauvres, et qu'il ne restait plus au château rien des ornements ni des choses précieuses dont ses prédécesseurs avaient enrichi cette demeure. On en jugera par le détail suivant, dont la naïveté même nous a paru touchante. « L'inventaire consistait, quand il mourut, en 5 trépieds de fer, 4 gros landiers en bronze où étaient gravées des fleurs de lys, 13 grands pots en cuivre rouge, 20 escabeaux et 6 fauteuils de bois, et un dont les pieds étaient de bronze doré qui avaient la forme de pattes de lion. »

Des récits qui ne laissent aucun doute sur leur authenticité prouvent que les cendres du saint évêque furent transportées bientôt après dans les monastères de St-Cyprien de Poitiers et de Fontevraud. Le prélat aimait ces pieuses maisons d'un égal amour, et il avait manifesté le désir d'y reposer.

Le B. Robert d'Arbrisselles fit placer les reliques de celui qu'il regardait comme le père de son institut dans le lieu le plus honorable de l'église de Fontevraud, du côté de l'évangile, et fit élever à sa mémoire un mausolée surmonté de sa statue gisante avec une épitaphe. De plus, le nom du prélat fut inscrit dans tous les martyrologes des monastères de l'ordre, afin qu'on en fît mémoire au jour de son décès, et que la postérité sût la reconnaissance que la congrégation devait à son généreux bienfaiteur.

Les chroniques rapportent qu'un grand nombre de miracles furent opérés, tant à Fontevraud qu'à St-Cyprien, par l'intercession du saint évêque, et signalèrent ainsi la présence de ses restes vénérables.

L'Église de Poitiers célèbre la fête de saint Pierre II le 4 avril, sous le rit double.



XI SIÈCLE.

HERSENDE DE CHAMPAGNE, PREMIÈRE GRANDE PRIEURE DE FONTEVRAUD.

Hersende de Champagne était fille de Hubert de Champagne et proche parente du comte d'Anjou. Elle avait épousé Guillaume, seigneur de Montsoreau, l'un des plus puissants du pays. Etant devenue veuve, elle continua d'habiter ses domaines, et elle y faisait sa résidence, lorsque le B. Robert d'Arbrisselles vint fonder à une demi-lieue de là le célèbre monastère de Fontevraud. « Estant allée comme les autres, dit un auteur, pour voir ce qui s'y passoit, et pour offrir son assistance à ces divines troupes qui y faisoient leur demeure, elle fut tellement ravie des exemples de vertu qu'elle y vit pratiquer et si vivement touchée des discours du saint fondateur, qu'elle se sentit comme forcée de prendre place dans ce désert, et qu'elle préféra la pauvreté de l'Evangile qui s'y exerçoit aux avantages de la naissance et aux délices du siècle. »

Après avoir grandi dans la perfection sous la direction du B. Robert et de ses disciples, Hersende mérita bientôt qu'un témoignage de confiance vînt révéler la haute estime que le fondateur faisait de ses vertus.

En effet, lorsqu'il eut donné une constitution aux saintes filles qui l'entouraient, il songea qu'il fallait un chef pour les gouverner et pour veiller plus spécialement aux affaires de la congrégation; il établit donc Hersende comme grande prieure des monastères de filles, en lui donnant pour coadjutrice et assistante Pétronille de Chemillé, dont il sera parlé ci-après.

Hersende se distingua par une prudence parfaite unie à une grande habileté. Plus d'une fois elle eut à défendre avec énergie les droits de l'institut, notamment lors d'une discussion entre Fontevraud et l'abbaye de Fontgombaud au sujet du monastère de Villesalem (près de la Trimouille), que ses fondateurs, sortis de Fontgombaud, avaient donné aux religieuses de Fontevraud. Hersende fit elle-même le

voyage de Villesalem, discuta ses droits devant Pierre de l'Etoile, lequel, soit par conviction, soit en souvenir de ses relations avec le B. Robert d'Arbrisselles, son maître dans la vie érémitique, donna gain de cause à la grande prieure contre ses propres religieux (1).

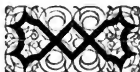
Plus tard, Hersende fut députée avec Pétronille de Chemillé vers le comte de Bretagne pour obtenir de lui l'exemption de droits qui eussent été fort onéreux pour l'institut, et elle remplit avec succès cette mission délicate.

Il est à croire que cette sainte femme mourut avant l'époque où le B. Robert choisit pour abbesse de Fontevraud Pétronille de Chemillé, c'est-à-dire avant le 28 octobre 1115, car il n'est nullement question, à propos de cette élection, de la grande prieure, qui avait été jusque-là l'âme de la congrégation.

Tout ce que nous savons d'elle consiste en une simple mention au martyrologe de l'abbaye de Fontevraud, où nous lisons ces mots : « 30 novembre, Hersende, notre mère, qui fut la source de tout notre bien à Fontevraud. »

Il n'est donc pas rigoureusement exact de dire que cette sainte femme fut la première abbesse de Fontevraud. Cette dignité ne fut occupée que par sa fidèle compagne Pétronille de Chemillé, à laquelle nous allons, pour ce motif, consacrer un article plus étendu.

(1) Pierre de l'Étoile, disciple du B. Robert d'Arbrisselles, était le fondateur de Fontgombaud. — Nous verrons ci-après son histoire.



XIe SIÈCLE.

PÉTRONILLE DE CHEMILLÉ, PREMIÈRE ABBESSE DE FONTEVRAUD.

Robert d'Arbrisselles avait déjà depuis longtemps fondé l'institut de Fontevraud, et il le gouvernait par lui-même. lorsque, sentant ses forces épuisées par ses travaux et ses fatigues, il résolut d'établir une abbesse à laquelle il voulait attribuer la direction de tous les monastères d'hommes et de femmes. Il rassembla donc ses religieux autour de son lit, et, après leur avoir exposé ses dernières volontés, il leur demanda s'ils persisteraient après lui à obéir aux servantes de J.-C.

Sur leur réponse affirmative, Robert fit prier quelques évêques, quelques abbés et des ecclésiastiques les plus distingués des diocèses de Poitiers et d'Angers, de se rendre auprès de lui, voulant les consulter sur une affaire importante. Quand ils furent assemblés, il leur fit part de l'intention où il était d'établir une abbesse pour gouverner la congrégation tout entière, et leur demanda s'il leur paraîtrait convenable d'en choisir une qui eût été mariée avant d'entrer en religion; puis, après avoir exposé la nécessité dans laquelle se trouvait l'abbesse de vaquer aux affaires du dehors et de diriger une vaste administration: « Je crois, dit-il en terminant, qu'il faut laisser » Marie s'adonner à la contemplation des choses célestes, » et choisir Marthe pour prendre soin des affaires et du » temporel. »

Ce dessein fut approuvé par l'assemblée, et plus tard Robert fit choix de Pétronille de Chemillé, dont il fit confirmer l'élection par Gérard, évêque d'Angoulême, légat du pape Pascal pour l'Aquitaine.

Pétronille était une sainte veuve, originaire des confins de l'Anjou et du Poitou, et appartenant à l'illustre famille de Craon. Etant encore dans la fleur de l'âge et de la beauté, dit un vieil auteur, elle crut entendre la voix du Seigneur, qui lui disait: « Ecoute, ma fille, sors de ton pays, quitte ton peuple, laisse la maison de ton père, et suis dans le

désert Robert, mon serviteur, range-toi sous sa conduite, et va pour grossir cette troupe de saintes âmes qu'il assemble dans la forêt de Font-Evraud. » Et en effet, rompant les chaînes qui l'attachaient au monde, elle se rendit avec Agnès, sa jeune sœur, près de l'homme de Dieu, qui l'accueillit avec bonté et comprit bientôt de quelle utilité pour son œuvre serait l'instrument précieux que lui envoyait la Providence.

Nous avons vu, à l'article du B. Robert d'Arbrisselles, que, lorsqu'il eut donné une constitution aux disciples qu'il avait réunis à Fontevraud, il mit à la tête des religieuses Hersende de Champagne, à laquelle il donna pour coadjutrice Pétronille. Celle-ci fit preuve d'une capacité et d'une habileté rares, soit qu'il fallût aller à Nantes, près du comte Alain de Bretagne, pour obtenir l'exemption de droits onéreux, soit qu'il fallût visiter avec le fondateur et l'évêque de Poitiers les nombreux monastères déjà établis sur plusieurs points éloignés.

C'est après avoir montré ces vertus et cette expérience, si nécessaires aux chefs des ordres religieux, que Pétronille ainsi éprouvée fut élue première abbesse de Fontevraud, ainsi que nous l'avons raconté plus haut (28 octobre 1115). Son humilité la pressait de refuser cet honneur; mais son obéissance à la volonté de Dieu, manifestée par le choix dont elle était l'objet, lui en imposa la charge. Le choix que l'on avait fait d'elle fut justifié par l'unanimité des sentiments qui l'accueillirent, par les dons nombreux que les seigneurs voisins s'empressèrent de faire à l'occasion de sa promotion, enfin par la fermeté et la sagesse de son administration : ce fut donc avec raison que, plus tard, le pape Eugène III lui intima le commandement formel de conserver sa charge, lorsque, après quelque temps d'exercice, elle voulut s'en démettre.

Après avoir fait sanctionner l'élection de Pétronille par Gérard, évêque d'Angoulême, légat du souverain pontife, Robert d'Arbrisselles donna à la nouvelle abbesse la constitution qu'elle devait faire observer dans toute la congrégation (1).

(1) Nous en verrons le résumé à l'article que nous consacrons plus loin aux congrégations religieuses.

Les témoignages les plus respectables prouvent que, non-seulement pendant la vie de Pétronille, mais bien longtemps après elle, l'observance stricte de la règle était à Fontevraud dans toute sa vigueur. Ce résultat fut dû sans aucun doute à la sollicitude vigilante et à la sainteté de Pétronille, qui s'était initiée du reste à la pensée du fondateur par une coopération active à toutes ses œuvres. Elle l'accompagnait presque toujours dans ses courses apostoliques et dans ses visites aux monastères, et elle venait de le rejoindre, au mois de janvier 1116, au prieuré d'Orsan en Berri, lorsque, après quelques prédications au célèbre monastère de Bourdieu, elle fut chargée par le B. Robert d'aller visiter Villesalem et la Puye, maisons de l'ordre qui étaient voisines. Ce fut le lendemain de son départ que le saint homme fut atteint de sa dernière maladie; mais, à la nouvelle du malheur qui menaçait l'institut naissant, Pétronille retourna en toute hâte près du mourant, dont elle put recevoir les derniers conseils et la bénédiction.

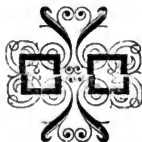
Ce fut elle qui, plus tard, fit renfermer ses cendres dans un mausolée de pierre élevé sur quatre colonnes, et qui composa en son honneur une touchante épitaphe. Elle avait fait prier l'illustre et éloquent archevêque de Dol, Baudry, d'écrire la vie de Robert, et elle reçut du prélat à à cette occasion et à propos de la mort du Bienheureux une lettre que l'histoire nous a conservée, et dans laquelle Pétronille est traitée comme le méritaient ses insignes vertus.

Beaucoup de ceux qui liraient cet éloge seraient tentés peut-être de le trouver exagéré; mais, pour nous, il n'a rien qui dépasse les limites de la plus exacte vérité. C'est qu'en effet Pétronille fut une femme peu ordinaire. Sa piété, sa prudence et sa sagesse furent en si haut renom, que les souverains eux-mêmes ne dédaignèrent pas de venir à Fontevraud prendre ses conseils et rechercher ses avis. Elle fit admirer son éloquence et sa fermeté, lorsqu'au milieu de ses visites elle fut obligée de paraître et de parler en présence du roi Louis VII à Montmartre (1134), et à Poitiers (1146); lorsque la défense des droits de son ordre l'appela au sein des conciles de Châteauroux et de Poitiers; lorsqu'elle eut à résister à l'un des plus puissants prélats

de France, à Oulger, évêque d'Angers, qu'elle obligea de s'avouer vaincu. Elle fut honorée de la visite du pape Calixte II et du roi Henri Ier d'Angleterre ; elle reçut du pape Eugène III des lettres de consolations dans ses peines, et ce fut ce pontife qui lui intima l'ordre de conserver la charge d'abbesse qu'elle voulait faire passer en d'autres mains. Enfin, lorsqu'elle fut attaquée, elle put compter au nombre de ses défenseurs saint Hildebert et saint Bernard.

Quand elle mourut, le 24 avril 1149, après une vie pleine de vertus et de mérites aux yeux de Dieu, elle avait enrichi son institut de plus de cinquante monastères, elle avait reçu plus de deux cents donations, de celles qui établirent dès l'origine la puissance territoriale de Fontevraud et assurèrent les progrès qui suivirent ; enfin elle pouvait compter sous son administration plus de cinq mille vierges. Il est vraï que le Seigneur avait bénit cette administration en lui accordant l'une des plus sûres conditions du succès, la durée.

En effet, élue le 28 octobre 1115, décédée le 24 avril 1149, Pétronille avait dirigé pendant 33 ans et demi l'institut confié par le fondateur lui-même à ses mains habiles, et elle avait pu développer pendant cette longue période tous les éléments de succès de cette œuvre féconde.



XIe SIÈCLE.

SAINT BERNARD DE TIRON, ABBÉ ET CONFESSEUR.

Bernard d'Abbeville, plus connu sous le nom de Bernard de Tiron, du nom de l'abbaye célèbre dont il fut le fondateur et le premier abbé, est un des plus saints et des plus illustres compagnons et disciples de Robert d'Arbrisselles. A ce titre déjà il mériterait une place dans notre livre ; mais, les faits principaux de sa vie se rattachant à notre histoire, cette place doit lui être faite beaucoup plus large.

Bernard naquit dans le Ponthieu, vers l'an 1046. Poussé par un irrésistible désir de se vouer à la vie retirée du cloître, il quitta sa famille et son pays et vint demander au monastère de St-Cyprien de Poitiers, renommé pour la régularité de ses pieux habitants, l'asile que cherchait son âme. Il prononça ses vœux, et il se fit promptement distinguer par ses vertus et son mérite, à tel point qu'il fut choisi pour prieur du monastère de St-Savin, et que les religieux songèrent bientôt après à le nommer abbé, en remplacement de celui qu'ils venaient de perdre. En apprenant ce dessein, que l'obéissance ne lui eût peut-être pas permis d'entraver, Bernard ne crut pouvoir éviter l'honneur qu'on lui préparait qu'en prenant la fuite.

Il s'échappe donc à l'insu de ses frères et va trouver Pierre de l'Etoile, qui avait rassemblé près de lui, dans les grottes de Fontgombaud, à quelques lieues de là, de vertueux anachorètes. Mais, ne se sentant pas assez éloigné de St-Savin, il ouvre son cœur au saint homme et le prie de lui indiquer quelque pieux solitaire bien retiré, près duquel il puisse trouver ce qu'il cherche.

Pierre de l'Etoile, qui avait quitté depuis peu le B. Robert d'Arbrisselles et ses compagnons, et qui savait le trésor de piété et la science de la vie érémitique que recélait l'âme de Robert, engagea Bernard à l'aller trouver et s'offrit d'être son guide. Présenté par un aussi saint personnage, Bernard fut accueilli avec joie ; il choisit la

cellule la plus humble, la plus délabrée et s'y logea de moitié avec un pauvre solitaire. Sa vie fut celle des anachorètes les plus sévères ; son compagnon et lui ne mangeaient qu'une fois le jour; des fruits sauvages, quelques herbes bouillies, assaisonnées, au jour des fêtes solennelles seulement, d'un peu de sel, telle fut leur nourriture. Bernard la réduisit bientôt pour lui-même à des herbes et à des feuilles d'arbres crues. Cette rigueur extrême n'empêchait pas que notre saint ajoutât à ses austérités des mortifications toujours nouvelles, et qu'occupé du soin de son âme plus que du soin de son corps, il s'adonnât à une prière et à une contemplation continuelles. Depuis deux ans il menait cette vie sainte, lorsque les religieux de St-Savin, qui étaient parvenus à le découvrir, malgré le soin qu'il avait pris de cacher son véritable nom sous le nom de Guillaume, obtinrent de l'évêque de Poitiers Pierre II un commandement exprès adressé au solitaire pour qu'il retournât à son abbaye. Prévenu par un ami fidèle avant d'avoir reçu l'ordre se son évêque, Bernard, voyant que les retraites les plus profondes n'avaient pu le protéger contre l'honorable obsession de ses anciens confrères, s'enfuit de solitude en solitude jusqu'à l'île de la Chaussée, près de Coutances. Là il menait depuis quelques années une vie plus dure et plus mortifiée, lorsque Pierre de l'Etoile, qui était allé dans la forêt de Craon s'informer des nouvelles de Bernard, apprit comment et dans quel but il en était sorti. Il s'empressa de se faire conduire dans la retraite de son ami, et, après les doux épanchements de leurs cœurs, il lui exprima le désir et l'ordre que ses anciens compagnons l'avaient chargé de lui transmettre, afin qu'il revînt au plus tôt au milieu d'eux. Or, comme un abbé avait été nommé à St-Savin, les craintes qui avaient effrayé la profonde humilité de Bernard n'existant plus, il se rendit au vœu des solitaires de Craon, et retourna dans son premier ermitage. Il fut accueilli avec bonheur, et on lui assigna, près de la grotte qu'avait habitée le saint ermite Firmat, une retraite qui devint plus tard le prieuré de Fontaine-Gehard. Le bruit de ses vertus, de sa vie mortifiée et de ses prédications étant parvenu bientôt jusqu'à Poitiers et

jusqu'au sein du monastère de St-Cyprien, Renaud, qui en était abbé et qui désirait vivement avoir pour successeur un personnage aussi saint, résolut de l'aller trouver ; mais comme il désespérait de réussir à l'entraîner hors de sa retraite, il eut recours à un stratagème. Il feignit un voyage dans l'intérêt du monastère, et ce fut comme en passant qu'il alla visiter le pieux ermite ; puis, après une assez longue entrevue, il le pria de vouloir bien l'accompagner, afin que la présence d'un homme aussi connu et aussi vénéré dans la contrée pût le protéger contre les tentatives des voleurs, si nombreux dans ces vastes forêts. Bernard, sans défiance, accepte cette proposition et sert de guide à son ancien abbé ; mais lorsqu'ils furent hors des lieux dangereux, et que Bernard voulut retourner au désert, Renaud lui déclara « que le seul but de son voyage avait été d'emmener avec lui l'ancien moine de St-Cyprien, que les seuls voleurs qu'il redoutât étaient les solitaires eux-mêmes, qui sans sa pieuse fraude n'auraient jamais consenti à le laisser partir, et auraient ainsi ravi au monastère de St-Cyprien son plus précieux trésor ; qu'enfin lui Renaud était l'abbé, le supérieur de Bernard, et qu'à ce titre il ordonnait, en vertu de l'obéissance, de le suivre sans hésiter. »

Bernard obéit et arriva bientôt à St-Cyprien, où il fut accueilli avec les témoignages de la plus vive affection. On lui rasa la barbe, on remplaça par une tunique ses haillons qui tombaient en lambeaux, et il fut aussitôt et malgré lui élu prieur claustral. Renaud, qui avait, ainsi que nous l'avons vu, l'intention d'en faire son successeur, lui fit enjoindre par l'évêque de Poitiers de ne plus quitter le monastère où Dieu avait reçu ses premiers vœux. Et en effet, après la mort de Renaud, ce fut Bernard qui fut unanimement nommé pour lui succéder.

Il venait d'être appelé à cette dignité, lorsque le pape Pascal II fit convoquer par ses légats un concile à Poitiers, dans le but de faire condamner les scandales du roi de France Philippe Ier (1100). Le B. Robert d'Arbrisselles assistait à ce concile, et contribua puissamment à faire fulminer l'excommunication prononcée contre le prince. Mais quand il fallut publier la sentence, il ne

se trouva parmi les Pères du concile présents, et ils étaient nombreux, que le B. Robert et son disciple Bernard qui osassent braver les menaces et les violences des soldats du comte de Poitou, accompagner le légat lorsqu'il lut la formule, et assumer ainsi sur leurs têtes les vengeances du souverain irrité.

Quelque temps après cet acte de courage, des difficultés s'élevèrent au sujet de l'élection de Bernard, et les moines de Cluny, qui prétendaient que le monastère de St-Cyprien était de leur dépendance, obtinrent du souverain pontife Pascal II des lettres qui interdisaient au pieux abbé toute fonction, s'il refusait de se soumettre à Cluny. Bernard, qui n'avait point brigué l'honneur de lutter contre de tels adversaires, se démet avec joie de sa dignité, et va rejoindre ses anciens compagnons dans la solitude de la forêt de Craon. Mais, à la voix de son maître Robert d'Arbrisselles, Bernard s'associe à Vital de Mortain, à Raoul de la Fustaie, et tous, sous la conduite du Bienheureux, ils parcourent la Bretagne, le Maine, la Normandie, prêchant la loi évangélique aux petits et aux grands, aux laïques et aux clercs, rétablissant par la force de leur parole, et plus encore par l'exemple d'une vie irréprochable et sainte, la discipline ecclésiastique trop souvent relâchée dans ces temps malheureux. On raconte que, Bernard devant prêcher dans l'église cathédrale de Coutances pour la solennité de la Pentecôte, un complot fut ourdi par des clercs ayant à leur tête un archidiacre, dans le but d'imposer silence au prédicateur; mais au moment où l'archidiacre indigne, abusant de son autorité, interrompit Bernard en lui disant « que ce n'était point » à un ermite, qui était mort au monde, à prêcher contre » les vivants, » le saint homme répondit à cette apostrophe inconvenante avec une telle éloquence, que son adversaire, touché jusqu'au fond des entrailles, racheta sa faute en protégeant Bernard lui-même contre la fureur des libertins qui voulaient le lapider.

Après avoir parcouru, édifié et converti plusieurs provinces, non sans y avoir éprouvé de rudes persécutions et sans avoir subi d'infâmes calomnies, les saints prédicateurs de la loi évangélique se disposaient à recommencer

leur vie retirée, lorsque l'évêque de Poitiers donna l'ordre à Bernard de défendre les intérêts du monastère de St-Cyprien dans ses discussions avec les religieux de Cluny. Il partit pour Rome dans le but d'exposer au souverain pontife lui-même les droits de son abbaye ; et comme le trajet était long, comme aussi le luxe des chevaux ne pouvait convenir à l'humilité du saint ermite, ce fut sur un âne qu'il fit ce pénible voyage. Arrivé à Rome, Bernard eut à détruire les préventions que le souverain pontife avait conçues contre lui, et il se concilia bientôt, par sa fermeté unie à une grande douceur, l'affection du chef de l'Église, qui voulut le combler d'honneurs ; mais il les refusa et se mit en route pour regagner son monastère.

A son retour, de nouvelles difficultés qu'il n'avait pas prévues vinrent l'assaillir, et quoiqu'il eût obtenu du pape la permission de rester à son abbaye, il se décida à la quitter pour n'y plus revenir, et il se retira dans son île de la Chaussée.

Touché des mérites de ce saint personnage, un comte du Perche, nommé Rotron, lui donna une partie de sa forêt de Tiron; Bernard y fonda un monastère qui servit d'asile à un grand nombre de religieux, attirés par la réputation et les vertus du fondateur. Les auteurs disent que la première messe y fut célébrée par Yves, évêque de Chartres, le jour de Pâques de l'année 1109. Ce monastère, enrichi des libéralités de Louis le Gros, roi de France (1), de Henri Ier, roi d'Angleterre, et de David, roi d'Ecosse, devint bientôt puissant et célèbre.

Bernard jouit enfin dans ce pieux séjour de la paix et du repos, et il y mourut vénéré des peuples, le 25 avril 1116 (d'autres disent le 14 avril 1117), à l'âge d'environ 70 ans. Il était parvenu à fonder dans divers diocèses cinquante monastères.

La fête de ce saint se célèbre dans l'Eglise de Poitiers le 14 avril, sous le rit semi-double.

(1) Des auteurs disent que ce prince donna un témoignage inusité de sa vénération pour Bernard en le priant de tenir sur les fonts du baptême les princes Philippe et Louis ses enfants, qui furent après lui rois de France.

XIe SIÈCLE.

RAOUL DE LA FUSTAIE, ABBÉ.

Raoul de la Fustaie, ainsi appelé du nom de la paroisse où il naquit, au pays du Maine, est un des plus illustres disciples de Robert d'Arbrisselles. C'est à ce titre, et aussi parce qu'il fut initié à la vie religieuse dans notre Poitou, qu'il doit trouver une place à côté de son maître et de ses compagnons.

Attiré par le désir de se vouer au service de Dieu, Raoul quitta sa famille pour venir au pays de Poitou chercher dans le fameux monastère de Saint-Jouin-de-Marnes les enseignements que demandait son cœur. Il fut accueilli avec charité par les religieux, et il les édifia bientôt par ses vertus. Il désirait mener une vie encore plus retirée, lorsqu'il apprit les prodiges de sainteté dont la forêt de Craon était le théâtre; il s'empressa de se rendre près du B. Robert d'Arbrisselles, et de se placer sous sa direction avec les solitaires qui peuplaient déjà ces déserts. Il se distingua bientôt entre tous, et le coup d'œil pénétrant de Robert apprécia le disciple, qui fut promptement associé d'une façon plus intime, avec Bernard de Tiron, Vital et Firmat, aux travaux du maître. Le nombre des ermites augmentant chaque jour, le B. Robert fut obligé de les diviser en trois colonies dont il confia l'une à notre Raoul. Alors on vit ces déserts, autrefois peuplés de bêtes farouches, donner encore au monde le spectacle des vertus et des perfections trop oubliées depuis que les premiers solitaires qui les avaient habités étaient allés à Dieu.

Lorsque le B. Robert fut chargé par le souverain pontife de la grande et difficile mission que son zèle infatigable et son éloquence irrésistible pouvaient seuls accomplir, Raoul de la Fustaie fut encore l'un des compagnons fidèles et dévoués du Bienheureux. Il le suivit dans ses courses apostoliques dans la Bretagne, dans le Maine, dans la Normandie. Aux laïques il prêcha le mépris des vanités du monde, la piété, la charité; aux clercs il rappela

les devoirs imposés par leur auguste caractère, la sainteté qui devait les faire honorer, le respect pour les lois de la discipline ecclésiastique trop oubliée, trop méconnue. La vie mortifiée, les exemples austères de notre saint prédicateur et de ses pieux compagnons produisirent un effet immense sur les populations, et, malgré les calomnies qui les accueillirent, malgré les persécutions mêmes dont ils furent l'objet, une abondante moisson récompensa les mains qui avaient jeté la bonne semence.

« Le zèle qu'ils témoignèrent dans cette occasion, » dit un vieil auteur, « leur acquit une estime extraordinaire... On ne leur rendoit pas moins d'honneur qu'à des prophètes : ils estoient suivis de troupes de peuple comme des apostres ; on les révéroit comme des saints, et ils attirèrent à leur suitte, tant par les charmes de leurs exhortations que par l'odeur de leur sainte vie, un si grand nombre de disciples de tout sexe et de toutes conditions, qu'ils furent contraints d'en laisser une partie en des hospices qu'ils establirent en divers lieux, jusqu'à ce qu'ils en eussent autrement disposé et que leur mission fust achevée. »

Ce fut au milieu de ces prédications que notre Raoul, étant au diocèse du Mans, « fit donner à l'abbaye de St-Jouin, qu'il reconnaissoit toujours pour sa mère, diverses églises dans le même diocèse, mais surtout celle où il avoit pris naissance, c'est-à-dire l'église paroissiale de la Fustaye. »

Lorsque le champ du Seigneur eut été labouré par ces mains dévouées, nos saints missionnaires rassemblèrent les disciples qu'ils avaient laissés sur leurs pas et les emmenèrent au sein des déserts, où ils reprirent leurs habitudes solitaires et leur vie retirée. Chacun d'eux eut sa part dans le troupeau des néophytes ; Raoul conduisit ses nouveaux compagnons en la forêt de Nid-de-Merle, les sépara en deux couvents à cause de la diversité des sexes, et leur donna une constitution qui avait de grands rapports avec celle de Fontevraud.

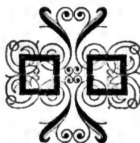
Plus tard, suivant l'exemple de son bienheureux maître, notre Raoul fonda dans la Bretagne, le Maine et l'Anjou plus de vingt monastères, parmi lesquels les plus

célèbres sont ceux de Locmaria, de Fougereuse (1) et surtout la grande abbaye de St-Sulpice de Rennes. Ce fut au milieu des saintes filles qu'il avait établies dans ce dernier lieu que Raoul, plein de jours et de mérites, rendit son âme à Dieu.

Cette bienheureuse mort arriva le 26 août 1129; son corps fut déposé dans l'abbaye, et ces restes précieux furent conservés avec soin tant que dura l'œuvre sainte du vertueux solitaire.

Une confrérie de son nom avait été établie dans l'abbaye de St-Sulpice, et l'on montrait dans le dernier siècle une chapelle et une fontaine qui rappelaient la mémoire des miracles que lui attribue la tradition.

(1) L'église de Fougereuse lui avait été donnée par Guillaume, évêque de Poitiers, digne héritier de Pierre II et de son affection pour Robert d'Arbrisselles, pour ses disciples et leurs œuvres.



XIe SIÈCLE.

GIRAUD DE SALLES, ABBÉ.

Giraud de Salles fut du nombre des saints personnages que l'attrait d'une vie mortifiée appela près du B. Robert d'Arbrisselles, et qui s'enfoncèrent avec lui dans les solitudes profondes des forêts sauvages pour apprendre sous sa direction à gouverner les monastères dont ils furent eux-mêmes les fondateurs.

En effet, après avoir passé quelque temps dans ces bois solitaires pour y puiser l'esprit de haute piété qui y avait conduit leur maître avant eux, ils devinrent bientôt les chefs de nombreux disciples et ils durent chercher des retraites plus écartées.

Giraud alla donc s'établir avec ses compagnons dans la forêt de Cadouin, en Périgord.

Le bruit de ses vertus et de sa sainteté ayant attiré près de lui un grand nombre de solitaires jaloux de vivre sous sa direction, il put fonder plusieurs monastères dans la Guienne, le Périgord et le Poitou.

Lorsque le B. Robert d'Arbrisselles évangélisa le Périgord, il produisit par son éloquence entraînante un tel effet sur le chapitre de la célèbre Eglise de St-Front, que d'un commun accord les chanoines et l'évêque voulurent en consacrer le souvenir, en offrant au prédicateur un lieu dépendant de leur Eglise et à son choix, où il pût établir un monastère de l'ordre de Fontevraud. Robert, auquel le souvenir de Giraud de Salles, son ancien disciple, était toujours cher, choisit Sauvetat, en la forêt de Cadouin. Il fit plus, il encouragea par ses exhortations les dons que sollicitait pour ses propres œuvres Giraud lui-même. Le pieux solitaire put établir bientôt ses compagnons dans un vaste monastère qui devint plus tard la célèbre abbaye de Cadouin, où se conservait, entre autres reliques bien précieuses, un des suaires de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1).

(1) L'église de Cadouin, aujourd'hui paroissiale, possède encore

Lorsque Giraud eut achevé son monastère, il se rendit à Fontevraud près du Bienheureux Robert, et lui demanda de vouloir bien faire en sa faveur la concession du terrain sur lequel avaient été élevées les constructions. Le saint homme aimait trop son ancien disciple pour lui refuser une telle demande; mais il fit plus encore, car il lui fit don de la maison même qui lui avait été offerte par le chapitre de Saint-Front et de tout ce qui lui avait été concédé en Périgord, lorsqu'il y avait prêché l'Evangile avec tant de succès.

Dans l'acte capitulaire consenti par les religieuses de Fontevraud pour sanctionner ces dons si généreux de leur fondateur (juillet 1115), le B. Robert s'exprime ainsi : « Nous..., concédons et donnons..., par un pur amour » d'une charité fraternelle, à dom Giraud de Salles, véné» rable docteur, nostre compagnon et le plus cher de nos » amis... »

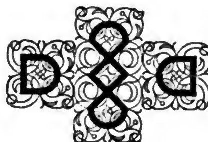
Ce témoignage seul suffirait pour rendre à jamais mémorable le nom du fondateur de l'abbaye de Cadouin, si ses œuvres personnelles ne justifiaient pas l'affection sincère que lui portait son ancien maître.

De retour à Cadouin, Giraud de Salles peupla ce pieux séjour des religieux les plus recommandables, et ceux-ci, dit un auteur, « répandirent une sainte odeur qui, après avoir parfumé tout le Périgord, se fit sentir jusque dans le Limousin, dans la Gascogne et dans le Languedoc; l'on convia ce saint d'envoyer de ses disciples en toutes ces provinces pour les instruire dans la piété, ce qu'ils firent avec un tel succès, qu'on leur bastit bientost après des monastères qui font assez connoistre par la magnificence de leur structure l'estime qu'on fit de la vertu de ces bons religieux. »

Outre l'abbaye de Cadouin, Giraud de Salles fonda celles de Grandselve, au diocèse de Toulouse ; de Gondon, au diocèse d'Agen ; d'Allonne, au diocèse de Limoges ; de Bournet, au diocèse d'Angoulême ; de Font-Douce et de Châtres, au diocèse de Saintes ; de l'Absie, du Pin, des Chastelliers et de Bonnevaux, au diocèse de Poitiers, etc., etc.

ce trésor. Une fois l'an, la riche châsse qui le contient est exposée à la vénération des fidèles et attire un immense concours de pèlerins.

Après avoir achevé ces œuvres immenses, qui témoignent de son zèle et de la vénération dont il était l'objet, Giraud de Salles s'endormit doucement dans la paix du Seigneur le 9 août de l'an 1127.



XI° SIÈCLE.

PIERRE DE L'ÉTOILE, ABBÉ.

Pierre de l'Etoile, gentilhomme breton, naquit vers le milieu du onzième siècle. Il quitta de bonne heure son pays et sa famille pour vivre de la vie des solitaires, et, attiré par la réputation dont jouissait alors St-Savin, en Poitou, il vint se réfugier dans une grotte située près de la célèbre abbaye.

Après y avoir séjourné pendant quelque temps, il abandonna cet asile pour aller recueillir sur les bords de la Creuse, à peu de distance de là, l'héritage d'un saint ermite du nom de Gombaud; il fut bientôt suivi par de pieux cénobites qui se placèrent sous sa direction.

Pierre de l'Étoile, voyant que le nombre de ses disciples réunis autour de la grotte de Gombaud s'augmentait chaque jour, et que la caverne qui leur servait de chapelle était insuffisante, construisit en 1079 la petite chapelle dite de St-Julien ou des Ermites, située sur la rive gauche de la Creuse (1).

Peu après, Pierre de l'Étoile, dont la vie sainte avait attiré sur son œuvre d'immenses bénédictions, comprit que cette œuvre réclamait un établissement proportionné à son importance; mais, avant de l'entreprendre, il voulut consulter le célèbre Robert d'Arbrisselles, le maître de la vie monastique, lequel donnait alors au monde, dans la forêt de Craon devenue comme un vaste monastère, l'exemple des plus parfaites vertus. Il alla donc trouver ce saint personnage, et, après un séjour assez prolongé au milieu des solitaires de l'Anjou, après avoir appris à leur école les maximes de la vie religieuse qu'il voulait enseigner lui-même à ses disciples, il retourna près d'eux à

(1) Ce monument, si vénérable par les souvenirs qu'il consacrait, existait encore il y a peu d'années; mais il fut démoli par son propriétaire pour réparer un moulin. Il appartient aujourd'hui aux RR. PP. Trappistes de Fontgombaud, et ses ruines sont désormais à l'abri de nouvelles profanations.

Fontgombaud. Ce fut alors qu'il jeta les fondements du monastère illustre et de l'église abbatiale dont nous admirons encore aujourd'hui les ruines et la magnificence (1091). Il fut secondé dans cette œuvre par l'un des plus puissants seigneurs du Poitou, Audebert de la Trémoille, qui lui fit des dons fort importants.

Pierre fut le premier abbé du monastère, et les anciens auteurs racontent qu'il fit plus d'une fois de longues courses pour aller puiser près du Bienheureux Robert d'Arbrisselles les instructions dont il avait besoin. Ce fut même en souvenir des relations qui avaient eu lieu entre le disciple et le maître que Pierre de l'Etoile consentit à abandonner plus tard à l'institut de Fontevraud le monastère de Villesalem, qui avait été fondé par Geoffroy et Bertrand, anciens religieux de Fontgombaud, sur des terres données par Audebert de la Trémoille.

Après avoir surmonté par sa persévérance de grandes difficultés, après avoir donné à ses disciples l'exemple d'une vie tout entière vouée au Seigneur et à la pratique des plus sublimes vertus, il fut atteint du mal des ardents (1).

Malgré ses mérites et ses vertus, Pierre de l'Étoile ne put échapper au fléau rongeur; il fut consumé lentement, et mourut en 1114, au milieu d'atroces douleurs supportées avec une admirable résignation. Mais son œuvre ne devait pas périr avec lui. Confidents de ses pensées, exécuteurs de ses volontés, initiés aux moyens dont l'énergie de leur saint abbé leur avait enseigné l'emploi, ses successeurs immédiats achevèrent ce qu'il avait commencé. 27 ans ne s'étaient pas écoulés depuis la mort du fondateur, lorsque le temple qu'il avait entrepris fut solennellement consacré au Seigneur (5 octobre 1141).

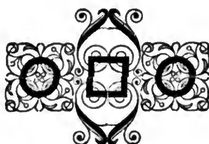
Espérons qu'après avoir vu luire de longs jours de prospérité suivis de jours de deuil et de ruines, l'abbaye de Pierre de l'Étoile, restaurée par les mains des pieux enfants de St-Benoît (2), se reposera désormais à l'ombre

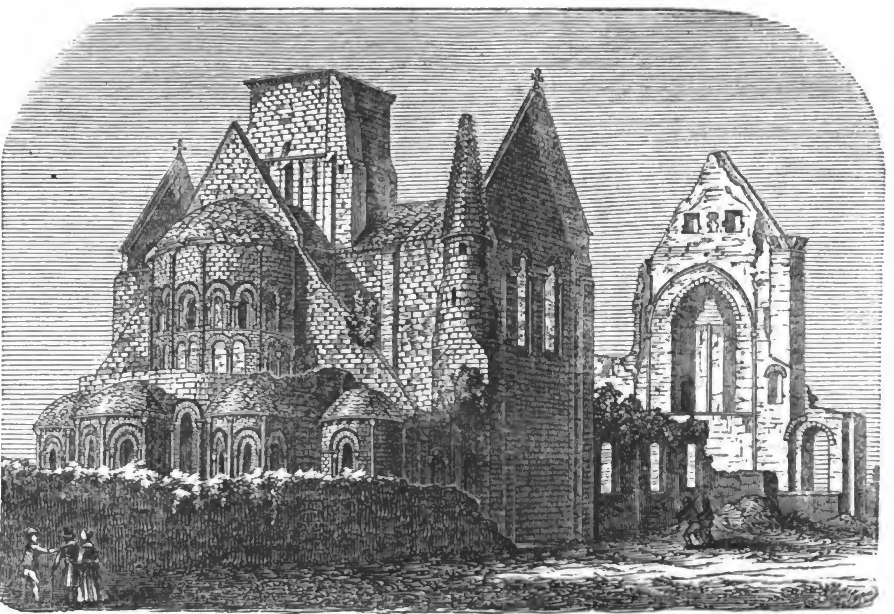
(1) *Voir* ce que nous avons dit de cette cruelle maladie, p. 12.

(2) En 1849, les RR. PP. Trappistes de Bellefontaine se prêtant aux vues généreuses de M. l'abbé Lenoir, alors curé de Fontgombaud, et de M. l'abbé Damourette, aumônier du lycée de Châteauroux, véri-

des vertus qui rappellent celles de ses premiers habitants, et qu'elle saura retrouver sinon toutes ses splendeurs, au moins de brillants reflets de sa grandeur passée.

tables fondateurs de l'œuvre, acquirent les restes de l'abbaye. Ils y furent solennellement installés le 21 mai 1850, et cette fête d'un caractère tout nouveau laissa de profonds souvenirs, entretenus pieusement depuis que les RR. PP. Trappistes de Mellerai ont succédé à ceux de Bellefontaine. Une colonie agricole pénitentiaire a été annexée au monastère le 1er août 1851; elle est actuellement en voie de progrès, et c'est avec les éléments de travail qu'elle fournit, c'est grâce à la persévérante action des fondateurs de l'œuvre et au concours précieux des souscripteurs, que les RR. PP. restaureront l'abbatiale de Fontgombaud et rendront à la France l'un de ses plus magnifiques monuments. — *Voir*, pour les détails, notre notice sur l'abbaye et les Trappistes de Fontgombaud, 2e édition, 1852.





ABBATIALE DE FONTGOMBAUD Fondée par Pierre de l'Étoile. 236

XIe SIÈCLE.

ISEMBAUD DE L'ÉTOILE, ABBÉ.

Isembaud de l'Étoile était, comme son frère Pierre, un gentilhomme originaire de la Bretagne, qu'il quitta vers la fin du XIe siècle pour venir chercher au fond d'un cloître la paix du cœur.

Tandis que Pierre se réfugiait dans une grotte près de l'abbaye de St-Savin en Poitou, Isembaud allait faire ses vœux dans l'abbaye de Preuilly en Touraine. Il se fit bientôt remarquer par ses éminentes qualités et par la régularité de sa vie, et il mérita d'être mis à la tête de ses compagnons, qui l'élurent abbé.

Il ne crut pas que cette dignité dût être pour lui un vain titre; il voulut la faire tourner au profit d'une sage réforme que semblait exiger un relâchement dont son cœur gémissait. Mais il ne put ramener ses compagnons à la stricte observance de la règle de St-Benoît, et il aima mieux se retirer que d'autoriser en quelque sorte par sa présence les abus qu'il ne pouvait empêcher. Il alla donc rejoindre son frère Pierre de l'Etoile, qui réunissait alors autour de lui dans les grottes de Fontgombaud de vertueux solitaires. Mais son séjour au milieu d'eux fut de courte durée; il quitta bientôt les bords de la Creuse pour se retirer près de *Mondenium*, et peu après dans *la vallée de St-Pierre-sur-Vienne*, lieux qu'un de nos érudits confrères (1) croit retrouver dans les deux paroisses actuelles de *Mondion* et de St-*Pierre de Dangé*. C'est même au souvenir de ces pérégrinations successives de notre saint personnage que l'auteur attribue la cause et l'origine de l'abbaye de *Fontmaur* et du prieuré *de St-Jean de Bussières-sur-Vienne*.

Les seigneurs du voisinage n'accueillirent point le pieux solitaire avec plus de faveur que ses compagnons n'avaient

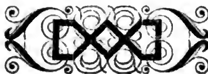
(1) M. l'abbé Lalanne, curé d'Oyré. — Voir son *Histoire de Châtelleraud*, livre plein des recherches les plus consciencieuses.

accepté ses projets de réforme, et il dut bientôt fuir ces lieux inhospitaliers pour aller s'établir dans la vallée de *Font-à-Chaux* (aujourd'hui paroisse d'Archigny). Il fut reçu avec une touchante bienveillance par le seigneur du lieu, Gui de Cénuis, qui lui donna, ainsi qu'aux compagnons attirés près de lui par le bruit de ses vertus, la propriété de *Font-à-Chaux*, sous la condition d'y élever un monastère. L'acte de donation, signé de l'épouse du donateur et de plusieurs seigneurs témoins, et approuvé par les seigneurs d'Angles, porte la date de 1124. On y voit que l'abbaye qui sera construite portera le nom de l'Étoile. On est autorisé à croire que ce nom lui fut donné à la demande du donateur, en mémoire du frère d'Isembaud, dont la renommée et la sainteté autorisaient un pareil honneur.

Telle fut donc l'origine de l'abbaye de l'Étoile.

Isembaud en fut le premier abbé (1125), et il la gouverna avec sagesse jusqu'à sa mort, arrivée en 1140. Il fut inhumé, avec la pompe et le respect que méritaient ses vertus, dans l'église abbatiale qu'il avait fait construire lui-même, et qu'il avait dédiée à la Ste Vierge.

Après lui, son œuvre grandit sous l'habile et sainte direction de ses successeurs, jusqu'aux jours où des causes déplorables entraînèrent la décadence de ces institutions trop calomniées par ceux qui devaient plus tard s'enrichir de leurs dépouilles.



XIe SIÈCLE?

SAINT ALAUME, ALLÉAUME ou ADELÈME, ABBÉ.

Alaume ou Adelème naquit à Loudun au commencement du XI[e] siècle. Il suivit dans sa jeunesse la carrière des armes, dans laquelle il sut se faire remarquer; mais bientôt après, poussé par un vif désir de se consacrer à Dieu, il se rendit à Rome pour y visiter le tombeau des saints apôtres.

Ce voyage le confirma dans la vocation toute particulière qui lui avait été inspirée, et, à son retour d'Italie, il alla trouver Robert, abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, pour embrasser sous ce pieux personnage la vie monastique.

Alaume se distingua bientôt par la pratique de toutes les vertus, et sa piété éclatante devint en si haut renom, que Constance, femme d'Alphonse VI, roi de Castille, s'empressa de l'appeler auprès d'elle afin de lui confier la direction d'un hôpital qu'elle avait fait bâtir à Burgos pour servir de refuge aux pauvres pèlerins.

Alaume répondit aux espérances de la pieuse reine, et l'établissement dû à la généreuse libéralité de la princesse fit de grands progrès sous la direction du vénérable religieux, qui mourut en odeur de sainteté au milieu de ses frères, après une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres, vers l'an 1100.

L'Église de Poitiers fait mémoire de ce saint le 30 janvier.



XIIe SIÈCLE.

SAINT GUILLAUME, DUC D'AQUITAINE ET COMTE DE POITOU.

Guillaume X, duc d'Aquitaine, comte de Poitou, appartient à cette dynastie fameuse des Guillaume qui se succédèrent sur le trône ducal de la vieille Aquitaine, et qui remplirent leur siècle du bruit de leur nom. Ils réunirent en effet tous les genres de célébrité; la guerre, les lettres, la poésie, les chants furent tour à tour l'objet de leur bouillante ardeur, et les désordres dont leur cour, aussi brillante que celle des rois, fut trop souvent le théâtre, ont laissé dans l'histoire un triste souvenir.

Héritier de ces traditions diverses, Guillaume X ne manqua ni aux unes ni aux autres, et il lui fut donné de prouver par les débuts de sa vie coupable et par sa mort sainte combien est inépuisable le trésor de la miséricorde de Dieu pour le pécheur repentant.

Fils de Guillaume IX, appelé aussi Guy-Geoffroy, et de la comtesse Hildegarde, Guillaume, sous prétexte de venger l'injure de sa mère délaissée, se révolta contre son père, qu'il offensa gravement par ses attaques réitérées.

Après la mort de ce père qu'il avait abreuvé d'amertume, Guillaume prit les rênes du gouvernement et se lança dans des expéditions guerrières qui furent le plus souvent pour lui une source d'échecs et de confusion.

Or, en ce temps-là, un schisme déplorable s'était élevé au sein de l'Eglise; Innocent II venait d'être nommé pape, et les peuples du Midi, révoltés contre son autorité, avaient proclamé pour leur chef Pierre de Léon, sous le nom d'Anaclet. Guillaume d'Aquitaine se posa comme le plus ardent défenseur de cet anti-pape, et il fut entretenu dans ce rôle coupable par l'influence du trop fameux évêque d'Angoulême, Gérard, qui malheureusement avait embrassé la cause de l'erreur.

Pour avoir une juste idée de la situation des choses en ces jours de tristes discordes, écoutons les paroles d'un vieux chroniqueur:



SAINT GUILLAUME

Duc d'Aquitaine et comte de Poitou.

« Toute l'Eglise d'Aquitaine gémissait, » dit-il, « sous l'oppression des schismatiques, et il n'était personne qui pût résister au prince de cette contrée dont Dieu avait endurci le cœur. Fort de l'assentiment de Gérard, évêque d'Angoulême, qui avait jeté dans son âme les semences de cette révolte contre l'Eglise, il était devenu le chef et le défenseur du schisme. Quant à ceux, quels qu'ils fussent, qui n'adhéraient pas à l'usurpation de Pierre de Léon, les uns étaient punis d'amende, les autres encouraient des confiscations; plusieurs même, chassés de leurs demeures, se voyaient contraints à s'exiler... »

L'évêque de Poitiers (1) avait subi lui-même un glorieux exil auquel l'avait fait condamner son attachement à la cause d'Innocent II, et le duc, pesant sur les délibérations de l'assemblée chargée de lui donner un successeur, avait fait nommer un partisan d'Anaclet (2).

L'Eglise d'Aquitaine était donc plongée dans la consternation; nulle force humaine ne semblait pouvoir dompter la violence de Guillaume, lorsque Dieu inspira aux évêques réunis pour préparer le repos des consciences la pensée de charger saint Bernard du soin d'amener le duc Guillaume à de meilleurs sentiments.

Le grand orateur accepta cette mission difficile, et eut avec Guillaume de nombreuses conférences rendues toujours vaines par l'intervention de Gérard d'Angoulême. Son zèle ne se rebuta pas néanmoins, et, malgré les injures graves qu'il eut à essuyer à Poitiers de la part des clercs schismatiques, qui ne craignirent pas de pousser l'insulte et l'impiété jusqu'à briser dans l'église cathédrale l'autel sur lequel Bernard venait d'offrir le saint sacrifice, il poursuivit Guillaume de son inébranlable persévérance et de ses patientes obsessions.

Un tel dévoûment à la vérité méritait un éclatant succès; ce succès ou plutôt ce miracle fut obtenu, et voici comment un chroniqueur raconte la victoire de l'humble

(1) Guillaume Adelelme, dont nous raconterons la vie sainte après celle du duc d'Aquitaine.

(2) Cet évêque intrus est désigné sous le nom de Pierre III, mais il ne fut point reconnu par le clergé et par le peuple du Poitou.

sainteté sur la passion obstinée du puissant chef de l'Aquitaine :

« On informa cependant le comte de Poitiers, par l'intermédiaire d'hommes considérables qui osaient l'approcher avec plus de sécurité, que l'abbé de Clairvaux, l'évêque de Chartres, d'autres évêques et de pieux personnages requéraient de lui une conférence, et qu'ils apporteraient tous leurs soins à traiter avec lui de la paix de l'Eglise et des moyens de guérir le mal qui la tourmentait. On vint à bout de lui persuader qu'il ne devait pas se refuser à un colloque avec des hommes de cette importance, et qu'après avoir disputé avec eux, il pourrait se faire que ce qu'il croyait difficile devînt facile, et que ce qu'il regardait comme impossible fût, par un événement subit, rendu très-possible. On se réunit donc de part et d'autre à Parthenay. Avant toutes choses, on s'occupa de la division qui désolait l'Église et du schisme obstiné qui, comme une vapeur malfaisante, s'était fixé en deçà des Alpes sur la seule Aquitaine. Ayant entendu toutes ces choses, le comte se rendit aux vagues conseils des siens et répondit qu'il pourrait bien consentir à rentrer dans l'obéissance d'Innocent, mais que, quant à rétablir les évêques qu'il avait chassés de leurs siéges, nulle raison ne l'y déterminerait ; que ces prélats l'avaient trop offensé pour qu'il cessât d'être implacable, et qu'il avait juré de ne faire aucune paix avec eux. Au lieu d'employer de vaines paroles, l'homme de Dieu, saisissant des armes plus efficaces, s'approcha du saint autel pour y offrir le saint sacrifice et y adresser au ciel ses prières suppliantes ; tous ceux auxquels il était permis d'assister aux divins mystères entrèrent alors dans l'église, et le comte se tint hors les portes. Quand la consécration fut achevée, et que la paix donnée au diacre eût été transmise par lui au peuple, saint Bernard, se montrant plus qu'un homme, place le corps du Christ sur la patène, l'emporte avec lui, et le visage en feu, les yeux enflammés, sort des portes, non plus en suppliant, mais dans une attitude menaçante, et interpelle le prince par ces terribles paroles : « Nous t'avons prié, et tu » nous as refusés avec mépris. Déjà, dans une autre con-

» férence que nous avons eue avec toi, la foule réunie
» des serviteurs de Dieu t'a supplié, et tu l'as dédaignée.
» Voici maintenant que le fils de la Vierge, le chef et le
» maître de l'Église que tu persécutes vient à toi ; devant
» toi est ton juge, le juge du ciel, de la terre et des en-
» fers, en présence de qui tout genou fléchit ; devant toi
» est ton juge, dans les mains de qui tombera ton âme :
» oseras-tu bien le mépriser lui-même ? oseras-tu bien
» le dédaigner lui-même comme tu as fait ses servi-
» teurs ? »

» Tous les assistants fondaient en larmes, et, plongés dans la prière, attendaient la fin de cette scène terrible. Le comte de Poitiers devient pâle et immobile de frayeur ; il sent trembler ses membres brisés par la crainte et se roule dans la poussière comme s'il eût perdu l'esprit. Relevé par ses chevaliers, il retombe la face contre terre, ne pouvant ni prononcer une seule parole, ni prêter la moindre attention à ce qui se passait autour de lui, inondant sa barbe de sa salive, et ne respirant qu'au travers de profonds gémissements. »

Enfin, vaincu par le remords, il accorde à l'Eglise d'Aquitaine la paix qu'il avait chassée de son sein, donne à l'évêque de Poitiers le baiser de la réconciliation, et rappelle de l'exil les prélats qu'il avait arrachés à leurs siéges (1).

Bientôt après, il soutient de sa personne et de sa vaillante armée le duc d'Anjou contre ses redoutables ennemis, et se rue à travers les batailles, le carnage et le sang ; puis, insulté dans son honneur par le fils du comte d'Angoulême, il accepte cette humiliation comme un châtiment dû à ses fautes nombreuses, et, revêtu du cilice de la pénitence et de l'humble habit des pèlerins, il fait le vœu de se rendre au tombeau de St Jacques de Compostelle et de consacrer le reste de sa vie aux rudes expiations du passé.

Avant de partir pour la terre étrangère, il traça l'ex-

(1) Guillaume n'était pas encore complétement converti, il retomba dans de nouvelles fautes, et il fallut qu'une lettre du saint abbé de Clairvaux, lettre énergique comme il savait les écrire, vint rappeler le prince impénitent à l'honneur et au devoir.

pression de ses dernières volontés dans un testament que l'histoire nous a conservé, et que nous reproduisons comme un monument précieux des sentiments du prince au moment où il allait abandonner sa couronne, sa puissance, ses filles chéries, pour se vouer au service du Dieu qu'il avait si longtemps offensé.

Testament de Guillaume, duc d'Aquitaine.

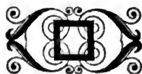
« Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, qui est la seule puissance divine. Ceci est le testament que moi Guillaume, par la faveur de Dieu, ai rédigé de concert avec l'évêque de Poitiers, en l'honneur du Sauveur du monde, des bienheureux martyrs, de tous les confesseurs, de toutes les vierges, et surtout de sainte Marie. Songeant aux innombrables péchés que j'ai commis témérairement sous l'inspiration du démon, craignant le jour de la justice divine, convaincu que tous les biens de cette terre s'évanouissent entre nos mains ainsi que la fumée au milieu des airs; que nous ne pouvons vivre une heure sans pécher, que toutes les choses humaines sont fragiles et pour nous un véritable fardeau; effrayé du peu de temps qui me reste pour le repentir, je me recommande à Dieu, et, laissant tout dans ce monde, je veux désormais me livrer tout entier au service du Seigneur. Je confie mes deux filles à la protection du roi de France; et si tel est le bon plaisir de mes barons, je désire qu'Aliénor soit fiancée au fils de ce dernier, avec l'Aquitaine et le Poitou pour dot. Quant à mon autre fille, je lui laisse ce que je possède en Bourgogne par ma descendance du duc Gérard. Et pour ne pas paraître dégénérer, mais bien suivre les saintes traces de mes aïeux dans la voie de la religion et de Dieu, je donne aux monastères de mon royaume mille livres, que je charge mes barons de distribuer à leur gré. Et si quelqu'un s'efforce d'anéantir mes dernières volontés, je le voue à l'anathème de Dieu et à la malédiction des hommes. »

C'était vers l'an 1137 que Guillaume disposait ainsi; il partit bientôt pour son pèlerinage, et telle fut sa pieuse

énergie, qu'oubliant les délices du monde pour ne plus songer qu'à l'éternité, il s'ensevelit dans la prière, les veilles, les jeûnes et les privations de toutes sortes.

Apaisée par tant de sacrifices, la justice de Dieu se changea en immense miséricorde, et Guillaume, ressentant ses effets bienfaisants, vit bientôt terminer son exil sur la terre par la mort des saints. Ceci arriva, disent les chroniques, le 9e jour d'avril 1158. Le corps du prince ne fut point rapporté près de ceux de ses ancêtres; il fut déposé avec de grands honneurs sous l'autel même de St-Jacques de Compostelle, en Galice, et la terre d'Espagne a toujours conservé depuis ces précieuses reliques.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Guillaume le 9 avril, sous le rit double.



XIIe SIÈCLE.

GUILLAUME ADELELME, ÉVÊQUE DE POITIERS.

Guillaume, surnommé Adelelme, était archidiacre de l'Eglise de Poitiers, lorsqu'au mois de juin 1124 il fut élevé sur le siége de saint Hilaire.

C'était un homme d'une grande piété et d'un grand caractère, et c'était à ses vertus bien reconnues qu'il devait les honneurs de l'épiscopat.

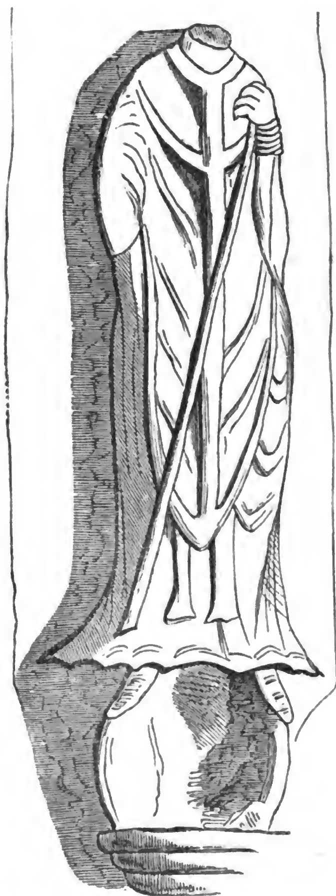
La renommée de sa sagesse ne demeura pas du reste renfermée dans les limites de son diocèse, et elle lui valut de la part de divers papes plusieurs missions de confiance. Il fut en effet souvent chargé par eux de juger de graves différends survenus entre des personnages et des établissements considérables.

Lorsque l'Eglise fut déchirée par le schisme de l'antipape Anaclet, le sens droit et la doctrine éclairée de Guillaume Adelelme ne lui permirent pas d'hésiter un seul instant, et il salua du titre de successeur de St Pierre le pape Innocent II (1130). Or, ainsi que nous venons de le voir dans le récit qui précède, le duc d'Aquitaine Guillaume et l'évêque d'Angoulême Gérard avaient au contraire embrassé avec chaleur la cause d'Anaclet. Le prince et l'évêque schismatiques persécutèrent le pasteur courageux dont l'inébranlable fermeté maintenait son troupeau fidèle au sein du bercail, et le duc finit par le chasser violemment de son siége. Un prêtre du nom de Pierre fut mis à sa place ; mais l'histoire permet de déclarer, à l'honneur de nos pères, que cet intrus fut loin d'être généralement reconnu pour le véritable pasteur (1).

Nous avons dit, en l'article précédent, comment l'intervention énergique de saint Bernard sut mettre fin à ce scandale.

Guillaume Adelelme était présent à la scène émouvante

(1) Les temps modernes ont prouvé que sous ce rapport les nobles traditions de nos pères n'étaient pas perdues.



STATUE DE GUILLAUME ADELELME

Évêque de Poitiers.

(Ruines de l'abbaye de Moreaux.)

dans laquelle le duc d'Aquitaine, vaincu par l'éloquente apostrophe du saint docteur, promit de rendre la paix à l'Eglise. Et en effet le prince, tendant la main à son évêque, le conduisit à sa place dans le temple du Seigneur, montrant par cette action non équivoque qu'il le rétablissait sur son siége.

Le confesseur de la foi, rendu à ses ouailles fidèles, s'appliqua plus que jamais aux devoirs du saint ministère, et l'histoire nous le représente bénissant en 1135 le cimetière de l'abbaye de Fontevraud et fondant près de Fontenay l'abbaye de Beauval.

Une inscription conservée au milieu des ruines de l'antique abbatiale de Moreaux nous autorise aussi, malgré le silence des chroniqueurs, à regarder Guillaume Adelelme comme l'un des plus grands bienfaiteurs de cette noble église (1).

Enfin, après 16 années d'un épiscopat rempli d'œuvres saintes, Guillaume Adelelme s'endormit dans le Seigneur, — octobre 1140, — méritant de la part de son historien cet éloge complet dans sa concision : « Vir honestus, homo » catholicus, in societate et defensione universalis ecclesiæ stabilis (2). »

(1) Voici cette inscription, qui se trouve gravée, en lettres du XIIe siècle parfaitement conservées, à droite de la porte de la façade, au-dessous de la représentation d'un lion vu de face et se détachant à mi-corps, lequel sert lui-même de piédestal à la statue du saint évêque :

DS : MISEREATVR : GUIL'MI : ADALELMI :
PICTAVENSIS EPI : ET : ARNAVDI : ARCHIDI
ACONI : PĀT : N̄R :

« Que le Seigneur ait pitié de Guillaume Adelelme, évêque de » Poitiers, et d'Arnaud, archidiacre. Pater noster. »

La place d'honneur accordée à la statue de Guillaume sur la façade du temple même est un fait inusité, et qui garantit l'exactitude du titre de bienfaiteur éminent que nous attribuons au prélat.

(2) « Personnage vertueux, homme catholique, inébranlable dans » la communion et dans la défense de l'Église universelle. »

XIIe SIÈCLE.

GRIMOARD, ÉVÊQUE DE POITIERS.

Grimoard était abbé de Ste-Marie des Alleux, lorsque, peu après la mort de Guillaume Adelelme, il fut désigné pour succéder à ce saint évêque.

Le fardeau était d'autant plus lourd qu'il avait été noblement porté dans des circonstances difficiles ; aussi ne fallait-il rien moins qu'une réputation justement acquise par une vie sainte, pour qu'il pût être confié sans crainte et sans hésitation.

Ce qui justifie cette confiance et le choix qu'elle dictait au clergé de l'Église de Poitiers, ce fut la lettre de félicitations que le pape Innocent II se hâta d'adresser aux fidèles, dès qu'il eut appris sur quel saint personnage étaient tombés les suffrages qui venaient de donner un successeur au courageux défenseur de ses droits.

Malheureusement l'Église de Poitiers ne jouit pas longtemps du bonheur que lui présageaient ces témoignages de la satisfaction du saint-siége. Grimoard mourut l'année même de son élection, c'est-à-dire en 1141.

Mais il avait assez vécu pour que la postérité conservât le souvenir de ses vertus, et pour qu'un monument de ses bienfaits envers l'une de nos plus importantes églises nous en transmît l'irrécusable preuve (1).

(1) Voici l'inscription qui se trouve gravée, en lettres du XIIe siècle, à gauche de la porte de la façade de l'abbatiale de Moreaux, au-dessous de la représentation d'un bœuf vu de face et se détachant à mi-corps, lequel sert lui-même de piédestal à la statue de Grimoard :

DS : MISEREATVR : CRIMOALDI :
PICTAVENSIS : EPI : ET : ARNAVDI :
ARCHIDIACONI : PAT : N R :

« Que le Seigneur ait pitié de Grimoard, évêque de Poitiers, et » d'Arnaud, archidiacre. Pater noster. »

Cette décoration, qui fait, comme on le voit, le pendant de celle dont nous avons parlé à l'article précédent, est due aux mêmes causes et conduit aux mêmes conséquences que nous avons déjà indiquées.



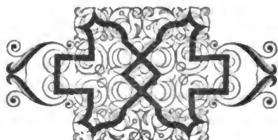
STATUE DE GRIMOARD

Evêque de Poitiers

(Ruines de l'abbaye de Moreaux.)

*

Héritier du bâton pastoral de Guillaume Adelelme et de son affection pour l'abbaye de Moreaux, Grimoard travailla sans doute à l'achèvement de l'abbatiale, sur la façade de laquelle sa statue indique encore tout ce que lui durent autrefois ces lieux saints si désolés aujourd'hui.



XIIe SIÈCLE.

SAINT GUILLAUME TEMPIER, ÉVÊQUE DE POITIERS ET CONFESSEUR.

Guillaume Tempier, troisième du nom, est un des évêques qui ont le plus honoré le siége de saint Hilaire par ses vertus; et pourtant c'est avec peine qu'on peut arracher aux obscurités de l'histoire le secret des faits qui lui valurent l'auréole glorieuse dont nos pères ont décoré son front.

Issu, dans le premier tiers du XII[e] siècle, de la famille de Tempier (car des monuments authentiques de cette époque nous autorisent à regarder ce nom comme un nom de famille, et nullement comme un surnom), le jeune Guillaume montra dès ses plus tendres années un penchant marqué pour la vie religieuse. Cédant à cet attrait, il quitta le monde pour entrer dans la congrégation de St-Augustin, et fit profession dans le prieuré de St-Hilaire-de-la-Celle de Poitiers; il se fit remarquer bientôt par la régularité de ses mœurs et par sa piété, et il fut plus tard élevé à la dignité de prieur.

Guillaume s'acquittait avec honneur de cette charge, lorsque le siége épiscopal de Poitiers vint à vaquer par suite du décès de l'évêque Jean de Bellemains; il fut élu d'un consentement unanime par le clergé et par le peuple pour occuper ce siége glorieux.

C'était en l'année 1184: en ce temps-là des abus graves s'étaient introduits à l'ombre des désordres causés par tant de guerres sanglantes; il y avait d'une part relâchement chez les fidèles, et de l'autre ardeur excessive et soif de puissance chez les seigneurs séculiers, qui ne craignaient pas de porter trop souvent une main téméraire sur les droits de l'Église, mieux respectés jusqu'alors.

Guillaume s'appliqua par ses discours, et mieux encore par ses exemples, à raviver chez ses diocésains la foi de



SAINT GUILLAUME TEMPIER

Évêque de Poitiers.

leurs pères, et il opposa l'énergie d'une héroïque résistance aux empiétements de l'autorité séculière.

Nous ignorons les diverses phases de cette lutte, que nous eussions aimé à raconter dans ses détails : quelques mots, une phrase d'une vieille charte latine, tel est le seul document authentique du temps qui nous apprenne que, dès l'année qui suivit son élection (1185), Guillaume *souffrait honorablement persécution pour les droits de son Église.*

Au XIIe siècle, comme plus tard, comme toujours, on savait colorer d'un prétexte humain la nécessité de la persécution ; c'est ce que nous révèle un naïf et précieux aveu échappé à un historien véridique, lequel, en parlant des miracles éclatants qui suivirent la mort du bienheureux Guillaume, semble s'étonner de tels effets à la suite d'une vie « *qui aurait pu paraître aux hommes très-répréhensible.* »

Meilleur juge en cette matière que le commun des hommes, le chef de l'Église universelle, le pape Luce III, n'avait pas envisagé sous le même point de vue la noble fermeté du prélat, et il lui donnait un témoignage éclatant de sa confiance en le chargeant, par lettres données à Vérone le 3 des ides (13) de mars 1191, d'adresser en son nom une réprimande méritée à l'abbé de St-Cyprien, qui s'écartait de la règle. Fidèle aux sentiments qui avaient dirigé son épiscopat dans ses débuts, et bravant encore les dangers possibles d'une nouvelle persécution, Guillaume exigea en 1191 que le puissant Othon, fils du duc de Saxe, l'un des princes les plus riches de l'Allemagne, et alors feudataire de l'Église de Poitiers pour ses fiefs de Sivrai, de l'Ile-Jourdain et du Dorat, lui rendît l'hommage que les lois civiles et politiques du temps imposaient à tous les feudataires envers leurs suzerains. L'évêque de Poitiers eût manqué à l'un de ses plus rigoureux devoirs, s'il eût négligé le maintien de ces usages, qui avaient alors leur raison d'être et qui étaient intimement liés aux conditions d'existence de la société même.

Enfin, après avoir montré jusqu'au dernier moment la sagesse d'un évêque unie à la fermeté d'un confesseur, Guillaume mourut de la mort des justes, le 29 mars 1197,

laissant à son peuple, qui le vénérait déjà comme un saint, le souvenir d'une vie pleine de mérites.

Son corps fut inhumé avec pompe en l'église du monastère de St-Cyprien, près de celui d'Isembert II, l'un de ses prédécesseurs (1), dans la chapelle de la Sainte-Vierge, et près du grand autel. Une inscription bien simple, « Ci-gît Guillaume, évêque de Poitiers, » désignait aux fidèles la place assignée sur la terre aux restes mortels de leur évêque ; mais des miracles nombreux et éclatants, des guérisons merveilleuses, principalement dans la cruelle maladie du flux de sang, révélèrent bientôt la place plus glorieuse que Dieu avait faite dans le ciel à son serviteur.

Pendant une longue suite d'années, le tombeau de Guillaume, placé dans la chapelle qui avait pris son nom, devint célèbre par le concours empressé des fidèles, et fut l'objet d'une vénération profonde que l'Église crut devoir consacrer formellement par le culte public qu'elle rendit à la mémoire du saint. Sa réputation s'étendit même au loin, et des monuments incontestables prouvent notamment qu'à une époque fort reculée, le chapitre de l'Église de Limoges, sur la demande d'Hélie, l'un de ses premiers dignitaires, « établit la fête de saint Guil- » laume, évêque et confesseur, de plus en plus honoré » chaque jour, grâce aux nombreux et continuels mira- » cles que Dieu opérait par son intercession. »

Les pèlerinages au tombeau de saint Guillaume étaient encore très-fréquents, lorsque les guerres de religion et la torche des huguenots vinrent réaliser dans les murs de Poitiers, au milieu des ruines fumantes de nos églises, la proscription prononcée contre le culte des saints.

La position particulière de l'abbaye de St-Cyprien hors des murs de la cité l'exposa tour à tour au feu de l'ennemi et aux mesures de salut public, qui en firent un monceau de décombres sous lesquels s'abîmèrent les reliques et le souvenir du saint évêque ; mais lorsque, après un siècle presque entier de souffrances et d'exil (car ils avaient

(1) L'abbaye avait été fondée en 828 par Pepin Ier, roi d'Aquitaine. L'église avait été rebâtie et dotée par Frottier II, évêque de Poitiers, et consumée en 936.

dû se retirer à l'intérieur des remparts), les religieux de St-Cyprien purent rentrer dans leur pieux domaine, leur premier soin fut de reconstruire le temple du Seigneur et de rendre à la mémoire de Guillaume les honneurs qui lui étaient dus. Après avoir obtenu la permission de l'évêque de Poitiers (Baglion de Saillant), ils procédèrent, le 9 mars 1690, à la recherche du tombeau du saint, qu'ils trouvèrent placé à l'entrée de la chapelle dite de Saint-Guillaume, à une profondeur de plus de 7 pieds, en raison de l'exhaussement du sol produit par les décombres successivement amoncelés sur ce précieux dépôt. Des masses de pierres couvraient la tombe, qui elle-même, brisée en trois morceaux, livra aux pieuses recherches des religieux les ossements desséchés et les cendres du saint confesseur, sa crosse *de cuivre doré et azuré,* son anneau pastoral, qui était d'or, *enchâssant une pierre topaze*, quelques lambeaux d'ornements pontificaux, et une lame de plomb d'environ dix pouces de long et sept de large, sur laquelle étaient gravés ces mots : HIC JACET W. EPI. PICT. III. C'était l'inscription si simple dont nous avons parlé. Les cendres furent enfermées dans une caisse de bois et placées dans un tombeau neuf et décent élevé près de l'autel de la chapelle St-Guillaume, du côté de l'évangile, et sur laquelle on dut mettre plus tard une table de marbre décorée d'insignes et d'inscriptions. Quant aux ossements, ils furent mis, ainsi que l'inscription et copie du procès-verbal de la levée du corps, dans une caisse de plomb qui fut scellée dans la muraille près du tombeau. Une inscription sur cuivre indiqua le gisement de ces restes précieux ; la crosse et l'anneau furent déposés dans la sacristie pour être montrés à tous ceux qu'un sentiment pieux portait à les voir et les toucher.

Plus tard, le 11 mars 1707, les chanoines réguliers de St-Hilaire-de-la-Celle obtinrent des religieux de St-Cyprien la promesse de quelque portion des reliques du saint évêque de Poitiers. Mgr Jean-Claude de la Poype de Vertrieu procéda lui-même avec le plus grand soin à l'ouverture de la caisse de plomb, d'où il retira une côte qu'il se réserva pour satisfaire sa dévotion particulière, la partie supérieure et principale de l'os fémur et une au-

tre portion du même ossement qu'il remit aux chanoines, enfin une vertèbre qui fut laissée à la disposition des religieux de St-Cyprien.

Ces précieux restes furent portés avec grande pompe à l'église de St-Hilaire-de-la-Celle, et furent exposés par l'évêque aux regards et à la vénération des fidèles, au milieu d'un immense concours.

Pendant les mauvais jours de la révolution, les ossements des saints étaient peu prisés par les citoyens-philosophes; ce qu'ils aimaient le mieux, c'étaient les châsses d'or et d'argent qui contenaient *ces hochets de la superstition*, les pierres et les émaux qui en faisaient l'ornement; toutes les reliques des églises et chapelles de la ville de Poitiers durent donc être apportées en 1792 dans la salle capitulaire de la cathédrale, pour y être dépouillées de leurs riches enveloppes par les commissaires de la municipalité. Celles de saint Guillaume subirent la loi commune et furent brutalement profanées et jetées sur le plancher.

Recueillies avec un soin pieux par le sacristain de l'église cathédrale, elles furent plus tard l'objet d'un examen approfondi qui constata leur authenticité, et qui les rendit à la vénération des fidèles (1).

Elles ont été confiées par Mgr Ed. Pie, évêque de Poitiers, à la garde des dames Carmélites, qui occupent actuellement les bâtiments de l'ancienne collégiale de St-Hilaire-de-la-Celle.

Quant à la crosse du saint confesseur, après avoir passé de la sacristie de l'église abbatiale de St-Cyprien dans le cabinet d'antiquités de D. Mazet, ancien religieux de cette abbaye, elle fut offerte par ce savant au chapitre de la cathédrale, le 4 septembre 1812, et elle fait aujourd'hui partie du trésor de l'église cathédrale (2). L'anneau pastoral a disparu. Mgr Pie, désirant posséder les restes

(1) Ordonnance des vicaires généraux capit. du diocèse de Poitiers, le siége vacant, 12 septembre 1812. *Signé* de Moussac, Soyer, Dargence, B. de Beauregard, Pain, chan. secrétaire.

(2) Elle est de cuivre doré, ciselé et émaillé; sa forme est gracieuse, ses ornements sont pleins de goût. Il nous a été donné de la contempler avec l'intérêt qui s'attache à un bijou archéologique, mais surtout avec les sentiments plus chrétiens que provoque la relique d'un saint.

de son saint prédécesseur, fit exécuter au mois de juin 1853 des fouilles sérieuses dans les fondations mêmes de l'ancienne église de St-Cyprien. Les fouilles n'ont abouti à aucun résultat, sinon à prouver, ce qui était bien présumable, que la tombe de saint Guillaume et le coffre qui scellait ses reliques, aussi bien que les matériaux mêmes dont se composait la magnifique basilique, à peine achevée, ont servi d'aliment à la rapacité sacrilége de ses démolisseurs.

L'Église de Poitiers célèbre la fête de saint Guillaume Tempier le 27 mars, sous le rit double.



XIIIe SIÈCLE.

LE B. GAULTIER DE BRUGES, ÉVÊQUE DE POITIERS.

Gaultier de Bruges était un savant et vertueux personnage de l'ordre des Frères mineurs; il était provincial de la province de Tours lorsque, après la mort de l'évêque de Poitiers, Hugues de Châteauroux, arrivée en 1271, les électeurs appelés à donner un successeur au prélat n'ayant pu s'entendre à ce sujet, le pape Nicolas III nomma et sacra lui-même Gaultier, et le fit asseoir sur le siége de saint Hilaire.

Gaultier gouvernait avec zèle l'Eglise confiée à ses soins, lorsqu'une discussion grave s'éleva entre Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, et l'archevêque de Bourges, au sujet de la suprématie de ces deux Eglises. L'évêque de Poitiers, obligé de se prononcer dans cette question de hiérarchie, crut devoir se décider en faveur de l'archevêque de Bourges.

Bertrand de Goth monta plus tard sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Clément V, et prononça la déposition de Gaultier. Le saint évêque, aussi humble qu'il avait été ferme, obéit sans murmure et se retira aux Cordeliers de Poitiers (1305). L'année suivante, il mourut au jour de Saint-Vincent (22 janvier 1306). Mais avant son décès il fit devant les religieux assemblés « appel à Dieu de la sentence de déposition prononcée contre lui, » et il ordonna que le texte même de son appel fût mis entre ses mains, dans son cercueil, ce qui fut fait.

Les chroniqueurs ajoutent qu'au moment de ses funérailles, de nombreux miracles proclamèrent sa sainteté.

Peu après, et dans la même année, le pape Clément V se rendit à Poitiers pour y traiter avec le roi Philippe le Bel la grande affaire de la destruction de l'ordre des Templiers, et pendant un séjour de 16 mois il habita le couvent des Cordeliers.

Or, ayant entendu raconter le trépas de Gaultier de Bruges, les précautions inusitées qu'il avait fait prendre,



LE B. GAULTIER DE BRUGES

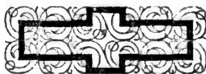
Evêque de Poitiers.

*

et les choses merveilleuses qui avaient accompagné ses funérailles, le pape témoigna le désir de connaître l'appel dirigé contre sa décision souveraine, et il ordonna qu'on fît l'ouverture de la sépulture de l'évêque et qu'on retirât de ses mains la pièce qu'elles devaient tenir encore; mais ce fut en vain qu'on essaya de l'arracher, et il fallut une injonction expresse du souverain pontife pour que Gaultier, obéissant et soumis jusque dans la mort, abandonnât à celui qui l'avait jugé sans l'entendre l'appel de son jugement. Le pape lut cette pièce étrange, la fit remettre aux mains de l'évêque, et, touché des mérites du saint personnage, il rendit à sa mémoire les honneurs d'une réparation justement méritée en lui faisant élever un tombeau dans l'église même des Cordeliers.

Ce tombeau devint célèbre par les miracles nombreux que Dieu y opéra; mais il est à regretter qu'à la suite de nos tristes révolutions les précieuses reliques qu'il renfermait aient été enlevées à la pieuse vénération des fidèles.

L'Eglise de Poitiers faisait autrefois mémoire de ce bienheureux en même temps que des SS. évêques de Poitiers, le 20 janvier.



XIIIe SIÈCLE.

SAINT HONORÉ, MARTYR.

Honoré naquit vers la fin du XIIIe siècle, à Buzançais, ville du Berri, au diocèse de Bourges (1).

Son père se nommait comme lui Honoré, mais on ignore le nom de sa mère. Ce qu'on sait seulement, c'est que ces vertueux époux joignaient à une assez grande aisance acquise dans le commerce une charité parfaite, et qu'ils élevèrent leur fils dans les sentiments les plus chrétiens. Une tradition fidèlement conservée indique encore leur demeure dans la *Grand'Rue* de Buzançais, et cette demeure sanctifiée fut pendant longtemps désignée à la pieuse curiosité des voyageurs et au souvenir des habitants par une statue de notre saint placée au-dessus de la porte.

Le père d'Honoré faisait le commerce des bestiaux, et ses opérations fort étendues en ce genre le conduisaient très-souvent dans le Poitou. Il initia son fils à ses connaissances spéciales, l'emmena avec lui dès que son âge le permit, et l'habitua de bonne heure à cette stricte probité (qui n'est pas malheureusement, il faut bien le reconnaître, l'attribut distinctif des hommes du métier) et à cette observation rigoureuse des préceptes essentiels de la religion si tristement méconnus aujourd'hui, surtout en ce qui concerne la loi de l'abstinence et du repos dominical.

Après une vie sainte, le père d'Honoré mourut dans les bras de son fils, auquel il laissa de pieux conseils religieusement écoutés, religieusement suivis, et une mère dont la juste douleur fut adoucie par les soins et le respect filial du bon jeune homme. Entourée d'égards et de tendres prévenances, associée généreusement à tous les bénéfices d'Honoré et aux bonnes œuvres qui s'augmentaient avec ces

(1) C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Châteauroux (Indre).

bénéfices, la digne veuve appréciait chaque jour de plus en plus le précieux trésor que lui avait donné la Providence, et l'on comprend aisément sa sollicitude inquiète toutes les fois que de rigoureuses et fréquentes nécessités pouvaient lui en faire redouter la perte. Les voyages multipliés d'Honoré dans le Poitou inspiraient surtout à sa bonne mère de sinistres pensées, vagues pressentiments d'une triste réalité; et cependant, comme si le saint jeune homme eût compris qu'il avait besoin d'amasser en toute hâte cette rançon du péché dont les plus justes ont besoin au moment où ils paraissent devant le juge suprême, Honoré multipliait ses œuvres de piété, ses dons charitables, ses bienfaits. Prêtant sans intérêt aux ouvriers gênés, acquittant leurs dettes, réparant leurs pertes, unissant et dotant des époux vertueux auxquels une trop modique fortune n'eût pas permis l'union que réclamaient leurs cœurs, il profitait de ces services pour parler à tous du Dieu qui les lui inspirait, et sa parole, rendue plus éloquente par la reconnaissance due à ses actes, faisait de saintes conquêtes. Le témoignage nous en a été conservé par des strophes que la naïveté populaire mêlait alors aux chants sacrés de l'Eglise, et qui, pour n'être pas d'une poésie bien noble, n'en accusent pas moins à un haut degré le sentiment honorable qu'elles expriment (1).

Mais l'heure marquée par la Providence vint à sonner, et, comme si les tendres sollicitudes de la maternité eussent été initiées aux secrets de Dieu, elles s'inquiétèrent lorsque Honoré vint annoncer à sa bonne mère qu'il partait encore pour le Poitou. Il partait, il est vrai, avec deux domestiques qui avaient su gagner sa confiance, mais qui n'avaient pu conquérir celle de la pauvre veuve, qu'un sentiment de défiance instinctive poussait à la leur refuser.

Ces deux domestiques étaient frères; ils se nommaient *Gabidier*, et nous verrons comment la tradition a pu conserver si fidèlement leur nom.

(1) Saint Honoré, natif de Buzançois,
Étoit aimable et courtois;
Il tiroit de sa pochette
Pour marier nos fillettes.

Or, comme la bonne mère exprimait à son fils plus énergiquement encore que de coutume ses tendres alarmes, Honoré, soit pour donner à son esprit une tranquillité nécessaire, soit par une inspiration d'en haut, montrant à sa mère un figuier situé au milieu de la cour : « *Ma mère,* » dit-il, « *si vous le voyez mort, croyez que votre fils l'est* » *aussi ;* » puis il partit accompagné de ses *toucheurs* ordinaires, des deux frères *Gabidier*. Sur sa route il réunit un certain nombre de bœufs, de telle sorte qu'en quittant Poitiers pour se diriger vers le Bocage, il avait une touche considérable, pas assez néanmoins pour qu'il ne s'aperçût pas qu'une vache y avait été glissée à son insu. Découvrir la fraude, réprimander ses domestiques infidèles et faire restituer l'objet volé, tel fut le premier soin d'Honoré. Mais ses domestiques, sentant qu'ils étaient perdus dans son esprit et qu'ils seraient l'objet des justes défiances de leurs concitoyens, formèrent alors le coupable projet de se défaire de leur maître, de s'emparer de son troupeau et d'effacer par un crime les traces d'une première faute. Ils cheminaient donc, cherchant l'occasion d'exécuter leurs sinistres desseins, lorsqu'ils arrivèrent au village de Buzai, situé à un quart de lieue de Thénezay (1). Pressé par la soif, Honoré entre dans une maison et demande à se rafraîchir; une femme était occupée à pétrir; elle venait d'employer le peu d'eau qui lui restait à délayer sa pâte, mais elle indique charitablement au voyageur une fontaine qu'il trouverait à peu de distance sur son chemin. Honoré poursuit sa route, et ses domestiques le suivent; or le lieu est couvert d'arbres, il est solitaire et sauvage, l'obscurité peut aisément cacher les traces d'un meurtre, et, tandis que leur maître se désaltère sans défiance, ils se précipitent sur lui avec fureur, lui tranchent la tête, entraînent avec eux le troupeau, qu'ils vendent à la foire prochaine, et disparaissent emportant le fruit de leur crime.

Au moment où ce forfait était si lâchement consommé, disent les chroniques, la pâte que pétrissait la pauvre

(1) Thénezay est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Parthenay (Deux-Sèvres).

femme de Buzai prenait une teinte sanglante... Etonnée du prodige, elle poussait un cri, puis à ceux qui venaient de trouver le cadavre inanimé du saint martyr de la justice elle racontait ce qui s'était passé, et, comme le bon jeune homme était parfaitement connu dans ces contrées, le crime et ses auteurs furent aussitôt révélés aux hommes.

Et cependant à Buzançais, dans sa maison vide et désolée, à la vue du figuier qui s'était subitement desséché, la pauvre mère du martyr avait compris qu'elle n'avait plus de fils sur la terre.

Le corps d'Honoré fut porté solennellement à l'église paroissiale de Thénezay, où des prodiges proclamèrent aussitôt sa sainteté. La tradition rapporte en effet que trois des porteurs en ressentirent les heureux effets, et qu'un grand nombre de malades atteints de fièvres et de langueurs furent miraculeusement guéris. A dater de ce jour, le culte de saint Honoré s'établit en Poitou et en Berri; de fréquents pèlerinages eurent lieu à Thénezay, et l'on vit s'introduire dans les deux provinces la coutume d'invoquer le saint contre les fièvres et aussi quand il s'agissait d'un mariage à contracter. Les soins touchants d'Honoré à favoriser pendant sa vie des unions chrétiennes inspiraient ainsi à de pieux parents la pensée de placer sous ses auspices le bonheur de leurs enfants.

Les prodiges continuels qui s'opéraient sur la tombe de saint Honoré engagèrent à poursuivre sa canonisation. L'évêque de Poitiers fit procéder aux enquêtes prescrites; elles furent envoyées à Rome, et le pape Eugène IV prononça en 1444 le décret par lequel les villes de Buzançais et de Thénezay eurent le droit d'invoquer saint Honoré et de lui décerner un culte public. Dès lors l'église de Thénezay, qui était originairement sous l'invocation de saint Mathias, fut placée sous celle de saint Honoré, dont la fête fut fixée au 9 janvier, jour anniversaire de sa mort. Conformément aux principes qui règlent la liturgie, l'office de cette fête fut celui du commun des laïques, et non pas des martyrs (1).

(1) Saint Honoré n'a point été martyr de la foi, mais seulement de la justice; c'est pourquoi l'office qui lui fut affecté était celui d'un laïque. Nous lui avons néanmoins conservé le titre de martyr,

Le lieu qui avait été sanctifié par la mort d'Honoré fut aussi l'objet du concours des fidèles, et près de la fontaine du meurtre une chapelle expiatoire fut élevée par le seigneur de Thénezay. Cette chapelle devint le but de processions solennelles; mais elle fut détruite par la révolution. Avec elle a disparu la fontaine, qui avait procuré de merveilleuses guérisons. Elle s'est tarie quand la piété qui aurait dû l'alimenter s'est desséchée.

L'église de Thénezay ne possède plus qu'une partie des reliques de son patron, car dès le XVI[e] siècle, à la suite de longs débats, Philippe de Chabot, amiral de France, Bretagne et Guienne, comte de Charny et de Buzançais, avait obtenu par son influence près du roi François I[er], dont il était alors le favori, que le corps de saint Honoré fût transporté dans l'église de Buzançais, qu'il fit embellir à cette occasion, et qui fut alors placée sous l'invocation du saint. La translation solennelle des reliques eut lieu le 9 janvier 1520 (1).

Un peu moins d'un demi-siècle après (1562), les huguenots, commandés par le comte de Montgommery, jetaient aux flammes les restes de saint Honoré; un doigt et un petit os, échappés seuls au bûcher, furent déposés dans un reliquaire, et une procession expiatoire fut établie et fixée au lundi de la Pentecôte, jour où l'on acquittait déjà un vœu pour la délivrance d'une épidémie cruelle obtenue jadis par l'intercession de saint Honoré. Telle est la double origine de l'*assemblée* de Buzançais, laquelle, à l'exemple de presque toutes les réunions profanes de ce genre, puisa sa source aux pures inspirations de la religion.

qui lui est attribué par tous les hagiographes et par le nouveau propre du diocèse de Poitiers. Nous reproduirons à la fin de cet article les litanies spéciales de saint Honoré, d'après un vieux manuscrit poitevin.

(1) A cette occasion, l'église de Buzançais fut placée sous le patronage et le nom de saint Honoré, qu'elle garda jusqu'à ce que Mgr de Mercy, archevêque de Bourges, au moment du rétablissement du culte, y substitua le vocable de Saint-Etienne, à cause de l'existence d'une ville de ce nom plus ancienne située près de Buzançais, et dont le prélat voulut conserver ainsi le souvenir. Plus tard, en 1830, l'église de Saint-Etienne de Buzançais obtint la permission de célébrer, le 9 janvier, la fête de saint Honoré comme d'un patron secondaire, sous le rit annuel.

En 1793, les fureurs révolutionnaires n'épargnèrent point à Buzançais plus qu'ailleurs les objets du culte et de la vénération de nos pères; le peu qui restait du corps de saint Honoré disparut et ne put être retrouvé; mais en 1833, à la prière du vénérable M. Oudoul, curé de Buzançais, auquel nous empruntons les éléments de ce récit, Mgr de Bouillé, évêque de Poitiers, accorda une portion insigne de la relique conservée à Thénezay, et qui, après avoir été solennellement et authentiquement reconnue en 1684 et 1685 par Mgr Hardouin Fortin de la Hoguette, un de ses prédécesseurs, avait pu échapper aux sacriléges profanations de 1793. Dans sa noble générosité, le prelat oublia la part qui avait été faite, en 1520, à son diocèse, pour ne songer qu'au prix réel que la paroisse de Buzançais devait attacher à la possession d'une parcelle authentique des restes du saint à qui elle avait donné le jour, et il détacha du chef de saint Honoré le crâne entier (1). C'est cette relique précieuse qui est aujourd'hui offerte à la vénération des fidèles, à Buzançais, à côté d'une parcelle des reliques de saint Etienne, que cette église privilégiée doit à l'affection du pieux évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson. Des attestations honorables et qui ne peuvent soulever aucuns doutes ont constaté les faveurs signalées obtenues par l'intercession du saint, depuis que ses restes sont venus reposer aux lieux témoins de ses vertus.

Et tandis que, de génération en génération, les concitoyens d'Honoré lâchement assassiné pour la cause de la justice entouraient ses reliques de leurs respects et de leurs prières, de génération en génération aussi, ils poursuivaient de leur exécration les descendants des meurtriers qui avaient fait un martyr; la mémoire de ces hommes fut maudite jusqu'au jour où, peu avant la révolution, *la race des Gabidier*, dont le nom était devenu

(1) Mgr de Bouillé, dont on connaît la prudente réserve, avait chargé une commission de procéder à une enquête sévère sur l'authenticité de la relique dont Thénezay avait le dépôt. L'information fut faite par M. l'abbé Gibault, assisté d'ecclésiastiques éminents de la contrée.

dans le langage populaire une énergique flétrissure, s'éteignit à jamais.

L'Eglise de Poitiers fait mémoire de saint Honoré le 9 janvier.

Litanies de saint Honoré, d'après un vieux manuscrit poitevin.

Kyrie, eleison.	Seigneur, ayez pitié de nous.
Christe, eleison.	Jés.-Christ, ayez pitié de nous.
Kyrie, eleison.	Seigneur, ayez pitié de nous.
Christe, eleison.	Jés.-Christ ayez pitié de nous.
Christe, audi nos.	Jésus-Christ, écoutez-nous.
Christe, exaudi nos.	Jésus-Christ, exaucez-nous.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.	Dieu Père céleste, ayez pitié de nous.
Fili Redemptor mundi Deus, miserere nobis.	Dieu Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Spiritus Sancte Deus, miserere nobis.	Dieu Esprit Saint, ayez pitié de nous.
Sancta Maria, ora pro nobis.	Ste Marie, priez pour nous.
Sancte Joseph, ora.	St Joseph, priez.
Sancte Stephane, ora.	St Etienne, priez.
Sancte Honorate, ora.	St Honoré, priez.
Fili obedientissime, ora.	Fils très-obéissant, priez.
Fili amantissime, ora.	Fils très-aimant, priez.
Christiane fidelis, ora.	Chrétien fidèle, priez.
Christiane fortis, ora.	Chrétien courageux, priez.
Speculum probitatis, ora.	Miroir de probité, priez.
Fons charitatis, ora.	Source de charité, priez.
Exemplum juventutis, ora.	Exemple de la jeunesse, priez.
Protector conjugum, ora.	Protecteur des époux, priez.
Salus infantium, ora.	Salut des enfants, priez.
Sanitas ægrorum, ora.	Santé des malades, priez.
Fecunditas terræ, ora.	Fécondité de la terre, priez.
Martyr justitiæ, ora.	Martyr de la justice, priez.
Protector Buzancæi, ora.	Protecteur de Buzançais, priez.
Refugium Thenezæi, ora.	Refuge de Thénezay, priez.
Patrone mercatorum, ora.	Patron des marchands, priez.
Præsidium laniatorum, ora.	Secours des bouchers, priez.
Pater pauperum, ora.	Père des pauvres, priez.
Agnus Dei qui tollis peccata	Agneau de Dieu qui effacez les

mundi, miserere nobis (ter).

V. Hic est fratrum amator.

R. Hic est qui multùm orat pro populo et universâ civitate.

péchés du monde, ayez pitié de nous (trois fois).

V. C'est lui qui est l'ami de ses frères.

R. C'est lui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la ville.

OREMUS.

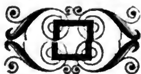
Deus qui mirabilis es in sanctis tuis, in quibus exemplum nobis et profidum constituisti; præsta, quæsumus, ut Beati HONORATI, memoriam recolens ejus imitatione, ac meritis in terris tibi placere, et in cœlis tuâ perfrui gloriâ mereamur. Per Dominum nostrum Jesum-Christum qui tecum vivit et regnat, Deus, in secula seculorum.

Amen.

ORAISON.

O Dieu qui êtes admirable dans vos saints, en qui vous avez établi notre exemple et notre secours, faites, nous vous en prions, que, vénérant la mémoire du Bienheureux HONORÉ, nous puissions en l'imitant et par ses mérites vous plaire sur la terre et jouir dans le ciel de votre gloire. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec vous, étant Dieu, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.



XIVe SIÈCLE.

BERCHORIUS, SAVANT BÉNÉDICTIN.

Bercheure, Berchoire, plus connu sous son nom latinisé de Berchorius, naquit au commencement du XIVe siècle à St-Pierre-du-Chemin, dans l'ancien diocèse de Maillezais, au pays de Poitou (1). Il s'attacha de bonne heure à Pierre du Prat, évêque de Préneste, cardinal et vice-chancelier de l'Eglise, qui reconnut son affection par une protection toute spéciale.

Dès sa plus tendre jeunesse, disent les historiens, Berchorius fit sa première et sa plus sérieuse occupation de la lecture du texte de l'Ecriture sainte. Il le lut quatre fois en entier, et avec tant d'application, qu'il pouvait, sans le secours des concordances, citer d'une manière précise les figures de la Bible, ses autorités, tout ce qui sert à prouver le dogme et les faits historiques.

Berchorius a beaucoup écrit sur la morale, la théologie, etc., et il nous reste encore de ses nombreux ouvrages trois volumes in-folio (2). Son *Répertoire moral*, (Reductorium morale), qui accuse chez son auteur un savoir immense, est divisé en deux parties : la première contient dans ses 34 livres des moralités sur les différentes parties qui composent le corps biblique, à commencer depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse de St Jean ; la deuxième partie comprend 14 livres, et est intitulée *Des propriétés des choses* (De rerum proprietatibus). On y

(1) Feller place St-Pierre-du-Chemin près Poitiers. Le savant auteur n'a pas lu sans doute l'épitaphe de son héros, ou bien il l'a mal traduite. C'est une preuve nouvelle de la légèreté avec laquelle les plus doctes écrivains traitent certains sujets, et des erreurs que fait commettre l'ignorance absolue de l'histoire locale.

(2) Berchorius traduisit en français, sur l'ordre du roi de France Jean, les Décades de Tite-Live. L'auteur de l'inscription gravée sur la tombe du savant bénédictin, moins versé que son héros dans la connaissance de la littérature antique, désigne cette œuvre de Berchorius sous ce titre : « Traduction en français d'un certain livre latin très-ancien. »

trouve un chapitre sur les raretés du Poitou. Au milieu de cette prodigieuse encyclopédie, il y a des naïvetés étranges qui décèlent moins de critique qu'on ne serait tenté d'en supposer dans un esprit aussi éclairé. C'était un tribut payé tout à la fois à son époque et à la faiblesse humaine.

Le *Répertoire* de Berchorius est un commentaire qui n'a pour objet que la morale à laquelle peut donner lieu le texte de l'Ecriture. Après une exposition assez nette, qui est souvent une paraphrase, et quelquefois un abrégé d'un chapitre, l'auteur entre dans les explications morales, ou dans ce qu'on appelle le *sens spirituel* et *allégorique*. Par exemple, sur ce texte de la Genèse, *Erat autem terra labii unius*..., l'auteur présente l'exposé historique de la tour de Babel et de la confusion des langues; puis il ajoute en parlant des géants :

« Ces géants sont les orgueilleux qui prétendent élever jusqu'au ciel, c'est-à-dire bien au delà de leurs forces et de leurs mérites, une tour, c'est-à-dire leur état et leur condition ; dans la plaine de Sennaar, qui signifie *puanteur*, c'est-à-dire dans ce misérable monde; et, pour y réussir plus certainement, forment une espèce de société et s'emparent du même projet. Ce qui fait que souvent Dieu s'irrite contre eux, dissipe leurs assemblées, les divise les uns des autres ou par la mort, ou par les malheurs qu'il répand sur eux, et ainsi, par les obstacles qu'y met la Providence, l'ouvrage qu'ils avaient commencé reste imparfait, ou ne s'exécute pas. Ce qui fait dire à Job, *que Dieu dissipe les projets des méchants* et empêche leurs mains de les exécuter. »

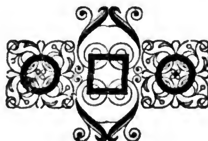
L'auteur finit toujours par un passage de l'Ecriture sainte relatif à ce qu'il vient de dire, et qui sert à confirmer la morale qu'il a tirée du texte. Au lieu d'une seule explication ou d'un sens unique, il en donne même quelquefois plusieurs.

Si cet écrivain n'avait d'autres mérites à nos yeux que son immense savoir et les preuves qu'il nous en a laissées dans ses remarquables ouvrages, il n'eût point trouvé, parmi les saints personnages dont nous retraçons l'histoire, la place que nous venons de lui faire et que nous

lui avons déjà faite dans un autre livre (1) ; mais comme Berchorius joignit à la science les vertus qui ne sont pas malheureusement toujours les compagnes habituelles de la science, c'est à ce titre seul que nous avons redit ici la gloire littéraire de cet illustre enfant de St Benoît.

Mort en 1362, dans la pratique austère des devoirs rigoureux de son état, Berchorius, qui était prieur du monastère de St-Éloi de Paris, fut inhumé aux Barnabites, près de l'autel, du côté de l'épître. Cette place insigne indique assez la haute estime dont jouissait, au milieu des siens, le savant et respectable religieux.

(1) *Dictionnaire des Familles de l'ancien Poitou*, par H. Beauchet-Filleau et Ch. de Chergé — Poitiers, Dupré, édit., 1841-1854 —t. 1er, p. 300. *Voir* du reste, pour des détails littéraires sur Berchorius, Jacques du Breuil, *Antiq. de Paris*; l'abbé Le Bœuf, *Hist. de la ville et du diocèse de Paris*, et Dreux-Duradier, auquel nous avons nous-même beaucoup emprunté.



XVe SIÈCLE.

FRANÇOISE D'AMBOISE, DUCHESSE DE BRETAGNE, PUIS RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Françoise d'Amboise, fille aînée de Louis, sire d'Amboise, vicomte de Thouars, et de Marie de Rieux, naquit en 1427 (1). Elle avait à peine trois ans quand elle fut accordée en mariage (1430) à Pierre de Bretagne, second fils du duc Jean V et de Jeanne de France, au grand déplaisir de Georges de la Trémoille qui aurait voulu lui faire épouser Louis, son fils aîné. Georges de la Trémoille irrité fit arrêter le vicomte de Thouars; mais Marie de Rieux, sa femme, put se soustraire à ses recherches, et se sauver à Parthenay près du comte de Richemont, connétable de France, qui fit décider le mariage de Françoise et de Pierre de Bretagne (2). La jeune princesse fut remise entre les mains de Jean V, son futur beau-père, jusqu'au moment où elle atteindrait l'âge nubile. Elle trouva chez sa belle-mère, qui avait profité des leçons de St Vincent Ferrier (3), le modèle de toutes les vertus, et, dès l'âge le

(1) Louis d'Amboise avait eu de son mariage : 1° Françoise, dont nous parlons; 2° Jeanne ou Perronnelle, mariée le 16 mai 1444 à Guillaume d'Harcourt, comte de Tancarville, Montgommery, etc., morte jeune sans enfants; 3° Marguerite, mariée le 20 août 1446 à Louis Ier, sire de la Trémoille, le même que Georges, son père, voulait faire épouser à Françoise, et qui sera la cause directe des premiers malheurs de notre sainte princesse. Elle l'en punira plus tard en lui abandonnant l'immense héritage qui fera de la famille de la Trémoille la plus puissante et la plus riche du Poitou.

(2) Le vicomte de Thouars demeura prisonnier à Châtillon-sur-Indre jusqu'en 1433, époque à laquelle il fut échangé contre Georges de la Trémoille, devenu lui-même prisonnier du connétable de Richemont. Pendant la captivité de Louis d'Amboise, le maréchal de Rochefort, grand-oncle de Françoise, fit faire le contrat de mariage de sa petite-nièce (21 juillet 1431). La jeune princesse reçut 4,000 liv. de rente à prendre sur le comté de Benaon, l'île de Ré et la terre de Montrichard; de son côté, le connétable de Richemont donna à Pierre de Bretagne Vouvent, Mervent, Secondigny, Chatelaillon et toutes les autres terres qu'il tenait de la libéralité du roi.— Le duc assigna à Françoise 1,200 livres pour son douaire.

(3) St Vincent Ferrier, dominicain, célèbre par son éloquence et

plus tendre, elle montra une grande dévotion. Son historien (1) en cite plusieurs traits touchants. Aussi cette précocité prodigieuse permit-elle que la pieuse enfant pût faire sa première communion à 5 ans (1432).

On dit que quand elle eut atteint sa septième année, Jean V lui offrit le choix entre ses trois fils, et qu'elle préféra le second par humilité, pour n'être pas duchesse de Bretagne. Nous verrons comment la Providence sût déjouer d'une façon éclatante ce pieux calcul.

A 15 ans (1442), Françoise fut enfin solennellement mariée avec Pierre de Bretagne, et les deux époux allèrent habiter Guingamp, leur apanage. Les vertus de Françoise ne purent empêcher les soupçons de son mari, dont la jalousie devint excessive; un jour, sans aucun motif, il entre furieux dans la chambre de son épouse, la frappe au visage, lui arrache ses vêtements, lui déchire le corps à coups de verges et la sépare brutalement des femmes qu'elle avait amenées de Thouars et qui rappelaient à son cœur les doux souvenirs de la famille absente. En proie à une trop juste douleur, Françoise tombe malade, et c'est alors seulement que son coupable époux consent à lui rendre sa nourrice. Mais bientôt le prince, touché de repentir, se jette aux genoux de sa femme, implorant son pardon; celle-ci l'accueille avec autant de douceur qu'elle avait mis de courage à supporter ses insultes.

A dater de ce jour, Pierre se livra tout entier aux pratiques de la dévotion la plus rigoureuse. En 1447, les deux époux réparèrent l'église de Notre-Dame de Nantes, y firent préparer leur sépulture, et se promirent que le dernier survivant entrerait en religion. Nous verrons plus loin comment ce vœu si solennel fut religieusement rempli.

La mort du duc François, frère de Pierre (17 juillet

ses vertus, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, joua un rôle très-important au milieu des dissensions qui affligèrent l'Église à la fin du XIVe siècle. Il évangélisa avec d'immenses succès l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre et la France. Invité de la façon la plus pressante par Jean V, duc de Bretagne, à venir prêcher ses peuples, il produisit des effets prodigieux. Ce fut pendant son séjour assez prolongé à la cour de Jean V que la vertueuse épouse de ce prince s'instruisit aux enseignements pieux de son hôte vénérable.

(1) D. Lobineau, *Vies des saints de Bretagne*, 314 à 341.

1450), ayant donné la couronne ducale à celui-ci, son épouse, devenue duchesse de Bretagne malgré elle, fit tourner sa puissance involontaire au profit de ses œuvres saintes. Elle demanda avec instance et obtint la canonisation du bienheureux Vincent Ferrier, auquel elle devait les douces joies des premières années passées près de sa vertueuse belle-mère (1). Plus tard, 1451, elle fit renoncer son mari à un nouveau subside qu'avaient voté les états de Vannes, et se gagna par cet acte généreux le cœur de ses fidèles Bretons. Enfin, le 5 août 1457, elle fonda à Nantes le monastère de Sainte-Claire, qui devait lui offrir plus tard une pieuse retraite.

En effet, bientôt après le duc Pierre tombe dangereusement malade; on lui propose de recourir aux lumières d'un sorcier; mais le duc, devenu tout à fait digne de sa vertueuse épouse, répond avec l'énergie d'une foi vive... « J'aime mieux mourir de par Dieu que de vivre de par » le diable. » Dieu avait décidé qu'il mourrait. Sentant s'approcher sa fin, le duc recommande sa femme au connétable de Richemont, son successeur (22 déc. 1457). Le nouveau duc, qui jusque-là s'était montré l'ami le plus dévoué de la princesse, la persécuta lâchement quand il fut au pouvoir. Il lui enleva son douaire, ses meubles, et voulut même la séparer de ses femmes; mais il en fut empêché par la duchesse son épouse.

Françoise supporta tous ces mauvais traitements avec patience et résignation; et lorsque le bras de Dieu frappa le persécuteur (26 décembre 1458), ce fut encore Francoise qui le soigna dans sa dernière maladie et qui l'ensevelit de ses propres mains.

Le nouveau duc de Bretagne François, voulant réparer les injustices de ses prédécesseurs, s'empressa d'accorder

(1) St Vincent Ferrier, mort à Vannes le 5 avril 1419, à l'âge de 62 ans, fut enterré dans la cathédrale de cette ville. Il fut canonisé en 1455 par le pape Calixte III. Son corps fut levé de terre en 1456. Les habitants de Valence voulurent en 1590 enlever la châsse qui contenait ses restes; mais les habitants de Vannes, intruits de leur dessein, cachèrent ce précieux trésor, qui fut si bien soustrait aux regards, qu'il ne put être retrouvé que bien plus tard, le 6 septembre 1637. Le jour de cette invention des reliques de St Vincent Ferrier est un jour de fête qui se célèbre dans l'église de Vannes.

à la princesse 7,000 livres de douaire et 5,000 écus d'or pour ses meubles ; mais la pieuse veuve employa aussitôt cet argent en œuvres saintes. Les églises furent réparées, les pauvres furent secourus; elle seule fut oubliée.

Dès l'avénement de François au trône ducal, elle s'était retirée au couvent de Sainte-Claire ; mais, tandis qu'elle songeait à vivre éloignée du monde plus que jamais, de grands événements politiques allaient la rejeter au milieu de nouvelles et terribles luttes.

Louis d'Amboise, son père, qui venait de déshériter Marguerite, sa fille, mariée à Louis de la Trémoille, voulut, d'accord avec Louis XI, marier Françoise au duc de Savoie; la veuve de Pierre de Bretagne refusa énergiquement. Le roi, trompé dans ses calculs par cette résistance inattendue, vint lui-même à Redon pour obtenir le consentement demandé ; il fit plus : il attira Françoise à Nantes, où il voulut la faire enlever (1462); mais le peuple, qui n'avait pas oublié les bienfaits de son ancienne duchesse, prit fait et cause pour elle, se souleva et la délivra des mains de ses oppresseurs. Nous voudrions pouvoir entrer dans les détails de cette lutte de la faiblesse soutenue par le seul sentiment du devoir, contre la force et l'astuce du monarque le plus adroit qui ait peut-être jamais existé ; ces détails sont en effet plein d'intérêt. « Dieu qui m'a » donné la volonté de faire le vœu de célibat », dit un jour Françoise à Louis XI, « saura me donner la force de » le tenir. » Et en effet, ce vœu solennellement déposé au pied des autels avait été accepté par le maître des événements humains (1), et cet arbitre souverain le fit tourner à la honte et à la confusion des hommes les plus habiles, au profit d'une pauvre et faible femme qui avait mis sa confiance en lui.

(1) Nous livrons au pinceau des maîtres la scène émouvante qui suit :

Françoise, agenouillée, va recevoir la sainte Communion : au moment où le prêtre lui présente l'hostie consacrée, elle se lève, prononce d'une voix ferme le vœu de rester fidèle à son premier époux, et prend à témoin le Dieu qu'elle va recevoir dans son cœur. Comme une réponse du ciel, un coup de tonnerre ébranle les voûtes de l'édifice, et la foule des fidèles s'enfuit épouvantée, laissant Françoise au pied de l'autel témoin de son serment.

Après le départ du roi, de nouvelles tentatives d'enlèvement sont faites par les oncles de Françoise. Mais celle-ci menace de la colère du peuple de Nantes, qui l'a déjà protégée, les agents subalternes chargés de cette intrigue, et les mesures militaires prises par le duc François la font échouer complétement.

On raconte même qu'un jour la Loire prit glace subitement, empêchant par cet obstacle surnaturel le passage des barques qui avaient été préparées par les ennemis de la sainte princesse pour la conduire en France.

Louis d'Amboise, irrité contre ses filles, et trompé du reste par les indignes manœuvres de Louis XI, finit par donner tous ses biens à l'astucieux monarque; alors Françoise, qui jusque-là s'était oubliée elle-même, prit résolument en main la cause de sa sœur, et, par un sublime effort qui répugnait autant à sa nature qu'à ses sentiments, elle n'hésita point à attaquer le roi et son père devant le parlement. Louis XI fit évoquer l'affaire par son conseil. En présence de cette menace de spoliation judiciaire, Françoise se tut et attendit des temps meilleurs (1). Louis d'Amboise, tardivement charmé du courage de sa fille, lui rendit alors toute sa tendresse.

Françoise perdit sa mère le 24 janvier 1463, et bientôt après son père. Elle céda alors à son beau-frère Louis de la Trémoille tous ses droits à l'héritage paternel qui se trouvait entre les mains de Louis XI.

Dégagée désormais des soins du monde, Françoise entra le 25 mars 1468 comme novice dans le monastère des Carmélites de Vannes, qu'elle avait fondé en 1459. Reçue professe le 25 mars 1469, elle fut nommée prieure en 1475, malgré la résistance qu'opposa son humilité.

Le 20 décembre 1476, elle vint avec neuf religieuses occuper le monastère des Coets ou des Scoets, près Nantes, fondé par Hoel, comte de Nantes, pour des Bénédictines, et qui était tombé dans une complète décadence. Les filles

(1) Ces jours meilleurs ne luirent qu'après la mort de Louis XI. Ce fut son fils Charles VII qui eut l'honneur de réparer cette odieuse injustice, sur la recommandation de son père mourant. Les neveux de Françoise d'Amboise furent réintégrés dans leurs biens par arrêt solennel du parlement du 5 juin 1489.

de St-Benoît refusèrent longtemps de céder la place, mais elles durent se soumettre aux ordres réitérés du pape et aux dispositions impératives d'une bulle du 26 février 1478.

Françoise s'empressa aussitôt de réparer le monastère et d'y bâtir un clocher. Cependant les religieuses qu'elle avait laissées à Vannes, ne pouvant vivre loin d'elle, vinrent bientôt après la rejoindre à Nantes. Comme par le passé, Françoise se consacra d'une manière toute spéciale aux soins des malades de la communauté, ne reculant jamais devant les occupations les plus pénibles, et donnant en même temps l'exemple de la piété la plus vive. Enfin, après une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres, elle mourut en odeur de sainteté le 4 novembre 1485, un jour de vendredi et à la même heure que N.-S. Elle fut enterrée aux Coets sur les instances des religieuses, qui ne voulurent pas permettre qu'on l'ensevelît à N.-D. près du duc Pierre II, son époux.

En 1492, on ouvrit son cercueil, et on trouva le corps si bien conservé, qu'une religieuse ayant voulu couper un doigt de pied, il en sortit du sang en grande abondance. Les religieuses, craignant que le peuple ne leur enlevât leur trésor, enterrèrent leur fondatrice dans le chapitre, les pieds sous le jubé de la grille.

En 1568, les religieuses des Coets, forcées par une invasion des protestants d'abandonner leur monastère, ouvrirent une seconde fois le tombeau. Elles trouvèrent le corps et les vêtements encore bien conservés, et elles cachèrent le précieux dépôt dans un endroit peu apparent. Les protestants racontèrent qu'une force surnaturelle les avait éloignés du monastère.

Les religieuses y revinrent vers la Toussaint 1569. En 1592, le père Jean Richeust, vicaire des Coets, plaça le corps de Françoise d'Amboise au lieu où il était encore avant la terrible révolution qui a fait disparaître tant de restes vénérables.

Des auteurs respectables ont laissé le récit de quelques miracles opérés par l'intercession de Françoise d'Amboise.

Son historien, D. Lobineau, dans ses *Vies des saints de Bretagne*, indique sa fête au 28 septembre.

XVe SIÈCLE.

LA MÈRE DE THOUARS (MADELEINE D'AMBOISE), RÉFORMATRICE DES RELIGIEUSES BÉNÉDICTINES DE CHESAL-BENOIST.

En recherchant avec soin dans le précieux recueil des portraits historiques de la bibliothèque de Poitiers tous ceux qui pouvaient se rapporter aux saints personnages dont nous avons entrepris de raconter la vie et les vertus, nous avons découvert une vieille gravure dont voici la copie fidèle.



Au bas de cette image étaient gravés ces mots :

« Portrait de la vénérable mère de Thouars, abbesse » du monastère de Sainte-Marie de Charenton, réformatrice des religieuses bénédictines de Chesal-Benoist, » en 1520. »

Sur cette simple indication, nous avons fait de nombreuses recherches dans l'histoire des familles d'Amboise et de la Trémoille, qui possédèrent au xve siècle l'importante seigneurie de Thouars, et, après de grandes hésita-

tions, nous inclinons à penser que la vénérable réformatrice dont il est question dans notre gravure n'est autre que Madeleine d'Amboise, qui a dû fort naturellement être désignée sous le nom princier du fief le plus important de son illustre maison.

Madeleine d'Amboise était le quatorzième enfant de Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, etc., conseiller, chambellan des rois Charles VII et Louis XI, ambassadeur à Rome avec le cardinal d'Arras en 1462. La mère de Madeleine était Anne de Bueil (1). Dès l'enfance elle fut destinée à l'état religieux, vers lequel la portaient ses sentiments de piété ; et comme elle appartenait à une grande famille, comme trois de ses frères figuraient alors parmi les princes de l'Eglise (2), ces titres, joints à ceux que lui donnait sa vie édifiante, la firent parvenir promptement aux premières charges.

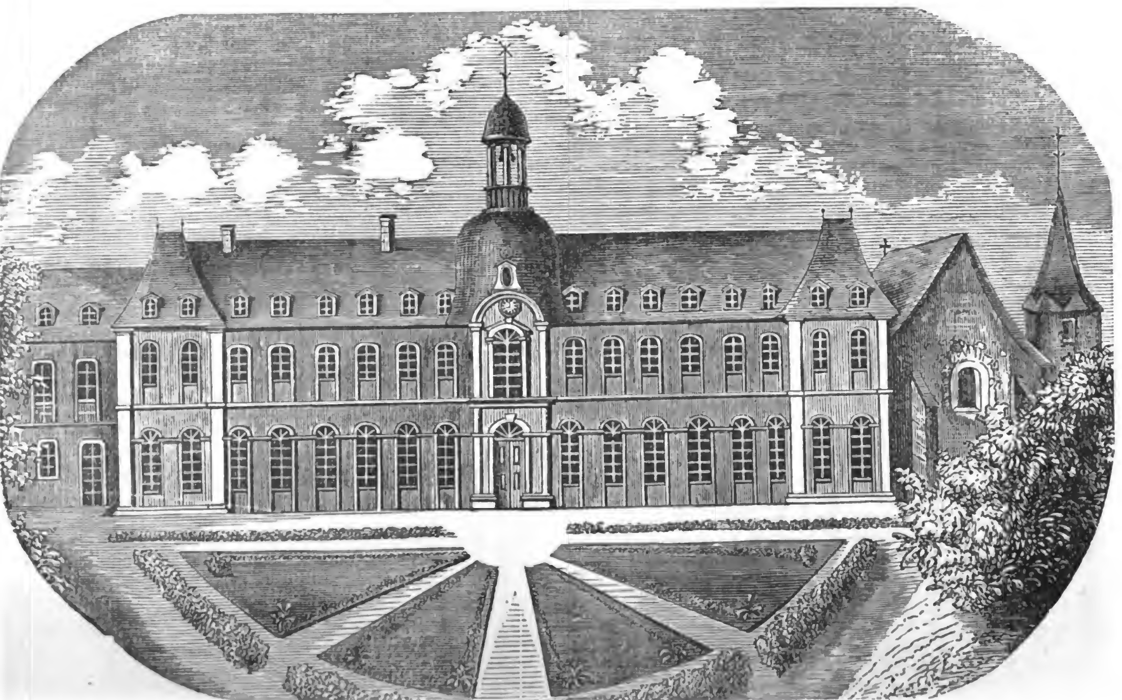
Elle fut élue en 1461 abbesse de Charenton, entre Bourges et Moulins, et pendant trente-six années elle remplit avec honneur les fonctions abbatiales, qu'elle résigna l'an 1497 en faveur de Marie de Rochechouart, sa nièce ; elle devint alors abbesse de St-Menoux, près Bourbon-l'Archambaud.

Voici maintenant comment s'explique le titre de réformatrice des religieuses bénédictines de Chesal-Benoist que notre gravure attribue à la vénérable mère de Thouars.

L'abbaye de Chesal-Benoist (*Casale-Benedictum*), chef de la congrégation de ce nom, avait été fondée en 1098 au diocèse de Bourges, du temps de l'archevêque Léger ; elle avait eu pour premier abbé André, religieux de l'ordre de Vallombreuse, qui avait été tiré pour cet effet du monastère de Cornéliac, fondé par des moines de cet ordre. L'observance régulière en ayant été bannie dans la suite,

(1) Le cinquième aïeul de Madeleine d'Amboise était Pierre II, Sgr d'Amboise, lequel était le quatrième aïeul de Françoise d'Amboise, dont nous avons raconté la vie ci-dessus. Nos deux saintes femmes étaient donc parentes au 11e degré.

(2) Ces trois frères étaient : 1° le cardinal Georges d'Amboise, ministre de Louis XII ; 2° Pierre, évêque de Poitiers ; 3° Jacques, évêque de Clermont.



277 [illegible] (Ancienne abbaye, aujourd'hui collége de)

Pierre Dumas, qui en était abbé, la réforma en 1488 (1).

Cinq abbayes fort importantes, celles de Saint-Sulpice de Bourges, de Saint-Allyre de Clermont (2), de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Martin de Séez et de Saint-Germain-des-Prés, furent successivement agrégées à cette réforme qui, après de longues difficultés entre la cour de France et le saint-siége, fut enfin sanctionnée plus tard.

Or, outre les abbayes d'hommes qui composaient la congrégation de Chesal-Benoist, il y avait aussi cinq abbayes de filles, savoir : Saint-Pierre de Lyon, Saint-Laurent de Bourges, Notre-Dame de Nevers, Iseure de Moulins et *Charenton* en Berri.

Ce fut donc sans doute par son concours efficace à l'œuvre commune, en sa qualité d'abbesse de Ste-Marie de Charenton, que Madeleine d'Amboise mérita d'être appelée réformatrice des religieuses bénédictines de Chesal-Benoist. Un monument, bien fragile il est vrai, lui attribue ce titre ; mais ce monument a un caractère d'authenticité qui ne permet de révoquer en doute ni le titre lui-même, ni les vertus éminentes dont il nous semble la preuve incontestable (3).

(1) L'abbaye de Chesal-Benoist éprouva le sort de toutes les institutions de ce genre; mais du moins les cœurs chrétiens n'ont point à gémir là, comme ailleurs, sur la profanation de la demeure qui servit autrefois d'asile à la prière. Les bâtiments sont aujourd'hui affectés à un établissement d'instruction secondaire libre, placé sous la direction de dignes prêtres du diocèse de Bourges qui méritent la confiance dont ils sont l'objet.

(2) C'était Jacques d'Amboise, évêque de Clermont, qui était abbé de St-Allyre, et qui s'en démit en faveur d'un abbé régulier pour la faire entrer dans la réformation de Chesal-Benoist.

(3) Il faut seulement remarquer qu'il y a une erreur de date, puisqu'en 1520 Madeleine d'Amboise n'était pas abbesse de Charenton. Une erreur de date est chose si facile, qu'elle peut s'admettre sans hésitation ; il n'en saurait être ainsi des autres faits indiqués par notre gravure, et qui sont en tous points conformes aux données de l'histoire.



XVIe SIÈCLE?

SABOURAUD, CURÉ DE SAINT-LORS.

Au moment où les guerres religieuses qui ensanglantèrent le Poitou sévissaient avec le plus de fureur, l'église de St-Lors (aujourd'hui Deux-Sèvres) avait pour curé un digne prêtre nommé Sabouraud, lequel eut le malheur de tomber entre les mains des calvinistes, un jour qu'il revenait du marché de Coulonges-lès-Royaux.

Il fut saisi, enterré vivant jusqu'à la gorge, et ses bourreaux imaginèrent de prendre sa tête pour but d'un jeu de boule. Après s'être amusés pendant quelque temps à ce jeu cruel, les calvinistes retirèrent leur victime de la fosse où elle attendait avec résignation une mort lente et douloureuse. Ils se disposaient à le jeter dans un puits voisin, lorsque le charitable prêtre, réunissant le peu de forces qui lui restaient encore, supplia ses meurtriers de ne pas souiller cette eau indispensable aux besoins journaliers de ses pauvres paroissiens. Cette demande aurait dû toucher le cœur de ces barbares ; elle ne fit que leur suggérer la pensée de prolonger les horribles souffrances de ce martyr de la charité ; ils le placèrent donc sur la margelle du puits et lui arrachèrent par lambeaux toute la peau du visage, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme (1).

La relation de cet acte sanguinaire fut gravée sur la tombe du saint prêtre, et ce monument pieux, élevé à sa mémoire, existait encore dans l'église de St-Lors au commencement du XVIIIe siècle. Confiantes dans l'efficacité des prières de celui qui avait tant souffert ici-bas, les mères apportaient leurs enfants sur cette tombe vénérée pour obtenir la guérison de leurs souffrances.

(1) Il existe encore aux environs de Fontenay une honorable famille qui se rattache par la tradition et par le nom au curé de St-Lors; ses armoiries portent même aujourd'hui des meubles qui font allusion au martyre du saint prêtre. Elles sont : « d'argent à » la croix de gueules (rouge), le chef de l'écu chargé de trois étoiles » d'azur (bleues), et la pointe de l'écu chargée d'une épée de » gueules (rouge) posée en fasce (couchée). »

XVIe SIÈCLE.

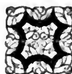
ANNE DUCLOS RÉFORMATRICE DES RELIGIEUSES DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS DE FONTENAY.

Anne Duclos, née à la Flèche en 1571, entra dans le tiers ordre de St-François, et fut nommée, vers 1629, supérieure du couvent de cet ordre à Fontenay-le-Comte. Ce monastère, fondé au milieu du xve siècle, avait éprouvé les tristes conséquences du relâchement général qui s'était introduit malheureusement dans la plupart de ces asiles autrefois si saints, et la règle y était peu régulièrement observée.

Pénétrée de ses devoirs, la nouvelle supérieure coupa court aux abus les plus enracinés, et son action fut si énergique, qu'en 1630, c'est-à-dire à peine un an après son arrivée à Fontenay, la réforme était complète et radicale.

Anne Duclos tint rigoureusement la main à l'œuvre qu'elle avait entreprise, et à sa mort le monastère comptait soixante religieuses, toutes animées de l'esprit de leur état, et remplies de vénération pour la sainte femme à qui elles devaient ce grand bienfait.

Le souvenir des vertus de la *révérende mère* lui survécut, et jusqu'à la révolution de 1789 on célébrait avec pompe au monastère l'anniversaire de sa mort, précieuse aux yeux du Seigneur.



XVIIe SIÈCLE.

RENÉ MOREAU, CURÉ DE N.-D. DE FONTENAY.

René Moreau (1) naquit le 15 septembre 1605 à la Chaponnière, paroisse de N.-D.-de-Moulins, près de Mauléon (Vendée). Son père, Jacques Moreau, était laboureur; sa mère, Renée Yvone, était sœur du curé de N.-D., qui fut parrain de l'enfant, lui donna les premières leçons de latin, et l'envoya terminer ses études à Poitiers et à Paris.

Pendant son séjour dans cette ville, René Moreau eut le bonheur d'entendre saint François de Salles, et de recevoir dans de précieux entretiens les conseils du saint évêque. Il fut même, à cette époque, mis en relations par l'apôtre de Genève avec saint Vincent de Paul, qui lui donna plus tard une preuve de sa confiance en le chargeant de sa procuration dans une affaire délicate, et lui demanda l'hospitalité à son passage à Fontenay.

Moreau fut ordonné prêtre à 25 ans ; il était alors bachelier en Sorbonne, et il se préparait au doctorat avec l'intention d'employer son zèle à l'œuvre des missions, lorsque Mgr de Béthune, évêque de Maillezais, l'appela près de sa personne pour lui confier peu après la cure de Notre-Dame de Fontenay, avec le titre de vicaire général et de vice-gérant à Fontenay. Il fut installé dans ces fonctions importantes le 8 septembre 1631. La douceur, l'affabilité et la modestie du nouveau curé lui gagnèrent bientôt les cœurs, tandis que la gravité de son caractère et son instruction solide commandaient une confiance justifiée du reste par la pratique des vertus chrétiennes et par un dévoûment à toute épreuve.

(1) René Moreau commence dignement la série des saints personnages que la ville de Fontenay, si célèbre par les grands hommes en tous genres qu'elle a produits, est en droit de proposer pour modèles aux âmes chrétiennes.

Nous devons à l'obligeance et aux écrits de M. Fillon la plupart des notices où nous avons puisé nos récits. Il a publié lui-même notamment une Vie de René Moreau. — Fontenay, 1851.

La peste de 1632 le vit fidèle à son poste, donnant à ses paroissiens frappés du terrible fléau tous les soins qu'ils devaient attendre du bon pasteur.

Son esprit de mansuétude et de charité lui fit répudier toute participation au jugement d'Urbain Grandier. Il avait été désigné pour faire partie de la commission ecclésiastique chargée primitivement de juger le curé de Loudun, mais il s'était récusé, et cet exemple avait été suivi par plusieurs autres membres de la commission.

Les succès de René Moreau dans la prédication et dans la direction des consciences lui suscitèrent de cruelles épreuves, de douloureuses accusations ; il fut même publiquement insulté. Sa conscience lui ordonna de couper court au mal par une énergique décision : il pria son évêque d'accepter sa démission, et se hâta de retourner à Paris pour suivre de nouveau les cours de la Sorbonne — décembre 1634.—Peu après il fut nommé curé de Saint-Michel-du-May en Anjou, et pendant dix ans il répandit sur cette petite paroisse des bienfaits qui lui furent payés par de douces larmes et de vifs regrets (1), lorsqu'il fut rappelé auprès de ses anciens paroissiens de Notre-Dame de Fontenay, 29 septembre 1644. Le soin de ses pauvres fut une des premières préoccupations de son zèle. Il avait établi en 1632, avant son départ, la société des dames de la Miséricorde. Cette institution, approuvée par une bulle du pape Urbain VIII,—16 octobre 1643,—était composée de pieuses femmes qui se chargeaient de porter elles-mêmes au domicile des pauvres malades non admis dans les hôpitaux les secours et les consolations dont ils avaient besoin. A son retour, R. Moreau réforma les statuts de la société dans ce que l'expérience avait montré de défectueux, et il confia sa direction à Mme de la Chaulme, qui sut s'acquitter de cette mission difficile avec un zèle et une charité au-dessus de tout éloge (2).

(1) Le bon curé avait conquis ces honorables sentiments par un esprit de désintéressement et de charité rares, dont voici la preuve : en quittant St-Michel, il n'emporta que son bréviaire et un évangile, et encore se dépouilla-t-il bientôt de ce livre cher à son cœur pour accomplir un dernier acte de générosité.

(2) Françoise Pichard, fille de Simon et de Catherine Bonnet,

A la vue des funestes conséquences qu'entraînait pour les familles l'esprit de chicane trop bien servi par l'organisation judiciaire de son temps, René Moreau s'était ému de pitié pour les nombreuses victimes de la procédure officielle, et, substituant son action paternelle à l'intervention moins désintéressée des gens de justice, il avait imaginé d'instituer une sorte de tribunal de paix composé de lui et de deux ou trois personnes de probité reconnue (1). Ce tribunal fonctionna avec succès, et l'on a retrouvé plusieurs arrangements à l'amiable faits en vertu de ses décisions arbitrales : toutes sont dictées par le sentiment le plus strict de la justice et honorent les juges qui les ont prononcées (2).

avait épousé, le 13 septembre 1631, Jacques Fourneau, sieur de la Chaulme, originaire de Maillezais, dont elle eut trois enfants. Dès 1645, avant même la mort de son mari, Mme de la Chaulme s'était vouée tout entière aux bonnes œuvres, et avait accepté la mission de charité que lui avait confiée le curé de Notre-Dame; mais, lorsqu'elle fut devenue veuve, elle établit sa demeure à l'hôpital même de St-Jacques, dont elle était déjà la directrice, et n'en sortit plus. A la mort de R. Moreau, elle se procura les petits objets qui avaient servi à sa personne, les conserva avec un soin pieux, et les légua en mourant à Marie Brisson, son amie et coopératrice. Par son testament, du 12 juillet 1695, Mme de la Chaulme fit plusieurs dons aux pauvres et à l'hôpital St-Jacques; mais, comme elle avait des enfants, sa fortune peu considérable ne lui permit pas de suivre complétement les élans de sa charité. Elle ordonna que son corps fût enterré au pied de la croix du cimetière de l'hôpital de St-Jacques, du côté du jardin, et qu'il fût porté par les quatre porteuses ordinaires des pauvres, sans armoiries ni flambeaux, mais seulement accompagné de 4 cierges. Quand elle mourut, Mme de la Chaulme avait près de 90 ans.

(1) Parmi ces personnes figure en première ligne Jacques Parenteau, qui fut pendant 30 années administrateur de l'hospice, et qui aida René Moreau dans son œuvre de conciliation. Ce nom est encore bien dignement porté à Fontenay-le-Comte.

(2) L'esprit conciliateur du bon curé ne laissait échapper aucune occasion de se produire, et l'on va voir par la lettre suivante qu'il l'exerçait même sur les membres le plus haut placés dans la hiérarchie judiciaire, et, chose bien délicate, dans leurs affaires personnelles. Cette lettre inédite aura du reste le mérite de prouver que dès 1633, c'est-à-dire un an avant sa démission, le curé de Notre-Dame et Jacques Parenteau préludaient déjà au rôle pacificateur que le tribunal de conciliation devait régulariser 10 ans plus tard.

Lettre adressée à Jacques de Sallo, conseiller du roi au

Au milieu de ces œuvres saintes et des succès dont elles étaient justement couronnées, René Moreau éprouva le regret d'une séparation cruelle pour son cœur aimant. Henri de Béthune, son évêque, ayant été promu au siége archiépiscopal de Bordeaux, voulut emmener avec lui le curé de Notre-Dame de Fontenay, dont il avait apprécié les mérites divers; il lui offrit même, avec le titre de premier vicaire général, la principale cure de sa métropole; mais la modestie de R. Moreau et son attachement à ses ouailles fidèles lui firent refuser tous ces honneurs. Il fut payé de cet affectueux désintéressement par l'amour de ses paroissiens et par la confiance illimitée que lui témoigna le successeur de Henri de Béthune (1).

Ces sentiments honorables lui furent d'un grand secours (2) quand il voulut réaliser l'œuvre depuis long-

Parlement (père de Denis de Sallo, fondateur du *Journal des Savants*, le premier recueil périodique de ce genre) :

« Monsieur, encore que je m'estime tenir petite place entre vos conseillers, je ne fauldray à vous dire ce que me semble de ceste affaire qui tant vous tousche. Agissez sellon vostre conscience et sellon le mouvement de vostre cœur à l'esgard de M. Rampillon, et quand mesme n'en auroit recognoissance proportionnée à la bonté dont userez, ne résistez à lui bailler bien pour le mal. J'ay sceu du sieur Parenteau ce que vous voulez faire pour les pauvres de l'hospital St-Jacques; vous ne vouldriez décendre en sy bon chemyn, et vous montrer généreux d'une part et retif de l'aultre. Ainsy mesnagez l'affaire à l'amiable, sans appeler les gens de justice, et mener monsieur Rampillon à sa ruyne; et, sy fault ma main là dedans, la presteray de grand cœur. Le sieur Parenteau ne fera non plus deffaut estant grandement homme de bien, et porté à servir ses amys et à m'obliger.

» Vostre humble et affectionné à vous faire service,

» R. MOREAU, Pbtre.

» De Fontenay, le 2e jour de novembre 1633. »

(1) En voici une preuve éclatante. A sa mort, arrivée le 30 mai 1661, Raoul de la Guibourgère, premier évêque de la Rochelle (le siége de Maillezais venait d'y être transféré), nomma René Moreau son exécuteur testamentaire.

L'humble curé de Notre-Dame de Fontenay était du reste en relation avec les chefs des diocèses de Saintes, Poitiers, Tours et Bordeaux; des papiers ont prouvé que ces éminents personnages ne dédaignaient pas de le consulter dans des circonstances délicates.

(2) Raoul de la Guibourgère, pour contribuer à l'œuvre de son grand vicaire, lui conféra le prieuré de la Madeleine de Nantes, qui

temps projetée d'un *hôpital des pauvres malades*. L'appel qu'il fit à la générosité publique fut entendu, et comme le quêteur prêchait d'exemple en donnant par acte authentique et irrévocable tout ce qu'il possédait lui-même, il put assurer un asile à ses malheureux protégés (1).

Tout entier aux soins de son ministère de paix, R. Moreau dut se tenir en dehors des agitations politiques du temps, et les troubles de la Fronde le trouvèrent inaccessible aux avances des chefs d'un parti dont il avait compris le mobile et le but égoïstes.

A son ardente charité, à sa douce tolérance, René joignait un dévoûment courageux dont il donna des preuves éclatantes dans la nuit du 5 mars 1668, en arrachant une petite fille aux flammes qui dévoraient la maison d'un charpentier calviniste : seul le bon curé avait osé braver une mort à peu près certaine pour rendre la pauvre enfant pleine de vie à sa famille désolée.

Et pourtant, dès cette époque, la santé du saint prêtre, altérée par les fatigues du ministère, exigeait des soins qu'il refusait de lui donner, comme s'il eût voulu hâter « le moment heureux où se réduirait en poussière la » masse importune d'un corps qui mettait un obstacle à » son unique félicité (2). »

C'est dans ces sentiments de piété que R. Moreau vit arriver la fin de sa carrière si bien remplie, et qu'il rendit son âme à Dieu, le 28 janvier 1671, vers six heures du soir.

Sa mort fut le signal d'une démonstration populaire bien honorable pour sa mémoire : sa maison fut envahie, et pendant la nuit entière, pendant les trois jours suivants, un concours immense des populations voisines témoigna de quels sentiments d'amour et de reconnaissance elles étaient animées pour le vénérable pasteur.

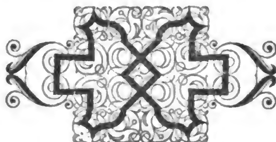
rapportait 1,500 livres ; mais le curé de Notre-Dame, qui regardait avec raison le cumul des bénéfices comme un abus regrettable, ne crut pas pouvoir accepter l'offre de son évêque.

(1) Il est juste de dire combien il fut secondé par les soins du docteur Jacques Cassaing et de Mme de la Chaulme, qu'il nomma, comme nous l'avons vu, directrice de la maison.

(2) Passage d'un de ses derniers écrits.

Le corps du défunt fut, suivant sa demande (1), déposé dans l'ancien cimetière de N-D., avec cette simple et modeste inscription : DILECTUS DEO ET HOMINIBUS (cher à Dieu et aux hommes). Le temps, qui détruit tout, n'a point altéré les sentiments qu'exprimait cette véridique épitaphe ; le souvenir du saint prêtre est demeuré gravé dans la mémoire des enfants de ceux qu'il avait édifiés par ses vertus.

(1) Son testament et ses codicilles contenaient des dispositions pieuses et charitables dont une partie ne put recevoir son exécution, à défaut de ressources suffisantes dans la fortune du testateur.



XVII[e] SIÈCLE.

MARIE BRISSON.

« Le premier jour de septembre 1724, en la fosse de M. Maistre François Brisson, écuyer, Sgr du Palais, sénéchal et président au siége royal de cette ville, où sa mémoire et celle de tous ceux de son sang sera toujours en vénération et bénédiction, qui est à l'entrée de la chapelle dite de Saint-François de Salles, fut inhumé le corps de sa digne fille Marie Brisson, qui, jusqu'à l'âge de 88 ans neuf mois qu'elle est décédée en *odeur de sainteté*, a vescu dans la constante pratique de toutes sortes de vertus propres à une damoiselle vraiment chrestienne. Ont assisté à son enterrement les sieurs Genais et Gerbier, ses parents, accompagnés du corps de justice, conduit par M. Petit, lieutenant général, d'un grand concours de la plupart des personnes notables et du peuple, qui avec empressement lui ont voulu rendre les derniers devoirs, tant en considération de son mérite personnel que des grandes aumosnes qu'elle a toujours faites à ceste église, sa paroisse, à laquelle elle a toujours esté attachée et assidue, aux hospitaux et aux pauvres d'icy et des environs. »

Cet acte de sépulture, dressé et signé par Hugueteau Martinière (1), curé de N.-D. de Fontenay, est une véritable oraison funèbre. Notre récit prouvera que les éloges qu'elle contient étaient mérités.

Marie Brisson, née à Fontenay en 1636, fille de François Brisson et de Louise Genais, était le dernier représentant de la branche de cette illustre famille qui avait produit le fameux président Barnabé Brisson (2). Elle descen-

(1) Nous verrons que M. Hugueteau fut nommé exécuteur testamentaire de Marie Brisson. C'est dans les papiers de ce vénérable curé qu'ont été puisés les éléments de cette notice.

(2) Barnabé Brisson, fameux jurisconsulte, né à Fontenay-le-Comte, remplit les fonctions de président du parlement de Paris pendant la Ligue, après l'héroïque résistance du président de Harlay. Il fut mal récompensé de cet acte de faiblesse, car il fut mis à mort par les ligueurs.

dait en effet en ligne droite de Pierre Brisson, sénéchal du bas Poitou, frère de Barnabé.

Héritière d'une fortune considérable, elle en fit pendant toute sa vie le plus digne emploi. Les pauvres en eurent la plus grande part, et ses autres œuvres ne furent point stériles.

Après avoir fait constater qu'elle n'avait que des parents éloignés (1), et qu'elle pouvait user en toute conscience de son bien suivant qu'elle le jugerait à propos, elle distribua d'abord ses revenus aux hôpitaux et aux pauvres, puis elle fit un grand nombre de fondations charitables et pieuses. Elle était ingénieuse à saisir les occasions de donner un libre cours à sa générosité, et l'on a remarqué que chaque fois qu'une bonne œuvre s'accomplit à Fontenay, pendant plus de 60 années, le nom de Marie Brisson s'y trouve associé.

Une de ces œuvres lui a survécu.

Ce fut elle en effet qui, en 1680, fonda le couvent des *Dames de l'Union chrétienne* de Fontenay, établissement qui existe encore et qui est le seul de ce genre que le souffle révolutionnaire n'ait pas fait disparaître.

Parvenue à un âge avancé, Marie Brisson fit un testament et divers codicilles par lesquels elle répartit une portion de sa fortune entre les objets de sa constante affection. Les églises, les établissements religieux, les hôpitaux, les pauvres des villes et des campagnes y trouvèrent d'abondantes ressources :

« Emploier mil livres pour les ornements à de pauvres églises de campagne, à une ou deux lieues d'ici, les plus pauvres.

» Donner mille autres à des pauvres honteux et à des grandes familles....

» Aider à des pauvres gens pour trafiquer et faire apprendre des métiers;

» Aider à de pauvres escoliers;

» Mettre à couvert de pauvres filles qui courroient

(1) Son frère Barnabé, qui avait succédé à son père dans sa charge de sénéchal et de président au siége royal de Fontenay, était mort avant sa sœur et sans enfants.

risque, et autres bonnes œuvres que la charité peut inspirer. »

Sur un autre codicille elle ordonne que le secret le plus absolu soit gardé sur l'origine de ces dons (1).

Malgré ce sentiment si chrétien et si conforme à la véritable charité, Marie Brisson, pendant sa vie comme après sa mort, ne put se soustraire à la reconnaissance publique dont elle était le juste objet. On l'appelait la *mère des pauvres*, et ce nom si bien mérité lui est resté dans la mémoire des générations qui lui ont survécu.

Après la mort de la *mère des pauvres*, une troupe famélique de prétendants à sa succession se rua sur sa dépouille; chacun voulut être parent de la riche défunte; il s'en trouva dans tous les rangs, à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis l'artisan jusqu'au prince, et pendant trente années ce fut l'objet d'une grasse curée pour les gens de justice. Personne ne s'oublia... les protégés seuls de la digne femme eussent été oubliés, si les précautions de sa prudente sagesse ne leur eussent pas fait la part d'une large générosité.

(1) Ce fut Hugueteau de la Martinière, curé de Notre-Dame de Fontenay, qui fut nommé exécuteur testamentaire de Marie Brisson. Nul mieux que lui ne pouvait rendre hommage à la mémoire de la défunte, et il l'a fait, comme nous l'avons vu, avec une réserve qui commande la confiance.



XVII° SIÈCLE.

ANNE BENOIST.

Anne Benoist naquit à Fontenay, au mois d'août 1635, du mariage de Jean Benoist et de Mathurine Simonneau (1), et mourut le 10 mai 1669.

Cette vie si courte fut néanmoins bien remplie aux yeux de Dieu.

Elevée sous les yeux de R. Moreau, le digne curé de Notre-Dame de Fontenay dont nous avons redit les vertus, dirigée par la pieuse Madame de la Chaulme, coopératrice du vénérable pasteur, Anne Benoist apprit à cette école comment on pouvait devenir la Providence des pauvres.

Infatigable dans ses œuvres de charité, elle ne se rebutait devant aucun obstacle; elle faisait souvent même des quêtes à domicile chez les gens riches, et, comme une beauté rare s'unissait en elle aux attraits irrésistibles de la vertu, elle parvenait presque toujours à toucher les cœurs. Chargée de sa moisson, elle allait la distribuer à ses protégés, qu'elle nourrissait, qu'elle vêtissait, qu'elle soignait dans leurs maladies. Elle avait une habileté reconnue à panser les blessures et les plaies, et ce fut même quelquefois une source de secours précieux pour ses pauvres. Ainsi, ayant été appelée pour soigner un officier d'un régiment de cavalerie qui avait été blessé par une arme blanche, elle le fit avec tant de succès, que le malade, même après son départ, n'oublia point ce qu'il devait à la pieuse fille, et en la faisant remercier par le maire de Fontenay, il lui adressa 120 liv. destinés à ses aumônes (2).

(1) La sœur aînée d'Anne Benoist se nommait Renée; elle fut mère du P. Bouchet, missionnaire jésuite auquel nous consacrerons plus loin une notice étendue. Anne Benoist avait un frère du nom de Jean, auteur de la branche qui, après avoir séjourné pendant 3 à 4 générations à Coulonges-les-Royaux et à Niort, est allée se fixer aux Sables-d'Olonne, où elle est encore aujourd'hui représentée.

(2) Lettre du 20 avril 1665 du baron de Ramsay à François Collin, maire de Fontenay.

Le lieutenant du gouverneur de la ville la fit féliciter pour les soins qu'elle avait donnés à plusieurs prisonniers de guerre et à des soldats de la garnison (1667); aussi voyons-nous plus tard le cortége funèbre de la sainte fille honoré d'un appareil militaire inusité.

Dans la même année 1667, deux femmes pieuses lui confièrent « la *conduite*, l'*instruction* et l'*apprentissage* de sept orphelines, se reposant sur sa *charité* et *sa vertu* pour les bien diriger (1). » En échange de la peine et de la responsabilité qu'elle acceptait, Anne Benoist ne demanda que le pain de trois autres enfants plus jeunes qu'elle avait recueillis.

Anne Benoist figure dans plusieurs testaments de l'époque qui la chargent de distribuer quelques sommes d'argent à des pauvres honteux. Les auteurs de ces libéralités connaissaient sa fidélité scrupuleuse, son angélique douceur, et ils savaient qu'elle possédait particulièrement les qualités essentielles à la mission délicate qui lui était confiée.

Dieu ne voulut pas faire attendre à la sainte fille la récompense que méritaient ses travaux charitables, et elle n'avait pas encore atteint sa 34e année lorsqu'elle mourut.

Toute la population, sans distinction de rang et de croyance, accompagna son cercueil. Le gouverneur, la magistrature, le corps de ville et la garnison firent partie du cortége, et l'on inscrivit sur les registres de Notre-Dame cette oraison funèbre, simple, touchante et vraie : « C'était une personne de grande vertu, ayant même un don particulier de soulager les malades blessés et ulcérés, qu'elle traitoit, pansoit et médicamentoit avec tant de succès, qu'il y avoit lieu de juger que c'étoit en elle une grâce de Dieu singulière. Sa mort, comme sa vie, a été exemplaire. »

(1) Ce sont les termes de l'acte, qui est du 9 mars. Les deux dames bienfaitrices étaient Marie Brisson, dont nous avons parlé, et Jeanne Amelin, femme du poëte Julien Colardeau.

SIGNATURES AUTOGRAPHES.

Sr Anne Duclos. (1)

R. Moreau Curé de N. D. (2)

M. Brisson. (3)

Anne Benoist (4)

(1) Anne Duclos, réformatrice des religieuses du tiers ordre de St-François de Fontenay, p. 279.

(2) René Moreau, curé de N.-D. de Fontenay, p. 280.

(3) Marie Brisson, de Fontenay, p. 289.

(4) Anne Benoist, de Fontenay, p. 289.

*

XVIIe SIÈCLE.

LE R. P. BOUCHET, MISSIONNAIRE JÉSUITE (1).

Le R. P. Jean-Venant (2) Bouchet naquit à Fontenay le 29 janvier 1654, et fut baptisé en l'église de Notre-Dame de cette ville. Il perdit sa mère en 1663, et ne resta pas sans doute étranger aux soins pieux et aux leçons de sa sainte tante Anne Benoist.

Son frère aîné Louis, ayant été sous la direction de

(1) Nous devons les principaux éléments de cette notice aux recherches que M. l'abbé Aillery, prêtre à Fontenay-le-Comte, a bien voulu faire pour nous à la demande de M. B. Fillon, qui nous a fourni les notes généalogiques.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de remercier de leur bienveillante et effective coopération les nombreux ecclésiastiques étrangers au diocèse de Poitiers, qui nous ont donné des témoignages de sympathie trop sensibles pour que nous n'en soyons pas vivement touchés. Ces témoignages ont d'autant plus de prix à nos yeux, qu'en vérité nous n'avons rien fait pour les conquérir là où ils se sont surtout produits, et que notre sujet, tout poitevin, semblait devoir restreindre dans les limites assez étroites de l'intérêt purement local le succès d'une œuvre que ne recommande nullement du reste, en dehors d'elle-même, le nom fort obscur de son auteur.

(2) Le premier membre de cette famille établi à Fontenay était tailleur, et venait de Poitiers, où il était né en 1545. Il se maria à Fontenay, par contrat du 11 mai 1564, avec Geneviève Escotière, elle-même fille d'un tailleur originaire de Lusignan, et mourut le 1er février 1645, à l'âge de *cent ans* révolus. — Regist. de Notre-Dame de Fontenay.

François Bouchet, son arrière-petit-fils, était tanneur dans le faubourg des Loges. Il se maria deux fois : 1° par contrat du 16 septembre 1648, avec Renée Benoist, sœur d'Anne Benoist, dont nous avons dit les vertus ; 2° par contrat du 31 mai 1668, avec Catherine Revert. Du premier lit il eut dix enfants : l'aîné fut Louis, né le 13 novembre 1649, docteur en Sorbonne, archidiacre de Bressuire, doyen du chapitre de la Rochelle (28 février 1714), et théologal de la même cathédrale. C'était un homme instruit. Il mourut le 20 décembre 1720, et fut enterré dans l'église paroissiale de St-Barthélemy de la Rochelle.

Saint Venant, abbé au Ve siècle, était particulièrement honoré à Fontenay. Un autel lui était dédié dans l'église de Notre-Dame de cette ville.

R. Moreau, curé de Notre-Dame, placé chez les RR. PP. jésuites de Fontenay pour recevoir d'eux la première instruction, il y a lieu de penser aussi que Jean-Venant dut puiser la sienne à la même source, et c'est ce qui acquiert un nouveau degré de certitude, quand on réfléchit que le futur missionnaire entra dès l'âge de 16 ans dans la compagnie de Jésus. Il se consacra bientôt aux missions étrangères, et il eut en partage celle du Maduré en Asie. Il dut partir en 1688, ainsi qu'il résulte d'une lettre de lui, citée plus bas, et d'une autre du R. P. jésuite Martin, écrite le 30 janvier 1699, où il est dit que le P. Bouchet travaillait déjà depuis 10 ou 12 ans dans sa mission avec un zèle toujours couronné des plus heureux succès.

Dans une seule année, il avait baptisé 2,000 personnes, et dans un seul jour 300 idolâtres; en sorte que les bras lui tombaient de faiblesse et de lassitude. « Ce ne sont pas, disait le P. Martin, des chrétiens comme ceux du reste des Indes; on ne les baptisait qu'après de grandes épreuves, et, une fois liés, ils vivaient comme des anges: aussi l'Église du Maduré paraissait-elle une image de l'Église naissante. »

Le P. Bouchet assurait lui-même qu'il lui était quelquefois arrivé d'entendre les confessions de plusieurs villages sans y trouver personne qui fût coupable d'un seul péché mortel. « Et qu'on ne s'imagine pas, ajoutait-il, que ce soit l'ignorance ou la honte qui les empêchent d'ouvrir leur conscience à ce tribunal sacré; ils s'en approchent aussi bien instruits que des religieux, et avec une candeur et une simplicité de novices. »

Le P. Bouchet était chargé, dans cette mission, de la conduite de plus de 30,000 âmes; en sorte qu'il n'avait pas un moment de repos, et qu'il ne pouvait même demeurer plus de 8 jours dans le même quartier. L'âme était inondée de joie et de consolation, quand on voyait l'empressement de ces peuples à recevoir la parole de Dieu, le respect avec lequel ils l'écoutaient, l'ardeur avec laquelle ils se portaient à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils mettaient à se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut, à se prévenir dans leurs be-

soins, à se devancer dans la sainteté, où ils faisaient des progrès merveilleux.

Mais écoutons le récit du P. Bouchet lui-même (1). Rien ne saurait valoir la simplicité touchante avec laquelle le missionnaire parle de ses travaux et des sacrifices les plus durs à son cœur :

« Notre mission du Maduré est plus florissante que jamais; nous avons eu quatre grandes persécutions cette année; on a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos missionnaires, et actuellement je suis à la cour du prince de la contrée pour faire délivrer le P. Borghèse, qui a demeuré quarante jours en prison; mais toutes ces persécutions sont cause de l'augmentation de la religion. Plus l'enfer s'efforce de nous traverser, plus le ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos frères répandu pour J.-C. est, comme autrefois, la semence d'une infinité de prosélytes. J'ai soin, dans mon particulier, de trente petites églises.

» Vous avez souvent entendu dire que les missionnaires du Maduré ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs, qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de paille, sans lit, sans siéges, sans meubles; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans couteau, sans fourchette, sans cuiller. Cela paraît étonnant; mais, croyez-moi, mon cher père, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis 12 ans que je mène cette vie, je n'y pense même pas; les missionnaires ont ici des peines, mais d'une autre nature : les peines d'esprit passent souvent de beaucoup les peines du corps. Apprendre que les églises de la mission sont abattues ou brûlées, les fidèles mis en prison, les bourgades chrétiennes ravagées, voir quelques fidèles tomber dans l'idolâtrie, ajoutez la solitude affreuse dans une mission éloignée, nulle société qu'avec des gens sans agrément et sans politesse,... voilà des sujets continuels de la plus vive affliction !... Pour ce qui est de moi,

(2) Lettre adressée au P. le Gobien de la compagnie de Jésus, 1er décembre 1700. — Lettres édifiantes, in-8o, t. VI, p. 91; éd. de 1781, t. X, p. 150 à 153.

je souffre de ne pouvoir entretenir plus de catéchistes qui m'aideraient à travailler à la conversion des âmes... Ainsi je sèche de douleurs de voir périr des âmes pour lesquelles J.-C. à répandu son sang. Ah ! serait-il possible qu'on ne fût point sensible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avais pour me donner un catéchiste de plus. — Vous me demandez ce que je veux. Je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout; ce que je souhaite, et ce que je vous demande par les entrailles de J.-C., c'est que vous me procuriez autant d'aumônes que vous pourrez pour mes catéchistes, etc... »

Quelle était la vie des missionnaires, et, en particulier, celle du P. Bouchet? Elle ne saurait être plus austère ni plus affreuse selon la nature. Il n'avait souvent pour tout habit qu'une longue pièce de toile dont il s'enveloppait le corps. Il portait aux pieds des sandales bien plus incommodes que celles des religieux récollets, car elles ne tenaient que par une espèce de grosse cheville à tête qui rattachait les deux premiers doigts de chaque pied à cette chaussure. — Il s'abstenait absolument de pain, de vin, d'œufs et de toute sorte de viande, et même de poisson. Il ne mangeait que du riz et des légumes sans nul assaisonnement. Souvent le saint prêtre n'avait le soir, les jours même où il ne jeûnait pas, qu'un méchant morceau de galette cuite sur la braise et à demi brûlée. — Il n'était point connu pour être Européen, et s'il eût été découvert, il eût été chassé du pays par les Indiens, qui éprouvent une répulsion profonde pour les Européens. Il se faisait connaître sous la qualification de brame du Nord, c'est-à-dire comme un docteur venu du Nord pour annoncer la loi du vrai Dieu.

Dans la lettre du P. Bouchet citée plus haut, le pieux et zélé missionnaire nous parle de quatre grandes persécutions éprouvées pour la foi, mais il ne donne aucun détail sur les cruautés exercées contre lui et contre les chrétiens, ni sur la manière dont se terminèrent ces persécutions. Il répugnait sans doute à la modestie de l'humble prêtre de parler de lui, et de raconter le prodigieux résultat obtenu par son entremise. Heureusement, ces

détails nous ont été conservés par une lettre que le P. Martin écrivait d'Aour, royaume de Maduré, le 11 décembre 1700 (1).

« Dans une persécution qui lui fut suscitée, dit-il, le bon P. Bouchet s'était donné beaucoup de fatigues, et, à peine remis d'une maladie et encore dans une très-grande faiblesse, il prit la résolution de parvenir jusqu'au prince, et de lui demander sa protection ; mais, tout en mettant sa confiance en Dieu, il crut devoir préparer quelques présents pour se ménager un accueil favorable....

» Il fit porter devant lui un globe terrestre de 2 pieds de diamètre, où les noms de tous les royaumes, provinces, côtes, mers, étaient écrits en langue tamul, quelques miroirs ardents, plusieurs curiosités de la Chine, des bracelets de jais garnis d'argent, un coq fait de coquillage, des miroirs ordinaires : c'était la première fois que les docteurs de la loi sainte paraissaient à la cour, et il importait beaucoup au bien de la religion qu'ils fussent reçus avec quelque considération.

» Le missionnaire ne fut point trompé dans son espoir ; le prince le reçut avec honneur et distinction.

» Il se leva dès que le P. Bouchet parut, et le salua comme les disciples ont coutume de saluer leur maître. Il le fit asseoir près de lui. Le P. dit au prince qu'il était venu du Nord et de la grande ville de Rome pour faire connaître aux peuples de son royaume l'Être suprême et les instruire de sa sainte loi.

» Le prince répondit qu'il fallait que le Dieu qu'il adorait fût bien puissant et qu'il méritât de grands honneurs, pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage dans la vue de le faire connaître à des peuples qui n'en avaient jamais entendu parler ; qu'on voyait assez, par la maigreur de son visage, qu'il menait une vie extrêmement austère, et, par les présents qu'il avait apportés, que ce n'était point par nécessité qu'il avait quitté son pays ; qu'on lui avait parlé avantageusement de son esprit et de sa doctrine...

» La reine, charmée de la nouveauté des présents, les

(1) Lettres édifiantes, éd. de 1781, t. x, p. 153 à 230

reçut aussi avec joie, et en fit de grands éloges. Elle admira surtout le globe de verre, les bracelets et le coq de coquillage, qu'elle ne pouvait se lasser de regarder. Elle ordonna, ainsi que le roi, de faire toutes sortes d'honneurs au docteur étranger, et de lui accorder tout ce qu'il demanderait.

» Le prince se retira en recommandant de faire porter le père par toute la ville, dans le plus beau palanquin de la cour, pour faire connaître combien il honorait ce docteur étranger, qu'il prenait ouvertement sous sa protection.

» La modestie du P. Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion; il délibéra s'il ne devait pas refuser cet honneur public qu'on voulait lui faire; mais, après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il était de la gloire du Seigneur et de l'honneur du christianisme que tous les habitants de la capitale du royaume fussent convaincus que la religion qu'il enseignait était estimée du prince, et qu'au besoin elle trouverait en lui un protecteur.

» Il entra dans le palanquin qu'on lui avait préparé, et souffrit qu'on le portât par toute la ville au bruit des instruments. Cette pompe attira bientôt dans les rues où il passait une multitude infinie de peuple, qui le saluait avec beaucoup de respect. Les fidèles, qui avaient été jusqu'alors dans la crainte de voir leur religion méprisée et condamnée par le prince, suivaient en foule avec des applaudissements et des cris de joie, publiant tout haut qu'ils étaient chrétiens et disciples du docteur étranger. Le succès de cette espèce de triomphe affermit les néophytes dans leur foi, et acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le baptême. On ne se contenta pas de conduire le P. Bouchet dans toute la ville, on le porta de la même manière jusqu'au lieu de sa résidence, qui était éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Sitôt qu'il y fut arrivé, il assembla les chrétiens dans l'Église, qui était dédiée à la Ste Vierge, pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de faire aux chrétiens dans une occasion aussi importante. »

Le P. Bouchet était visiteur de la mission du Maduré; de toutes les églises qu'il gouvernait, et qui étaient, comme

nous l'avons déjà dit, au nombre de trente, celle d'Aour (Notre-Dame) était la plus considérable et celle qui avait toute sa prédilection. C'était le fruit de ses travaux ; car, lorsqu'il vint s'y établir, ce n'était encore qu'un petit village où il y avait peu de chrétiens. Il y construisit une église qui devint le centre d'une des plus importantes bourgades du royaume. Cette église était bâtie au milieu d'une grande cour ; les murailles étaient peintes et ornées de distance en distance de hautes colonnes qui soutenaient une corniche régnant tout autour du monument. Le pavé était si propre, qu'il paraissait n'être que d'une seule pierre de marbre blanc ; l'or et l'azur brillaient de toutes parts sur l'autel, surmonté de huit colonnes soutenant une couronne impériale. L'architecture indienne, mêlée avec celle de l'Europe, y faisait un effet très-agréable...

Le saint et savant missionnaire avait le dessein de composer l'histoire de l'église de Notre-Dame d'Aour ; il est à regretter que ce projet n'ait pas reçu son exécution.

Le P. Bouchet pouvait dire d'Aour à peu près ce que saint Grégoire le Thaumaturge disait en mourant de sa ville épiscopale : « Il n'y avait que dix-sept chrétiens quand j'y vins ; grâce à J.-C., je n'y vois aujourd'hui que dix-sept infidèles. »

La piété des habitants d'Aour, dirigée par le saint missionnaire, pouvait être comparée à celle des chrétiens réunis dans les missions si célèbres du Paraguay; leur ferveur et leur zèle pour célébrer les principales fêtes de l'année étaient les mêmes. Ce qu'il y avait de consolant, c'est qu'aucun des grands jours de la religion catholique ne se passait sans qu'il fût marqué par la conversion de plusieurs idolâtres. Comme les Indiens étaient fort amateurs de poésie, le P. Bouchet avait imaginé de frapper leur imagination en faisant représenter, au jour de Pâques, le triomphe de David sur Goliath : c'était une allégorie sensible de la victoire que J.-C. a remporté dans sa résurrection sur les puissances de l'enfer.

Cependant il fallut que le P. Bouchet abandonnât cette église chérie où Dieu avait donné tant de bénédictions et de succès à son zèle, et où il laissait plus de 20,000 chrétiens baptisés de sa main. Le P. Tachard vint lui signi-

fier la volonté de ses supérieurs, et à l'instant même le P. Bouchet se mit en route sans se laisser attendrir par les larmes et par les instantes prières de ses chers néophytes. Dieu le voulait ainsi, car l'expérience et la capacité du P. Bouchet étaient nécessaires à la nouvelle mission de Carnate pour assurer son avenir.

Outre le P. Tachard, qui nous a laissé ces détails, le P. Bouchet emmena avec lui d'Aour un autre missionnaire français, le P. de la Fontaine, qu'il avait formé de sa main ; de sorte qu'en 1702, ils se trouvèrent trois missionnaires dans le royaume de Carnate. Le P Bouchet fut nommé supérieur de la nouvelle mission, et il était difficile de faire un meilleur choix. Il s'établit à Tarcolan. Les pères, afin de rendre leur ministère plus efficace, résolurent de porter le costume et de vivre à la manière des *Sanias-brames*, religieux pénitents du pays. C'était prendre un engagement bien difficile à tenir, et il n'y avait que le zèle et la charité apostoliques qui pussent braver la rigueur et les austérités d'une pareille vie.

Tarcolan avait été autrefois une ville considérable, mais elle était déchue de sa grandeur depuis que les Maures s'étaient emparés du royaume de Golconde. Le P. Bouchet y fit bâtir une église et une petite maison où il demeura dans la plus grande retraite. La sainteté de ses mœurs attira un tel concours d'Indiens empressés à le visiter, qu'il avait de la peine à trouver le temps de réciter son bréviaire, de faire ses prières et de prendre le seul petit repas qu'il faisait chaque jour.

La mission de Carnate commençait à s'établir déjà solidement, lorsqu'en 1703 le P. Bouchet fut en butte à une sérieuse persécution ; on le mit en prison avec ses catéchistes, et on le menaça de le brûler tout vif et de lui faire souffrir les plus horribles tourments. On était même sur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile, et on y devait mettre le feu, lorsque la volonté divine permit que les juges renonçassent de se servir d'un supplice aussi violent. On présenta plusieurs fois au courageux confesseur des fers rouges destinés à déchirer son corps ; mais la douceur et la sérénité de son visage désarmèrent ses bourreaux.

Il demeura pendant un mois en prison, prenant pour toute nourriture, et deux fois par jour au plus, un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois ; mais enfin au bout de ce temps il fut relâché.

Il avait perdu pendant sa captivité sa chapelle et les humbles meubles de son pauvre ermitage, mais sa patience et sa fermeté sainte lui avaient conquis des cœurs et avaient gagné des âmes à la foi catholique. L'avantage restait de tous points au serviteur de Dieu.

Ce fut à la suite de ces terribles épreuves et de ces succès éclatants que le P. Bouchet revint en Europe (vers 1723).

Il se rendit à Rome et fut présenté au pape Innocent XIII. Le souverain pontife, qui connaissait les travaux apostoliques et les mérites du P. Bouchet, dit, en le voyant, aux cardinaux assemblés : « De tous les hommes qui vivent maintenant, voici celui à qui la religion et l'Eglise ont le plus d'obligation. »

Le pape ne se contenta pas de ce compliment déjà si flatteur, et qui recevait un nouveau prix en passant par la bouche qui le prononçait; il proposa au bon religieux un évêché, mais l'humilité profonde du missionnaire refusa cette haute dignité.

Le P. Bouchet n'avait d'autre ambition que de retourner aux lieux qu'il avait évangélisés et de cultiver avec de nouvelles fatigues le champ déjà rendu si fertile par ses mains dévouées. Ses vœux furent comblés, et ce fut au milieu de ses travaux évangéliques et dans les bras de ses chers néophytes que le saint religieux rendit son âme à Dieu, vers 1734, étant âgé de 80 ans.

On possède plusieurs lettres du P. Bouchet dont quelques-unes sont sans date; elles offrent beaucoup d'intérêt, et nous allons les indiquer sommairement : 1° lettre de Maduré, 1er décembre 1700, au P. le Gobien ; nous l'avons citée plus haut. Lettres édifiantes, édit. 1781, t. x, p. 150 à 153.

2° *Lettre du P. Bouchet*, de la compagnie de Jésus, missionnaire du Maduré et supérieur de la mission de Carnate, à Mgr Huet, ancien évêque d'Avranches, sans lieu ni date.

Il se plaint dans cette lettre au savant prélat de ne pouvoir, à cause de ses travaux apostoliques, se livrer à son goût pour l'étude, ce qui serait pourtant à ses yeux un véritable délassement. Cependant il étudie les sciences qui ont cours parmi les idolâtres, et il s'efforce de trouver jusque dans leurs erreurs de quoi les convaincre des vérités qu'il leur annonce.

C'est dans le temps où les occupations du saint ministère lui ont laissé quelque loisir qu'il a pu approfondir le système religieux des Indiens. Il fait voir que ces peuples ont tiré leur religion des livres de Moïse et des prophètes. Il découvre en outre parmi eux des traces bien marquées de la religion chrétienne qui leur a été annoncée par l'apôtre St Thomas. « Aussi les missionnaires jésuites, dit-il en terminant, travaillent depuis un siècle, sur les traces de St François-Xavier, à les ramener à la connaissance du vrai Dieu et à la pureté du culte évangélique. »

Cette lettre d'un savant à un docte prélat indique des connaissances très-solides et très-variées ; elle ne comprend pas moins de 22 pages in-8°. — Lettres édifiantes, t. VI, p. 241; édit. 1781, t. XI, p. 5 à 41.

3° *Lettre du P. Bouchet*, missionnaire de la compagnie de Jésus aux Indes, au P. Baltus, de la même compagnie, auteur de la réponse de l'*Histoire des Oracles* de Fontenelles (sans date ni lieu). Elle contient une dissertation sur les oracles rendus par la bouche des prêtres des faux dieux avec l'intervention du démon. Le P. Baltus avait adressé à notre saint missionnaire son mémoire où il prouvait que ces faux oracles avaient cessé à mesure que le christianisme s'était établi dans le monde sur les ruines du paganisme et de l'idolâtrie ; il avait puisé ses preuves dans les ouvrages des Pères de l'Eglise et des païens mêmes. Le P. Bouchet fournit en faveur de ce sentiment une nouvelle démonstration tirée non des monuments de l'antiquité, mais des faits qui se passaient souvent sous ses yeux. Ici c'est toujours le savant missionnaire qui écrit, mais son témoignage a d'autant plus de force qu'il est témoin. Cette lettre contient 22 p. in-8°. — Lettres édifiantes, t. VI, p. 263; éd. 1781, t. XI, p. 42 à 79.

4° Lettre, sans lieu ni date, à M. Cochet de St-Vallier,

président des requêtes du palais à Paris. Dans cette lettre le P. Bouchet se félicite de se voir, lui pauvre missionnaire relégué aux extrémités du monde, honoré pourtant du souvenir d'un magistrat aussi justement renommé. L'avancement de la religion est sans doute, dit-il, ce qui a contribué à entretenir cette amitié dont l'honore le magistrat et dont il lui a donné tant de preuves.

C'est dans cette lettre que se trouve le récit de la persécution éprouvée par les chrétiens de Tarcolan. Nous l'avons analysée dans le cour de notre récit.—Lettres édifiantes, t. VI, p. 422; édit. 1781, t. XI, p. 305 à 355.

5° *Lettre du P. Bouchet* à M. Huet, ancien évêque d'Avranches. — Cette lettre, sans lieu ni date, est une réponse à plusieurs questions que des personnes savantes lui avaient souvent faites sur la doctrine des Indiens, et principalement sur l'opinion qu'avaient ces peuples de la *métempsycose ou de la transmigration des âmes*. Cette folie est victorieusement réfutée par le P. Bouchet, qui multiplie ses citations prises dans les auteurs païens, notamment dans Pythagore, et montre une érudition devant laquelle tous les nuages se dissipent. Cette dissertation renferme 56 pages in-8°.—Lettres édifiantes, t. VII, p. 101; édit. 1781, t. XII, p. 170 à 254.

6° *Lettre du P. Bouchet* à M. le président Cochet de St-Vallier, datée de Pondichéry, le 2 octobre 1714.

On voit par cette lettre (36 p. in-8°) que le P. Bouchet avait fait une étude particulière des mœurs et de la législation indienne, et de la manière dont la justice était administrée aux Indes. Il rapporte quelques-unes de ces maximes, dont voici les principales :

1° Quand il y a plusieurs enfants dans une maison, les enfants mâles sont les seuls héritiers; les filles ne peuvent rien prétendre à l'héritage;

2° Ce n'est pas toujours le fils aîné des rois, des princes et des chefs de bourgade qui doit succéder aux États ou au gouvernement de son père;

3° Quand les biens ont été partagés après la mort du père, tout le bien que peut avoir gagné un des enfants doit être mis à la masse commune et partagé également;

4° Les enfants adoptifs entrent également dans le par-

tage des biens avec les enfants des pères et mères qui les ont adoptés;

5° Les orphelins doivent être traités comme les enfants de ceux à qui on les confie ;

6° Quelque crime qu'aient commis les enfants à l'égard de leurs pères, ils ne peuvent jamais être déshérités ;

7° Le père est obligé de payer toutes les dettes que les enfants ont contractées, et les enfants sont obligés pareillement de payer toutes les dettes de leur père. — Cette lettre intéressante contient en outre le récit de l'emprisonnement du missionnaire et de ses néophytes à Carnate. Nous avons reproduit ce récit plus haut. — Lettres édifiantes, t. VII, p. 152 ; édit. 1781, t. XII, p. 255 à 313.

7° *Lettre du P. Bouchet* au père X. X. X. de la compagnie de Jésus, sans lieu ni date.

Le P. Bouchet, dans cette lettre de 46 p. in-8°, donne le récit de la vie dure et des travaux continuels des missionnaires au Maduré. Il y indique aussi les dangers auxquels ils sont exposés. — Lettres édifiantes, t. VII, p. 268; édit. 1781, t. XIII, p. 5 à 80.

8° *Lettre du P. Bouchet,* missionnaire de Jésus, au père J.-B.-D.-N. de la même compagnie, datée de Pondichéry, le 14 février 1716.

Cette lettre, de 30 p. in-8°, contient l'envoi d'une relation du P. Florentin de Bourges, missionnaire capucin, sur la route extraordinaire qu'il tint pour se rendre aux Indes, sur les dangers et les fatigues d'un long et pénible voyage de Buénos-Ayres aux Indes. Elle renferme en outre des détails très-intéressants sur les florissantes missions du Paraguay établies par les Espagnols, sur le Pérou, le Chili, Manille, etc. — Lettres édifiantes, t. V, p. 227; édit. 1781, t. VIII, p. 373 à 420.

9° *Lettre du P. Bouchet,* missionnaire. au P. X. X. X., de la compagnie de Jésus. Cette lettre, de 30 p. in-8°, est datée de Pondichéry, le 19 avril 1719.

Le P. Bouchet avait étudié la géographie du Maduré, car sa lettre renferme une carte des missions des PP. de la compagnie de Jésus dans le Maduré et les royaumes circonvoisins.

Cette lettre est une véritable notice sur le royaume de

l'Inde, sur ses villes, et en particulier sur le Maduré. — Lettres édifiantes, t. VII, p. 320; édit. 1781, t. XIII, p. 90 à 140.

En parcourant avec attention les détails précédents, nos lecteurs ont vu qu'il y avait dans le P. Bouchet deux hommes complets, le missionnaire courageux jusqu'au martyre, et le savant. Notre sainte religion dut assurément moins à l'un qu'à l'autre; et si notre Poitevin ne nous eût laissé que les dissertations scientifiques semées dans sa docte correspondance, il n'eût point trouvé dans notre livre une place qui du reste, et c'est à tort, ne lui a point été faite ailleurs.

Reconnaissons toutefois combien il y eut de mérite dans le double sacrifice de ces hommes dévoués qui, possesseurs d'une science dont ils pouvaient tirer profit au sein de notre brillante civilisation, allaient s'enfouir au milieu des peuplades sauvages, n'aspirant qu'à conquérir des âmes à la vraie lumière.

Pour être juste aussi, la science ne doit-elle pas au même titre que la religion un tribut d'honneur et de reconnaissance envers ces hommes?

Si les renseignements curieux fournis par le P. Bouchet sur les doctrines religieuses et philosophiques des Indiens ne valent pas, pour l'exactitude et la profondeur, ceux que l'on possède aujourd'hui, ils témoignent du moins combien ce digne missionnaire et ses pareils apportaient de zèle et de sagacité dans ce genre de recherches, et nul ne saurait au moins leur disputer la gloire d'avoir été les premiers à soulever le voile qui couvrait ces régions mystérieuses et à en connaître l'idiome sacré. Leurs successeurs ont eu pour pionniers les conquérants guerriers de l'Inde, mais eux ils n'étaient armés que de leur zèle, ils marchaient au milieu de tous les obstacles et de tous les périls; la science, quand elle oublie de quel prix furent payés les services qu'elle doit à ces apôtres de la foi chrétienne, pèche donc sciemment contre les lois de la justice et de la reconnaissance.

XVIIIe SIÈCLE.

Mgr D'AVIAU DU BOIS-DE-SANXAY, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

D'Aviau (Charles-François) du Bois-de-Sanxay, archevêque de Bordeaux, comte de l'empire, puis pair de France, officier de la Légion-d'Honneur et commandeur de l'ordre du St-Esprit, naquit le 12 août 1736 au château du Bois-de-Sanxay, canton de Thouars, au diocèse de Poitiers. Il appartenait à une noble famille qui, en servant la patrie dans les armées, avait mérité les faveurs de nos rois et l'amitié toute particulière de Henri IV (1).

Après de brillantes études, Charles-François d'Aviau embrassa l'état ecclésiastique, et, donnant dès lors une preuve de la noble abnégation qui honora toujours son caractère, il déclara, avant de recevoir les ordres, qu'il renonçait à son droit d'aînesse en faveur de son frère puîné, alors premier page de la reine Marie Lekzinska, épouse de Louis XV.

Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, son premier soin fut de faire tourner au profit de la religion sainte dont il était le ministre l'éloquence naturelle que Dieu lui avait accordée, et ce fut aux pauvres, aux humbles, aux habitants grossiers des campagnes surtout, qu'il porta cette parole onctueuse et pénétrante, qu'il savait rendre plus efficace encore en l'accompagnant d'abondantes aumônes.

Nommé chanoine de la célèbre collégiale de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, puis bientôt après premier grand vicaire du diocèse, M. d'Aviau sut trouver, à l'aide d'un travail opiniâtre et bien souvent prolongé dans la nuit, les moyens de se livrer tout entier aux soins d'une vaste administration, sans renoncer à ses courses aposto-

(1) Le Béarnais a laissé le témoignage écrit de ses sentiments affectueux pour Louise du Bois, épouse de François d'Aviau, sous-gouvernante des enfants de France et à qui fut confiée plus tard l'éducation de ses filles, Mmes Elisabeth et Christine, devenues depuis reine d'Espagne et duchesse de Savoie.



Mgr D'AVIAU DU BOIS-DE-SANXAY

Archevêque de Bordeaux.

liques, et il appelait *ses bons jours* ceux qu'il pouvait donner aux pauvres villageois, objet de son affection particulière.

La réputation de sainteté déjà bien méritée de M. d'Aviau le désigna bientôt au choix éclairé du vertueux Louis XVI, qui jeta les yeux sur lui pour le faire succéder à l'archevêque démissionnaire de Vienne, Lefranc de Pompignan.

Le futur archevêque reçut à cette occasion l'ordre de se rendre à Paris, et, croyant qu'il ne s'agissait en ce voyage que des intérêts ordinaires du diocèse déjà confié à ses soins, il partit à pied. Ce mode de voyager un peu simple convenait à ses goûts pleins d'humilité, et il en usait habituellement. Après quelques journées de marche, il arriva dans la ville de Tours, et, ayant par hasard jeté les yeux sur une feuille publique, il y trouva la révélation des intentions bienveillantes du roi à son égard. Aussitôt la modestie du bon prêtre s'en alarme ; il change brusquement son itinéraire, et au lieu d'aller recevoir à Paris les honneurs que lui préparait son roi, il retourne à Poitiers et adresse à la cour un refus motivé. Un ordre exprès de Louis XVI put seul le faire revenir sur la décision que lui avait dictée son humilité.

Les adieux qu'il fit aux bons villageois qu'il avait évangélisés avec tant de zèle et d'amour furent bien touchants, et son départ fit couler d'abondantes larmes dans ces chaumières qu'il avait si souvent visitées et d'où il n'était jamais sorti sans y laisser de douces consolations pour les affligés et des secours pour la misère.

Le nouvel archevêque de Vienne était à peine installé, lorsqu'il fut forcé par la révolution, qui supprimait son siége, et par les menaces de la municipalité et de la garde nationale, qui eussent volontiers bientôt après supprimé sa personne, d'abandonner le troupeau confié depuis dix mois seulement à sa vigilance pastorale. Ces dix mois avaient suffi pour le faire connaître; il fut vivement et sincèrement regretté pour ses innombrables bienfaits.

Mgr d'Aviau, réfugié d'abord en Savoie, dans le séminaire d'Annecy, puis dans l'abbaye de Saint-Macaire, se rendit un an après à Rome. Il fit ce voyage à pied par esprit

d'humilité, et demeura pendant plusieurs années dans ce séjour ouvert à toutes les infortunes et à toutes les majestés tombées, et qui devait être bientôt privé lui-même de son rang et de son inviolabilité par le sabre d'une soldatesque brutale.

Après la tourmente révolutionnaire, Mgr d'Aviau rentra dans sa patrie (1800); mais il ne fut point rétabli sur son siége, que le concordat n'avait pas compris dans la réorganisation religieuse de la France. Il eut même le mérite de répondre le premier de tous au vœu du pape Pie VII lorsque, dans l'intérêt de l'Eglise, le saint pontife crut devoir demander aux évêques de France la résignation volontaire de leurs titres. A l'occasion de cet acte spontané d'obéissance et de soumission, l'archevêque démissionnaire de Vienne reçut du pape des lettres de félicitation (4 novembre 1801). Nous avons tenu ces lettres dans nos mains et nous avons compris combien elles durent être douces au cœur de celui qui les avait si noblement méritées.

Mgr d'Aviau ne tarda pas, du reste, à recevoir une nouvelle preuve de la reconnaissance du souverain pontife; il fut appelé au siége archiépiscopal de Bordeaux dès l'année suivante (1802), et le pape, en lui annonçant l'envoi du pallium, lui donna par ses lettres du 22 septembre un témoignage éclatant de sa bienveillance.

Le diocèse de Bordeaux avait souffert plus qu'aucun autre des désordres de la révolution; il ne possédait point de séminaire, et les rares ecclésiastiques échappés à la mort, à l'exil et à la persécution, ne pouvaient suffire aux besoins d'un culte qui réclamait impérieusement le concours des ministres qu'il ne trouvait plus.

Quoique placé dans des conditions défavorables, Mgr d'Aviau, suppléant à tout par son zèle et par son active énergie, fondait, deux ans après son installation, un séminaire auquel il consacrait presque tous ses revenus, et, grâce à son infatigable persévérance, il devait laisser en mourant un diocèse riche d'ouvriers évangéliques, et dont les diocèses voisins pourraient envier l'heureuse fécondité.

Jusque-là nous avons vu Mgr d'Aviau se distinguer par

sa charité, son zèle, son humilité, sa mansuétude apostolique et son obéissance à la voix de l'Eglise ; nous allons maintenant comprendre comment ces vertus si douces pouvaient s'allier en lui à l'inébranlable fermeté du confesseur.

En juin 1811, Napoléon, devenu empereur, s'était laissé éblouir par l'éclat d'un pouvoir que rien ne modérait ; il avait voulu imposer au chef de l'Eglise cette volonté de fer devant laquelle tout pliait ; mais le successeur de Pierre avait cru devoir résister à des demandes qu'il ne pouvait subir sans danger pour le dépôt confié à ses mains vigilantes. Napoléon irrité convoqua à Paris les évêques français qui, réunis en concile national, furent appelés à se prononcer sur ces matières délicates. Sous l'empire de la pression que pouvait exercer la volonté du maître de la France, ce concile offrait de grands dangers ; il ne sut pas les éviter tous, et lorsqu'il eut à examiner la question si grave de l'institution canonique que le pape, suivant son droit et son devoir, ne voulait pas conférer à quelques évêques nommés, la majorité des Pères du concile faiblit. Elle décida, par un décret, qu'après un délai de six mois, il serait permis au métropolitain ou au plus ancien évêque de la province de procéder à l'institution en cas de refus de la part du souverain pontife.

Mgr d'Aviau était un des quatre membres du bureau ; il eut le courage (c'en était un alors, et alors, comme presque toujours, le courage purement civil était rare) de s'opposer constamment avec la minorité de l'assemblée à de tels décrets Il voyait avec une crainte que l'avenir se chargea de justifier l'empiétement monstrueux du pouvoir temporel sur des matières complétement en dehors de ses attributions.

Sous la Restauration, Mgr d'Aviau fut appelé à remplir les fonctions éminentes de législateur à la chambre haute ; il fut nommé pair de France, chevalier, puis commandeur de l'ordre du St-Esprit. Nous avons sous les yeux, en écrivant ces lignes, un billet que le saint prélat adressait à l'une de ses parentes à l'occasion de la réception du cordon bleu, et nous ne pouvons résister au désir de faire connaître par ces quelques mots échappés au cœur du prélat

l'homme qui savait à 83 ans tracer d'une main encore si ferme l'expression si gracieuse de sa pensée : « Ma-
» dame et respectable parente, votre compliment sur cette
» promotion inattendue exige toute ma reconnaissance;
» il est peu mérité et trop obligeant dans son expression,
» mais ce serait ma faute s'il me devenait inutile Outre
» qu'il m'apprend ou me rappelle ce que je devrais être,
» il me suggère, pour le devenir, de naturelles et sages
» réflexions. Par exemple, y parlez-vous de votre âge?
» me voilà à songer que vous n'étiez pas née quand je
» prenais mes ébats au pied du château d'où vous datez
» maintenant... Ainsi du reste. Peu importait alors la
» couleur des rubans. Si celui dont il s'agit signifiait
» qu'on veut enfin s'occuper davantage des ministres
» de la religion, de la religion elle-même, qu'il nous
» serait précieux ! mais.... »

Ces honneurs étaient bien en effet, dans la pensée du vieux roi qui les décernait à l'archevêque de Bordeaux, le témoignage sincère de ses sentiments pour la religion sainte dont Mgr d'Aviau était l'un des plus dignes ministres, et ce fut sans aucun doute pour ce motif que le prélat accepta ce que sa profonde humilité lui eût fait refuser.

Du reste, il faut le dire, la position politique qui était faite à l'archevêque de Bordeaux n'était point alors sans difficultés sérieuses pour les membres du clergé, en raison des suspicions, vraies pour les uns, feintes pour les autres, dont ils étaient l'objet de la part des adversaires d'un gouvernement qui avait beaucoup d'adversaires. Monseigneur d'Aviau sut néanmoins faire respecter son caractère et ses convictions par une sagesse pleine de mesure, par la dignité d'une conduite qui le mit toujours au-dessus des attaques furieuses et des passions aveugles de l'esprit de parti.

Toutefois ses actes ne furent pas tous à l'abri des appréciations étroites de l'intolérance irréligieuse, et un auteur poitevin a regardé comme une tache à la mémoire de l'archevêque de Bordeaux « d'avoir été le premier prélat qui,
» dans l'illusion de sa piété, ait établi en France les jé-
» suites modernes. » Ce reproche, qui ne devrait pas se

trouver dans un ouvrage sérieux, et qui était d'ailleurs un anachronisme même il y a quinze ans, ressemble tout simplement au reproche qu'un naïf soldat pourrait adresser à son général d'avoir fait appel à ses meilleures troupes pour défendre contre l'ennemi un poste important et sérieusement menacé (1). On veut bien reconnaître du reste que le saint archevêque rachetait ce tort si grave par une mansuétude vraiment apostolique, par une tolérance rare et par un esprit de charité qui ne connaissait ni entraves ni limites.

Affable pour tous, miséricordieux, facile, d'une rigueur extrême pour lui seul, d'une douceur toujours égale pour les autres, jamais il ne fut arrêté dans l'accomplissement des devoirs de sa charge par des considérations étrangères à ces devoirs, et, quoique dans un âge très-avancé, il ne suspendit ni ses actes de piété ni ses visites pastorales. Il se disposait même, après une semaine de grandes fatigues et malgré ses 89 ans, à commencer sa tournée pastorale, lorsque, le 8 mars 1826, à 5 heures du matin, ayant allumé sa bougie pour s'habiller, il enflamma ses rideaux; le feu s'étendit au lit, aux vêtements du saint vieillard, qui fut bientôt horriblement défiguré. Malgré les prompts secours qui lui sauvèrent la vie, les médecins désespérèrent de ses jours. Il n'avait point attendu leur déclaration pour demander les derniers sacrements, qu'il reçut avec les sentiments que l'on devait attendre d'un homme que ses œuvres saintes rendaient digne de paraître à chaque instant devant le redoutable juge.

A la nouvelle du fatal événement, toute la population de la ville de Bordeaux, sans distinction d'âge, de sexe, d'opinions politiques, de religion même, se pressa en foule autour du palais archiépiscopal; et pour satisfaire cet empressement public qui n'était pas le résultat d'une vaine curiosité, mais bien la conséquence nécessaire d'une vénération profonde unie à un attachement sincère, on dut faire afficher chaque jour le bulletin de la santé du prélat.

(1) Que dirait l'auteur de cet anachronisme s'il pouvait voir avec quelle rapidité contagieuse les épreuves et le temps ont répandu depuis les déplorables illusions du saint archevêque de Bordeaux?

Pendant que les temples se remplissaient, tandis que les prières les plus ardentes s'élevaient au ciel, les soins empressés des hommes de l'art semblaient promettre quelques jours au saint pontife ; mais son zèle pour les choses du ministère pastoral ne connaissait pas d'obstacles ; la prudence même lui eût paru lâcheté. Une œuvre de charité s'étant présentée, il voulut en prendre sa part ordinaire; c'était une grave imprudence, elle causa une rechute, et la mort le 11 juillet 1826. C'était de lui que l'on pouvait dire avec raison : « le bon Pasteur donne sa vie » pour ses brebis. »

Ainsi mourut, à l'âge de 89 ans 11 mois moins un jour, et dans les sentiments dignes d'une vie consacrée tout entière aux œuvres de Dieu, un des hommes qui ont le plus honoré l'épiscopat par un beau caractère uni au talent et à une grande simplicité de cœur.

Doué d'une foi puissante, d'une science vraie et profonde, défenseur intrépide et sans ménagements des antiques traditions de l'Église, toujours plein de consolations pour la souffrance, toujours prodigue envers tous ceux, quels qu'ils fussent, qui étaient pauvres et délaissés, il savait raffermir par sa parole les âmes chancelantes, combattre par l'éloquence du cœur et dissiper par son inépuisable douceur l'erreur invétérée ; aussi est-il mort chéri de ses brebis fidèles et non moins cher à celles qui n'appartenaient pas au bercail de Dieu, et sa mémoire si digne de vénération est et sera gardée comme celle d'un parfait évêque et d'un saint personnage.

Mgr d'Aviau avait été, comme nous l'avons vu, chanoine de St-Hilaire-le-Grand de Poitiers ; en souvenir de ce titre et de l'origine du vénérable prélat, son cœur fut déposé par les soins de son frère et de ses neveux dans l'église de l'antique collégiale, et une inscription gravée sur le marbre rappelle aux fidèles la vie et les vertus du pieux archevêque. A l'occasion de cette cérémonie, M. l'abbé Lambert, supérieur des missionnaires diocésains, dont les travaux, interrompus depuis par les mauvais jours des révolutions, étaient alors comblés de bénédictions, prononça l'oraison funèbre de Mgr d'Aviau. Il y épuisa cette éloquence du cœur, cette onction pleine de charmes,

cette simplicité douce, qui vivent encore dans nos souvenirs et qui étaient en harmonie parfaite avec le saint personnage dont il avait à redire les mérites et les vertus (1).

Il est vrai que l'orateur avait pu s'inspirer de l'exemple du prélat dont il honorait la vie sainte, car ce prélat lui avait fourni dans ses œuvres un modèle des qualités brillantes et solides qui doivent toujours distinguer l'orateur chrétien.

Il serait à désirer du reste que les œuvres complètes du saint archevêque pussent être publiées. Les mandements qui figurent dans le recueil rédigé par l'ordre de Son Em. Mgr le cardinal Donnet autorisent à dire que cette publication offrirait un grand intérêt à tous les hommes religieux (2).

(1) Nous nous estimons heureux d'avoir pu payer en passant notre tribut à la mémoire du panégyriste si justement cher au clergé poitevin.

(2) Si ce vœu se réalisait, nous ne pourrions sans manquer à l'un de nos plus impérieux devoirs, et malgré les assertions contraires de plusieurs biographes éminents, admettre que l'on dût attribuer à la plume du vénérable archevêque un petit livre dont le fond est assurément digne d'une plume chrétienne, mais qui ne justifie pas l'illustre origine qu'on lui a assignée. Nous voulons parler de l'opuscule intitulé *Mélanie et Lucette*, ou *les Avantages de l'éducation religieuse* (Poitiers, Barbier fils, imp., 1811). Des témoignages irrécusables que nous avons consultés sur cette question, qui pourtant n'en était pas une à nos yeux, nous autorisent à déclarer positivement que ce livre fut écrit et publié dans un but charitable par Mme la comtesse de Ternay, née de Losse, et que Mgr d'Aviau ne fit qu'accorder à cet opuscule un patronage dont il n'était pas indigne en raison des bons sentiments et des généreuses intentions qui l'avaient inspiré.



XIXe SIÈCLE.

Mme GEOFFROY, religieuse du Sacré-Cœur (1).

Mme Geoffroy (Susanne) naquit à Tellié, près de Lezay (Deux-Sèvres), diocèse de Poitiers, le 6 décembre 1761. Elle était l'aînée des neuf enfants de Jean-Pierre Geoffroy, notaire, et de Thérèse Rufin. Confiée dès l'âge le plus tendre à son oncle, M. Geoffroy, procureur à Poitiers, elle reçut une éducation peu brillante, mais du moins très-chrétienne, et sa vocation vers la vie religieuse se révéla bientôt à tel point, qu'elle crut devoir se présenter à Mme d'Aviau(2), prieure des Carmélites, pour être reçue au nombre de ses filles. La bonne prieure ne crut pas devoir se rendre à ses vœux, que la révolution qui éclata bientôt après eût d'ailleurs rendus stériles. Et pourtant cette tempête effroyable, qui fut pour tant d'autres vocations le signal de déplorables naufrages, offrit au contraire à Mme Geoffroy l'occasion de signaler sa persévérante confiance dans la résurrection prochaine des congrégations religieuses, qui semblaient condamnées pour jamais, et sa foi vive aux promesses que lui avait faites un de ses pieux directeurs. Il lui avait prédit qu'elle ferait un jour partie d'un institut aimé du Seigneur, et qui honorerait d'un culte particulier le sacré cœur de Jésus. — Cette prédiction devait s'accomplir à la lettre.

En effet, au moment où les églises se fermaient, au moment où, poursuivies par d'impitoyables lois, les associations religieuses disparaissaient du sol qui les avait vues naître et grandir autrefois avec orgueil, Mme Geoffroy et quelques amies fondaient à Poitiers une véritable com-

(1) Le lecteur qui désirerait des détails sur Mme Geoffroy les trouvera dans une brochure publiée en 1854, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Vie de Mme Geoffroy, religieuse du Sacré-Cœur, décédée à Lyon en odeur de sainteté*. In-8°, 91 pages. C'est là que nous avons pris nous-même les éléments de notre récit.

(2) Sœur de Mgr d'Aviau, depuis archevêque de Bordeaux, dont nous avons ci-dessus raconté la vie édifiante.

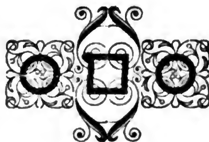
munauté, ayant sa maison, ses règles intérieures, ses affiliés du dehors, et qui fut placée sous la protection du sacré cœur et sous la sauvegarde du Dieu près duquel brûlait constamment l'encens de la prière... Tel fut le commencement de l'œuvre qui fut continuée par M. Coudrin et par Mme Aymer sous le titre des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du T.-S. Sacrement de l'autel (1). Lorsque, après quelques-unes de ces épreuves que Dieu n'épargne pas à ses serviteurs, les pieux associés se séparèrent pour suivre des voies diverses, ce fut sous le nom de la Providence que Mme Geoffroy plaça l'établissement qu'elle fonda de son côté dans les anciens bâtiments du collége des Petits-Jésuites de Poitiers. Elle dut le quitter bientôt pour aller chercher près des religieuses de Chavagnes en Vendée le repos que réclamait sa conscience inquiète. Ce fut de là qu'elle revint peu après, à la demande de la mère Barat, fondatrice de la congrégation du Sacré-Cœur, qui l'admit au noviciat à l'âge de 44 ans, et qui plus tard, après sa profession (24 juin 1808), lui confia la mission difficile de créer à Niort un établissement du nouvel institut.

Quoique, suivant l'expression pleine de spirituelle gaîté de la mère Geoffroy, elle dût sembler, d'après ses débuts, plus capable de *fondre* que de *fonder* une maison religieuse, elle réussit complétement. La maison de Niort, délaissée, et bientôt menacée de mort, puisa dans sa détresse même les forces qui la firent vivre et grandir, et le *Petit Bethléem* du Sacré-Cœur (c'est ainsi qu'on nommait cet établissement à raison de sa pauvreté) devint bientôt une des plus riches et des plus florissantes maisons de l'institut.

Dix-sept ans s'étaient écoulés dans la lente et pénible élaboration de cette œuvre importante, lorsque la mère Geoffroy fut mise à la tête d'une maison qu'une noble générosité venait de fonder et de doter dans la ville de Lyon. Ce fut là que la mère Geoffroy passa les dix-huit dernières années de sa vie dans la pratique des vertus chrétiennes et religieuses et au milieu des témoignages publics de la vénération méritée dont elle était l'objet.

(1) Voir l'article qui sera ci-après consacré à cette congrégation religieuse.

Frappée de paralysie le 9 mai 1845, elle put néanmoins recevoir les derniers sacrements, et pendant les cinq jours que dura sa maladie elle communia quatre fois, ce qui fit dire au pieux ecclésiastique qui l'assistait. « Mère Geoffroy, vous mourrez comme vous avez vecu, avec la mauvaise habitude de communier tous les jours. » Enfin, le 13 mai, à quatre heures après midi, elle rendit son âme à Dieu. Elle était âgée de quatre-vingt-trois ans cinq mois et sept jours. Son corps, après avoir été exposé pendant soixante-sept heures, fut enseveli dans un cercueil de plomb et fut porté à la maison de la Ferrandière, près de Lyon, où il fut inhumé dans le cimetière de la communauté.



XIXe SIÈCLE.

Mgr COUPERIE, évêque de Babylone.

Pierre-Alexandre Couperie, né à Challans, à huit lieues des Sables-d'Olonne, entra chez les missionnaires de la compagnie de Marie le 27 février 1810. C'était alors déjà un sujet distingué par sa science et son éminente piété.

A son arrivée à St-Laurent, les pères missionnaires n'avaient point encore repris l'exercice de leurs missions, lesquelles étaient interrompues depuis la terrible révolution de 1793. Non-seulement les missionnaires étaient en petit nombre, mais ils étaient obligés d'aller au secours des paroisses avoisinantes dépourvues de pasteurs.

Le père Couperie commença par donner des retraites çà et là; puis, avant la fin de 1815, il reprit à faire des missions qui furent bien ferventes et qui produisirent de grands fruits de conversion : on cite entre autres les missions de Valette et de Fontenay.

Tout le temps qu'il ne donnait pas aux missions, il le consacrait a soigner le noviciat d'une manière spéciale. Il faisait aussi des instructions bien pratiques aux religieuses professes, et longtemps elles ont fait et font même encore les sujets d'entretien de celles qui ont eu le bonheur de les entendre. Nous devons à la pieuse indiscrétion d'un témoin véridique les détails suivants sur ces instructions familières : « Pour nous exciter à dire notre office avec une grande ferveur, ce bon père nous disait quel fonds inépuisable de richesses spirituelles était renfermé dans les psaumes qui le composent ; avec quel soin attentif l'Eglise, notre bonne mère, a réuni dans ce saint office les plus beaux psaumes du psautier, ceux qui parlent davantage au cœur, et qui sont aussi le plus à la portée de notre intelligence. Voici en peu de mots un extrait de ce qu'il disait sur quelques-uns de ces psaumes:

« Qu'y a-t-il, » disait ce bon père, « de plus beau que le psaume *Cœli enarrant gloriam Dei*, etc. ? Quelle

grande idée ne nous donne-t-il pas de la puissance de Dieu? quel amour ne nous inspire-t-il pas pour sa loi sainte, pour ses préceptes, qui sont pleins d'équité, pour ses jugements, qui sont fondés sur la vérité et sur la justice? Ranimez surtout votre ferveur en disant le verset : *Delicta quis intelligit ab occultis meis munda me,* etc. « Qui pourrait connaître toutes ses fautes? Purifiez-moi, mon Dieu, de celles qui me sont cachées. » Eh ! quel besoin n'avez-vous pas d'adresser souvent cette prière au Seigneur, non-seulement en approchant du tribunal de la pénitence, mais encore le soir, à la fin de la journée, puisque vous ignorez si vous serez en vie le lendemain.

» Et le psaume *Deus noster, refugium et virtus*, etc. De quelle confiance ne nous remplit-il pas, en nous montrant que le Seigneur est notre refuge, notre force, notre secours dans les afflictions sans nombre qui fondent sur nous? « Le Seigneur des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob est notre protecteur. » Quelles sont belles ces paroles que le Seigneur lui-même a la bonté de nous y adresser : « Vivez donc en paix et reconnaissez que je suis le Seigneur. »

» Et le troisième psaume des laudes : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo :* « Mon Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès le point du jour, » — pouvez-vous le dire avec vérité? Demandez à Notre-Seigneur que votre conduite soit en rapport avec ce que vous lui promettez en disant dans ce psaume : « Je vous bénirai toute ma vie, je vous invoquerai sans cesse; mon âme a soif de vous; je me souviendrai toujours de vous ; vous serez le sujet de mes méditations dès le matin, parce que vous êtes mon protecteur. »

» Et lorsqu'en récitant le premier psaume de prime vous dites : *Voluntariè sacrificabo tibi*, etc., pouvez-vous vous rendre le témoignage que c'est bien volontairement que vous faites au Seigneur les sacrifices que ce divin maître exige de vous? Profitez de ce moment pour vous humilier, pour gémir sur votre peu de courage, et prenez la résolution d'être à l'avenir plus généreuses. »

» Voilà en substance quelles étaient les instructions du père Couperie ; elles étaient prises des divers exercices

que nous avions à remplir; il paraphrasait toutes nos prières, nos maximes pour chaque jour, afin que nous en prissions bien l'esprit.

» Ce bon père avait surtout un grand zèle pour préparer les âmes à profiter des grandes solennités. Dans ce but, il composait des pratiques tout intérieures, lesquelles, sans surcharger de prières, tendaient à faire entrer dans l'esprit du mystère que l'on se disposait à honorer. Ces pratiques se prolongeaient ordinairement durant l'octave, afin de recueillir avec plus de soin et de conserver plus longtemps les fruits et les grâces qui découlent de ces différents mystères. Enfin il saisissait avec empressement toutes les occasions qui se présentaient d'exciter une nouvelle ferveur parmi les filles de la Sagesse, durant les neuf années qu'il a passées dans la congrégation... »

Au bout de ce temps, Dieu lui fit connaître que sa mission était finie à St-Laurent, et qu'il l'appelait ailleurs. Pour ne se pas tromper sur ce que le Seigneur demandait de lui, il se rendit à Rome, alla se jeter aux pieds du saint-père et s'offrit d'aller partout où il plairait à Sa Sainteté de l'envoyer. Le souverain pontife, Pie VII, lui donna sa mission pour Babylone; il en fut nommé évêque le 11 mai 1820.

Il fut sacré à Paris dans la chapelle des dames du Sacré-Cœur, le 10 septembre suivant, par le coadjuteur du cardinal de Talleyrand, archevêque de Paris. Le 25 du même mois, il se mit en route pour sa mission. Il passa par Lyon et s'embarqua à Marseille. Il était accompagné de M. le comte de Ginnasi, qui désirait voyager dans l'Orient.

Mgr Couperie était le 6e titulaire de l'évêché de Babylone, fondé au XVIIe siècle par la générosité d'une pieuse dame française. L'un de ses prédécesseurs, François Picquet, lyonnais, fut honoré par Louis XIV du titre d'ambassadeur auprès du schah de Perse. Ce titre, extrêmement respecté en Perse, lui servit à relever et à étendre la religion catholique dans ce pays, et à protéger les chrétiens auprès des autorités locales. Les lettres de Mgr Couperie attestent en quelle vénération était le nom du roi de France dans ces contrées à demi barbares. Ce respect héréditaire est une suite de celui que leur ont transmis

leurs ancêtres pour le nom et les bienfaits de Louis XIV. La politique de nos anciens rois savait alors comprendre l'intérêt qui se rattache à la protection des chrétiens de l'Orient et du Levant. Ce fut dans le même but qu'on donna à l'un des successeurs de l'évêque François Picquet le titre de consul de France à Bagdad, et que cette même qualité fut conférée à Mgr Couperie.

Celui-ci fixa sa résidence à Bagdad, non loin des ruines de Babylone. « Mon diocèse, écrit-il en 1816, a des » bornes très-étendues. Elles renferment la Mésopotamie » jusqu'au golfe Persique, l'ancienne Assyrie, qui se » nomme aujourd'hui le Kurdistan, partagé entre les Ot- » tomans et les Perses; enfin la Médie. Dans les dernières » années, le souverain pontife a chargé l'évêque de Baby- » lone de l'administration du diocèse d'Ispahan, c'est-à- » dire de toute la Perse proprement dite. La mission de » Babylone, ajoute-t-il, est toute française; elle doit à » des cœurs français son commencement, ses progrès, sa » conservation, son existence tout entière. »

Dès les premières années de son existence, l'association de la Propagation de la foi se hâta de lui envoyer d'abondantes aumônes, qu'il consacra à fonder des écoles, à retirer plusieurs familles chrétiennes des mains des Musulmans, qui leur avaient fait renier la foi, à secourir les chrétiens indigents, et à procurer à ses élèves des livres fort rares en ces lieux, à subvenir enfin aux besoins des missionnaires et des autres évêques catholiques.

A Bagdad il comptait sous sa juridiction des catholiques de quatre rites différents, latins, chaldéens, syriens et arméniens. « Je suis seul prêtre romain et seul » évêque, écrivait-il au mois de juin 1825. Notre pacha » paraît affectionner les Français. La bonne intelligence » qui règne entre la cour de France et celle de Constan- » tinople nous fait jouir ici d'une considération qui est » remarquée, et qui m'a mis dans le cas d'être quelque- » fois utile aux chrétiens de la Mésopotamie. Quand j'ai » fait des demandes, elles ont été bien accueillies. Je vais » voir quand il me plaît le pacha et les grands qui l'en- » tourent; partout je suis reçu avec honnêteté et avec des » marques de bienveillance. Je ne sais ce que l'adorable

» Providence nous réserve dans la suite des temps,
» mais voilà l'état dans lequel nous sommes aujourd'hui
» dans la ville de Bagdad..... Il y a 60 ans, il n'y avait
» pas vingt catholiques dans cette grande cité. L'évêque
» de Babylone ne pouvait pas y résider, et la profession
» de la religion de Jésus-Christ n'y était pas permise. De
» nos jours, quelle différence! on respecte ici le nom et la
» religion du roi de France. On m'honore dans les rues
» parce qu'on sait que je suis Français. Les Turcs me de-
» mandent l'aumône au nom de Jésus-Christ et de la
» Vierge Marie, et si je l'accorde, on me comble de bé-
» nédictions, malgré Mahomet et son Alcoran. »

En 1826, Mgr Couperie ordonna un jeune prêtre français, le seul qu'il eût, disait-il, pour le remplacer en cas de mort ou de maladie. En même temps il soutenait l'éducation de quelques jeunes gens du pays qui lui paraissaient doués de dispositions plus heureuses que les autres, et les élevait pour le sacerdoce.

Muni de lettres de recommandation de Daoud, pacha de Bagdad, il alla, dans le mois de novembre de la même année, visiter les chrétiens de Mosul. Il fut bien reçu par le pacha de cette ville, réconcilia le patriarche chaldéen, et éteignit un schisme qui durait depuis quinze ans. Le patriarche chaldéen a sous sa juridiction la principauté d'Amodie, dans le Kurdistan ; il fallait le faire reconnaître par les chrétiens du pays. Mgr Couperie se rendit donc à Amodie, capitale de la principauté, située à 30 lieues du Mosul. Il fut accueilli par le souverain, qui le logea même dans son palais et lui donna toute liberté de s'occuper des affaires qui l'amenaient dans ses États. Quand le prélat quitta ce pays, tous les Kurdes s'empressèrent de lui donner des marques d'estime et de considération, ce qui lui fit dire : « Au milieu de Paris j'ai été
» insulté parce que je suis prêtre, et ici je suis honoré
» parce que je suis ministre de la religion chrétienne. »
Or, il faut remarquer que les Kurdes sont mahométans.

Dans ce voyage, dont il a écrit une relation fort intéressante, l'évêque de Babylone poussa ses investigations en remontant le Tigre jusqu'à cent trente lieues au-dessus de Bagdad. Il traversa un pays couvert de ruines et plein

de souvenirs historiques. A chaque pas, les objets qui se présentaient à sa vue lui rappelaient quelques-uns des grands événements que renferme l'histoire du monde. Ici était Arbelles, là Séleucie; là il explora les ruines de Ninive. La ville immense au milieu de laquelle Jonas n'arriva qu'après un longue marche est aujourd'hui un vaste désert. Mgr Couperie n'a point parcouru ce pays en voyageur vulgaire. Les détails intéressants dont sa relation abonde laissent apercevoir en lui le savant et l'observateur judicieux. Peut-être la description qu'il a faite de la situation de Ninive a-t-elle inspiré l'idée des travaux qui s'exécutent aujourd'hui pour exhumer les ruines des palais et des temples de cette antique capitale de l'Assyrie. Toutefois le savant prélat ne semble donner à ces monuments séculaires qu'un coup d'œil rapide. Son attention est fixée principalement sur les débris des diverses chrétientés qui gisent dans ces contrées, et il fait à chaque pas les découvertes les plus précieuses pour les annales de la religion et de l'Eglise. A Séleucie, il visite une église du IVe siècle remplie d'une quantité prodigieuse d'ossements de martyrs immolés dans la persécution de Sapor. Il se souvient qu'Arbelles fut, dès le commencement du christianisme, une métropole florissante autour de laquelle se perpétuent de nos jours quelques peuplades catholiques. Près de Ninive, il visite le tombeau que la tradition populaire appelle tombeau de Jonas, et au village d'Alcoche celui du prophète Mahum; il inspecte avec curiosité le Bahdinan, province du Kurdistan, où se sont réfugiés les restes du nestorianisme. Il étudie l'état des mœurs et des croyances de ces peuplades, s'avoue l'envoyé du pape, réconcilie à la religion catholique les prêtres nestoriens de la ville d'Amodie, puis les prêtres et le peuple de deux villages, et confie à des prêtres chaldéens le soin d'achever les conversions.

Cette lettre (1) est suivie d'une autre relation non moins intéressante. Le prélat raconte en abrégé l'histoire de la religion chrétienne dans la Perse, et sa situation actuelle. Il annonce que trois évêques jacobites, six prêtres

(1) *Ann. de la propag. de la foi*, t. III.

et trois à quatre cents personnes de la même secte sont rentrés dans le sein de l'Eglise. Sa modestie l'a empêché de donner des détail sur ces conversions opérées par ses soins.

L'année 1828 fut désastreuse pour la Mésopotamie. La peste exerça de grands ravages et fit parmi les chrétiens des pertes irréparables. Dans le pachalik de Mosul, soixante prêtres catholiques sur quatre-vingts moururent victimes de la peste. De tels malheurs affligèrent sensiblement l'évêque de Babylone. « Cette année, écrivait-il à la » date du 29 août, j'ai éprouvé de grands chagrins dans » notre mission de Babylone. La famine, la guerre ci- » vile et la peste surtout ont anéanti au moins la moitié » de la population chrétienne dans le pays de Mosul et » dans le Kurdistan. Ceux qui ont échappé sont dans une » position extrêmement affligeante. La mort a enlevé » deux évêques et les deux tiers des prêtres qui étaient » dispersés dans les villages. Le courage est abattu de » toutes parts. J'espère que la miséricorde de Dieu nous » donnera quelques moyens de travailler à la conserva- » tion de ce qui reste dans ces malheureuses contrées. A » Bagdad, nous nous tenons dans nos caves pour ne pas » être étouffés par la chaleur, qui, cette année, a » été extraordinaire. Dans peu, nous pourrons en sortir » pour nous livrer à nos occupations ordinaires. La si- » tuation de l'évêque de Babylone, » ajoute le collecteur des Annales d'où nous extrayons ces détails (1), « est dif- » ficile, et ses besoins sont grands. Il a souvent des » dépenses à faire pour rendre inutiles les efforts de l'hé- » résie contre la vérité. Outre les deux évêques nouvelle- » ment réunis à l'Eglise, il est obligé d'en aider et d'en » soutenir d'autres qui ont abjuré leurs erreurs depuis » plusieurs années. A Julfa, près d'Ispahan, les Armé- » niens hérétiques, à la suite des conférences qu'ils ont » eues avec leurs compatriotes catholiques, ont cessé de » prononcer des anathèmes contre le pape et le concile » général de Chalcédoine, et l'on a lieu de penser que » leur retour à l'unité n'est pas éloigné. Nous ne trouvons

(1) Tome IV, pages 2 et suiv.

» pas cependant que ses espérances sur ce dernier point
» aient été réalisées. »

Le 2 janvier 1829, le prélat envoya une notice extrêmement curieuse sur la Mésopotamie. Il la compléta plus tard en la faisant suivre d'une autre notice non moins intéressante sur les Chaldéens. Les *Annales de la propagation de la foi* les ont publiées *in extenso* dans les tomes IV et V de la collection.

Dans la première pièce, le savant évêque passe successivement en revue tous les lieux importants de la Mésopotamie : Babylone, Orpho ou Edesse, Nisibe, Ctésiphon, Ninive, Rehoboth ou Arbelles, Kalé et Résen. Il enrichit son premier récit d'une foule de détails précieux pour la science, détermine la position des lieux, en fait l'histoire, la description, et n'omet rien de tout ce qui se rattache à la grandeur ou à l'importance de leurs souvenirs.

Dans le mémoire sur les Chaldéens, Mgr Couperie, prenant ce peuple à l'origine, suit son histoire à travers les siècles, le représente à l'état actuel, en cherche les restes disséminés dans l'Orient, confondus à travers d'autres peuples qui furent successivement ses esclaves, ses rivaux ou ses maîtres. De là, il passe à l'étude de leurs usages religieux et civils. Leurs patriarches, leurs évêques, leur clergé, leurs fêtes, leur calendrier, leurs jeûnes, leur liturgie, leurs coutumes, leurs lois, leurs mœurs sont de sa part l'objet de curieuses investigations, qui donnent à ce travail une véritable importance.

Toutefois ce n'était là pour lui qu'une sorte de délassements au milieu de travaux bien autrement importants, auxquels le vouaient son ministère et son zèle d'apôtre. Une lettre d'un ancien drogman de France à Babylone nous révèle des faits que la modestie de l'éminent prélat eût pour la plupart ensevelis dans le silence et l'oubli.

La lettre du drogman est adressée au cardinal-prince de Croy. « Depuis longtemps, dit-il, les missions de la Mésopotamie, autrefois florissantes, avaient été entièrement abandonnées. Dès son arrivée à Bagdad, Mgr Couperie, évêque de Babylone, s'est occupé de leur rendre leur ancienne splendeur : c'est ce digne prélat qui a pourvu, comme il a pu, provisoirement à l'hospice de

Bassora et à celui de Bagdad par des prêtres du pays qui, quoique catholiques, étaient dans un tel état d'ignorance, qu'il a fallu toute la sagacité et la patience de ce zélé et pieux évêque pour leur donner toute l'instruction qu'ils possèdent aujourd'hui.

» Par ses soins, on voit fleurir à Bagdad pour la première fois des écoles chrétiennes, des congrégations des deux sexes, des asiles de charité pour les pauvres et pour les malades, et enfin des établissements pour empêcher l'esclavage et l'apostasie de beaucoup de chrétiens, qui, réduits à la dernière misère, se seraient infailliblement faits musulmans, si la main charitable du prélat ne fût venue à leur secours. Ici ce sont des enfants à racheter; là ce sont des vêtements qu'il faut à une famille entière; plus loin, ce sont des avanies qui écrasent de malheureux chrétiens que les satellites du pacha accablent de toutes sortes de vexations possibles. Enfin l'on trouve de pauvres fugitifs que la faim et la misère ont forcés d'abandonner leur pays pour venir mendier à Bagdad, et qui, dès leur arrivée, au lieu de trouver des secours, sont arrêtés, conduits en prison, et n'en sortent qu'après avoir payé la carrache (sorte d'impôt). Cependant Mgr Couperie suffit à tout; en tous lieux, il se montre le père des infortunés; il n'a d'autre désir que celui de faire le bien et de représenter dignement la nation française dont il est l'organe auprès de Daoud, pacha de Bagdad. »

Le 31 mars de la même année 1829, le même correspondant écrivait en France : « Les syriens, nestoriens et » jacobites, administrés par des évêques particuliers, sont » grands ennemis des catholiques; leur nombre dans ce » pays diminue tous les jours. Cette année-ci, un assez » grand nombre sont rentrés dans le sein de l'Eglise ro- » maine. C'est au soin et au zèle de Mgr Couperie, » évêque de Babylone, et de Mgr Bichara, archevêque » de Mosul, que sont dus ces heureux résultats. »

Depuis cette époque, Mgr Couperie poursuivit ses infatigables travaux jusqu'au moment où sa charité le rendit victime du fléau qui désolait pour la seconde fois, depuis son arrivée, cette malheureuse terre de Chaldée.

Au mois d'octobre 1831, les *Annales de la propagation*

de la foi, tome v, page 216, annonçaient en ces termes sa fin prématurée :

« La mission de Babylone vient de faire une perte ir-
» réparable : Mgr Pierre-Alexandre Couperie est mort
» du choléra à Bagdad, dans la nuit du 25 au 26 avril
» dernier. Nous avons plusieurs fois enrichi les Annales
» des relations intéressantes que ce prélat nous adressait.
» Avec quel soin il rendait compte de l'usage qu'il fai-
» sait des secours que l'association lui envoyait chaque
» année ! Quelle piété, quelle érudition brillaient dans
» tout ce qu'il écrivait ! Quel sujet d'édification nos lec-
» teurs n'y trouvaient-ils pas ! La perte de Mgr l'évêque
» de Babylone est d'autant plus déplorable, que la ville
» de Bagdad, lieu de sa résidence, est en proie à toutes
» sortes de fléaux : la guerre, la peste, le débordement
» des rivières, et bientôt la famine, car les sauterelles
» ont ravagé toutes les campagnes environnantes et dé-
» vorent toute la verdure, en sorte qu'il n'y aura point
» de récolte. Cette malheureuse cité a beaucoup souffert
» d'une inondation causée par le Tigre, et l'absence de
» toute précaution sanitaire fait que le choléra y exerce
» de terribles ravages. Il y est mort jusqu'à quatre à
» cinq mille personnes par jour ; on a jeté les cadavres
» dans le fleuve, parce qu'on n'avait pas le temps de les
» enterrer. Plus de douze mille maisons sont vides et
» fermées par suite de la mort des habitants. La popula-
» tion est d'environ 150,000 âmes ; tout ce qui a pu fuir
» s'est réfugié dans des lieux plus salubres, afin d'être à
» l'abri de la contagion. Mgr Couperie, sachant que le
» bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, n'a pas voulu
» abandonner son troupeau accablé sous le poids de tant
» de misères, et il a été victime de sa charité. »

Une lettre écrite de Bagdad le 14 juillet, par M. B..., drogman de France, nous fournit des détails plus précis sur la fin de ce vénérable prélat :

« Le lundi saint, les attaques de la peste ont commencé
» à se multiplier à Bagdad ; le lundi d'après Pâques, il
» mourait jusqu'à 500 personnes par jour. Dans ce temps
» de calamité, Mgr l'évêque, animé d'une charité toute
» pastorale, n'a pas voulu que les chrétiens qui seraient

» attaqués de la peste fussent privés des sacrements. Il » encouragea les prêtres catholiques par son exemple à » assister les malades. Pendant quinze jours et plus, » dans le temps où la peste était si meurtrière, qu'elle » enlevait souvent en moins de vingt-quatre heures ceux » qu'elle attaquait, tous les prêtres catholiques furent » assez heureux pour échapper à ce fléau. Mais malheu- » reusement un d'eux fut attaqué plus tard ; tous les » autres à l'envi lui prodiguèrent leurs soins. Mgr l'é- » vêque le garda dans le local de son église pour s'assurer » que cette victime de la charité chrétienne recevrait tous » les soins que son état exigeait. Trois autres prêtres » furent aussi attaqués de la peste. Mgr l'évêque les re- » cueillit également dans le local de son église, leur pro- » diguant les soins et les consolations de la religion. » Malgré toutes les précautions que Mgr prenait et la » propreté qu'il faisait tenir dans la cour de l'église et » dans les chambres des malades, il ne put éviter de » prendre la peste, et, dans la nuit du 25 au 26 avril, il » en est mort, victime de son saint zèle à remplir les de- » voirs de son état. Sans exagération, ajoute le narra- » teur, on peut assurer qu'en moins de six semaines les » *deux tiers* de la population de cette ville, qu'on pouvait » estimer à cent mille âmes, ont succombé à la peste. »



XIXe SIÈCLE.

Mgr HILLEREAU, VICAIRE APOSTOLIQUE DE CONSTANTINOPLE.

Hillereau (Julien-Marie-François-Xavier) naquit le 21 juin 1796 à St-Filbert-de-Bouaine, diocèse de Luçon, au milieu de la guerre sanglante que la Vendée soutenait alors contre un gouvernement qui l'avait blessée dans ses sentiments si profondément religieux. A peine avait-il reçu le jour, que sa mère dut, pour le dérober à la mort, le cacher dans les forêts et lui faire un berceau dans les fourrés les plus impénétrables : heureuse quand elle pouvait réchauffer ses membres délicats avec la mousse et les feuilles, au milieu des neiges qui l'entouraient. Il racontait lui-même qu'une maladie cruelle l'avait alors conduit à deux doigts du tombeau.

Lorsque la paix fut rendue à cette terre généreuse, le père d'Hillereau, ayant distingué avec son jugement exquis les talents peu ordinaires de son fils, résolut de garder pour lui seul la charrue et de faire tous les sacrifices possibles pour procurer au jeune homme une éducation soignée. Il l'envoya successivement aux colléges de Machecoul, de Chavagnes, de St-Jean-d'Angély, où il se fit constamment remarquer par son grand sens et par des succès que rehaussait singulièrement la plus rare modestie unie à la piété la plus sincère. Ses goûts l'entraînaient vers le sacerdoce, et sa famille si chrétienne, loin de contrarier ses penchants, les favorisait au contraire de tout son pouvoir. Il entra donc au séminaire de Luçon, y étudia la théologie, puis il fut nommé plus tard professeur de mathématiques, professeur de troisième, et partout il sut se gagner l'estime de ses élèves et de ses collègues.

Elevé au sacerdoce par Mgr Soyer, évêque de Luçon, il fut nommé vicaire d'une paroisse ; mais un attrait irrésistible entraînait l'âme ardente et généreuse du saint prêtre vers les missions. Il demanda à être admis dans la congrégation des missionnaires du P. Montfort, qui re-

naissait de ses cendres. Alors commence pour lui une vie de travaux apostoliques capables d'épuiser les tempéraments les plus vigoureux. En effet, dans ces temps difficiles, toutes les missions étaient pénibles; elles réclamaient de fréquentes prédications, de longues séances au tribunal de la pénitence, et, pour surcroît de peines, tous les voyages devaient se faire à pied. La santé du missionnaire était profondément altérée par tant de fatigues, et pourtant il aurait continué son apostolat si la révolution de 1830 n'était venue lui interdire les missions et l'obliger à un repos pour lequel il n'était pas fait. Ses supérieurs, qui savaient apprécier la sagacité et la justesse de son esprit, l'envoyèrent alors à Rome pour traiter de choses très-délicates, et il s'en acquitta de manière à se faire distinguer par les congrégations romaines, et particulièrement par le cardinal préfet de la propagande. Revenu en France, il fut envoyé à Toulon, où il passa plusieurs mois à étudier et à mûrir le grand projet qu'il avait formé depuis longtemps, celui de se consacrer aux missions étrangères. Sur ces entrefaites, la congrégation de la propagande demande à l'évêque de Luçon un sujet digne de remplacer Mgr Couperie, évêque de Babylone, mort récemment de la peste à Bagdad; le P. Hillereau est désigné par Mgr Soyer, et peu de temps après la propagande le nomme évêque de Calédonie *in partibus infidelium* et visiteur apostolique de Smyrne. Effrayé d'un tel honneur, le bon Père écrit à Rome qu'il ne peut accepter le lourd fardeau que l'on impose à sa faiblesse ; l'autorité religieuse insiste; il dut obéir et se rendre à Rome, où il passa quelques mois et où il fut sacré. Il partit ensuite sur une frégate de guerre que le gouvernement français avait mise à sa disposition. Par une coïncidence bien remarquable, ce navire était commandé par le capitaine Bruat, qui, 23 ans après, amiral et chef de la flotte française, devait retrouver en Orient Mgr Hillereau à la tête du vicariat apostolique de Constantinople, et devait mourir atteint du même fléau que le saint évêque, et victime comme lui de l'accomplissement du devoir. Lorsque Mgr Hillereau arriva à Smyrne, il y trouva une population émue et profondément divisée; la peste y faisait

d'horribles ravages, et chaque année elle prélevait un large tribut sur ces beaux rivages de l'Asie-Mineure où domine un peuple hébété, dont le fatalisme stupide dédaigne toutes les précautions de la prudence humaine.

Les débuts de Mgr Hillereau dans cette position si élevée et en même temps si délicate furent très-heureux; il gagna tous les cœurs par sa douceur, par sa piété; on vit en lui un prélat grave, charitable, appliqué à tous les devoirs de sa charge, et on conserve encore aujourd'hui à Smyrne le souvenir du *saint évêque :* c'est ainsi qu'on l'appelle. Il occupait depuis deux ans le siége de Smyrne, lorsque le souverain pontife, qui avait déjà connu ses brillantes qualités, appréciant tout le bien qu'il avait fait, voulut l'élever sur un siége plus grand encore, mais aussi entouré de plus de difficultés. Mgr Hillereau reçut donc le titre d'archevêque de Petra *in partibus infidelium*, avec le titre de coadjuteur du vicaire apostolique de Constantinople, Mgr Coressi, alors âgé de 78 ans et accablé d'infirmités. Dix mois après, le vieil évêque rendait le dernier soupir, et Mgr Hillereau lui succédait (mars 1835). Or, il fallait tout créer dans cette pauvre mission, réduite à la misère par son abandon, par les flammes qui avaient dévoré ses églises et jusqu'à l'habitation chétive de l'évêque; l'incendie de 1831 surtout, en ravageant tout le quartier catholique de Péra, avait porté le coup le plus sensible à la mission. Mgr Hillereau n'avait qu'un petit appartement obscur, et tel que le dernier curé de village dédaignerait assurément d'en habiter un semblable; et comme l'église avait été brûlée, il était obligé d'aller célébrer la sainte messe dans un couvent de réguliers. Son premier soin fut donc de réparer son église et de l'orner d'une manière convenable pour la célébration des saints mystères. Ce fut après ce devoir rempli qu'il s'occupa de sa propre habitation, qu'il augmenta considérablement. Il créa des occupations et des ressources à ses pauvres prêtres jusque-là malheureusement oisifs et dépourvus de tout moyen d'existence assuré. Leur déplorable état lui inspira surtout une pitié profonde. Sans églises, sans ministères, ces prêtres du Seigneur devaient en quelque sorte aller mendier les plus humbles fonctions dans les églises des réguliers,

qui possédaient toutes les paroisses, et par conséquent tous les revenus ecclésiastiques. Il rebâtit la maison de St-Georges, ancienne habitation des vicaires apostoliques, et y prépara des logements pour plusieurs prêtres; il bâtit une maison à côté de la sienne, en acheta trois autres, et quoique ces dernières fussent en bois, cet ensemble assez vaste pouvait du même coup assurer quelques ressources à la mission et offrir des logements aux ecclésiastiques. Mgr Hillereau n'avait alors auprès de lui que deux prêtres indigènes; les autres prêtres séculiers étaient venus des îles de l'Archipel, surtout de Naxie, Santorin, Tinc, Syra, et vivaient misérablement dans leurs familles à Constantinople; car on sait que ces îles voient émigrer dans la capitale de l'empire ottoman un grand nombre de leurs habitants, qui ne peuvent vivre sur ces rochers arides de la Méditerranée. Il s'empressa donc d'envoyer quelques sujets au collége de la Propagande à Rome, pour s'y former aux sciences et aux vertus ecclésiastiques. Il créa aussi plusieurs chapellenies au dehors de Constantinople; et c'est à lui que la mission doit les établissements des Dardanelles, de Scutari (ancienne Chrysopolis), de Cadi-Keuy (autrefois Chalcédoine), de Brousse, de Varna, de San-Stefano, de Macri-Keuy et plusieurs autres.

Pour fonder toutes ces œuvres difficiles, le saint évêque dut se donner beaucoup de peine et dépenser des sommes considérables; car il fallait acheter les terrains, bâtir à ses frais les églises et les presbytères, et fournir tous les ornements. Ce n'était pas assez pour lui de fonder ces établissements, il en méditait un autre plus considérable et plus durable : il voulait doter son clergé d'une paroisse dans la ville même de Constantinople, et faire cesser cette position humiliante et précaire dans laquelle les ministres du vrai Dieu vivaient depuis des siècles. Il bâtit donc une vaste église dans une partie du faubourg qui en était dépourvue, et lui donna le nom de Jésus; il y joignit un presbytère, puis une habitation pour lui-même, beaucoup plus convenable que la première, et fit acquisition de plusieurs maisons de bois et des terrains qui les avoisinaient. Il habita cette maison pendant neuf ans; mais,

comme elle n'était pas au centre de la population, et que l'on demandait que l'évêque s'en rapprochât, le prélat éleva une autre église au milieu même du faubourg; il y acheta une maison qu'il accommoda à son usage, et où il alla s'établir au mois de janvier 1855 (six semaines avant sa mort). Pour élever tous ces établissements religieux, ce n'était pas assez des sommes énormes qu'ils absorbaient, il fallait encore une adresse et une persévérance remarquables; car ces œuvres chrétiennes naissaient et grandissaient en plein soleil, en présence des Turcs, toujours ennemis déclarés des églises catholiques et de leurs cloches; aussi bien le saint évêque les entreprenait-il sans demander de firmans, sans même parler de ses intentions aux ambassadeurs de France, pour lesquels elles eussent été un embarras. Voici du reste comment s'y prenait l'ingénieuse habileté du prélat :

Il commençait par élever quatre murailles, puis il donnait à l'église future la forme d'une maison ou d'une écurie, en faisant à l'intérieur des divisions légères et faciles à renverser, et, lorsque tout était mis à couvert, il faisait tomber les cloisons éphémères, déblayait l'intérieur, décorait promptement la nudité de ces murailles, et inaugurait le nouveau temple du Seigneur. Plusieurs fois les Turcs, avertis, lui signifièrent d'interrompre ses travaux; alors il obéissait; mais, recourant aussitôt aux grands moyens, il faisait donner secrètement une somme aux agents de l'intendant des bâtiments, et, grâce à cet argument, plus irrésistible en Turquie que partout ailleurs, le travail se poursuivait sans entraves. Il est vrai que souvent les agents lui donnaient des alertes, le menaçaient des colères de leur maître; il leur fermait la bouche *avec la bonne main* (en turc *bacchich*), et ce jeu continuait jusqu'à l'achèvement parfait de l'édifice. Son habileté naturelle, sa patience inaltérable, se montraient dans ces contradictions incessantes que lui créaient les constructions qui occupèrent toute sa vie. Contrarié, trompé par ses ouvriers, par les fournisseurs de matériaux, ne pouvant compter sur personne autour de lui, il atteignait néanmoins son but avec une constance vraiment étonnante. Tout autre que lui eût été rebuté mille

fois des épreuves de tout genre que son zèle lui suscitait de toutes parts. Les Arméniens catholiques, qui connaissaient son jugement si sûr, le consultaient souvent au milieu de leurs démêlés, et ce sont eux qui ont montré le plus d'ingratitude et qui l'ont abreuvé de plus de chagrins sur la fin de sa carrière. Sa santé, d'abord ébranlée par les travaux des missions en France, fut toujours délicate. En Orient, elle fut plus gravement altérée par la multiplicité des affaires épineuses (car tout est difficile en Orient), par les courses fatigantes dans un immense diocèse, et aussi par la dureté de son régime. Cependant les infirmités douloureuses, qu'il supporta toujours avec une admirable patience, ne l'empêchèrent jamais de remplir exactement tous les devoirs de sa charge. Impitoyable pour son corps, il le traitait en esclave, et se raillait des médecins avec une douce gaîté, en disant que le seul remède était la sobriété. La sienne était extrême pour la nourriture comme pour le sommeil, et sa maigreur extraordinaire l'attestait du reste suffisamment. Modéré en tout, mesuré dans ses actions comme dans ses paroles, modeste jusqu'à une timidité excessive qu'il se reprochait à lui-même, sachant se faire tout à tous, d'une indulgence incroyable pour les travers de ceux qui vivaient dans sa maison ou qui lui parlaient d'affaires, il avait su se concilier, par ces qualités si nobles, l'estime de son troupeau et de tous ceux qui le connurent. Il recevait de continuelles visites de personnes de toutes conditions qui lui parlaient tour à tour en français, en italien, en grec, en turc, et il maniait si aisément ces quatre langues, que les étrangers ne savaient pas à quelle nation il appartenait. Tous ceux qui l'entendaient improviser en grec vulgaire étaient dans l'admiration sur sa remarquable facilité. Compatissant envers les malheureux, il ne pouvait refuser l'aumône à ceux qui venaient la lui demander, et chaque premier jour du mois il distribuait lui-même une pension mensuelle à 150 personnes qui se pressaient à sa porte. Leurs cris et leur hideuse misère auraient effrayé tout autre que lui. Il aimait tant ses pauvres, qu'il leur laissa la moitié de sa fortune, et l'autre à son successeur. Jamais homme ne fut plus désintéressé et ne vécut plus pau-

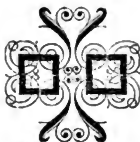
vrement que lui; il se refusait même le nécessaire; il n'aimait les richesses que dans les ornements d'église et dans les vases sacrés; aussi sa chapelle était-elle riche et nombreuse.

Homme d'ordre, tout était réglé dans sa conduite. Il se levait, en été comme en hiver, à quatre heures, disait la sainte messe à 6 heures, donnait tout son temps à ses nombreuses audiences, depuis 8 heures 1/2 jusqu'à cinq heures du soir, recevait indistinctement tous ceux qui voulaient lui parler, pauvres ou riches, chrétiens ou Turcs, et tous sortaient charmés de sa douceur et de la justesse en même temps que de la portée de son esprit. Il sut pratiquer dans toute son étendue l'obligation de pardonner les injures, et en Orient l'occasion de remplir ce devoir essentiel du chrétien se présente journellement, au milieu de ces populations déchues par une longue servitude et encore à demi barbares, qui se laissent aller difficilement à des sentiments généreux, et dont l'intérêt du moment est le seul guide. Le saint évêque s'était fait une loi rigoureuse d'oublier aussitôt tous les torts que l'on pouvait avoir à se reprocher à son égard, et quand on s'en était rendu coupable, on n'avait qu'à se présenter devant lui pour se convaincre qu'il ne se souvenait plus de l'offense.

Cet esprit si actif trouvait encore le temps de composer des ouvrages pour l'instruction de son troupeau. Il fit d'abord paraître un *catéchisme* en français, en grec et en italien; et comme il était un peu long, il en publia un autre beaucoup plus court. Il composa aussi un ouvrage de controverse sur les points débattus entre les catholiques et les Grecs; il est resté manuscrit. Quelques années avant sa mort, il fit imprimer un ouvrage intitulé : *Exposé de la doctrine, etc.*, pour mettre dans les mains du peuple et lui faire connaître en quoi les schismatiques grecs et arméniens diffèrent de nous, et pour attirer ceux-ci au catholicisme. Les événements tout récents que la Providence a ménagés avaient singulièrement agrandi le rôle du saint évêque, et il lui était permis d'entrevoir l'aurore des jours plus beaux qui allaient briller sur son Église, lorsqu'au milieu des soins qu'il donnait à son

troupeau et à ses frères de France décimés par la guerre et les maladies, il fut frappé lui-même d'une attaque de choléra, le 26 février 1855. Suivant sa coutume, il ne voulut prendre aucune précaution, et il continua tout le jour de vaquer à ses occupations pastorales; mais le 27, à onze heures du soir, une violente crise l'abattit tout à coup. Il comprit alors le danger, et il demanda tous les secours spirituels et corporels, qui lui furent prodigués. Les crises redoublaient; mais sa tête était toujours calme, ses idées lucides; il pensa à tout dans ses recommandations multipliées à son grand vicaire, qu'il chargeait de l'administration du diocèse après sa mort; il bénit tous ses prêtres, dit adieu à un évêque son ami, qui pleurait auprès de son lit, et s'éteignit doucement le 1er mars, à une heure du matin. Il fut enterré dans le caveau de l'église qu'il avait bâtie dix ans auparavant, et dans le lieu qu'il avait désigné lui-même à cet effet.

On remarquera que les deux saints prélats qui précèdent, et qui font tant d'honneur à notre Vendée, sont des enfants du V. de Montfort, dont nous dirons ailleurs les vertus et les œuvres fécondes.



XIXe SIÈCLE.

LE V. CHARLES CORNAY, MARTYR.

En retraçant la vie du *vénérable* Cornay, nous ne saurions oublier la réserve que nous impose le titre même dont il est honoré aujourd'hui, en attendant que l'Eglise, seul juge de ses mérites aux yeux de Dieu, soit appelée à les proclamer par un titre encore plus vénéré des chrétiens. Nous ne pouvons donc mieux faire que de prendre pour guide le récit intéressant qui fut placé en 1847 sous les yeux des fidèles par le directeur de l'œuvre de la Propagation de la foi dans le diocèse de Poitiers, et qui garantit avec l'exactitude des faits la prudente circonspection dont nous ne saurions nous écarter nous-même sans manquer au premier des devoirs d'un fils respectueux et soumis de l'Église.

Cornay (Jean-Charles), né à Loudun, diocèse de Poitiers, le 27 février 1809, eut le bonheur de trouver dans son père Jean-Baptiste Cornay et dans sa mère Françoise Mayaud des parents chrétiens qui lui enseignèrent dès sa plus tendre enfance les lois saintes de la religion et la pratique des vertus qu'elles imposent.

Après avoir commencé ses études au collége de Saumur, il fut placé plus tard à Montmorillon, dont la maison, célèbre alors sous la direction des RR. PP. jésuites, attirait de tous côtés de nombreux élèves. Là, le jeune Cornay sut puiser les principes de piété solide qui préparèrent sa vocation et servirent de base aux convictions profondes auxquelles il dut sans doute plus tard la foi courageuse du confesseur et l'inébranlable intrépidité du martyr. Et pourtant alors, dans cet écolier simple, placide, sans éclat littéraire, sans qualités brillantes, et qui se bornait à être un élève régulier, rien ne pouvait faire présager l'homme désigné d'en haut pour donner au monde l'exemple du plus sublime sacrifice, et qui devait ajouter bientôt à l'auréole religieuse du Poitou un de ses plus glorieux rayons. Néanmoins ses amis les plus

SIGNATURES AUTOGRAPHES.

Jean Venant bouchet. (1)

+ Ch. Fr. Arch. v. de Bord. (2)

Charles Cornay (3)

(1) Le R. P. J. F. BOUCHET, missionnaire jésuite, p. 291.

(2) Mgr D'AVIAU DU BOIS DE SANXAY, archevêque de Bordeaux, p. 304.

(3) Le V. CH. CORNAY, martyr, p. 334.

*

intimes admiraient déjà sa pureté angélique et une vertu plus rare à tous les âges de la vie, son humilité profonde qui le portait à cacher avec soin les connaissances solides et variées qu'il avait acquises en histoire, la seule science qu'il cultivât avec ardeur.

Ses études terminées sans succès classiques et sans couronnes académiques (1), Cornay dut songer à choisir une carrière. La position honorable de sa famille lui permettait de se laisser aller aux rêves d'une ambition mondaine assez commune aujourd'hui; mais il avait couvé dans le secret de son cœur une pensée immuable; il se voua au Seigneur et entra sans bruit, sans fracas au grand séminaire de Poitiers, le 20 octobre 1827. Il n'avait pas dix-sept ans.

Là comme à Montmorillon, Cornay ne se fit distinguer par aucuns caractères extraordinaires; une vie réglée, un travail soutenu, une piété sincère, furent les seuls signes auxquels ses supérieurs purent reconnaître une vocation vraie, promettant un bon prêtre, mais ne prophétisant point un héros, et, sauf de rares moments dans lesquels le feu qui couvait sous la cendre se révéla par quelques étincelles, au bruit des malheurs qui menaçaient l'Église, rien ne semblait altérer la placidité de cette âme, ni troubler, si nous pouvons nous exprimer ainsi, son pieux sommeil.

Tel était l'état, apparent du moins, de cet élu du Seigneur, lorsque, après deux années d'études théologiques, il fut promu aux ordres sacrés Ce fut alors que M. Lacombe, missionnaire de St-Laurent-sur-Sèvre, vint à Poitiers prêcher l'œuvre de la Propagation de la foi. Ses

(1) On se tromperait étrangement, si l'on tirait de là les conclusions que trop de gens irréfléchis sont portés à trouver dans les faits de ce genre. La correspondance dont nous avons extrait la lettre qui sera citée bientôt prouve surabondamment que, même sous le rapport de ce que le langage vulgaire appelle de l'esprit, Ch. Cornay n'était pas un homme ordinaire. On se figurerait aussi difficilement combien de franche et d'aimable gaîté se mêle dans ces lettres aux choses les plus graves et aux pensées les plus sérieuses; il faut les avoir lues pour y croire.

récits touchants, le tableau sombre qu'il traça de la situation de l'Église et du dépérissement de la foi dans les missions étrangères, l'appel chaleureux qu'il fit à tous les dévoûments, produisirent un puissant effet sur l'esprit et le cœur de ses auditeurs, et de ce jour bien des sacrifices furent résolus. Quant à M. Cornay, il parut subitement changé, ce ne fut plus le même homme; le choc de la parole de Dieu avait fait jaillir l'étincelle cachée ; l'étincelle avait produit un vaste incendie dans cette âme, brûlant désormais d'une sainte ardeur pour le martyre, et la véhémence de ses sentiments ne lui permit plus de les taire. Prenant à part, au milieu d'une promenade, l'un des directeurs du séminaire, qui méritait, après cette admirable confidence, de devenir plus tard l'historien du confesseur de la foi : « Monsieur, lui dit-il, depuis le sermon que j'ai entendu ces jours derniers, je ne puis plus y tenir; Dieu » m'appelle à la conversion des infidèles ; il faut que je » parte; donnez-moi, s'il vous plaît, le moyen de quitter » la France. » Et comme son interlocuteur lui faisait observer que c'était courir au-devant du martyre : « Je le sais bien, » répondit-il avec une sublime simplicité; « aussi j'y ai beaucoup pensé, mais c'est ce qui réveille » précisément en moi un plus vif désir de partir : il est si » beau de pouvoir verser son sang pour la gloire de Dieu » et le salut de ses frères ! »

Le sacrifice était irrévocablement arrêté dans ce cœur résolu, il ne restait plus qu'à le consommer. Après avoir dit adieu à ses supérieurs, M. Cornay se rendit près de sa famille pour lui faire agréer son projet de départ. Mais auparavant il voulut éprouver son énergie physique et morale, s'essayer aux fatigues de la vie errante des missionnaires, et voir jusqu'à quel point il se sentirait la force d'en supporter les rudes labeurs. A cet effet, il profita d'une nuit orageuse, escalada les murs de la maison de son père, courut à travers les champs, comme s'il eût été au milieu des déserts de l'Asie païenne, et bravant la tempête furieuse, sourd au bruit des vents déchaînés, de la foudre mugissante, trempé de sueur et de pluie, il se jeta, après une longue marche, sur un monceau de pierres

pour y prendre un peu de sommeil ; puis, harassé de fatigue, mais plein d'une sainte ardeur, il arriva vers quatre heures du matin dans un hameau, dont il évangélisa les bons habitants, étonnés de cette subite et bizarre apparition.

Rassuré par cet énergique essai de ses forces, M. Cornay annonça à sa famille la résolution qu'il avait prise, et après les rudes combats que la tendre affection de son père et de sa mère dut livrer à sa piété filiale, la séparation se fit avec une admirable résignation.

Au mois d'octobre 1830, M. Cornay se rendit au séminaire des missions étrangères à Paris, pour étudier les langues asiatiques. C'était au moment où les déplorables principes de la révolution de juillet portaient leurs fruits amers et menaçaient d'ébranler les vocations les plus solides. Loin de se laisser abattre par la triste situation du moment et par tout ce qu'elle présageait de fâcheux pour l'avenir, Ch. Cornay s'encourageait dans son admirable résolution et cherchait à faire passer dans l'âme de ses amis du Poitou l'ardeur dont la sienne était enflammée. Voici l'extrait d'une lettre qu'il écrivait à l'un d'eux à cette époque ; elle peindra l'homme sous son véritable jour, et fera connaître mieux que tous les portraits sa véritable physionomie.

« Paris, 9 mars 1831.

« ...Nous autres nous suivons toujours notre petit train.
» Pendant quinze jours nous avons été le seul séminaire
» existant dans Paris, et nous allions comme si rien n'eût
» été. Le samedi de la passion ou le samedi saint, *ex in-*
» *digno S. diacono forsan indignior diaconus ero;* priez
» pour moi. J'ai une chose qui me tient toujours à cœur,
» c'est que je voudrais vous voir ici ; vous êtes déjà à
» moitié chemin ; du courage. Pensez, pensez-y bien, et
» vous verrez que la chose n'est pas si difficile. Songez
» aux dangers du monde, au peu de fruit qu'on peut es-
» pérer de nos endurcis concitoyens, et venez travailler
» dans une terre vierge, amollie par la rosée du ciel. Ne
» vous inquiétez point de papa qui ne veut pas, de ma-

» man qui pleure, de petite sœur qui se lamente; ce sont
» des enfantillages. Venez, venez...

» C[les] CORNAY (1). »

Ainsi que l'annonçait cette lettre, Ch. Cornay fut en effet promu au diaconat, et, son impatience devançant le temps du sacrifice, il obtint de ses supérieurs l'autorisation de partir pour la Chine.

En passant à Poitiers, il eut à subir une bien douloureuse épreuve. Sa famille, prévenue de son départ, entoura tout à coup la voiture qui le conduisait, et il fallut au jeune missionnaire l'inébranlable résolution de son caractère pour ne pas céder aux supplications si touchantes d'un père et d'une mère mêlant leurs larmes à leurs prières...... Mais le futur confesseur de la foi, s'arrachant aux étreintes qui menaçaient d'amollir son courage, se jeta vivement dans la voiture... Peu après, au mois de septembre 1831, il s'embarquait à Bordeaux pour la Chine, où il abordait vers le mois de juillet 1832, après une longue et périlleuse traversée.

Le nouveau missionnaire était destiné pour la province du *Sut-Chuen*; mais les guidesqui lui avaient été envoyés à travers mille périls étant morts dans ses bras, il sembla que la Providence lui ordonnât, par l'impossibilité même où il se trouvait de parvenir au lieu de sa mission, de s'incorporer de suite à celle du *Tong-King*, où il s'était lié déjà d'une étroite amitié avec M. Marette, autre missionnaire français.

Après avoir étudié avec ardeur les langues du pays et avoir reçu des mains du vicaire apostolique au *Tong-King* le caractère sacerdotal, M. Cornay se mit à évangéliser les païens au prix d'immenses fatigues qui altérèrent bientôt sa robuste santé au point de le faire tomber dans un dépérissement si complet, qu'on dut renoncer dès lors à toute chance de rétablissement.

Condamné à l'inaction par sa maladie, peu versé dans

(1) C'est à cette lettre, communiquée par le destinataire, que nous avons emprunté la signature du vénérable martyr. Nous la donnons seule, n'ayant pu parvenir à dessiner un portrait authentique du saint personnage.

la langue anamite, privé d'interprètes, il se vit, pour comble de malheur, obligé, au bout de six mois, de chercher contre la terrible persécution suscitée aux chrétiens par le cruel *Minh-Minh*, en janvier 1833, l'abri des retraites les plus profondes; alors, dénué de tous secours, de toutes consolations, de tous rapports avec ses frères dans l'apostolat, caché dans les roseaux des lacs fangeux, plongé dans les cavernes obscures, il fut bientôt menacé d'une entière cécité. Néanmoins, malgré ces tortures morales et physiques, il ne cessait pas d'évangéliser les païens; il administrait le baptême aux petits enfants, et, porté sur les bras de ses courageux néophytes, il allait affrontant l'intempérie des saisons, la rigueur du climat, les dénonciations et la mort, distribuant à tous, « le moins mal qu'il » lui était possible, » comme il l'écrivait lui-même, « la » parole de Dieu. »

En apprenant le triste état de la santé de son ami, M. Marette songea à lui faire quitter sa retraite au sein des montagnes de *Sen-tap*, pour le faire établir au village plus sain de *Bau-No*, situé dans la plaine. C'était le chef-lieu d'un centre chrétien assez important et jusqu'alors peu surveillé, pourvu d'un presbytère et enrichi d'une communauté religieuse.

A son arrivée, M. Cornay ne put jouir longtemps de la présence de son ami. M. Marette, quoique frappé de stupeur à la vue des ravages que la maladie avait faits, ne put demeurer auprès du confrère qui avait pourtant si grand besoin de ses consolations et de ses soins; il dut le quitter le soir même de l'arrivée, emportant dans son cœur les sentiments pénibles que lui avaient inspirés l'altération des traits de son ami et l'admiration qu'il avait conçue en voyant la résignation calme de sa belle âme.

Pendant deux mois et neuf jours, M. Cornay vécut en paix dans son nouvel asile, et, grâce aux soins délicats dont il fut l'objet, sa cécité diminua sensiblement. Il put donc reprendre ses travaux apostoliques avec une ardeur qu'augmentaient encore les succès dont ils paraissaient devoir être couronnés; mais, au moment où ses heureux efforts allaient être comblés de bénédictions, une trame coupable en arrêta les effets bienfaisants.

Depuis quatre ans le pays était en proie à la guerre civile, et de fréquentes insurrections rendaient nécessaire l'intervention des troupes du gouvernement. Le 8 février 1837, un païen nommé *Duc*, ayant été arrêté au village de *Moc*, voisin de celui de *Bau-No*, comme coupable de tentative de soulèvement, résolut de se sauver du supplice en dénonçant le missionnaire recélé à *Bau-No*, et, d'accord avec sa femme, il mit à exécuter son projet une astuce et une ténacité telles, que les mandarins, malgré leur esprit pacifique, se virent contraints, pour éviter une disgrâce personnelle, de décréter le blocus de *Bau-No*.

Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de savoir qu'en organisant sa cruelle persécution contre les chrétiens, *Minh-Minh* avait étendu la solidarité du crime de christianisme, des simples particuliers aux villages dont ils faisaient partie, des villages aux villes, et des villes aux provinces, de telle sorte que tous les fonctionnaires d'un vaste pays pouvaient se trouver compromis dans leur fortune et leur vie par le seul recel d'un *maître de la religion*. Avec un système aussi atroce, *Minh-Minh* était sûr de trouver des espions et des traîtres pour dénoncer, des juges iniques pour condamner, des bourreaux complaisants pour exécuter les sentences. On va voir jusqu'où les mandarins furent conduits par leur lâcheté.

Le 20 juin 1837, dès le point du jour, 1,800 hommes cernèrent le village de *Bau-No;* M. Cornay, qui se préparait à célébrer la sainte messe, n'eut que le temps de s'évader dans la campagne avec un catéchiste et de se cacher dans une haie épaisse et fourrée, sous un feuillage qui lui permit d'entendre maintes fois les atroces propos des soldats envoyés à sa recherche.

Cependant les mandarins avaient fait saisir les principaux habitants et les avaient soumis à un long interrogatoire. Le chef du village, battu de verges, résista d'abord aux premiers tourments; mais, vaincu par la souffrance, il finit par avouer en désignant la retraite de M. Cornay. Ce chef était chrétien, et il dut pleurer amèrement en voyant que sa lâcheté ne put le sauver lui-même de la persécution, et qu'elle envoyait un innocent à la mort. En effet, à peine le signe fatal qui dénonçait la cachette du

missionnaire avait-il été fait, qu'une battue s'organisait, et bientôt après M. Cornay, saisi, garrotté, à peine couvert de pauvres vêtements, était amené devant ses juges. La découverte du *maître* autorisait une punition exemplaire contre ses disciples ; plusieurs notables furent arrêtés sur l'ordre des mandarins et furent mis à la cangue. Ecoutons le récit du martyr : « Lorsque je vis, » dit-il, « déposer sur mes épaules ces deux lourds morceaux de bois » liés par quatre tringles de fer qui devaient me serrer le » cou, je pensai à cette auréole de gloire dont Dieu allait » bientôt ceindre ma tête, et j'aidai les exécuteurs à les » attacher sur mes épaules. »

Il était cinq heures du soir ; le missionnaire n'avait pas mangé depuis la veille ; il allait défaillir lorsqu'un soldat lui jeta quelques grains de riz, et plus tard, sur sa demande, on lui en donna trois cuillerées.

« Ce fut là tout mon *dîner-souper*, » ajoute-t-il ; « je le » commençai et le finis, comme de coutume, par le *Benedicite* et les *Grâces*, ce qui fixa singulièrement l'atten- » tion des soldats qui m'entouraient. »

Après une nuit de tortures passée la cangue sur les épaules, M. Cornay fut interrogé par le premier mandarin et fut menacé du cruel supplice de la verge de fer ; mais il resta impassible jusqu'au moment où, témoin des indignes profanations que subissaient les ornements de sa chapelle et son crucifix, il montra une si énergique indignation mêlée de supplications empreintes d'une telle douceur, que les soldats attendris lui firent passer au travers des barreaux de la cage où il venait d'être placé ces objets de sa respectueuse convoitise. Puis, comme le signal du départ se faisait attendre, le saint confesseur, profitant du sentiment de curiosité qui attirait autour de lui la foule des païens, métamorphosa l'instrument de son supplice en une chaire chrétienne du haut de laquelle il jeta à ces pauvres âmes aveuglées par l'erreur ses prédications évangéliques ; il parla des souffrances de l'Homme-Dieu mort sur la croix pour le salut du monde et de la reconnaissance que méritait cet immense sacrifice. Tant qu'il put parler, il tint ses auditeurs comme enchaînés sous le charme puissant de sa parole ; mais lorsque, ex-

ténué de fatigue, il se tut, ce fut le signal du départ. Les mandarins ordonnèrent de le diriger vers la capitale de la province ; huit hommes furent chargés de porter la cage, et un satellite armé d'une verge de fer excitait leur marche lorsque, ployant sous le poids de leur lourd fardeau, ils se voyaient contraints de ralentir le pas.

Après avoir traversé un fleuve qui le sépara de ses disciples attendris, M. Cornay fut porté dans un village, où il passa la nuit comme la première en plein air. « La cage » avec l'oiseau, » dit-il, « resta dans le chemin »

Le lendemain le cortége se remit en route, et sur son passage les populations se pressaient, étonnées d'un tel spectacle. Parmi elles se mêlaient quelques chrétiens, témoignant par leurs larmes l'intérêt qu'ils portaient à leur *père*.

Déposé entre les mains d'un grand mandarin, M. Cornay reçut de lui l'ordre de chanter ; il avait été signalé comme un excellent musicien, et, quoique épuisé par un jeûne de plus de deux jours, « Je chantai, » dit-il, « quelques-uns » de ces vieux et si touchants cantiques qu'on m'avait ap» pris au collége de Montmorillon, et qui avaient occupé » délicieusement mes loisirs pendant mes épreuves. Tous » les soldats étaient rangés autour de ma cage, un peuple » nombreux les accompagnait, et un silence incroyable » régnait parmi cette multitude : jamais, disaient-ils, on » n'avait entendu rien de plus harmonieux que ma voix. » A dater de ce moment, mon rôle changea ; je devins un » oiseau précieux pour son beau ramage ; mais il fallait » qu'il chantât pour avoir à manger. »

Croirait-on, en lisant ces lignes empreintes d'une si charmante gaîté, qu'elles fussent tracées par la main d'un homme qui attendait du fond de sa cage le glaive du bourreau et qui savait que chaque heure écoulée rapprochait d'autant celle de son martyre ! !

Arrivé dans la capitale de la province, nommée *Doai*, M. Cornay, exténué de fatigue, fut jeté en prison et fut transféré dans une cage beaucoup plus étroite. C'était un raffinement de cruauté, car cette cage, qui n'avait que cinq pieds de long sur quatre de hauteur et de largeur, lui permettait de se mouvoir, mais non de se coucher, et,

pour surcroît de souffrances, le patient se vit mettre au cou un collier de fer d'où pendaient deux chaînes qui, après avoir enlacé ses pieds, allaient se river aux barreaux de son étroite prison.

M. Marette, en apprenant le sort de son ami, se rapprocha de lui au péril de sa vie, tandis que les religieuses de *Bau-No*, qui pendant la marche avaient déjà rempli ce pieux devoir, faisaient passer aux chrétiens captifs la nourriture dont ils avaient besoin. Une correspondance, transmise par des billets écrits au crayon et cachés dans les aliments mêmes, s'établit entre les deux missionnaires et adoucit la triste situation du pauvre prisonnier. Celui-ci, pour rompre la cruelle monotonie des longues heures du jour, les divisa comme aurait pu le faire un habitant des cloîtres, et son *ermitage* (c'est ainsi qu'il appelait sa cage) fut témoin de l'exacte fidélité avec laquelle il observa le pieux règlement qu'il s'était imposé, et dans lequel la prière, le chant, les repas, tout, jusqu'à l'*aumône*, trouvait sa place. Et cette aumône elle-même ne ressemblerait-elle pas à un mot amèrement dérisoire, si l'on ne savait en quoi elle consistait. Le prisonnier recevait à peine la nourriture suffisante pour soutenir ses forces épuisées par la souffrance ; eh bien ! c'était sur cette insuffisance même qu'il savait trouver un superflu destiné à nourrir le petit-fils d'un de ses geôliers...

Bientôt après il fut privé des livres qui lui avaient été laissés jusqu'alors, et il ne lui resta pour toute consolation que son crucifix. Il s'en servit pour attirer autour de lui des curieux auxquels il enseigna l'histoire de cet instrument de salut, laissant à Dieu le soin de faire fructifier la semence que sa parole avait jetée dans les âmes. Sa patience admirable et son inaltérable douceur lui concilièrent la bienveillance passagère du gouverneur, qui lui donna deux feuilles et demie de papier et un peu d'encre; le prisonnier y joignit une plume et un méchant couteau qu'il obtint de quelques enfants qui jouaient autour de sa cage; et ce fut avec ces éléments si imparfaits qu'il put écrire le journal de sa captivité, transmis depuis à son vénérable père, et où nous avons déjà puisé bien des extraits.

Pressentant sa mort prochaine, M. Cornay s'inquiéta de l'impossibilité où il était de s'y préparer par le sacrement de pénitence, et, sur sa demande, M. Marette désigna un prêtre anamite pour recevoir sa confession ; mais le projet fut découvert, et les précautions prises contre le prisonnier furent si sévères, qu'il dut se décider à envoyer sa confession écrite à son ami.

Cependant M. Cornay subissait de fréquents interrogatoires dans lesquels les mandarins espéraient tirer de lui des aveux pour le crime de rébellion et de conjuration dont il était accusé ; mais il fut inébranlable; et s'il consentit à se prêter aux vues cupides de ses bourreaux en écrivant à ses fidèles de *Bau-No*, afin qu'ils tâchassent de se procurer un certain nombre de barres d'argent pour racheter la liberté de leurs frères captifs, ce fut en leur recommandant bien de ne pas songer à lui, dont la rançon était taxée à un trop haut prix, et de le laisser souffrir seul, « se remettant entre les mains de Dieu qui y pour» voierait et lui en donnerait la récompense. »

Vaincus par cette sublime abnégation, les mandarins indiquèrent un dernier et solennel interrogatoire, dans lequel ils firent comparaître tous les prisonniers chrétiens. Les instruments de la question et la présence des bourreaux parlaient éloquemment contre les âmes faibles ; mais ils ne purent arracher au saint missionnaire l'aveu du crime imaginaire de sédition qu'on lui imputait. Alors il fut jeté par terre et déchiré à coups de verges de fer; puis ses plaies à peine fermées furent rouvertes avec un nouvel acharnement ; mais ce fut sans succès pour les projets impies de ses juges iniques, qui ne purent lui faire pousser une plainte ou un soupir, et il fut reporté dans sa cage, meurtri, sanglant. Dans les diverses épreuves qu'il eut à subir, il reçut 1,500 coups de verges de fer...

Enfin, voyant qu'ils ne pourraient vaincre cette patience et ce courage, et que l'intérêt pour leur victime gagnait le peuple et les soldats, les mandarins firent venir leur prisonnier devant eux. Un crucifix fut jeté par terre ; M. Cornay et les autres captifs chrétiens devaient le fouler aux pieds... Plusieurs succombèrent sous la menace de mort dont ils étaient l'objet ; mais l'intrépide confesseur et

ses catéchistes se refusèrent avec énergie à cet acte de lâche apostasie. Après cette épreuve, les mandarins rédigèrent une sentence capitale, qui fut aussitôt envoyée à la ratification de *Minh-Minh*.

Prévenu par M. Marette que l'heure de son martyre approchait, le généreux confesseur de la foi écrivit à son ami une lettre qui nous a été conservée et où respirent les sentiments de joie qui n'appartiennent qu'au cœur des saints.

Quelque temps auparavant, il avait adressé à son père et à sa mère des adieux dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus admirer du courage surhumain de ce noble martyr, ou de la sollicitude filiale avec laquelle il s'étudiait à rassurer ses chers parents contre l'idée des tourments insupportables qu'il avait à souffrir.

Voici ces adieux, sublimes de résignation et de *délicatesses* filiales.

« Mon cher père et ma chère mère,

» Mon sang a déjà coulé dans les tourments et doit
» couler encore deux ou trois fois avant que je n'aie les
» quatre membres et la tête coupés. La pensée de la peine
» que vous ressentirez quand vous lirez ces détails m'a déjà
» fait verser des larmes ; mais aussi la pensée que je serai
» dans le ciel à intercéder pour vous, quand vous lirez
» cette lettre, m'a consolé. Ne plaignez pas le jour de ma
» mort, il sera le plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra
» un terme à mes souffrances et fera commencer mon
» bonheur. Mes tourments ne sont même pas insuppor-
» tables ; on ne me frappe de nouveau sur les reins que
» lorsque les premières blessures sont cicatrisées.

» Je ne serai point tiraillé ni déchiré, comme M. Mar-
» chand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre
» membres, quatre hommes le feront à la fois, et un cin-
» quième me coupera la tête ; je n'aurai donc pas beau-
» coup à souffrir. Ainsi consolez-vous ; dans peu, mes
» souffrances seront terminées, et je serai à vous attendre
» au ciel.

» Votre respectueux et tendre fils,

» Ch. CORNAY.

» En cage, le 18 août 1837. »

Enfin, le 20 septembre, 1 heure après midi, l'ordre d'exécution arriva; il était ainsi conçu :

» Le nommé *Tan*, autrement Caolane (Cornay), du
» royaume de Fulanca, est coupable d'être chef de fausse
» secte, de s'être caché dans ce royaume et d'être chef de
» révolte. Qu'il soit taillé en pièces, puis, que sa tête soit
» exposée pendant trois jours et jetée dans le fleuve. Que
» cette sentence exemplaire fasse impression partout.

» Le 21 de la 8e lune de la 8e année du règne de
» Minh-Minh. »

A deux heures, le condamné parut, porté dans sa cage par quatre soldats et escorté par 300 hommes. Sa sentence, tracée sur un écriteau, le précédait, et plusieurs bourreaux l'entouraient. La marche était accompagnée du bruit d'une cymbale que frappait un homme à intervalles inégaux. Le cortége traversa la ville, puis se dirigea vers la campagne, et au bout de vingt minutes il arriva au lieu de l'exécution. Pendant ce triste trajet, le patient donna les signes non équivoques de la sérénité de son âme et de sa joie vive; il chanta de pieux cantiques, puis il se recueillit, et au moment où il supposa qu'un prêtre pouvait se trouver sur son passage pour lui donner l'absolution, ainsi qu'il avait été convenu avec M. Marette, mais sans succès, il se mit à genoux et s'accusa des péchés contenus dans les deux billets où il les avait écrits. Arrivé au lieu du supplice, il sortit de sa cage, se prêta aux efforts de l'ouvrier chargé de briser ses fers, lui offrit quelques mèches de ses cheveux en souvenir de lui, se déshabilla, en gardant toutefois sa chemise, malgré les efforts que firent ses bourreaux pour la lui enlever, et se coucha la figure contre terre. Les bourreaux enfoncèrent six piquets dans le sol, deux vers les tempes pour maintenir la tête, deux pour maintenir ses bras étendus en croix, et les deux autres aux pieds. Le martyr fut ensuite lié fortement à ces piquets, et à un signal donné par la cymbale un coup de sabre trancha la tête. En même temps les bras et les jambes furent amputés, et le tronc, coupé en morceaux par la hache des bourreaux, fut bientôt la proie de ces cannibales qui se partagèrent ces restes sanglants. Quelques-uns même, dans leur ivresse, poussèrent le délire de la cruauté jusqu'à les dévorer en partie, de telle sorte que

les chrétiens purent à peine en ramasser quelques débris qu'ils rajustèrent avec des bandelettes et auxquels ils rendirent pendant la nuit les derniers honneurs ; ils avaient tenté de les ravir aux persécuteurs ; mais il est à remarquer que, par un retour subit à des sentiments inexplicables, les païens eux-mêmes , peu après l'exécution, s'étaient rués comme les chrétiens sur les lambeaux de chair du martyr et avaient cherché à tremper dans le sang qu'ils exprimaient de ces chairs mutilées les linges qu'ils emportèrent comme des reliques précieuses.

Quant à la tête, après avoir été exposée conformément à la sentence , elle fut rachetée 200 fr. par M. Marette , qui la possède encore.

Ainsi périt pour la foi chrétienne, le 20 septembre 1837, à l'âge de 28 ans 6 mois et 24 jours, Jean-Charles Cornay; sa mort, si précieuse aux yeux de Dieu, ouvre la série des nobles sacrifices faits par les enfants du Poitou au salut de leurs frères, et prouve, comme nous l'avons dit ailleurs, l'éternelle fécondité, l'inépuisable séve de cette Eglise sainte.

Un sentiment de vénération bien méritée a réuni et fait conserver au grand séminaire de Poitiers plusieurs objets qui rappellent à la mémoire des jeunes lévites les vertus et le martyre de celui qui les a précédés dans ce pieux asile.

Sa cellule , qui n'a point été occupée après lui , est demeurée dans l'état où elle se trouvait lorsqu'il la quitta; on n'y a rien changé; on n'a pas même voulu faire disparaître les traces de fumée que le poêle y avait laissées. Une petite sellette, que le séminariste avait fabriquée lui-même, s'y trouve encore à côté du bréviaire dont il se servait. Une grande châsse contient en outre les objets suivants : 1° tapis sur lequel le martyr a été exécuté ; 2° morceau de sa tunique ; 3° petit collet de sa tunique ; 4° liens avec lesquels il fut attaché ; 5° mèche de ses cheveux ; 6° calotte qu'il avait pendant son exécution ; 7° morceau de son pantalon ; 8° morceau de sa chemise.

Les âmes chrétiennes comprendront assurément l'intérêt qui s'attache à ces restes précieux et les enseignements que recèle cette humble cellule imprégnée de si touchants souvenirs ! ! ! ..

A côté du nom glorieux de Charles Cornay, brillent les noms de MM. Pacreau, Boulanger et Bourry, sortis comme lui des rangs du sacerdoce poitevin pour marcher sur les traces du vénérable martyr. Assurément, il nous eût été bien doux de leur payer ici d'une manière digne d'eux le tribut qui leur est si légitimement dû... Il n'a pas dépendu de nous, ils le savent bien, de remplir complétement envers ces confesseurs de la foi ce devoir si cher à notre cœur.

En attendant qu'il nous soit donné de réparer plus tard ce tort involontaire, nous puiserons dans les documents publiés et qui, par conséquent, appartiennent à tout le monde, quelques notes sur ces trois serviteurs de Dieu.

M. Jean-Louis Pacreau est né à Saint-Porchaire, arrondissement de Bressuire (Deux-Sèvres), diocèse de Poitiers, le 15 juillet 1801. Ordonné prêtre le 13 juin 1829, il fut aussitôt nommé vicaire à Niort. En 1833, il entra au séminaire des missions étrangères, d'où il s'embarqua pour les Indes en février 1834. En 1835, il commença ses courses apostoliques, et on signala bientôt en lui l'un des missionnaires les plus actifs de l'Asie. Brûlé du désir de porter la vraie lumière aux peuples qui ne la connaissaient pas, il avait demandé à ses supérieurs la permission d'aller évangéliser les sauvages des îles Maldive. Enfin, depuis 16 années, il se livrait avec une ardeur couronnée de succès à ses rudes travaux, lorsqu'il s'embarqua en 1850 à Pondichéry sur le *Sans-Souci*. Ce navire n'ayant pas reparu depuis, on est autorisé à croire qu'il s'est perdu corps et biens à la hauteur de Ceylan, et que le dévoué missionnaire a trouvé au fond des abîmes la couronne immortelle que son zèle était allé chercher à la conquête des âmes.

M. François-Isaïe Boulanger est né le 2 février 1804 à Boësse, au diocèse d'Angers. Curé de Cissé, près Poitiers, du 1er juillet 1831 jusqu'au 15 août 1842, appelé à cette époque à la cure du canton de Lussac-les-Châteaux, arrondissement de Montmorillon (Vienne), il s'en démit en 1845 pour entrer dans la congrégation des prêtres du Cœur de Marie, fondée à Amiens par M. Liberman pour la conversion des nègres.

Pendant cinq années, il fut chargé par sa congrégation de diverses missions à l'intérieur de la France, et partit de Brest le 22 février 1850 pour Gorée, où il arriva un mois après avec cinq prêtres de sa congrégation.

Nommé aussitôt grand vicaire de l'évêque, il dirigea d'abord les travaux de l'église cathédrale, puis il s'occupa avec un zèle admirable des développements de la mission, laquelle, comprenant les deux Guinées et la Sénégambie, compte 1,200 lieues de côtes.

Le climat, les fatigues, les maladies avaient dévoré ou chassé depuis 10 ans un grand nombre d'ouvriers évangéliques; mais rien ne put ralentir l'activité du généreux missionnaire.

Cependant il dut payer lui aussi plus tard le tribut qu'avaient acquitté ses devanciers, et, emportant avec lui le germe fatal qu'il avait contracté depuis deux années au milieu de ses travaux apostoliques, il succomba le 21 avril 1854, à Toulon, où les plus grands honneurs furent rendus à ses restes vénérables. Il était âgé de 50 ans.

M. Augustin Bourry est né à la Chapelle-Largeau, canton de Châtillon, arrondissement de Bressuire (Deux-Sèvres), au diocèse de Poitiers, le 27 décembre 1826. Entré au séminaire des missions étrangères en juillet 1851, il s'est embarqué pour le Thibet le 20 août 1852, sur le navire la *Vallée-de-Luz*. Après un immense voyage dans lequel il ne parcourut pas moins de 7,000 lieues, il atteignit, le 29 mars 1852, la ville de Gowathée, au royaume d'Assam, où il fixa le centre de ses travaux, sous la direction de M. Krick, préfet apostolique de cette mission. Son but était de pénétrer dans les montagnes et les forêts des Hymalayas pour prêcher la foi « à ces pauvres » Thibétains, pour lesquels il avait presque le don des » larmes, lui pour qui les pleurs ne semblaient pas » faites. »

Il y avait dans ces parages, il y a environ 150 ans, une mission catholique florissante, anéantie depuis par la persécution chinoise, et c'était pour en réunir les éléments épars que nos missionnaires allaient entreprendre leur long et pénible voyage.

Dans une première course que M. Krick avait faite d'Assam aux montagnes du Thibet, il avait eu l'occasion de faire un court séjour dans un village habité par la tribu dite des Mishmies. Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jeune homme tomba dans la rivière qui arrose ce territoire et s'y noya.

Les amis de celui qui avait péri attribuèrent, dans leur aveugle superstition, cet événement à la présence de M. Krick dans leur village, et ils résolurent, dès que l'occasion favorable s'en présenterait, d'apaiser les mânes du mort en lui immolant le pauvre missionnaire.

Mais celui-ci quitta leur pays avant qu'ils ne se fussent définitivement concertés pour l'exécution de leur projet de sang. Les assassins, se voyant ainsi frustrés dans leurs espérances, remirent à un autre temps, attendant, avec la patience du tigre, qu'une occasion favorable s'offrît à eux pour exécuter leur résolution.

Malheureusement elle ne tarda pas à se présenter.

M. Krick, accompagné de M. Bourry, revint quelque temps après (1854) au pays des Mishmies, dans le dessein d'aller jusqu'à Lassa, principale ville du Thibet. Un chef thibétain leur céda une hutte, où ils devaient s'abriter pendant le peu de jours qu'ils avaient à passer parmi les indigènes.

Les assassins se présentèrent à la cabane des pauvres prêtres au moment où ils prenaient quelque repos, M. Krick couché par terre, et M. Bourry assis sur un mauvais tabouret. Sur la demande que le premier leur adressa pour savoir d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, les bandits se jetèrent sur lui d'abord et sur M Bourry ensuite, et les tuèrent de la manière la plus barbare.

Le corps de M. Krick fut partagé en deux, et deux coups, portés l'un à droite, l'autre à gauche, tranchèrent la tête de M. Bourry.

En apprenant cette mort glorieuse, Mgr l'évêque de Poitiers s'empressa d'adresser à M. le curé de la paroisse de la Chapelle Largeau la lettre suivante, que nous reproduisons comme un monument à conserver.

« MONSIEUR LE CURÉ.

» Votre paroisse, qui se distingue entre toutes les populations vendéennes par ses sentiments religieux, et en particulier par son zèle incomparable pour l'œuvre de la Propagation de la foi, vient de recevoir une magnifique récompense, et de conquérir une gloire nouvelle à cette Église de Poitiers, si féconde en tous les temps en hommes apostoliques. Au nom du vénérable martyr loudunois Charles Cornay, nos diptyques du Poitou ajouteront désormais celui de cet intrépide enfant du Bocage, Augustin Bourry, massacré brutalement par les infidèles, dans la première fleur de son sacerdoce, sur les frontières du Thibet, où il aspirait à planter le drapeau de l'Évangile.

» J'ai pris soin de faire recueillir tous les documents qui concernent la vie édifiante et la fin glorieuse de ce jeune prêtre, et ils ne tarderont pas à être publiés par M. le directeur diocésain de l'œuvre de la Propagation de la foi. Mais je veux que vous receviez, dès à présent, pour vous-même, et que vous portiez aux pieux parents de ce

» confesseur de la foi, mes condoléances et mes félicita-
» tions. Les larmes dont j'ai mouillé la lettre qui m'appre-
» nait cette mort si tragique me font assez comprendre
» celles qui ont coulé des yeux de ce père, de cette mère,
» de cette famille entière. Par la miséricorde de Dieu, leur
» religion ne s'est pas montrée moins robuste que leur
» cœur n'a été sensible, et ils ont compris admirablement
» de quelle grâce et de quelle bénédiction ce malheur était
» le gage.

» Bien qu'il n'appartienne qu'au saint-siége de prononcer
» canoniquement sur le martyre de notre missionnaire, il
» ne semble pas convenable de rien faire contre l'axiôme
» célèbre qui ordonne de prier les martyrs plutôt que de
» prier pour eux. C'est pourquoi, dans la solennité que
» vous préparez, monsieur le curé, je ne crois pas devoir
» autoriser la messe de *Requiem;* vous y substituerez la
» messe pour la conversion des infidèles.

» Recevez, monsieur le curé, l'assurance de ma cordiale
» affection.

» *Votre serviteur en J.-C.*

» † Louis-Édouard, év. de Poitiers. »

» Poitiers, le 30 mars 1855, fête de la compassion de
» la T. S. V.

Si nous nous étions astreint à suivre l'ordre purement chronologique, plusieurs noms glorieux pour le Poitou auraient dû figurer dans les pages qui précèdent.

Mais, voulant éviter des redites fatigantes, nous avons cru devoir renvoyer à la seconde partie de notre ouvrage l'histoire des saints personnages qui se trouve mêlée d'une manière trop intime avec celle des *congrégations religieuses* dont ils sont les fondateurs, pour qu'il ait été possible de séparer l'une de l'autre.

CALENDRIER

DES

FÊTES DES SAINTS QUI SONT HONORÉS D'UN CULTE PUBLIC

DANS L'ÉGLISE DE POITIERS,

Indiquant les jours de ces fêtes et le rit sous lequel elles sont célébrées.

(D'après le nouveau Propre du diocèse) (1).

Janvier.

9. — St Honoré, martyr. — Mémoire.
13. — St Hilaire, év. de Poitiers, confesseur et docteur de l'Église, patron du diocèse. — Double de première classe avec octave. (*Voir* au 26 juin.)
14. — Ste Néomoye, vierge. — Mémoire.
16. — St Vivence, prêtre et confesseur. — Mémoire.
20. — SS. Évêques de Poitiers. — Mémoire.
30. — St Alaume, abbé. — Mémoire.

Février.

7. — St Amand, év. de Maëstricht et confesseur. — Mémoire.
13. — St Lienne, prêtre et confesseur. — Semi-double.

Mars.

6. — St Fridolin, abbé. — Semi-double.
13. — St Pient, év. de Poitiers et confesseur. — Double.
27. — St Guillaume Tempier, id. — Double.

Avril.

4. — St Pierre II, év. de Poitiers et confesseur. — Double.
9. — St Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, confesseur. — Double.
10. — St Fulbert, év. de Chartres et confesseur. — Double.
14. — St Bernard de Tiron, abbé. — Semi-double.
16. — St Paterne, év. d'Avranches et confesseur. — Semi-double.

Mai.

13. — Ste Agnès et Ste Disciole, vierges. — Double.
29. — St Maximin, év. de Trèves et confesseur. — Double.

(1) Quelques-unes des notices qui figurent dans ce livre ayant été rédigées avant l'approbation définitive du Propre du diocèse de Poitiers par la T.-S. Congrégation des rits, c'est à ce calendrier que le lecteur devrait s'en rapporter, s'il y avait divergence entre son texte et celui des notices mêmes.

31. — St Simplicien, martyr. — Double.

Juin.

1. — St Jouin, abbé. — Double.
5. — St Porchaire, abbé. — Semi-double, à volonté.
25. — St Maixent, abbé. — Double.
26. — Invention et Translation des reliques de saint Hilaire, év. de Poitiers. — Double de deuxième classe. (*Voir* au 13 janvier.)

Juillet.

3. — St Martial, év. de Limoges, apôtre de l'Aquitaine. — Double de deuxième classe.
4. — Consécration et Translation de saint Martin, év. de Tours. — Double majeure. (*Voir* au 11 novembre.)
11. — St Savin et St Cyprien, martyrs. — Double.
16. — St Généroux, abbé. — Mémoire.

Août.

12. — St Junien, abbé. — Double.
13. — Ste Radégonde, reine de France, patronne de la ville de Poitiers. — Double de première classe à Poitiers, de deuxième classe pour le reste du diocèse, avec octave.
16. — Ste Triaise, vierge. — Mémoire.

Septembre.

3. — St Filbert, abbé. — Semi-double, à volonté.
15. — St Achard, abbé. — Mémoire.
16. — St Lubin, év. de Chartres et confesseur. — Double.
25. — St Emmeran, év. de Poitiers et martyr. — Double.

Octobre.

3. — St Léger, év. d'Autun et martyr. — Double-majeur.
11. — St Savin de Lavédan, abbé. — Double.
16. — Ste Soline, vierge et martyre. — Semi-double.
23. — St Benoit, évêque et confesseur. — Semi-double.

Novembre.

11. — St Martin, év. de Tours et confesseur. — Double de deuxième classe, avec octave. (*Voir* au 4 juillet.)
27. — St Juste, prêtre et confesseur. — Semi-double, à volonté.

Décembre.

1. — Ste Florence, vierge. — Double de deuxième classe dans l'église cathédrale de Poitiers, et double dans le reste du diocèse.
12. — Ste Abre, vierge. — Double.
14. — St Fortunat, év. de Poitiers et confesseur. —Double-majeur.

TABLE DES MATIÈRES.

Ier SIÈCLE.

IIe SIÈCLE.

IIIe SIÈCLE.

IVe SIÈCLE.

Ve SIÈCLE.

VIe SIÈCLE.

VIIe SIÈCLE.

VIIIe SIÈCLE.

Poitiers. — Typ. de A. DUPRÉ.

TABLE SPÉCIALE

DES PLANCHES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES PLANCHES.

ERRATA.

Page 15, ligne 17, au lieu de *rit double-majeur*, lisez : « double de deuxième classe. »
Page 42, ligne 15, au lieu de *désigna de suite*, lisez : « désigna aussitôt. »
Page 63, ligne 11, au lieu de *St Pierre* et *St Paul*, lisez : « St Jean et St Paul, martyrs. »
Page 69, ligne 5, au lieu de *telles hommes*, lisez : « tels hommes. »
Page 88, ligne 25, lisez : « voici comment se terminait *la légende écrite d'après* le récit de St Maixent. »
Page 102, ligne 7, au lieu de *Boussay*, lisez : « Baussai. »
Page 141, ligne 25, au lieu de *qu'il plaça*, lisez : « qui fut placé plus tard sous la règle de St-Benoît. »
Page 183, ligne 5, au lieu de *diocèse de Niort*, lisez : « diocèse de Poitiers. »
Page 222, ligne 17, au lieu de *bénit*, lisez : « béni. »

Poitiers. — Imp. de A. Dupré.

